

psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

René Kaës

L'Appareil psychique groupal

3^e édition

DUNOD

En couverture :

Partie de rugby, André Lhote (1855-1965)

© ADAGP

Saint-Quentin, musée Antoine Lécuyer

© RMN / Gérard Blot

| | |
|--|--|
| <p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p> | <p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p> |
|--|--|

DANGER



**LE PHOTOCOPIAGE
TUE LE LIVRE**

© Dunod, Paris, 1976, 2000, 2010

ISBN 9782100548590

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^a et 3^a a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| <i>AVANT-PROPOS À LA TROISIÈME ÉDITION</i> | XI |
| <i>PRÉFACE DE DIDIER ANZIEU</i> | I |
| <i>AVANT-PROPOS À LA DEUXIÈME ÉDITION</i> | 3 |
| <i>PRÉSENTATION</i> | 13 |

PREMIÈRE PARTIE

LA CONSTRUCTION DU GROUPE COMME OBJET DE REPRÉSENTATION

| | |
|---|-----------|
| Chapitre 1. Organiseurs psychiques et socioculturels de la représentation du groupe | 25 |
| Les organisateurs psychiques de la représentation de l'objet-groupe. Méthode d'analyse | 26 |
| <i>Quatre organisateurs 26 • Représentation et projection de l'objet-groupe 27 • L'intérêt méthodologique des situations projectives pour l'étude des représentations 33 • Le dessin du groupe et de la famille chez l'enfant 33 • La représentation du groupe dans les tests projectifs d'adultes 35</i> | |
| Les organisateurs socioculturels de la représentation de l'objet-groupe. Méthode d'analyse | 38 |
| <i>Les représentations du groupe dans la photographie, la peinture et la publicité 39 • Les représentations du groupe dans les œuvres culturelles écrites et filmées 47 • Le groupe tel qu'on le parle 50 • Les représentations de l'objet-groupe en situation de groupe 53</i> | |
| Commentaires | 54 |
| Chapitre 2. Du groupe représenté | 57 |
| L'image du corps | 57 |
| <i>Être et faire corps 58 • Le corps maternel 64 • Le corps marqué du groupe : la marque d'appartenance 65 • Le groupe-corps machinal 67</i> | |

| | |
|--|-----------|
| La fantasmatique originaire | 68 |
| <i>Les fantasmes intra-utérins 69 • Les fantasmes de scène primitive 71</i> | |
| <i>• Les fantasmes de séduction 73 • Les fantasmes de castration 74</i> | |
| Les complexes familiaux et les imagos | 75 |
| <i>Complexes familiaux et imagos comparés aux représentations du groupe 77</i> | |
| L'appareil psychique subjectif | 83 |
| <i>Le groupe comme figure héroïque 84 • Structure de la geste du groupe héroïque 85</i> | |
| Remarques sur les organisateurs socioculturels de la représentation du groupe | 90 |
| Commentaires | 92 |
| <i>Le groupe impensable 92 • Les fonctions psychiques et sociales de la représentation du groupe 95 • Des genres cognitifs dans la représentation du groupe 96</i> | |
| Commentaires de la première partie | 99 |
| Le croisement des méthodologies | 99 |
| Les trois dimensions de la représentation du groupe | 100 |
| Les investissements pulsionnels du groupe | 101 |
| L'investissement narcissique et la difficulté à penser le groupe | 102 |
| La haine du groupe : le socle archaïque de la représentation du groupe | 105 |
| Les référents œdipiens de la représentation du groupe | 106 |

DEUXIÈME PARTIE

ESSAIS PSYCHANALYTIQUES SUR LES GROUPES

| | |
|---|------------|
| Chapitre 3. Construction de l'espace groupal et image du corps | 113 |
| Espace-support et espace du corps | 113 |
| <i>Composition 1 : rêves mêlés 115</i> | |
| Espace spéculaire et effroi dans le groupe | 116 |
| <i>Composition 2 : roman 118 • La dépossession des limites du corps 119</i> | |
| Dynamique de l'espace et organisation du groupe | 121 |
| Espace groupal, espace transitionnel, politique de l'espace | 125 |
| Chapitre 4. Groupalité du fantasme et construction du groupe | 129 |
| Le fantasme dans les groupes et les fantasmes du groupe : perspectives | 130 |

| | |
|---|------------|
| La groupalité du fantasme : la structure groupale des fantasmes originaires | 132 |
| Le protogroupe : corps de la mère, scène primitive et groupe originaire | 135 |
| Le fantasme de scène primitive, organisateur du processus groupal : deux exemples | 136 |
| <i>Les pôles paranoïaque et pervers du fantasme de scène primitive dans le groupe du « Paradis perdu » 136 • Scène primitive et processus institutionnel 140</i> | |
| Le groupe des Sept Souabes et le fantasme de l'embrochement | 144 |
| <i>Les Sept Souabes, conte de Grimm 145 • Analyse du conte 147 • Le fantasme de l'embrochement dans quelques groupes 152 • Commen- taires d'ensemble sur le conte et sur les observations cliniques 160</i> | |
| Chapitre 5. Pouvoirs de l'imgo : l'Archigroupe | 165 |
| Puissance du groupe | 166 |
| <i>Puissance de l'objet idéalisé 168 • L'antigroupe 169</i> | |
| Pouvoir(s) dans le groupe | 170 |
| <i>Le pouvoir comme différenciation et contrôle de la puissance du groupe 170</i> | |
| Pouvoir capital et pouvoir idéologique | 172 |
| <i>Le cas du groupe du « Paradis perdu » 173 • Pouvoirs, violence et procès 177</i> | |
| Commentaires de la deuxième partie | 179 |
| La groupalité psychique et la diffraction des groupes internes | 179 |
| La notion d'exigence de travail psychique imposée par le lien | 180 |
| Recherches sur l'étyage, la pulsionalité et le groupe comme situation traumatique | 182 |

 TROISIÈME PARTIE

 CONSTRUCTIONS POUR UNE THÉORIE DES GROUPES

| | |
|---|------------|
| Chapitre 6. L'appareil psychique groupal, construction transitionnelle | 185 |
| Du groupe représenté à l'analyse du fonctionnement groupal | 185 |
| <i>Les organisateurs psychiques groupaux 186 • L'appareil psychique et ses métaphores 189</i> | |
| Le concept d'appareil psychique groupal | 190 |
| <i>L'hypothèse de formations groupales du psychisme : le système grou- pal des objets internes 192 • La prédisposition groupale 197 • L'assise bio-écologique groupale : le « corps » du groupe 198 •</i> | |

L'homme-groupe : l'horizontalité de l'appareil psychique groupal 200 • Le lien groupal : l'appareil psychique groupal comme échangeur entre le psychique et le social 202 • Quelques formulations métapsychologiques concernant le concept théorique d'appareil groupal 204

Esquisses pour une théorie psychanalytique du groupe :
l'appareil groupal 204

Perspectives génétiques-structurales 205 • Quatre moments dans la construction de l'appareil psychique groupal 207 • Quelques points de vues classiques pour établir une métapsychologie du groupe 211 • Propositions pour établir le point de vue topique 212 • Propositions pour établir le point de vue dynamique 214 • Propositions pour établir le point de vue économique 216

Chapitre 7. Développements 219

La « personnification » du groupe 219

La « famille » selon R.D. Laing 221

Fonctions défensives de la « famille » et de l'appareil psychique groupal 222 • L'institution comme « famille » : un exemple 224 • Production et reproduction de l'institution : le contrôle des issues 224 • Protection et défense de l'institution : le maintien de l'isomorphie 226 • Représentation et cognition : le lien religieux 226 • La psychotisation des enfants 228 • L'institution et le groupe éclatés 230

Brèves considérations terminales sur l'expérience groupale 231

À propos du travail psychanalytique dans les groupes 232

Commentaires de la troisième partie 235

L'appareillage psychique groupal et la notion de travail psychique 235

Le groupe comme structure d'appel et d'emplacements psychiques imposés 236

Les conditions méthodologiques de la recherche psychanalytique sur les groupes 237

Sur les processus et les formations psychiques de groupe 240

La question de l'inconscient dans les groupes et les alliances inconscientes 241

Le travail du préconscient dans le lien intersubjectif et les fonctions phoriques 242

La notion de travail psychique de l'intersubjectivité 244

Les fonctions de l'appareil psychique groupal et les principes du fonctionnement psychique dans les groupes 244

Le concept de sujet du groupe 246

Développements et applications du modèle de l'appareil psychique groupal 247

Table des matières

IX

BIBLIOGRAPHIE

257

INDEX

265

AVANT-PROPOS À LA TROISIÈME ÉDITION

À relire *L'Appareil psychique groupal* pour cette troisième édition, je mesure combien cet ouvrage et le modèle que j'ai commencé à élaborer à la fin des années 1960 ont été la matrice de la plupart de mes recherches ultérieures. Cette construction fut assurément tâtonnante et quelquefois confuse, aux prises que j'étais avec une double difficulté que seul le travail des années suivantes allait pouvoir surmonter, encore que partiellement.

La première difficulté était certainement ancrée dans le conflit qui me divisait entre deux tendances. D'un côté, la quasi-certitude que, dès lors que le travail psychanalytique s'effectuait non plus dans le dispositif de la cure mais dans celui du groupe, il fallait inventer un modèle d'intelligibilité qui rende compte de la réalité psychique à laquelle nous avons affaire dans cette situation. Et d'un autre, la résistance épistémologique que j'éprouvais à en formuler toutes les composantes. D'autres psychanalystes avant moi s'étaient risqués, non sans subir la réprobation de l'institution et de la doxa psychanalytiques, à penser le groupe comme une entité psychique dotée de processus et de formations spécifiques. Assurément, le modèle que je proposais incluait cette conception d'une psyché de groupe, ou d'une âme de groupe, selon les termes de Freud lui-même, mais il traitait aussi du sujet – du sujet de l'inconscient – dans le groupe. C'était là ouvrir de toutes autres perspectives dans la recherche psychanalytique sur les groupes.

Double perspective en fait, puisqu'il s'agissait aussi bien de considérer le groupe comme une forme autonome à laquelle chaque sujet contribue que, surtout, d'envisager la figure du sujet sur fond de groupe et, dans cette situation de le saisir comme étant selon les termes de Freud (1914) « à lui-même sa propre fin et maillon d'une chaîne » à laquelle il est assujéti comme serviteur, bénéficiaire et héritier. Cette seconde perspective engageait une question radicale puisqu'elle touchait au statut du sujet de l'inconscient dans son rapport avec la réalité psychique inconsciente dont le groupe est le lieu et l'un des déterminants. Il me fallut quelques années avant de soutenir plus explicitement cette proposition ; elle contenait une hypothèse à peine concevable : il existait plusieurs lieux de l'inconscient, et ils devaient être explorés.

À l'époque où je concevais le modèle de l'appareil psychique groupal, je commençais tout juste ma pratique de psychanalyste de divan. Parler du groupe et du sujet dans le groupe dans une réunion de psychanalystes, et *a fortiori* dans les dispositifs de formation, était alors communément considéré comme une « résistance à la psychanalyse ». De toute évidence, il fallait ne s'être préoccupé, ne traiter et ne parler que de cure individuelle et de patients singuliers, ce qui je l'admettais fort bien est l'objet principal de la formation d'un psychanalyste. Cependant, dans les premiers temps, il m'arrivait quelquefois de taire lors d'un contrôle (le bien nommé) que l'un ou l'autre parmi mes patients avait « fait du groupe » – un groupe de durée brève – et que dans certains cas je l'y avais encouragé lorsque je pensais que cette expérience pouvait lui être utile, et qu'elle n'était pas soutenue par sa résistance – ou par la mienne. Se taire, s'imposer des restrictions mentales n'est pas ce qu'il y a de mieux pour se former à la pratique de l'analyse.

Je tirais quelques conséquences de cette expérience : la première est de ne rien taire de ce qui de l'inconscient nous saisit en tant que psychanalyste¹, et autant que possible en rendre compte. Cette exigence a certainement soutenu mes recherches sur les alliances inconscientes, et notamment dans leurs dimensions défensives, y compris dans les institutions psychanalytiques. La seconde est que j'ai cherché et, par bonheur, j'ai trouvé par qui me faire entendre parmi les analystes que j'ai rencontrés pour entreprendre et poursuivre ma formation. La troisième est de ne pas polémiquer en vain : seule la soumission à l'épreuve de la clinique, le débat avec les collègues engagés dans une pratique analogue et la critique de la théorie sont des critères de validation de nos hypothèses.

Je dois aujourd'hui reconnaître que depuis quelques années, une autre écoute s'est mise en place chez les psychanalystes, que la question du groupe, si elle suscite encore des silences, des réserves ou de la réprobation, fait plus fréquemment l'objet d'attention et de débats dans les sociétés ou dans les associations de psychanalyse. Je m'en réjouis, avec tous mes collègues qui travaillent et cherchent dans ce champ. C'est certainement là l'effet de l'extension des pratiques groupales ou familiales chez un plus grand nombre de psychanalystes formés à travailler avec d'autres dispositifs que celui du divan. Sans doute aussi est-ce la reconnaissance plus large de la pertinence de ces pratiques au regard de ce qu'elles éclairent quant à la compréhension et au traitement de formes de la souffrance psychique contemporaine, inaccessibles autrement que par la méthode du groupe ou des thérapies familiales psychanalytiques.

1. J'ai trouvé une ligne de conduite dans la position que D. Anzieu soutenait quelques années plus tard (1975b), en écrivant qu'« un travail de type psychanalytique a à se faire là où surgit l'inconscient : debout, assis ou allongé ; individuellement, en groupe ou dans une famille..., partout où un sujet peut laisser parler ses angoisses et ses fantasmes à quelqu'un supposé les entendre et apte à lui en rendre compte. »

Il me semble cependant que l'intérêt pour le travail psychanalytique en situation de groupe a une autre source. Je pense que les recherches sur les processus psychiques qui se développent dans les groupes a fini par appeler un débat d'une autre dimension, épistémologique cette fois. Le cœur du débat est celui-ci : comment se représenter l'espace psychique du sujet considéré dans sa singularité lorsque d'autres espaces psychiques interfèrent, structurent – ou ne structurent plus suffisamment – l'espace interne ?

La seconde difficulté que j'ai rencontrée est justement liée à ce questionnement et aux réponses que j'ai proposé de leur apporter. Dès le modèle de l'appareil psychique groupal, j'avais distingué et tenté d'articuler trois espaces psychiques dont la conjonction m'apparaissait constante dans le groupe : l'espace intrapsychique et subjectif, l'espace interpsychique et intersubjectif, et l'espace transpsychique et transsubjectif. Les distinguer était une chose, les articuler en était une autre. Il n'était pas évident de procéder ainsi : non seulement, comme je l'ai rappelé les théories dominantes étaient des théories holistiques ; elles ne prenaient en considération que le groupe en tant que totalité, mais elles prescrivaient en conséquence que l'écoute et l'interprétation du psychanalyste ne se concevaient qu'au niveau du groupe.

Je n'étais pas persuadé de la validité de cette position. Lorsqu'elle était soutenue sans nuances, je la considérais même comme productrice d'effets négatifs sur le travail psychique, car j'observais autre chose : que lorsque le sujet disparaissait de l'espace psychanalytique au profit du groupe, quelques problèmes surgissaient quant au maintien du transfert de certains sujets sur le groupe ou sur certains de ses membres. Ne prendre en considération que le groupe comme totalité servait la résistance à dénouer les liens transférentiels sur le groupe. Pour expliciter mon point de vue et pour guider ma recherche, il me fallait mettre en œuvre un modèle plus complexe, capable de rendre compte de la discontinuité et de la relative hétérogénéité entre ces espaces, mais aussi des continuités, des passages et des transferts entre les uns et les autres. Le modèle de l'appareil psychique groupal se proposait de penser cette complexité. Au fil des années, les trois espaces psychiques ont pris de la consistance et l'analyse de leurs articulations davantage de précision. Je les décris aujourd'hui ainsi :

1. L'espace du groupe. Ce fut le premier et souvent, je viens de le rappeler, le seul espace psychique conçu par les psychanalystes qui s'engagèrent dans l'exploration du groupe. Concevoir celui-ci comme une entité spécifique permettait, grâce à cette focalisation, de le penser doté de processus et de formations propres, irréductibles à ceux de l'espace interne décrit par la métapsychologie de l'appareil psychique individuel. Pichon-Rivière, Bion et Foulkes ont commencé à explorer le groupe dans cette perspective. Pichon-Rivière, partagé entre la conceptualisation de la psychanalyse et celle de la psychologie sociale a mis en travail l'idée de totalité et de champ. Bion a décrit la consistance de cet espace avec les concepts de présupposés de base,

de mentalité et de culture de groupe, Foulkes avec ceux de matrice groupale. Plus tard Anzieu a contribué à cette qualification de l'espace groupal en le traitant comme une entité autonome et en proposant les concepts d'illusion groupale et d'enveloppe groupale. J'ai proposé le modèle d'un appareil psychique groupal dont le travail est de lier et de transformer et d'accorder les espaces psychiques des sujets membres du groupe de telle sorte que se créent des formations et des processus spécifiques.

Toutefois, à la différence de ceux de mes prédécesseurs, ce modèle contenait la conception de plusieurs espaces psychiques et non seulement celui du groupe, chacun contenant des organisations et des fonctionnements qui lui sont propres, des contenus psychiques spécifiques, une topique, une dynamique et une économie distinctes. Il me fallait les explorer. En outre, je voulais comprendre ce qui se passait pour les sujets et pour la formation de l'espace groupal, une fois que les sujets y avaient « projeté » leur « topique », comme le pensait D. Anzieu.

2. L'espace du lien. Le deuxième espace psychique que j'ai introduit dans mon modèle est celui des liens qui s'établissent, dans le cadre du groupe, entre les membres du groupe. Ces liens interpersonnels définissent des sous-ensembles dont les expressions transférentielles se manifestent, sur le fond de la réalité psychique du groupe, dans la formation de couples ou de trios. Le lien n'est pas la somme de deux ou plus de deux sujets : c'est un espace psychique construit à partir de la matière psychique engagée dans leurs relations, notamment à travers les alliances inconscientes qui les organisent. J'ai résumé la logique de ces liens dans la formule suivante : « pas l'un sans l'autre, sans le lien qui les unit et sans l'ensemble qui les contient et qui les structure ». Le lien est lui-même une formation intermédiaire entre les sujets et les configurations de liens : un groupe, une famille ou une institution.

3. L'espace du sujet singulier. C'est là une troisième caractéristique du modèle que j'ai proposé : ne pas perdre de vue le sujet singulier dans le groupe ; interroger les médiations qui articulent les espaces respectifs du sujet et du groupe.

Je dis *le sujet singulier* distinct d'autres sujets, et non l'individu. Le concept d'individu désigne « n'importe qui » un élément de base du « collectif », un matériau interchangeable. L'individu n'est doté ni de subjectivité ni d'espace psychique.

En groupe ce sujet se manifeste dans son double statut de sujet de l'inconscient et de sujet du groupe. La situation groupale met en travail les rapports que le sujet entretient avec ses propres objets inconscients, avec les objets inconscients des autres, avec les objets communs et partagés qui sont déjà là, hérités, et avec ceux qui se présentent et se construisent dans la situation de groupe.

Le sujet du groupe, dans le groupe, contient dans son espace interne des formations groupales. Je les ai décrits comme des groupes internes, mais il importe de les comprendre comme une manifestation d'une propriété générale de la matière psychique, celle d'associer et de dissocier, d'agréger et de désagréger. Cette associativité est une propriété de la groupalité psychique. Sur elle repose les processus, les formations et les fonctions intermédiaires nécessaires à la vie psychique : les pensées intermédiaires dans le travail du rêve et dans le processus associatif, la structure et la fonction biface du Moi, du Préconscient et des enveloppes psychiques, mais aussi les symptômes et les rêves, et toutes les autres structures ayant acquis la valeur et la fonction des formations de compromis.

Le sujet du groupe est lui-même un sujet intermédiaire, *ein Mittelsmann* (un homme de médiation) ou *ein Grenzwesen* (un être-frontière) comme l'écrivait Freud. Ce sujet se conçoit doté d'interfaces avec d'autres espaces de réalité, sur les frontières du dedans et du dehors. Le sujet dans le groupe est mobilisé par ses groupes internes mobilisés pour s'appareiller, s'accorder et faire lien avec des structures homologues chez les autres sujets : les groupes internes accomplissent une fonction d'organiseurs dans le processus d'appareillage psychique groupal.

Le sujet est sujet du groupe et sujet dans le groupe, il n'est pas le groupe et pourtant il est groupe et il se représente comme le groupe, soit sur le mode de la métaphore, soit sur celui de la métonymie. Cette oscillation (G. Rosolato, 1974) soutient la dimension transitionnelle de toutes les médiations.

ORIENTATIONS NOUVELLES DES RECHERCHES

Les articles et les ouvrages que j'ai publiés au cours de ces dix dernières années ont rendu compte des nouveaux développements du modèle initial de l'appareil psychique groupal ; elles ont suivi les données que la clinique impose, les questions qu'elle nous pose, les obstacles que nous rencontrons pour les penser. Les publications se sont orientées dans deux principales directions.

La première a suivi l'orientation initiale : explorer la consistance, le fonctionnement et les corrélations de ces trois espaces. Je place dans cet ensemble les travaux sur la *polyphonie du rêve*. Dans l'ouvrage sur ce sujet publié en 2002, j'ai exploré les espaces oniriques individuels dans leurs relations avec les espaces oniriques communs et partagés. J'ai mis en relief la structure polyphonique du rêve et la fonction médiatrice du porte-rêve¹.

En 2007, j'ai rassemblé dans une vue d'ensemble les recherches que j'avais centrées sur la question du sujet, pensé dans la tension et la division

1. *La Polyphonie du rêve*, 2002, Paris, Dunod.

qui le constitue comme *singulier pluriel*¹. Je suis revenu avec d'autres éléments d'analyse au modèle que j'ai construit pour rendre compte de l'accordage des psychés et de la réalité psychique originale qui en résulte. M'adressant à des psychanalystes de divan, j'ai exposé à partir de la clinique, la part qui revient à la psyché des sujets dans les formations originales de la réalité du groupe. J'ai eu surtout comme objectif d'inviter à penser comment l'espace interne du sujet s'y structure. Ce double point de vue m'apparaissait indispensable pour faire le lien entre la psychanalyse des processus groupaux avec la psychanalyse des processus individuels. Interrogée sur ses frontières et dans son noyau par les extensions de sa pratique, la psychanalyse se trouve confrontée à développer des modèles théoriques et cliniques nouveaux pour rendre compte plus précisément des diverses expressions de la réalité psychique inconscientes qui sont en cause dans la souffrance psychique du monde contemporain.

J'ai poursuivi cette recherche en rassemblant et en développant plusieurs études sur le complexe fraternel². Il s'agissait de revisiter ce concept, largement sous-évalué dans la clinique comme dans la théorie de la psychanalyse de divan, et de l'articuler avec le complexe d'Œdipe. Mais il fallait aussi explorer comment ce complexe est l'un des organisateurs des liens intersubjectifs – et d'abord des liens fraternels – et de l'espace psychique groupal.

Les Alliances inconscientes est la plus récente publication³. J'y développe ces propositions sur la base des recherches que depuis plus de vingt ans j'ai menées sur cette question. Nous savons que les sujets se lient entre eux et dans les ensembles tels que les groupes selon diverses formes d'identifications, par des résonances fantasmatiques, par des investissements pulsionnels convergents ou contraires, par des complexes qui forment les matrices des liens entre leurs objets internes, par des représentations et des signifiants qui leur sont communs. Mais toutes ces modalités et tous ces processus ne suffisent ni à lier les sujets d'un lien de couple ou de groupe, ni à rendre compte de manière suffisante de la réalité psychique inconsciente qu'ils partagent : ils doivent encore nouer et sceller entre eux des alliances, certaines conscientes, d'autres inconscientes. Contracter une alliance est l'acte par lequel deux ou plusieurs personnes se lient entre elles pour réaliser un but précis, ce qui implique un intérêt commun et un engagement mutuel entre les partenaires. J'ai décrit des alliances inconscientes structurantes – comme le contrat narcissique et les pactes scellés sur les interdits fondamentaux –, alors que

1. *Un Singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe* (2007, Paris, Dunod) fut écrit à la suite de l'invitation qui m'a été faite au Congrès de l'Association internationale de Psychanalyse, dont le thème était *La Psychanalyse et ses frontières* (La Nouvelle-Orléans, mars 2004). La question qui m'était posée était : « En quoi l'approche psychanalytique des groupes concerne-t-elle les psychanalystes ? ».

2. *Le Complexe fraternel*, 2008, Paris, Dunod.

3. *Les Alliances inconscientes*, 2009, Paris, Dunod.

d'autres alliances sont offensives, défensives ou dérivent vers des formes pathologiques.

Toutes ces recherches ont apporté des éléments nouveaux qui donnent plus de relief à une seconde direction de recherche. On peut en saisir le fil rouge depuis les premières formulations de l'Appareil psychique groupal, mais il devient de plus en plus visible, au point que la question qui insiste est d'établir, au-delà de l'articulation des espaces du sujet avec celui de ses liens intersubjectifs et celui du groupe, comment le sujet de l'inconscient, pour la part qui le tient dans l'intersubjectivité, est précisément sujet des liens et des groupes dans lesquels il se constitue. Cette question touche à la mise à l'épreuve de la métapsychologie fondée sur la cure, et c'est bien là le propos de *Un singulier pluriel* (2007) comme celui de *Les Alliances inconscientes* (2009). C'est pourquoi j'ai engagé (2008) une réflexion sur ce qui pourrait constituer une troisième topique, plus précisément une métapsychologie qui rendrait compte de ces trois espaces psychiques et de la manière de penser le sujet de l'inconscient dans leurs articulations.

Une autre préoccupation s'est précisée, elle parcourt les travaux de ces dix dernières années : mettre à l'épreuve les concepts issus de ces recherches pour entreprendre l'analyse du mal-être dans le monde contemporain. Ici encore le modèle de l'appareil psychique groupal m'a fourni un principe pour penser les rapports entre les formations métapsychiques, qui encadrent les formations intrapsychiques et qui sont elles-mêmes sous la dépendance ou l'influence de formations métasociales. L'emboîtement de ces niveaux *méta* donne accès à la connaissance des effets de leur fonctionnement ou de leur défaillance sur la structuration de l'espace psychique et de la subjectivité qui s'y fondent. Je prends comme exemple significatif les alliances inconscientes qui, considérées comme des formations *métapsychiques* de la psyché, sont à la fois génératrices de processus et de formations psychiques et de liens intersubjectifs, en même temps qu'elles sont dépendantes de contextes sociaux ou culturels que l'analyse des groupes et des institutions permet de repérer.

L'ensemble de ces recherches et les questions qu'elles mettent au jour appelleront une reformulation du modèle général. Ce travail n'est plus seulement mon affaire personnelle.

PRÉFACE

de Didier Anzieu

Ce livre présente une idée neuve dans un domaine, la psychologie des groupes, où l'on a pourtant vu depuis un demi-siècle se multiplier les découvertes, les théories, les méthodes et où des auteurs comme Moreno, Kurt Lewin, Rogers, Bion, pour n'en citer que quelques-uns, se sont illustrés en apportant des conceptions et des techniques de plus en plus utilisées désormais de par le monde. L'idée qui se trouve ici développée est également une idée rigoureuse, ce qui contrebalance l'actuel foisonnement parfois novateur et parfois aventuriste des méthodes groupales de formation et de psychothérapie dans leur façon de surinvestir tantôt le versant corporel et tantôt le versant idéologique : une idée qui introduit l'unité dans cette diversité, qui fonde une théorie comme garant symbolique de la pratique, une idée dont la fécondité à mon sens n'est pas près de se démentir. C'est en 1971, dans l'effervescence intellectuelle qui avait suivi l'élaboration des thèses du Ceffrap sur le travail psychanalytique dans les groupes, que René Kaës a fait circuler entre nous une brève note interne proposant pour la première fois l'hypothèse d'un appareil psychique groupal. Plusieurs, dont j'étais, se sont montrés intéressés, mais non vraiment convaincus. Pendant trois ans je suis resté réticent jusqu'à ce que René Kaës donne à cette intuition une solidité, une ampleur et une mise en forme enfin décisives à l'occasion d'une première mouture de ce qui allait devenir l'actuel ouvrage.

Il y a groupe et non plus simple collection d'individus quand, à partir de leurs appareils psychiques individuels, tend à se constituer un appareil psychique groupal plus ou moins autonome, dont Kaës inventorie les niveaux de fonctionnement et qu'il distingue d'un certain nombre de réalités connexes. Cet appareil est mû par une tension dialectique entre une tendance à l'isomorphie (qui vise à ramener le psychisme groupal au psychisme individuel, ce dont la famille de psychotiques fournit un exemple) et une tendance à l'homomorphie (qui différencie les deux psychismes par dérivation du

premier à partir du second). Alors que l'appareil individuel prend étayage sur le corps biologique, l'appareil groupal le prend sur le tissu social : mais il accepte mal de manquer d'un « corps » : et il en multiplie à son aise les métaphores, les substituts, les apparences !

Ce que j'ai moi-même décrit depuis 1965 comme imaginaire collectif, comme analogie du groupe et du rêve, comme illusion groupale trouve son explication dernière, son fondement théorique dans cette notion d'appareil psychique groupal et dans la tension dialectique qui lui est propre. Cette notion ouvre bien d'autres possibilités de renouvellement : faire par exemple le joint entre les groupes occasionnels de formation ou de psychothérapie et les groupes institutionnels ou encore comprendre la genèse de ces formations de compromis groupales que sont le mythe ou l'idéologie (question que René Kaës compte traiter dans un prochain ouvrage). À l'occasion de publications antérieures faites dans la perspective qui est la nôtre, certains commentateurs ont parlé d'une école française de psychanalyse appliquée au groupe, à la société, à la culture. Avec le présent livre, cette école prend, je pense, définitivement corps.

Je connais René Kaës depuis vingt ans. J'ai suivi ses premiers travaux sur l'attitude des ouvriers français à l'égard de la culture, sur la vie dans les grands ensembles. Puis nous avons œuvré de concert dans des séminaires de formation qui devenaient de plus en plus psychanalytiques dans leur conduite. Enfin, depuis octobre 1970, nous collaborons de façon assidue, stimulante et fructueuse, en suscitant la réalisation d'ouvrages collectifs et de numéros spéciaux de revue, en confrontant nos idées, en précisant les méthodes, en soumettant nos textes avant publication à une critique réciproque. En peu d'années, grâce à une fécondité intellectuelle exceptionnelle, René Kaës a écrit des chapitres ou des articles importants sur le séminaire comme institution et comme expérience de l'inconscient, sur les idéologies du Surmoi et de l'Idéal du Moi, sur la réadolescence, sur les fantasmatiques de la formation, sur l'analyse intertransférentielle, sur l'archigroupe, sur l'utopie, sur les représentations sociales du groupe. Mais c'était toujours au sein de volumes rassemblant une pluralité de contributeurs – car nous pensons lui et moi que la recherche scientifique comme la pratique de la psychanalyse groupale sont des activités collectives, ce dont les écrits qui en résultent ont à témoigner. Les découvertes les plus novatrices sont toutefois le fait d'un individu seul, aidé par un interlocuteur ou un milieu en résonance avec lui. René Kaës est pour cette raison en droit de publier cette fois un ouvrage en son nom propre.

Didier ANZIEU

AVANT-PROPOS À LA DEUXIÈME ÉDITION

La première édition de cet ouvrage, parue en 1976, s'est épuisée en 1985. Cette seconde édition de *L'Appareil psychique groupal* met à la disposition de nouveaux lecteurs un texte qui semble avoir acquis au fil des ans une valeur de référence non seulement pour la recherche psychanalytique théorique, mais aussi pour la formation des étudiants et des cliniciens qui œuvrent dans le champ des configurations de liens intersubjectifs : couples, familles, groupes thérapeutiques ou de formation, institutions soignantes ou pédagogiques.

Le parti de cette seconde édition a été de maintenir tel quel le texte publié en 1976, corrections faites des imperfections de forme ou de style qui ont pu affecter l'édition originale. Toutefois, des commentaires ont été ajoutés à des propositions formulées il y a maintenant un peu plus d'une trentaine d'années. Chacune des trois parties qui composent cet ouvrage sera donc suivie de quelques pages dont le but sera de resituer les propositions de 1976 dans leurs développements ultérieurs. Le lecteur trouvera aussi, à côté de la bibliographie d'origine, les références bibliographiques de l'ensemble de mes travaux sur le groupe ainsi qu'un index thématique des recherches correspondantes.

Pour introduire cette nouvelle édition, il n'est peut-être pas inutile de rappeler – même sommairement – quelques traits caractéristiques du contexte culturel dans lequel le modèle théorique que j'ai proposé a été conçu. Ses enjeux et son destin se perçoivent mieux avec quelque distance.

Au cours des cinquante dernières années, et plus particulièrement à la fin des années soixante, le champ de la pratique psychanalytique et de ses constructions théoriques s'est considérablement transformé. De nouveaux espaces psychiques ont été défrichés. Jusqu'alors la psychanalyse, dans sa méthode, celle du divan, et dans sa théorie, celle de l'appareil psychique, s'attachait exclusivement, sauf excursus spéculatif, au sujet considéré dans la singularité de son espace intrapsychique. Pendant la Seconde Guerre mondiale et au cours de l'essor industriel et urbanistique des trente années de l'expansion économique, des formes cliniques nouvelles de la souffrance psychique, avec

des pathologies de l'âme jusqu'alors invisibles, exigeaient des dispositifs nouveaux de traitement et de connaissance. Des concepts, des modèles et des théories nouvelles se construisaient et se construisent encore aujourd'hui, qui remanient la métapsychologie de l'appareil psychique et la théorie du sujet formées sur la base de la méthode du divan. La méthode du groupe naît dans ce contexte.

Les souffrances et les pathologies auxquelles nous avons affaire aujourd'hui sont celles des troubles dans la constitution des limites internes et externes de l'appareil psychique : troubles des « états-limite », troubles ou défaut des enveloppes psychiques et des signifiants de démarcation, défaillances ou défauts de constitution des systèmes de liaison – ou de déliaison –, pathologie des processus de la transmission de la vie psychique entre les générations, déficience des processus de transformation, la plupart de ces dérives de la souffrance humaine pouvant se croiser dans les pathologies du narcissisme, de l'originaire et de la symbolisation primaire.

Pour le traitement de ces souffrances et de ces pathologies, les propriétés du dispositif de groupe ont été reconnues par des psychanalystes dès les années trente ; la force méthodologique et théorique qu'ont impulsée Bion, Foulkes et Pichon-Rivière tout au long des années quarante-cinquante a fourni des modèles d'intelligibilité novateurs des processus et des formations psychiques dont la situation de groupe est le lieu. À partir de la fin des années soixante, de nouvelles inflexions sont apportées à ces modèles, qui distinguent et articulent dans le groupe trois espaces psychiques : l'espace intrapsychique et subjectif, l'espace interpsychique et intersubjectif, et l'espace transpsychique et transsubjectif.

Tous ces espaces sont désormais pensables dans leurs relations et dans leurs spécificités, la recherche découvre la diversité des figures d'intermédiation entre ces espaces, les processus qui les gouvernent et les formations psychiques qui en agencent les connections. Notre mode de pensée s'exprime aujourd'hui en termes de parcours, de passages d'un espace à un autre, de précarité des situations, et ceci vaut aussi bien pour l'émergence nouvelle des questions de l'identité sexuelle, des rapports entre générations ou entre cultures. La pensée contemporaine s'attache à comprendre des trajets dans les structures, et de nouvelles entités dialectiques s'installent qui tentent d'articuler origine et histoire, continuité et discontinuité, cadre et processus.

Ces pathologies, les dispositifs de traitement qu'elles appellent et les formes d'intelligibilité qu'elles inspirent sont autant d'effets des nouvelles formes du malaise dans la civilisation. C'est aussi une nouvelle vision du monde qui s'installe : l'héliocentrisme de la cosmologie de Copernic et de Galilée faisait de la figure du cercle et du centre un paradigme qui s'est imposé jusqu'à Freud dans sa manière de faire de l'Inconscient le centre gravitationnel de la vie psychique, sa découverte infligeant à l'orgueil humain une nouvelle blessure narcissique. Avec la cosmologie de Kepler l'univers devient elliptique, pluricentrique, décentré en autant de principes organisateurs.

C'est ce modèle qui, analogiquement, inspire le Baroque et sa débauche de spirales, de volutes et d'ovales, sa profusion d'anamorphoses et d'ellipses. Ce n'est pas un hasard si le Baroque a remis en honneur les anges, et si aujourd'hui ces figures ambiguës, intermédiaires, messagères, sont une des métaphores de tous les processus de médiation. Si cette inspiration baroque est aujourd'hui aussi prégnante, c'est sans doute parce que les espaces psychiques, à l'instar des espaces de la culture sont devenus instables. Leurs interpénétrations profondes, leur collusion brutales, leurs décentrement secrets fabriquent à la fois cette culture et cette pathologie de la rupture, de la crise, de la Catastrophe et des catastrophes, du traumatisme.

L'intérêt pour le groupe est marqué par ces nouveaux paradigmes de l'humanisme postmoderne. Le groupe n'est plus conçu comme un cercle avec un centre rayonnant, tenant ses sujets à égale distance les uns des autres, ce qui ne signifie pas que cette représentation est obsolète dans les fantasmes de désir. Mais ce modèle obture une compréhension qui implique une autre révolution épistémologique. Concevoir le groupe comme un système en tension entre plusieurs centres rencontre un véritable obstacle épistémologique, qui bute sur la représentation des rapports elliptiques entre la multiplicité des foyers « groupaux » et la multiplicité des foyers « individuels ». C'est dans ce changement de perspective que s'inscrit le modèle de l'appareil psychique groupal.

Le modèle de l'appareil psychique groupal a été construit pour rendre compte des processus psychiques inconscients à l'œuvre dans l'agencement des liens de groupe. De ce point de vue, il se démarquait des pratiques et des modèles psychosociologiques prévalents à cette époque. Il prenait délibérément appui sur une pratique du travail psychanalytique hors la cure, encore tâtonnante et peu théorisée, mais il engageait dès lors une série d'hypothèses qui, nécessairement, mettaient en cause certains aspects de la théorie, de la méthode et de la pratique de la psychanalyse.

La construction de ce modèle a pris son essor sur un mouvement de pensée critique qui, au début des années soixante, se lève chez quelques psychanalystes français soucieux de définir ce que pourraient être les bases d'une compréhension psychanalytique des petits groupes. Leurs interrogations surgissent dans un triple contexte : celui du développement des pratiques psychosociales des groupes dits de formation, dont les objectifs, inspirés par les travaux et les pratiques de la dynamique de groupe lewinienne, contiennent des présupposés idéologiques incompatibles avec ce que pourrait être une approche psychanalytique des « phénomènes de groupe ». C'est ainsi que J.-B. Pontalis entreprend dès 1958 la critique des techniques psychosociales de groupe et du psychodrame morénien. Puis il recentre le débat en 1963 lorsqu'il met l'accent sur le statut psychique du groupe, en tant qu'il est objet d'investissements et de représentations chez ses membres. Une des voies d'entrée dans une conception psychanalytique des « phénomènes de groupe » passe désormais par la prise en considération de cet objet-groupe.

Dans la même période, D. Anzieu, qui vient de fonder en 1962 le Ceffrap¹ (dont Pontalis est membre), rédige pour le Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg une *Introduction à la dynamique des groupes* (1964). Dans cette étude il propose de prendre en considération quelques différences épistémologiques et méthodologiques entre la perspective psychosociologique et ce qui pourrait constituer une approche psychanalytique des groupes. Les différences se précisent en 1966 dans deux études qui feront date : l'*Étude psychanalytique des groupes réels* introduira l'analogie du groupe et du rêve, *L'imaginaire dans les groupes* en précisera la clinique. Remarquons que ces textes fondateurs ne sont pas publiés dans une revue de psychanalyse, mais dans des revues d'opinion (*Les Temps modernes*), dans des revues universitaires (le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*) ou dans des revues de psychologie (le *Bulletin de Psychologie*, les *Cahiers de Psychologie*).

Ce courant d'idées inspire directement les recherches qui aboutissent à la conception du modèle de l'appareil psychique groupal. Il coexiste avec un second courant d'idées, qui lui est bien antérieur, et qui s'appuie sur la pratique thérapeutique groupale d'inspiration psychanalytique. Avant la Seconde Guerre mondiale, pendant celle-ci et davantage encore après, des psychiatres et des psychanalystes ont mis en place des groupes thérapeutiques, le plus souvent dans un cadre institutionnel tel que l'hôpital psychiatrique.

Au début des années 1940, le dispositif de groupe est utilisé par des psychanalystes pour le traitement de certains patients souffrant de pathologies aiguës, chroniques ou actuelles comme les traumatismes de guerre. Les travaux de Foulkes et de Bion ont pour fondement de telles pratiques. Ces travaux ne seront connus, de quelques psychanalystes français, dont Lacan, qu'après la guerre.

À ce moment-là, en France, le groupe est utilisé selon deux perspectives différentes : le premier envisage le groupe comme un dispositif de démultiplication des thérapies individuelles, ce qui a pour effet d'entretenir la méconnaissance de la *réalité psychique originale* qui se forme dans le groupe. Après la guerre, un second usage du groupe est proposé dans les institutions psychiatriques ; il s'appuie sur la tradition française de la première révolution psychiatrique, qui affirmait que les institutions de soins ont une capacité thérapeutique pour les malades psychotiques chroniques et qu'il est possible de mettre en œuvre un traitement de groupe qui mobilise les processus individuels en s'appuyant sur certaines spécificités de l'espace et des processus institutionnels. L'expérience concentrationnaire fut aussi l'occasion d'engager une critique radicale de l'institution psychiatrique. Daumezon, Oury, Paumelle, Racamier, Tosquelles furent les pionniers de cette seconde révolution psychiatrique.

1. Cercle d'études françaises pour la formation et la recherche active en psychologie. Cette dénomination témoigne de son époque.

Toutefois leurs théorisations différaient sur plus d'un point. Pour les uns, le postulat qui gouvernait cette pratique était que toute psychopathologie se constitue dans un milieu familial ou social déficient, traumatisant, distordant les « fonctions intégratives du Moi » et les rapports intersubjectifs. Cette perspective propose la substitution du groupe en tant que communauté orthopédique à la famille déficiente. Selon ce postulat, le dispositif de groupe est organisé pour restaurer et consolider ces fonctions, pour améliorer le contrôle des pulsions, assurer la catharsis des conflits, renforcer l'adaptation à la réalité et développer les capacités de sublimation : le groupe accomplit sa fonction thérapeutique s'il permet au Moi de s'étayer sur lui pour retrouver un fonctionnement approprié.

Pour les autres, et ils sont encore rares parmi les psychanalystes, il s'agissait d'être attentifs à la fois aux ressources thérapeutiques des groupes dans l'institution psychiatrique et aux effets d'aliénation qu'ils redoublent et aggravent, selon la logique folle d'appareillage de la folie avec les institutions dont la tâche primaire est précisément de la soigner : E. Pichon-Rivière et J. Bleger à Buenos Aires, P.-C. Racamier en France y furent particulièrement attentifs.

Au début des années soixante, un troisième mouvement d'idées naît des scissions qui affectent le mouvement psychanalytique français. De nouvelles institutions sont fondées, l'École freudienne de Paris en 1963, l'Association psychanalytique de France en 1964. Les violents effets de groupe qui suscitent ces ruptures et qui accompagnent ces créations ont une consistance traumatique qui entretiendra l'interdit de penser leurs enjeux groupaux et, *a fortiori*, d'élaborer une pratique des groupes qui soit reconnue comme psychanalytique. Son rejet comme objet anti-psychanalytique ne pouvait que produire un retour de la violence dans le réel des institutions.

Plusieurs points d'appui et de contre-appui sont ainsi disposés au début des années soixante pour qui avait le projet d'engager une recherche sur les groupes dans une voie psychanalytique. Les points d'appuis suscitent autant de contre-forces résistancielles à l'idée même que le groupe puisse être traité comme un objet légitime dans le champ de la psychanalyse. Le groupe n'est-il pas un lieu « obscène » d'aliénation des sujets dans l'imaginaire de l'Un, quand il n'est pas un simple adjuvant prothétique servant d'étayage à des psychopathologies de la désocialisation ou de la faiblesse du Moi, ou encore un dernier recours thérapeutique devant les limites de la cure ? Et que dire des transferts : dilués, insaisissables, et donc ininterprétables, sauf en termes de résistance au transfert « central », seul légitime ?

Les recherches entreprises ont mis ceci en évidence : les arguments mobilisés contre l'introduction de la question du groupe dans le champ de la psychanalyse se nourrissent de motifs plus profonds, que seule, paradoxalement, l'approche psychanalytique peut dévoiler et comprendre. Penser le groupe oblige à faire surgir ce qui est destiné à se loger dans les formations *métapsychiques* de la psyché, là où les liens, les groupes et les institutions, la

culture et les rites reçoivent les objets psychiques non pensés, refoulés, rejetés ou déniés. L'approche psychanalytique seule peut mettre au jour qu'un accord inconscient s'établit pour que, *de cela*, il ne soit pas question.

Ces *alliances inconscientes*, cette matière première de la vie des groupes, obligent à penser ce qui, des effets de l'Inconscient, n'est pas et ne peut pas être pris en considération dans la pratique, la méthode et la théorie de la cure. Penser le groupe, les liens de groupe, le sujet dans le groupe et le sujet de l'inconscient qui s'y manifeste et s'y construit, oblige à effectuer une nouvelle décentration menaçante pour le narcissisme. Dans le groupe, la présence des autres, de plus d'un autre, nous confronte à être, selon le mot de D. Vasse, « un parmi d'autres », et le travail analytique qui peut se faire sur cette expérience conduit à se penser dans un ensemble, non comme un centre, mais comme un des termes de la relation dans laquelle s'engage une part de nous-mêmes, une part dont nous avons dû nous dessaisir pour entrer dans le lien, au profit de bénéfices que nous souhaitons ignorer.

La recherche qui s'engage avec le modèle de l'appareil psychique groupal naît ainsi d'un double héritage et d'une double rupture épistémologique : avec la psychologie sociale et avec la psychanalyse « individuelle » solipside. De nombreux analystes qui ont travaillé sur le groupe sont partis de la psychologie sociale : Foulkes, Pichon-Rivière, Bleger, Anzieu, par exemple : j'ai aussi suivi ce parcours. Ceux qui n'ont pas eu ce point de départ en ont eu un autre, la psychiatrie le plus souvent. On voit ainsi que l'invention psychanalytique du groupe prend appui, pour s'en départir, sur une pratique qui n'est pas immédiatement donnée par la psychanalyse. Une crise et une rupture sont nécessaires pour y avoir accès. La psychologie sociale a été pour moi, comme pour Didier Anzieu et de nombreux membres du Ceffrap d'alors, un point de départ et une pierre d'achoppement. L'épistémologie de la psychologie sociale ne peut contenir celle de la psychanalyse : elle n'inclut pas l'Inconscient. J'ai commencé mes travaux sur les représentations du groupe en étant encore psychosociologue : j'ai pensé le modèle de l'appareil psychique groupal en devenant psychanalyste. À relire cet ouvrage 25 ans plus tard, il me paraît évident qu'il porte la marque de cette mutation et de ses vicissitudes.

Dès les premières expériences psychanalytiques « de groupe » ou « en groupe », les analystes ont compris que la psychanalyse ne peut pas rendre compte à partir de la seule situation de la cure des postulats spéculatifs de Freud sur les groupes, les foules et les institutions. Deux conditions ont été requises pour constituer un nouveau champ d'expérience et de connaissance : l'invention d'une méthode psychanalytique applicable à la situation de groupe, l'élaboration conséquente d'hypothèses exposées à leur mise à l'épreuve dans cette situation. Au fur et à mesure que l'expérience clinique s'est enrichie, il est apparu que cette invention et cette élaboration requéraient un cadre théorique suffisamment précis pour définir le champ dans lequel les processus et les formations de l'Inconscient seraient accessibles.

Deux voies s'ouvraient : s'il s'agissait de connaître les formations et les processus psychiques qui spécifient la réalité de groupe (ce que Freud nomme psyché de groupe), fallait-il négliger ou laisser en arrière-plan la part qui revenait en propre à chaque sujet dans la construction de cette réalité commune ? Si au contraire seule la position des sujets singuliers dans le groupe importait aux psychanalystes, elle définissait du même coup le champ de la connaissance et la méthode d'analyse et d'investigation, mais elle laissait de côté la possibilité de rendre compte du destin et des effets de la psyché de groupe dans l'espace intrapsychique. Au début des années soixante, les psychanalystes qui commençaient à travailler avec le dispositif de groupe se trouvaient ainsi sur une ligne de partition à l'intérieur du champ nouveau qu'ils contribuaient à construire.

Sans avoir claire conscience de ces enjeux, il m'apparaissait qu'une recherche qui se réclamerait de la psychanalyse devrait se donner pour tâche de mettre en œuvre un modèle d'intelligibilité qui fasse droit *et* à la réalité psychique inconsciente dont le groupe est le lieu, *et* à la réalité psychique du sujet dans le groupe, ou, comme je le proposerai plus tard, *du sujet du groupe*. Je pense aujourd'hui que ce projet était déterminé d'un autre côté, par l'esprit du temps et la culture psychanalytique typiquement française : engager une recherche sur le groupe, en France, n'était possible, si l'on voulait maintenir le débat à l'intérieur du champ psychanalytique, qu'à la condition de rendre compte, *in fine*, des effets du groupe, ou plus largement de l'ensemble intersubjectif, sur la formation du sujet de l'inconscient. Cette inflexion a été bénéfique et féconde, mais elle a aussi imposé des limitations dissuasives à la recherche sur le groupe en tant que tel. La recherche a porté sur un autre objet et sur d'autres contenus psychiques en Italie, en Angleterre et dans les Amériques : c'est le groupe comme entité spécifique qui a été placé au centre de la recherche des psychanalystes. La théorisation qui en a été proposée a créé des concepts nouveaux par rapport à ceux de la psychanalyse. Nos collègues se sont sentis plus libres de ne pas transposer les concepts de la métapsychologie de l'appareil psychique individuel dans l'analyse des groupes, même si des transpositions partielles étaient largement justifiées, par exemple à propos des transferts. Contrepartie négative : de ce fait, dans ces pays, l'interrogation n'a pas porté sur les représentations et les investissements dont le groupe est l'objet pour ses membres. Spécialité hexagonale.

Je dois reconnaître que cette idée d'articuler dans un modèle synthétique et cohérent la dimension du groupe et celle du sujet n'était pas facile à mettre en œuvre. Outre le fait que cette idée se différenciait des puissants modèles psychanalytiques de Bion et de Foulkes, centrés sur le groupe comme espace de formations communes et impersonnelles, elle obligeait précisément à faire appel à un concept majeur de la métapsychologie, celui d'appareil psychique, jusqu'alors pensé comme appareil psychique « individuel ». La notion d'un « appareil psychique groupal » ne pouvait que susciter la méfiance, pour une

part parce qu'il faisait entrer le groupe dans le champ de la théorie psychanalytique (le groupe n'était plus une simple « application » de la psychanalyse) ; et pour une autre part en raison de la confusion que cette notion entretenait entre ce qui dans l'appareil psychique relève de la groupalité et ce qui prétendait décrire le groupe comme un *appareil psychique*, un appareil dans lequel un travail de liaison, de déliaison et de transformation se produit, créant ainsi la réalité psychique spécifique du groupe.

La difficulté ne tenait pas seulement au fait que le modèle de l'appareil psychique déborde le champ individuel, elle se renforçait de l'hypothèse que le groupe était une forme dérivée, devenue relativement autonome, de cet appareil et de ses formations intrapsychiques. Ce que j'ai d'abord appelé groupes du dedans, puis groupes internes décrivait cette groupalité intrapsychique dont je propose le concept dès cette époque. À ceci s'ajoutaient encore des emprunts de concepts à des champs extrapsychanalytiques : à la théorie des morphismes par exemple, pour rendre compte des modalités des rapports (isomorphiques, homomorphiques) entre le groupe comme ensemble et les sujets qui le constitue ; ou des traces résiduelles de concepts issus de la pratique psychosociologique des groupes (moniteur pour psychanalyste, terme alors réservé à la seule pratique du divan).

À plusieurs reprises, à cette époque, nous nous sommes entendu dire que nous pouvions nous occuper du groupe, mais hors du champ psychanalytique strictement défini par la pratique de la cure : il fallait choisir. Nombreux furent mes contemporains qui, pour entrer dans le cursus d'une société de psychanalyse, pensèrent devoir abandonner leur pratique psychanalytique groupale et défaire leur appartenance à une association de groupe.

Je pense aujourd'hui que les termes du débat n'étaient pas suffisamment élaborés pour que chacun comprenne que le champ de la psychanalyse est fondamentalement ouvert à tous les effets de l'inconscient, qu'il est ouvert sur d'autres pratiques que celle de la cure, à certaines conditions de méthode et de représentabilité de la réalité psychique qu'il fallait précisément explorer et énoncer. Il n'était pas possible, alors, de penser que si la théorie de la psychanalyse est fondée essentiellement sur l'expérience de la cure, toute transformation du dispositif, pourvu qu'il demeure toutefois dans l'esprit de la méthode, rend nécessaire une transformation de la théorie.

D. Anzieu l'a dit à plusieurs reprises – et il a mis en œuvre ce principe – il fallait inventer un groupe pour penser le groupe, pour explorer avec les moyens de la psychanalyse, cet espace inconnu, attirant et dangereux, qu'est le groupe. Il était, nous étions avec lui autant « d'Œdipe supposés conquérir le groupe »¹. Dans cette geste d'un groupe héroïque, chacun occupait une

1. Titre du récit que D. Anzieu (1976) a donné de son attrait pour l'approche psychanalytique du groupe et de la création du Ceffrap (« Œdipe supposé conquérir le groupe. Du désir de savoir dans l'histoire d'un groupe de moniteurs, in Kaës R., Anzieu D. et al., *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod).

place et accomplissait une fonction bien précises. Nous étions aussi très concentrés sur notre propre fonctionnement interne et, quand la nécessité s'en faisait sentir à propos de notre pratique clinique, sur l'analyse de nos relations. Ce groupe était notre « laboratoire », l'espace sensible de nos associations et de nos mouvements transférentiels, intertransférentiels.

Depuis 1962, notre équipe se réunit une fois par mois et dans des journées de travail pour élaborer l'expérience dans nos pratiques du groupe, mais aussi pour reprendre du côté de la cure ce que nous apprenons de cette expérience. Durant les dix premières années de la formation du Ceffrap, nous étions tout occupés par la nécessité de faire avancer nos recherches autant que par le déchiffrement de nos entremêlements psychiques et de leurs œuvres. Nous ne nous sommes guère préoccupés à cette époque des autres théories psychanalytiques du groupe¹. C'est ainsi que la recherche découpe son objet, qu'elle le limite pour des raisons épistémophiliques (dont la composante narcissique est évidente) et secondairement épistémologiques : nous avons à débattre avec les énoncés de la théorie psychanalytique instituée par la cure. Mais aussi pour des raisons institutionnelles : nous instituer face à l'*establishment* psychanalytique.

J'ai commencé à imaginer le modèle de l'appareil psychique groupal au début de l'année 1969. J'en ai présenté une première esquisse à mes collègues du Ceffrap en janvier 1970, puis une version plus élaborée en octobre 1971. Il m'a fallu encore quelques années pour en faire le thème central de ma thèse de Doctorat d'État, puis deux ans encore pour le publier. J'ai été troublé par ce que je découvrais, par les résistances qui se faisaient sentir en moi, et par les réticences de mes plus proches interlocuteurs. Comme il lui arrivait quelquefois de le faire, D. Anzieu s'opposa d'abord à mon hypothèse, il m'obligea à l'argumenter et lorsqu'il en fut suffisamment convaincu, il la soutint avec énergie. Les difficultés que j'ai éprouvées pour rendre compte de mon modèle sont sans doute pour une part liées à ces résistances. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de les avoir toutes surmontées, puisque depuis et aujourd'hui encore je continue à y apporter des aménagements, des versions et des développements. Le bénéfice de cette opération, me semble-t-il, est qu'en décondensant les idées qui tentaient d'exprimer la complexité des rapports entre le groupe et le sujet du groupe, d'autres hypothèses se font jour. Il est possible aussi que la mise à l'épreuve du modèle de l'appareil psychique groupal dans des travaux autres que les miens et à propos d'ensembles intersubjectifs autres que le groupe (la famille, l'institution, l'équipe de travail, le couple), appellent d'autres formulations. De fait le texte de 1976 contenait plusieurs ouvrages : il a été comme la matrice de recherches encore aujourd'hui inachevées.

René KAËS
janvier 2000

1. C'est ainsi que je n'ai eu connaissance des travaux de E. Pichon-Rivière qu'en 1980 : ils m'ont été présentés à Copenhague par Ana de Quiroga et par Janine Puget au Congrès de l'Association internationale de psychothérapie de groupe.

PRÉSENTATION

Il se développe aux frontières des disciplines scientifiques, comme aux frontières de l'art, des mouvements faits d'insistance et de résistances analogues à celles que connaissent les pays, et que chacun peut d'ailleurs connaître en son propre corps : défendre un territoire, porter et prolonger au-delà de ses limites une influence et un pouvoir, importer, exporter, échanger, dresser une carte et des frontières protectrices et perméables. Des douaniers exercent leur vigilance sur des trafics suspectés d'être frauduleux ou de mettre en péril la souveraineté d'un domaine ; quelques ambassadeurs parquent là où des défricheurs se sont risqués naguère en pays étranger : aux premiers de négocier des échanges en veillant sur des intérêts que les seconds avaient établis. Il en résulte quelquefois des compromis et des confusions, à la faveur même de l'ouverture des frontières ou de leur allègre franchissement. On s'aperçoit mieux alors que chaque État avait érigé en une norme locale l'objet qui requiert aussi l'attention du voisin et qu'il désigne du même nom. *Cujus regio, ejus religio*, le vieil adage s'applique à nos Castalies scientifiques dans lesquelles nous faisons tous, à un moment ou à un autre, figure de provinciaux, de nationalistes, ou de colonisateurs.

La notion de groupe humain désigne, indistinctement le plus souvent, deux ordres de réalité : ce que la psychologie sociale définit, dans la perspective structurale dégagée par K. Lewin, comme un agencement particulier de relations interpersonnelles et sociales ; ces relations sont régies par des rapports de différences et de tensions entre ses éléments constituants. Groupe désigne aussi ce que la psychanalyse caractérise comme un objet investi par les pulsions et mobilisateur de représentations. Or un tel objet joue un rôle capital dans le processus de construction des relations entre la réalité psychique, la réalité sociale et la réalité matérielle. Il est un élément majeur dans le processus d'identification, c'est-à-dire dans la trame fondamentale de l'existence interpersonnelle et sociale.

Les différentes disciplines qui ont fait du « groupe » leur objet d'étude ont rarement fondé leurs recherches sur cette distinction entre ces deux statuts de l'objet ni sur leurs rapports. Il est pour le moins légitime de se demander

pourquoi, et d'envisager que de puissantes résistances épistémologiques ont pu maintenir cet obscurcissement. Il est tout aussi nécessaire de différencier les niveaux de l'analyse que de les articuler : l'analyse du groupe comme objet d'investissements psychiques et sociaux susceptibles d'organiser la structure et le processus groupal doit pouvoir permettre d'informer aussi bien la science des phénomènes psychiques que celle des phénomènes sociaux, si l'on se place justement à la frontière entre des domaines connexes, mais à la condition de tenir ferme sur l'identité de la référence : elle sera psychanalytique pour ce travail.

Des confusions analogues traversent l'étude d'autres phénomènes ; par exemple, l'approche anatomophysiologique, lorsqu'elle propose une construction objective d'objets corporels partiels, expulse par là même la présence du sujet à son corps. La psychophysiologie n'a pas manqué d'y faire écho avant d'accepter la notion de schéma corporel. Cette acquisition capitale servira cependant la résistance à intégrer l'expérience du corps comme corps de plaisir et de souffrance, comme espace d'inscription des rapports désirants, comme lieu de fomentation de la pensée, comme objet d'investissement de l'énergie psychique. Admettre que l'image du corps soit en mesure d'influencer l'organisation anatomo-physiologique nécessite une conversion dans la manière de vivre, d'éprouver et de penser, c'est-à-dire dans la démarche et les constructions des sciences de l'homme ; les phénoménologues et les analystes ont effectué ce renversement capital : un « objet » pour l'homme ne saurait avoir d'existence et de sens qu'à travers le réseau des investissements affectifs et des représentations qui l'irriguent et lui donnent son volume, sa matière, son poids, sa couleur et sa valeur. Le chercheur, comme l'artiste, ne saurait s'en séparer autrement que pour s'en dégager et le reconstruire.

L'illusion de l'autonomie de l'objet a pu maintenir l'ignorance que le groupe est un objet d'investissements psychiques et sociaux susceptibles d'organiser le processus groupal, tout comme le discours scientifique peut s'en trouver infiltré de manière plus ou moins prégnante. Mais il faut dire plus directement encore : que le discours scientifique s'établit comme une des expressions de la relation d'objet au groupe ; qu'il n'est pas de découverte féconde, dans les sciences comme dans la création artistique, politique ou philosophique, qui ne soit une élaboration symbolique d'une attitude imaginaire vis-à-vis d'objets réels et tributaires, de ce fait, des relations avec des objets internes.

Le groupe comme objet investi et représenté est une image dont les déterminants sont à la fois endopsychiques et externes, dépendants de la réalité culturelle et sociale. La représentation du groupe comme objet est le processus et le résultat de sa construction par un sujet : cette représentation est une codification de plusieurs ordres de réalité ; elle opère dans un système, cognitif et social, d'échange de différences entre les attributs imaginaires de l'objet et ses caractéristiques réelles.

La notion de groupe comme objet a été proposée en France par J.-B. Pontalis en 1963. Il en a esquissé l'intérêt quelques années plus tôt (1958-1959) dans un examen critique – l'un des plus cinglant qui soit – des pratiques et des théories concernant la dynamique des groupes et la psychothérapie de groupe. Pontalis dissipait la confusion qui s'établit sans cesse entre les faits observés ou interprétés et l'idéologie, entre le modèle et ce qui passe pour en être la norme. Il rappelait, dans son texte de 1963, la diversité des modèles du groupe : mathématiques, organicistes, psychanalytiques. Il retraçait l'origine des premières expériences de groupe, conduites dans une intention pédagogique manifeste : « assurer une communication satisfaisante, des décisions qui soient contrôlées et réfléchies, des procédures de travail efficaces. Puis l'accent porta sur des processus du groupe et la nécessité, pour qu'ils fassent l'objet d'une prise de conscience et même pour qu'ils puissent s'accomplir, de créer une expérience de groupe ouverte, dans la mise entre parenthèses, non seulement de toute tâche extérieure, mais à la limite, de toute tâche comme si la seule finalité du groupe était de se constituer, de vivre et de mourir, et qu'il puisait son énergie à bâtir et à franchir des obstacles... » Pontalis notait cependant que dans de nombreuses représentations des groupes, un même changement de perspective peut être constaté : « les "modèles" proposés se font de moins en moins génétiques et normatifs. On en essaye de toute provenance. À dire vrai, cette diversité même paraît un peu suspecte... » (p. 261-262). Pourtant, le lien entre l'expérience et la conceptualisation reste lâche et il n'y a pas ou peu d'élaboration théorique. La littérature sur les petits groupes « est beaucoup plus marquée d'idéologie que tout autre domaine envisagé par la psychologie. Mais on ne peut s'en tenir à ce simple constat. En réalité le savoir y fait fonction d'écran : c'est pour ne pas voir ce que le groupe fait advenir comme significations qu'on le décrit par exemple comme un organisme, postulant par là une loi de développement, des normes, des conditions optimales d'équilibre optimales. Aux raisons de méthode, à savoir la difficulté particulière qu'il y a à étudier les petits groupes, s'ajoute alors une réaction de défense : l'existence en groupe déclenche un certain nombre d'émotions et d'attitudes que les divers modèles théoriques ont pour fonction de masquer. C'est justement à mes yeux l'apport de ce groupe incontestablement "artificiel" qu'est le groupe de diagnostic – si l'on n'y cherche pas seulement de quoi confirmer ce que l'on sait – que d'indiquer à quoi vient répondre dans la vie d'un groupe la constitution de tel ou tel modèle de son fonctionnement ».

Pontalis, dans ce texte, met l'accent sur les deux problèmes qui se posent encore aujourd'hui à la recherche sur les groupes : discerner et distinguer l'objet-groupe, dégager ses effets qui le font prendre pour une cause, articuler le rapport entre la méthode et l'objet à travers le questionnement des relations du praticien ou du théoricien aux objets qu'ils construisent.

L'un de ces lieux d'interrogation est celui où le groupe comme objet fonctionne dans le champ psychique : « Même si dans le champ sociologique, il

est bien vrai que le groupe soit une réalité spécifique, quand il fonctionne comme tel dans le champ de la psyché individuelle – modalité et croyance que toute la psychosociologie tend précisément à fortifier – il opère alors effectivement comme fantasme, c'est-à-dire comme réalité structurée et agissante, capable d'informer non seulement des images ou des rêveries mais tout le champ du comportement humain. »

Quelques années plus tard, D. Anzieu (1966) développait la thèse selon laquelle le groupe est un rêve et une topique projetée. En Angleterre, R.-D. Laing et A. Esterson (1964) critiquaient l'analogie biologique par laquelle le groupe est représenté comme un organisme ; ils écrivaient que si, d'un point de vue phénoménologique, le groupe peut être ressenti par ses membres comme un organisme, maintenir que, ontologiquement, le groupe est un organisme est une erreur grave : « Le groupe, la famille, voire la société en général est alors une sorte d'hyperorganisme qui a sa physiologie et sa pathologie et qui peut être saine ou malade. On en arrive à un panclincisme, pour ainsi dire, qui est plus un système de valeur qu'un instrument de la connaissance. Le groupe n'est pas à l'individu ce qu'est le tout à la partie ou l'hyperorganisme à l'organisme. Le groupe n'est pas un mécanisme, sauf dans le sens où l'action mécanique du groupe peut être constituée comme telle à travers les *praxis* de chacun de ses membres, où elle est le résultat intelligible de telles *praxis* et peut être élucidée par l'utilisation d'une méthodologie appropriée. »

Ainsi, depuis les années soixante, et déjà Bion dès 1955, plusieurs auteurs nous avertissent de l'importance du statut du groupe comme objet. Une des originalités, croyons-nous, de la recherche que nous présentons aujourd'hui, est d'avoir tenté l'étude de cet objet et d'en avoir suivi le destin dans le processus groupal lui-même. Double démarche donc, puisqu'il ne s'agit pas seulement de déterminer « la fonction que le groupe en tant que tel vient supporter dans la structure de la psyché », et Pontalis indique que ce fut l'approche fondamentale de Freud dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, mais aussi de comprendre comment, en retour et pour ainsi dire dialectiquement, le modèle endopsychique du groupe est en mesure d'agencer les processus psychosociaux mis en œuvre dans la groupalité.

Le chaînon intermédiaire qui rend possible cette articulation m'a paru être fourni par deux notions : la première est qu'il existe des formations groupales inconscientes dans le psychisme (l'inconscient est structuré aussi comme un groupe¹). La seconde est que les membres d'un groupe construisent ensemble un système de relations et d'opérations à caractère transitionnel : j'ai construit un modèle pour rendre compte de ce système, et je l'ai nommé appareil psychique groupal.

1. J'ai proposé cette formulation en 1966. Au moment de corriger les épreuves de cet ouvrage, et à l'occasion d'une recension systématique de la bibliographie de langue française sur les groupes, je découvre un important article de C. Magney (1971) qui propose aussi l'équivalent de cette formule.

La thèse que je propose dans ce livre est que, du point de vue des formations et des processus psychiques impliqués dans la construction et dans le fonctionnement des groupes, les investissements et les représentations dont le groupe est l'objet sont des éléments fondamentaux du processus et de l'organisation groupale. Le groupe est à traiter d'abord dans son statut d'objet, au sens psychanalytique de corrélat de la pulsion ; l'investigation doit donc porter sur les mécanismes de la construction de cet objet, en rapport de quelles instances, en vue de quelles économies et de quelles fonctions, dans le contexte de quels conflits et de quels déterminants socioculturels.

La perspective définie dans la première partie de cet ouvrage a été de considérer le groupe comme objet de représentations et d'affects organisé par certaines formations psychiques possédant des propriétés groupales : le groupe représenté est un représentant de l'appareil psychique dans son ensemble ou de certains de ses éléments. Cette aptitude à représenter les formations groupales du psychisme doit être expliquée par les affinités de structure, de forme et de fonction entre l'appareil psychique subjectif et le groupe : le groupe se prête à figurer le psychisme et le psychisme le groupe. Les pratiques formatives et thérapeutiques de groupe n'ont pas d'autre fondement théorique, à condition que puisse être reconnue et maniée la différence entre ces deux appareils.

J'ai travaillé sur deux hypothèses complémentaires : la première est que la représentation du groupe est une composante du processus groupal. Ce point de vue n'a été que tardivement admis dans les recherches psychosociologiques sur les petits groupes. En 1965, dans un ouvrage qui présentait les plus récents développements de la dynamique des groupes, C. Flament proposait un système d'analyse des groupes en termes de structures sociales, structure de tâche et réseaux de communication. Ce n'est que plus tard qu'il admit l'idée d'y adjoindre le système de représentations en tant qu'élément majeur de la dynamique des groupes. La perspective théorique et clinique dans laquelle j'ai travaillé m'a conduit quelques années plus tard à formuler une hypothèse plus radicale encore : les représentations du groupe sont en mesure de fonctionner comme des organisateurs des relations intersubjectives, groupales et intergroupales. C'est dire que les groupes s'organisent et se structurent selon les relations d'objet scénarisées à travers lesquels ils sont représentés. L'objet-groupe possède des propriétés de figurer des objets et des processus psychiques en un scénario, dans lesquels chaque participant d'un groupe trouve et crée une place, à la fois assignée et conquise, assumant ainsi de cette place les relations d'échange, de placement et de valeur dans l'économie psychique individuelle et sociale. L'objet-groupe représenté est non seulement en mesure de figurer les échanges psychiques entre les polarités internes et individuées et les polarités externes et sociales du psychisme, mais encore de rendre possibles ces échanges et d'influencer ces polarités. L'hypothèse d'une homomorphie de structure et d'une genèse psychosociale commune des appareils psychiques individuel et groupal peut trouver dans

cette analyse une première formulation. L'analyse doit porter sur ce que le groupe figure comme objet psychique, et sur les figurations groupales que reçoit le psychisme. La « groupologie » psychique que je postule est à rechercher du côté de l'image du corps, de la fantasmatique originaire, des complexes familiaux, des réseaux identificatoires et de l'image subjective de l'appareil psychique. La *Gestalt* psychique du groupe co-détermine sans doute avec l'ancrage social de sa représentation la prégnance qu'il possède comme figuration et force de relations entre des objets organisés dans un ensemble significatif.

Le rapport d'homomorphie que je présume entre une groupologie psychique et un appareil psychique groupal ne réduit pas le groupe (comme processus et organisation spécifique) à une structure isomorphe de la psyché individuelle. L'illusion isomorphique produit le groupe psychotique ; elle est aussi, comme nous le verrons, responsable de la représentation du groupe comme entité subjective. Il reste que, et ceci est une hypothèse à mes yeux fondamentale, il convient d'envisager la construction du groupe comme résultant en partie de la projection, quelquefois réifiante et relativement autonome, des objets et des processus internes pré-organisés dans l'appareil psychique : un groupe est, comme D. Anzieu l'a formulé le premier (1966) une topique projetée : il se construit en produisant un « Moi », un « Ça », des instances « Surmoïques » et « narcissiques » homomorphes à celles qui sont produites et différenciées dans le psychisme individuel. Tel groupe fonctionnera sous le régime de l'allégeance à une instance, ou se mobilisera dans un conflit interne, ou contre un autre groupe perçu comme le représentant d'une autre instance. « Le groupe, écrit J.-B. Pontalis (1963), est porteur d'effets imaginaires d'autant plus lointains qu'il se modèle sur des structures antérieures acquises : celle d'une Psyché comme totalité, celle du corps enveloppe, pure limite entre le dehors et le dedans, la seconde étant constituée comme métaphore de la première. »

J'ai formulé¹ en 1970-1971 le modèle de l'appareil psychique groupal présenté dans la seconde partie de cet ouvrage ; ce modèle devrait permettre non seulement de différencier les niveaux de l'analyse psychologique et les niveaux de l'analyse du groupe, mais aussi de fournir une nouvelle assise théorique à l'étude du processus de la construction et du groupe et de la personnalité. L'appareil psychique groupal désigne une fiction efficace et transitionnelle, celle d'un groupe psychique, étayé sur un groupe mythique, qui cherche à s'actualiser dans la construction réelle d'un groupe concret. Celui-ci ne saurait se construire sans tendre à reproduire les éléments constituants d'un appareil psychique subjectif en sollicitant les formations groupales du psychisme : image du corps, imagos, fantasmes originaires, réseaux d'identifications, structures des instances et des systèmes de l'appareil

1. La conception date de mars 1969, la formulation devant mes collègues du Ceffrap de 1970.

psychique. S'il arrive que certains groupes réels se figent dans cette fiction, c'est que l'impasse est devenue complète sur ce qui différencie le psychisme « individuel » du psychisme « groupal » : le « corps » groupal, au lieu de se maintenir comme métaphore, devient le corps imaginaire qui absorbe les corps singuliers.

L'hypothèse de l'appareil psychique groupal est proposée comme une contribution à la théorie psychanalytique des groupes humains. Toutefois, à y bien réfléchir, la psychanalyse est aussi concernée dans sa pratique par ces groupes qui constituent pour elle le lieu ordinaire de construction de ses théories : le groupe en est un, dès l'origine de la Psychanalyse. Il est probable que la compréhension de la cure-type, comme celle du psychisme « individuel » pourrait être modifiée si l'on poursuivait l'analyse intuitive proposée par Freud dès les premières lignes de *Psychologie des masses et Analyse du Moi*, que « la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale, dans le sens élargi, mais pleinement justifié, du mot ».

Ainsi, une conséquence de ces propositions est que la psychanalyse comporte une dimension groupale que la situation de la cure-type ne saurait masquer. La pratique de l'analyse intertransférentielle (Kaës, 1976*ab*, puis 1982*c*) en situation de groupe de formation ou de thérapie révèle exactement les adhérences transférentielles et les voies de l'élaboration du contre-transfert que ne suffisent pas à explorer les seules pratiques d'auto-analyse ou de contrôle classique.

Revenons au problème majeur que me paraît poser l'articulation entre le fantasme et les processus de groupe. La réduction réaliste, par exemple, ignore le fait que le processus groupal est tributaire de l'objet-groupe représenté. Inversement la réduction psychologiste méconnaît la détermination du processus groupal par sa base sociale et matérielle. Ces deux types de réduction accomplissent la même fonction de masquage de la discontinuité entre la réalité psychique et la réalité sociale. Il s'agit dès lors d'en comprendre la raison et d'articuler ce qui est tantôt confondu, tantôt séparé. La réponse que je propose pour résoudre ce problème est qu'il existe dans le psychisme des organisations possédant des caractéristiques groupales, que la situation de groupe actualise dans certaines conditions, au point de produire un effet illusoire de coïncidence jubilatoire, de vraisemblance ou d'inquiétante étrangeté, pour autant que les caractéristiques imaginaires du groupe représenté s'ajustent avec celles du groupe réel.

Peut-être est-il possible de trouver là, dans ce rapport interminable de la coïncidence et de l'altérité, de l'un et du multiple, qui structure aussi bien la vie intrapsychique que celle des groupes, l'origine tout à la fois psychique et sociale de la pensée dialectique. De ce que l'inconscient est structuré comme un groupe, il ressortirait qu'il n'est pas non plus de groupe qui n'en reçoive dans son organisation l'effet.

J'ai essayé de situer la construction de l'appareil psychique groupal comme construction transitionnelle commune aux membres d'un groupe et comme internalisation d'un modèle fourni par les organisateurs groupaux du psychisme. Cette construction est transitionnelle en ce qu'elle assure une médiation entre l'univers intrapsychique et l'univers social, et réciproquement. Peut-être n'ai-je pas suffisamment mis en évidence la fonction défensive que cette construction est susceptible de jouer par rapport au processus lui-même. Je n'ai fait que l'esquisser en m'inspirant du modèle que nous proposent les analyses de la famille psychotique, et j'en ai esquissé les développements pour une théorie des fondements de l'idéologie (Kaës, 1971, puis 1980a).

La connaissance et la pratique des groupes seraient donc en mesure d'être renouvelées si l'analyse de leur fonctionnement prenait en considération la nature et le rôle des représentations du groupe sur ce fonctionnement, et réciproquement le rôle du processus groupal sur la production des représentations. Reconnaître que ces représentations caractérisent le mouvement de chaque sujet vers le groupe et les relations qui s'y déploient, au point de les dynamiser ou de les paralyser, c'est modifier notre connaissance et notre pratique des groupes : c'est aussi rétablir la porosité entre le savoir de l'inconscient et celui qui, selon ses propres lois, se constitue en savoir sur l'inconscient (cf. S. Leclaire).

L'obsolescence qui aujourd'hui frappe les organisations sociales traditionnelles, qui rend précaires les codes habituels de l'existence en groupe (ses normes, ses valeurs, la définition prescrite des statuts et des rôles), exprime de profonds changements dans les rapports sociaux et dans les rapports entre les générations. Mais aussi, à travers les craquelures de l'ordre, de nouveaux rêves surgissent, qui provoquent à inventer de nouveaux modes d'être, d'éprouver et de vivre en groupe. Dans les nouvelles utopies pratiques qui vont des groupes éphémères aux communautés stables, des dimensions de l'existence, subjective et groupale, jusque là réprimées font irruption : celles du corps, du jeu, du sexe et de la mort, mais aussi, en cette fin de siècle qui semble reprendre goût à la philosophie et à la métaphysique, celles du sens de vivre : à travers la quête d'un « être-en-groupe » s'affirme la recherche, récapitulative et prospective, d'un « être-groupe » paradigmatique, le questionnement archéologique des fins ultimes de l'être groupal qu'est l'homme. L'homme projette sur les groupes ses conceptions imaginaires, que quelquefois la réalité fait « prendre » et accrédite, qu'elle infirme ou contredit. La conviction que le groupe est la meilleure ou la pire des formes d'existence sociale renvoie invariablement à l'expérience intime de soi comme être groupal. Et cette expérience intime n'est pas tissée hors de l'expérience sociale elle-même. Les conceptions théoriques d'un Lewin ou d'un Moreno ne sont pas étrangères à l'expérience sociale d'une société totalitaire, ni à l'esprit du temps qui interroge incessamment la formule sociale la plus apte à faire échec au malaise dans la civilisation.

Telles seraient quelques-unes des questions et des positions qui définissent le climat épistémologique de la recherche que j'ai entreprise. Le résultat que j'en ai espéré a été la découverte d'une hypothèse suffisamment forte pour constituer les fondations d'une théorie psychanalytique des groupes. Il incombera à cette théorie de rendre compte des bases psychologiques à partir desquelles le groupe se construit ; cette théorie devrait permettre de discerner les mécanismes qui président à l'organisation des systèmes de sociabilité et de représentation dans les groupes, de proposer les éléments d'analyse des systèmes de pensée dont le groupe est l'objet (y compris une théorie psychanalytique des groupes), de qualifier les bases groupales qui organisent certaines formations psychiques.

La condition méthodologique de cette entreprise est double : la première concerne le chercheur et l'analyse qu'il est en mesure de faire de ses propres conceptions du groupe, à travers l'expérience psychanalytique de sa situation en groupe. L'élaboration de la recherche passe ici nécessairement par le caractère personnel et limité de cette expérience, par le type de fonctionnement affectif, mental et social propre à l'analyste ; la seconde consiste dans la mise en œuvre d'un dispositif rendant possible l'émergence et le traitement des formations psychiques à l'œuvre dans les représentations du groupe et dans le processus groupal. Seul un dispositif capable de faire apparaître les formations de l'inconscient de telle sorte que puisse en être repérés les effets dans l'ensemble d'un processus mérite d'être qualifié de psychanalytique. J'ai tenté d'en décrire les aspects dans une étude portant sur le dispositif *principes* des groupes et des séminaires psychanalytiques de formation (Kaës, 1972). Quant à l'étude du groupe comme objet, j'en propose dans cet ouvrage la méthode et les techniques.

Les résultats de mes recherches sur les systèmes de représentation formés dans le processus groupal seront exposés dans les publications ultérieures : l'analyse des formations idéologiques, utopiques et mythiques élaborées dans les groupes mettra en cause les composantes psychiques de ces productions.

C'est en ce qu'elle circonscrit une lacune, un manque à savoir et une limite de la théorie qu'une recherche est une épreuve pour le désir de comprendre. On a beau s'attendre à ce que la rencontre se fasse nécessairement avec cette limite, il en reste toujours comme la marque d'un amour déçu : c'est aussi dans le deuil qu'un livre est écrit et qu'une étude s'achève, quelquefois sur de nouveaux projets. La tension est souvent intolérable entre le désir de savoir et celui de comprendre, entre se laisser aller jusqu'au bout de son intuition et tenter d'être exhaustif et de ne rien perdre, comme au réveil on tente quelquefois de retrouver tout son rêve. Il a fallu centrer, limiter, élaborer en outil de travail la part du rêve, sans toujours sacrifier le rêve lui-même, ce qui est important pour vivre. Aussi bien ce sont surtout le destin et la fondation des représentations du groupe dans le processus groupal qui feront l'objet de ces études, et moins l'analyse de toutes les autres formes de déterminations sociales, économiques, politiques de ce processus.

Cet ouvrage est un élément de la thèse de doctorat d'État que j'ai préparée sous la direction de Didier Anzieu, et que j'ai soutenue en septembre 1974. C'est à D. Anzieu que je dois d'avoir formulé ce qui aurait pu demeurer ébauche ou intuition. De m'avoir entendu et répondu avec exigence, en vérité et dans l'amitié, sans m'éviter de prendre risque, c'est de ce « compagnonnage » que je veux le remercier. Mon apprentissage et l'élaboration de cette recherche ont été stimulés aussi bien par les liens d'estime et de liberté qui se sont tissés depuis plusieurs années avec mes amis du Cercle d'études françaises pour la formation et la recherche active en psychologie (Ceffrap) : je leur dis ma reconnaissance. À mes étudiants aussi je suis redevable d'une écoute critique, quelquefois d'une collaboration précieuse lorsqu'ils ont accepté de participer à certaines recherches, réunissant des documents, me communiquant des observations dont certaines sont reprises et commentées dans cet ouvrage. Il ne m'est pas possible de mentionner (ce serait juste) toutes les personnes dont j'ai reçu les encouragements et les critiques, et auxquelles je dois d'avoir pu élaborer mon expérience et ce que je sais. Il est vrai que je devrais aussi mentionner (mais ce serait délicat) ceux contre lesquels j'ai buté, trébuché et lutté, car ils ont aussi joué leur rôle dans ce travail. S'agissant d'une recherche sur le groupe, il m'est clair depuis longtemps qu'elle a pris son essor parmi ceux qui furent dans mon enfance, et parmi ceux qui sont aujourd'hui mes « familiers » : ma gratitude va vers eux.

1

LA CONSTRUCTION DU GROUPE COMME OBJET DE REPRÉSENTATION

« Il ne suffit pas de déceler les processus inconscients qui opèrent au sein d'un groupe, quelle que soit l'ingéniosité dont on sache alors faire preuve : tant qu'on place hors du champ de l'analyse l'image même du groupe, avec les fantasmes et les valeurs qu'elle porte, on élude en fait toute question sur la fonction inconsciente du groupe. »

J.-B. Pontalis, *Le Petit Groupe comme objet*, 1963.

ORGANISATEURS PSYCHIQUES ET SOCIOCULTURELS DE LA REPRÉSENTATION DU GROUPE

La construction du groupe comme objet s'effectue à travers deux systèmes de représentation : un système psychique dans lequel le groupe fonctionne comme représentant-représentation de la pulsion, et un système socioculturel dans lequel le groupe est figuré comme modèle de relation et d'expression.

Chacun de ces systèmes comporte des organisateurs spécifiques, soit des schèmes sous-jacents qui organisent la construction du groupe en tant qu'objet de représentation. Les organisateurs psychiques correspondent à une formation inconsciente proche du noyau imagé du rêve ; ils sont constitués par les objets plus ou moins scénarisés du désir infantile ; ils peuvent être communs à plusieurs individus et revêtir un caractère typique, au sens où Freud et Abraham parlaient de rêves typiques. Ils empruntent à l'expérience quotidienne et aux modèles sociaux de représentation du groupe le matériel « diurne » nécessaire à leur élaboration. Les organisateurs socioculturels résultent de la transformation par le travail groupal de ce noyau inconscient. Communs aux membres d'une aire socioculturelle donnée, éventuellement à plusieurs cultures, ils fonctionnent comme des codes enregistrant, tel le mythe, différents ordres de réalité : physique, psychique, sociale, politique, philosophique. Ils rendent possible l'élaboration symbolique du noyau inconscient de la représentation et la communication entre les membres d'une société. Ils opèrent ainsi dans la transition du rêve vers le mythe.

Il est probable que les organisateurs psychiques et socioculturels marquent certains stades critiques dans le développement de la personnalité et de la société, qu'ils révèlent des niveaux d'intégration que des schèmes spécifiques de représentation (Spitz parlerait d'indicateurs du comportement) permettraient d'identifier. Cette hypothèse ne peut être vérifiée que dans l'analyse du processus groupal dans son ensemble.

L'étude de ces organisateurs requiert une méthode appropriée, c'est-à-dire apte à faciliter leur émergence et leurs effets. Il conviendra, dans cette démarche, d'être attentif à l'hétérogénéité des champs où se manifeste la représentation du groupe, afin de distinguer les niveaux de structuration et de fonctionnement des organisateurs.

LES ORGANISATEURS PSYCHIQUES DE LA REPRÉSENTATION DE L'OBJET-GROUPE. MÉTHODE D'ANALYSE

Quatre organisateurs

Les organisateurs psychiques consistent dans des configurations inconscientes typiques de relations entre des objets. Leur propriété dominante est de posséder une structure groupale, c'est-à-dire de constituer des ensembles spécifiques relations entre des objets ordonnés à un but selon un schéma dramatique plus ou moins cohérent. Les organisateurs psychiques possèdent des propriétés figuratives, scénarisées et proactives : c'est dire qu'ils sont susceptibles de mobiliser de l'énergie psychique ou tout équivalent physique ou social de cette énergie.

Je distingue actuellement quatre principaux organisateurs psychiques de la représentation du groupe : l'image du corps ; la fantasmatique originaire ; les complexes familiaux et les imagos ; l'image globale de notre fonctionnement psychique, soit ce qui correspond notamment aux systèmes et instances de la topique, aux structures d'identification, et à l'intime perception de notre appareil psychique. Ces quatre organisateurs constituent les modalités dominantes de la structure psychique groupale d'un individu ou d'un ensemble d'individus. Si le nombre des organisateurs psychiques est probablement fini, leurs figures sont extrêmement variables d'un individu ou d'un groupe à un autre. Une typologie des groupes pourraient être effectuée sur cette base. Il serait aussi intéressant d'établir les relations d'implication entre les organisateurs : la fantasmatique originaire implique en effet l'image du corps dans son rapport au corps de l'autre, comme la figuration du moi psychique implique l'image corporelle. Il en est de même pour les structures identificatoires dans leur rapport au narcissisme, aux fantasmes originaires, aux complexes familiaux et aux imagos.

L'hypothèse que je présente ne postule pas l'existence d'une pulsion groupale, comme Slavson avait tenté de l'imaginer. Il suffit de considérer qu'il existe des formations psychiques de l'inconscient qui présentent des caractéristiques groupales dans leur structure, et que la *Gestalt* groupe offre aux pulsions et à leurs émanations une bonne forme, économique en ce qu'elle permet de figurer des relations préobjectales et objectales établies dans le psychisme, et d'articuler la *groupalité interne* avec la groupalité sociale.

Représentation et projection de l'objet-groupe

La structure de la représentation, en tant que formation psychique, définit les conditions méthodologiques de son étude. Je me rallie à l'idée que toute situation projective contrôlée est appropriée à l'analyse de la représentation et de ses organisateurs, non seulement lorsqu'il s'agit de constructions subjectives, mais aussi de constructions collectives ou groupales. Cette méthode d'analyse suppose que soit établie une articulation clinique et théorique entre projection et représentation. L'exposé qui va suivre introduira en outre l'hypothèse présentée dans la seconde partie de cet ouvrage : la construction de l'appareil psychique groupal est le résultat d'une activité de représentation projective et introjective de l'objet-groupe ; une telle construction tend à ordonner le processus groupal en organisant la transition entre la groupalité endopsychique et la groupalité sociale.

Représentation et projection sont deux termes qui se rapportent à des univers différents et dont la psychanalyse a tenté d'établir les relations. Le terme de projection prend son origine dans la géométrie optique, celui de représentation est un héritage du vocabulaire de la philosophie classique. Laplanche et Pontalis (1967), établissant les diverses acceptions du concept de projection, notent que celle-ci désigne, dans le sens le plus courant, l'opération par laquelle certains objets sont jetés en avant : ils sont déplacés à l'extérieur, passant du centre à la périphérie, ou du sujet vers le monde environnant. Le sujet attribue et retrouve dans les autres des traits qui lui sont propres et, de ce fait, ne perçoit du monde et de ses objets que ce qu'il en a lui-même défini et construit. C'est en ce sens général que la notion de projection justifie l'usage de techniques projectives.

Dans la théorie psychanalytique, la projection est l'opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans des personnes ou des choses, certaines des qualités, des sentiments, des désirs ou des craintes qu'il méconnaît ou refuse en lui. Ce que le sujet a expulsé à l'extérieur est « retrouvé » par lui dans le monde. Il s'agit là d'une défense très archaïque, qui consiste à chercher (et à trouver) à l'extérieur l'origine d'un déplaisir. En projetant à l'extérieur les représentations intolérables qui lui font retour sous forme de reproches, le paranoïaque justifie sa conduite face à cette perception extérieure dangereuse. Ayant repéré ce mécanisme dans l'analyse des cas pathologiques, Freud insiste à plusieurs reprises sur sa présence dans les modes de penser normaux, comme la superstition, l'animisme, la mythologie et les « conceptions de l'univers ».

Ce processus suppose qu'il existe chez le sujet une différence entre ce qui est interne et ce qui est externe, une « bipartition au sein de la personne et un rejet sur l'autre de la partie de soi qui est refusée » (Laplanche et Pontalis, p. 350). Dans la projection le sujet établit une découpe dans l'univers de telle sorte que ce qui lui est intolérable trouve sa place et sa cause dans le monde extérieur.

On peut cependant penser que la projection n'est pas toujours celle de l'objet mauvais. La projection des parties bonnes à l'extérieur s'effectue aussi pour sauvegarder ces dernières contre les attaques internes des objets persécuteurs. À propos de la projection inconsciente de l'hostilité sur les démons, Freud écrit dans *Totem et Tabou* (1912-1913) que « la projection n'est pas uniquement un moyen de défense ; on l'observe également dans les cas où il n'est pas question de conflit. La projection au dehors de perceptions intérieures est un mécanisme primitif auquel sont soumises également nos perceptions sensorielles, et joue par conséquent un rôle capital dans notre mode de représentation du monde extérieur... La projection externe des mauvaises tendances explique la conception animiste du monde, et peut-être aussi la superstition et toutes les croyances. Tous ces systèmes se sont formés par un mécanisme dont le prototype est constitué par ce que nous avons appelé "l'élaboration secondaire" des contenus des rêves. N'oublions pas, en outre, qu'à partir du moment où le système est formé, tout acte soumis au jugement de la conscience peut présenter une double orientation : une orientation systématique, une orientation réelle, mais inconsciente. Cette dernière vient de l'idée que les créations projetées des primitifs se rapprochent des personnifications par lesquelles le poète extériorise sous forme d'individualités autonomes les tendances opposées qui luttent en son âme. »¹ Freud (1915) distingue deux types de représentations en établissant le point de vue topique qui les spécifie : les représentations de choses, essentiellement sensorielles, dérivent de la chose et caractérisent le système Ics. Elles sont dans le rapport le plus immédiat avec la chose et résultent de l'expérience de satisfaction primitive par laquelle le nourrisson hallucine l'objet de satisfaction en son absence : par cette re-présentation s'établit pour le nourrisson une équivalence avec l'objet primitif source de plaisir. Ce type de représentation vise à établir une identité de perception entre l'objet et son image substitutive. Commandés par la prévalence du principe de plaisir, les mécanismes du déplacement et de la condensation tendent à établir cette équivalence dans l'identité de perception. Une telle représentation fantasmatique (reproduction hallucinée de l'objet du désir) constitue pour le nourrisson le mécanisme de défense le plus archaïque du Moi en cours de construction ; il s'agit d'une défense contre l'angoisse destructrice, contre la frustration et la perte de l'objet. La représentation, en son origine, apparaît ainsi comme une solution de rééquilibrage temporaire, par l'investissement de l'énergie libidinale libre et en excès – donc anxiogène – sur des souvenirs sensoriels de la chose.

La formation du psychisme franchit une étape décisive par cet établissement de la représentation de chose comme protection du Moi contre les atteintes portées à son unité vitale. Dans cette étape de la constitution du

1. Le texte est à rapprocher de la conception anthropomorphique de la seconde topique freudienne. Je reprends cette formulation pour concevoir le groupe comme appareil psychique groupal projeté, et donc d'abord internalisé.

Moi-tout, les objets extérieurs sont investis comme appartenant au Moi ; le caractère de globalité du fantasme et des représentations qui en dérivent constitue en un tout indifférencié le sujet, l'objet, le monde interne et le monde externe. À ce stade du syncrétisme primaire, il n'y a donc pas, à proprement parler, de sujet ni d'objet. Progressivement les objets sont représentés subjectivement et le monde est construit.

Comment ce rapport Moi-monde extérieur et Moi-Ça est-il conçu par Freud ? Dans le rapport Moi-extérieur, le Moi enverrait, dit-il, une sorte de pseudopode dans le milieu ambiant, prélèverait quelques échantillons de la réalité et tenterait de retrouver le représentant de la pulsion (soit le sein). La perception est ici doublée de la représentation. Dans le rapport Moi-Ça, le représentant de la pulsion dans le Moi devient objet de perception par un mouvement symétrique inverse, tant et si bien que l'on admettra que la pulsion, réalité interne, attire les perceptions provenant du corps ou du monde extérieur pour, les ayant investies et leur donnant ainsi un sens, s'en servir afin de se faire représenter par elles dans l'appareil psychique : « il n'est pas de représentation qui ne soit en même temps représentation d'une réalité interne et d'une réalité externe », écrit D. Anzieu (1974a). Dans le processus primaire, les représentations ne sont pas distinctes des perceptions : le processus psychique secondaire est toujours infiltré par le processus primaire. Pour s'affranchir du refoulement originare, le Moi doit « inclure en lui ce qu'il rejette à l'extérieur » (Major, 1969). Le Moi ne peut en effet se satisfaire de représentations hallucinatoires, c'est-à-dire de représentations de l'objet manquant : il doit inclure en lui ce qui est rejeté, comme l'attestent aussi bien le jeu de la bobine que le processus de symbolisation. R. Major distingue deux temps dans ce processus : le premier est celui de la séparation de l'intérieur et de l'extérieur, le second celui de la réduplication du dedans et du dehors.

Les représentations de mot caractérisent le système Pcs-Cs régi par le processus secondaire. La représentation de mot est à rattacher à la conception freudienne qui lie la verbalisation et la prise de conscience : « c'est en s'associant à l'image verbale que l'image mnésique peut acquérir l'indice de qualité spécifiquement de la conscience », écrit Freud (1915). Cette conception permet de comprendre la relation et le passage entre les processus et contenus inconscients (processus primaire, indifférenciation spatio-temporelle, identité de perception, principe de plaisir) et les processus et contenus conscients (secondaires, différenciation, principe de réalité, identité des pensées entre elles).

Dans l'interprétation des rêves, Freud indique que l'identité de pensée est en relation avec l'identité de perception : d'une part, l'identité de pensée en constitue une modification, en ce qu'elle vise à libérer les processus et les contenus régis exclusivement par le principe de plaisir. D'autre part, cette modification tend à établir le principe logique d'identité. Toutefois, elle n'annule pas l'identité de perception ; bien au contraire, elle est à son service,

tout comme le principe de réalité est au service du principe de plaisir puisqu'il établit le différé de la satisfaction immédiate en fonction des contraintes internes et externes.

Les représentations de mot, en associant l'image verbale à l'image mnésique de la chose, établissent le lien entre la verbalisation et la prise de conscience. Pour que la prise de conscience se produise, un surinvestissement de la représentation de la chose est nécessaire. L'articulation dans le langage définit ce qui était innommable et qui cesse de l'être en parvenant à la conscience. On voit ainsi que le refoulement refuse sa traduction en mots, ou d'une manière plus générale, en signes, à une représentation inacceptable par la conscience. La verbalisation permet, par la prise de conscience, une action transformatrice et rationnelle dans la réalité ; mais elle constitue aussi la réalité elle-même du fait de son allégeance au fantasme inconscient.

La représentation n'est pas autre chose que cette articulation, que ce lieu de communication, que cette passe pour exprimer l'ineffable et l'invisible : mouvement entre le dedans et le dehors, l'intérieur et l'extérieur, l'inconscient et le conscient, le passé et l'avenir. La représentation est portée par le fantasme qui la dynamise, mais en elle s'associent les défenses que le sujet met en œuvre contre l'irruption du fantasme. Le noyau imageant de la représentation, en raison de sa position topique articulaire qui la constitue en formation de compromis, exprime le fantasme et suscite la résistance ; en ce qu'elle suscite la résistance l'image mobilise les forces mêmes du refoulement : ce contre quoi le Moi exerce ses forces de répulsion est cela même qui le menace et dont il a à se défendre : non seulement le retour du refoulé (le déplaisant, l'interdit, le désorganisant...), mais aussi l'assaut du processus primaire et, plus fondamentalement, la manifestation du désir dont témoigne l'insistance de l'imaginaire.

La représentation n'est donc pas seulement le contenu d'une activité de construction mentale du réel ; elle est aussi processus cognitif correspondant à cette activité. L'objet représenté est une image, résultat d'un travail psychique de représentification de ce qui, dans le temps et l'espace désormais cristallisés par l'image, a fait défaut au sujet.

L'image qu'analyse la phénoménologie (en terme d'intention imageante et de rapport imageant) apparaît dans sa position médiatrice, entre le sujet et l'objet, le passé et l'avenir, le concret et l'abstrait, l'inconscient et le conscient.

L'image est ainsi le support d'une recherche incessante : retrouver l'objet du désir dans le monde extérieur. C'est dans ce mouvement que l'image est préfiguration, anticipation : elle est ce qui tend et qui insiste à devenir réel. Chaque fois que nous nous trouvons en situation d'insécurité, de frustration, de manque, le recours à l'image exprime la recherche d'une réponse, d'un retour à l'unité, d'une réduction de la tension pour reconstituer l'équilibre interne. Mais l'image est aussi ce qui résiste : à admettre la perte de l'objet, à reconnaître l'objet du désir, à lever l'illusion de la coïncidence.

Comment établir le lien entre projection et représentation ? Doit-on dire que toute projection est une représentation, et inversement ?

La relation entre projection et représentation n'est pas à situer dans un même cadre théorique : en témoigne la théorie freudienne de l'hallucination et du rêve comme projection. Dans l'article qu'ils consacrent à la notion de projection, Laplanche et Pontalis (1967) posent la question : « Si c'est le déplaisant qui est projeté, comment expliquer la projection d'un accomplissement de désir ? » On sait que la réponse de Freud (1917) réside dans la distinction de la fonction du rêve et de son contenu : le rêve accomplit un désir agréable mais sa fonction primaire est défensive ; « un rêve est donc, entre autres choses, aussi une projection, une extériorisation d'un processus interne ». Mais le rêve est aussi une représentation qui, mettant en œuvre les processus de condensation, de déplacement et de symbolisation, trouve son objet sur le mode de l'hallucination primitive, assurant ainsi le fonctionnement psychique lui-même.

Par la projection, le sujet établit une découpe de l'univers de façon à placer dans le monde extérieur ce qui, en lui, est source de déplaisir. Doit-on dire alors que la projection serait une représentation de la frontière sujet-objet, puisque quelque chose du sujet est placé à l'extérieur, et que la représentation serait comme la carte, irriguée d'affects, du monde extérieur dans le sujet ? Cette symétrie révèle-t-elle une identité de mécanisme et d'effets ? Pour tenter de répondre à cette question, il nous faut revenir au processus de différenciation intérieur-extérieur c'est-à-dire à la construction du « je » et à l'opposition linguistique qui permet d'appréhender la différence sujet-monde. Nous avons vu qu'en l'état d'indifférenciation primitive, la représentation est investie au lieu et place de l'objet défaillant et qu'elle restaure ainsi l'unité vitale du Moi-tout. Le stade du miroir, en anticipant sur l'unité du corps propre, permet une première différenciation sujet-monde, et cette différenciation s'appuie sur le couple projection-introjection. Parallèlement, et à travers les étapes des identifications imaginaires, se développe l'acquisition du langage ; ainsi la possibilité de fabriquer des représentations de mot est contemporaine de la consolidation des systèmes Pcs et Cs, de la mise en place des identifications spéculaires, puis du dégagement de celles-ci.

La projection est une sorte de périphrase, elle manifeste un comportement de détour. Si la projection est bien l'acte d'expulsion hors de soi d'une chose déplaisante, cette chose exclue se retrouve dans le monde, sur autrui, sur tel objet, et donne lieu à une représentation, investie du même quantum d'affect qui motive la projection. Ce nouvel investissement « évite » le conflit ou le déplaisir initial. Le monde est alors stabilisé, comme il l'est dans la stéréotypie, la superstition, l'animisme ; comme il l'est, pour le paranoïaque ou le phobique, chez qui le refoulement de la représentation se maintient par le contre-investissement d'une représentation substitutive, qui s'étoffe et finit par s'étendre à tous les éléments d'une situation. Si c'est bien le principe de

plaisir qui est à l'origine de la projection, dès que celle-ci est effectuée, le projeté est dans le réel extérieur, et il est aussitôt soumis au principe de réalité pour le sujet. Cette projection réintégrée sous forme d'une représentation investie et signifiante est déterminante dans la réalité des conduites. L'insertion des représentations dans la réalité constitue la culture, c'est-à-dire le réseau des représentations collectives ordonnées aux fonctions sociales de communication, d'échange, d'identification et de transformation.

On voit alors que les représentations interviennent à un autre niveau et dans d'autres fonctions que la projection. Elles constituent un élément fondamental de l'élaboration de la conduite individuelle et du processus d'individuation. La projection, mécanisme de défense, est reprise par la représentation qui l'intègre dans un processus de développement et d'adaptation stable. La projection est un fait de l'inconscient et elle est constituée par le langage en un langage qui manifeste, dans la représentation, le style du sujet. Toute projection s'objective ou se matérialise dans une représentation, mais ce qui fonde la projection n'est pas le produit, trace ou objet, c'est le processus interne de défense. Ceci est confirmé par les données génétiques sur la construction de la personnalité : la représentation est une structure de fonctionnement, alors que la projection est un mécanisme de défense. La difficulté de distinguer ces deux termes n'est pas étrangère au fait qu'au niveau du vécu synchronique nous ne voyons plus la différence, la projection semble incluse par la représentation.

Cet avant-propos théorique introduit à la présentation de la méthode. La représentation, en ce qu'elle re-présente, est à la fois tributaire de la réalité endopsychique – étayée sur le corps – et de la réalité externe avec laquelle elle entre en conflit ou compose. Il est possible de considérer que les représentations du groupe sont construites à partir des expériences infantiles dont les formulations psychiques les plus rudimentaires sont élaborées dans le travail du fantasme et dans celui des théories sexuelles infantiles : ces premières représentations psychiques de la réalité interne et externe (et d'abord la famille, les parents, la fratrie) régissent la représentation du groupe. L'étude des représentations, de leurs allégeances aux fantasmes et de leurs adhérences aux conflits infantiles, n'est possible qu'à la condition que s'effectue le passage de l'objet interne à sa représentation. Pour être appréhendé comme objet de représentation, le groupe doit s'être constitué en objet interne : le groupe représenté comporte alors des aspects de similitude avec son prototype inconscient, mais aussi des aspects de différence. Tant que les objets coïncident, ils ne peuvent en effet être élaborés en représentation. Une condition préalable est que la communication entre les instances psychiques différenciées soit possible : autrement dit que l'activité cognitive du Moi soit constituée et qu'elle ne soit pas barrée par des mécanismes de défense trop puissants contre les injonctions du Ça et du Surmoi.

L'intérêt méthodologique des situations projectives pour l'étude des représentations

L'étude des représentations du groupe présente l'intérêt majeur de porter sur des formations psychiques moins soumises aux contraintes de la réalité externe que les relations groupales elles-mêmes.

Les représentations du groupe apparaîtront d'autant plus dans leur subordination à la réalité psychique inconsciente qu'elles pourront affleurer dans des conditions où la contrainte exercée par le processus secondaire et la réalité d'autrui sera amoindrie. L'intérêt méthodologique des situations projectives apparaît alors avec netteté : elles sont les plus aptes à faire apparaître le rapport de la représentation à l'objet représenté.

Le dessin du groupe et de la famille chez l'enfant

En étudiant, chez l'enfant, la représentation du groupe dans sa relation avec celle de la famille, il doit être possible de saisir ce rapport en son élaboration. Encore faut-il que l'expérience des groupes autres que le groupe familial vienne conférer à ce dernier une valeur différentielle, qui est aussi une valeur d'ancrage. Ainsi l'entrée à l'école constitue la première grande séparation sociale : elle est une rupture à bien des égards aussi problématique que celle du sevrage et elle préfigure et annonce les ruptures et les réaménagements de la postadolescence. Cependant, les relations groupales qui s'établissent à l'âge scolaire, puis dans les années de l'adolescence, sont toujours construites dans une référence plus ou moins prégnante au modèle primaire qu'est le groupe familial.

La représentation du groupe chez l'enfant est construite à partir de ces changements de référence qui présupposent une certaine évolution affective, intellectuelle et sociale. Une telle représentation n'est exprimable que lorsque les structures cognitives de l'enfant sont régies par les mécanismes des opérations concrètes ; ce qui implique qu'il a la possibilité de se représenter des relations entre des personnes distinctes, et que ces relations sont non seulement intelligibles mais d'abord représentables : ceci est fonction de l'assouplissement de la censure et du refoulement quant à ce qui est investi dans les termes de ces relations.

Le choix du dessin comme instrument d'expression de la représentation relève de ces propriétés projectives. Le dessin est un mode d'expression naturel et familier à l'enfant, au même titre que le jeu ou l'histoire racontée ou inventée. L'enfant éprouve un plaisir certain à son exécution : son imagination peut s'y manifester librement. De plus, par sa nature même, le dessin est une image. Il est la transcription graphique d'une image mentale construite par l'enfant à partir de perception du monde et de ses schèmes propres. Il est l'image d'une image, qui ne se confond ni avec la réalité interne ni avec le modèle externe.

Comme tout langage, l'image graphique constitue un système de signes organisant un rapport entre un signifié et un signifiant. Ce système possède des lois d'organisation, dont rend compte l'analyse structurale du dessin, et qui diffèrent de celles du langage oral ou écrit, du fait de l'organisation synchronique des signes qui le composent¹ et de leur caractère non conventionnel². La signification du contenu de l'image graphique s'établit à deux niveaux : celui de l'activité psychique consciente ou préconsciente, et la signification est directement accessible par une analyse réflexive ; celui de l'activité psychique inconsciente, et la signification latente est dégagée à partir d'une analyse déductive qui emprunte ses concepts et ses méthodes aux théories psychanalytiques : on admet alors que des formations et des processus de l'inconscient se projettent dans le système graphique de l'enfant ; le processus primaire y est à l'œuvre dans la figuration symbolique, dans le déplacement, grâce auquel une représentation peut passer à une autre avec toute sa charge d'investissement, et dans la condensation, par laquelle une représentation peut être chargée de l'investissement de plusieurs autres.

En ce sens, le langage graphique est à rapprocher du rêve diurne : il partage avec lui son caractère figuratif et allusif par le recours à la symbolisation. Grâce à l'élaboration plastique, le dessin fournit directement le compromis satisfaisant entre le mécanisme de défense et la réalisation fantasmatique. Mais le dessin n'est pas le rêve ; il est plutôt proche du mot d'esprit ou du récit du rêve. Le rêve est asocial, tandis que le dessin, comme le mot d'esprit, sont destinés à autrui. C'est cette idée qu'exprimait S. Morgenstern (1937) en écrivant que le dessin remplit une fonction de sublimation, qu'il est une tentative pour dépasser les exigences pulsionnelles en leur trouvant une issue dans une œuvre à visée sociale.

Mes recherches ont porté sur une population composée d'une centaine d'enfants et d'adolescents d'âge scolaire, garçons et filles, de 10 à 15 ans. Il a été demandé à ces enfants d'effectuer deux dessins : celui de leur famille et

1. Encore que la diachronie se manifeste dans le processus même d'élaboration du dessin, c'est-à-dire dans l'ordre d'apparition de ses éléments. Les relations spatiales, la disposition des objets et des personnages y sont données d'emblée ; l'enchaînement temporel de l'action s'exprime par une série d'artifices sous forme d'un raccourci (moment-clé d'une scène, succession de scènes, condensation sur une même image de différents moments de l'action) ; les relations logiques sont peu explicites : similitude voisinage, taille... expriment des relations causales : les abstractions ne se traduisent pas directement, mais par un détour symbolique.

2. Bien que les formes soient, surtout à partir de l'âge scolaire, influencées par les modèles culturels et psychiques (cognitifs) propres à cet âge. Les formes prennent plus fréquemment valeur symbolique par le lien analogique qu'elles ont avec l'objet suggéré. Dans la mesure où le signe ne correspond pas à un modèle standard de représentation, l'image livre richesse et équivoque : la liberté d'exécution de la forme qui permet de condenser plusieurs significations ; « le dessin, écrit D. Widlöcher (1965), se prête naturellement à la métaphore pour figurer à peu de frais un signe très chargé de sens ». C'est pourquoi de nombreux psychanalystes, de S. Morgenstern à D.W. Winnicott, ont considéré le dessin comme un langage de l'inconscient naturel à l'enfant.

celui d'un groupe. Chacun des deux dessins était accompagné d'une enquête systématique et d'un entretien libre, apportant à ces productions une autre dimension, celle du récit et des associations d'idées. Des informations concernant la composition de la famille, l'appartenance à des groupes et certains aspects de la vie du sujet ont été recueillies. Dans certaines recherches, des tests projectifs ont été proposés. L'analyse des dessins a été effectuée selon les critères dégagés notamment par J. Coïn et J. Gomila (1953), et par L. Corman (1964) pour l'analyse du dessin de la famille, celle du dessin du groupe n'ayant donné lieu qu'à une seule recherche, à ma connaissance, celle de Hare et Hare (1956) qui, sur ce point, n'apportent aucun élément précis. La démarche a donc consisté à ramener l'inconnu au connu et à établir la comparaison au niveau du graphisme, de la forme et du contenu.

L'interprétation des dessins repose sur la méthode de la convergence des indices dans chaque dessin et entre les dessins ; les résultats sont confrontés avec les données obtenues par l'entretien, l'enquête et, dans certains cas, les autres tests projectifs. Cette perspective habituelle en psychologie clinique se double de celle que propose la compréhension kleinienne des élaborations fantasmatiques : l'attention accordée aux détails dans une représentation se justifie par le fait que le refoulé fait retour dans de tels humbles habillages, en dehors de toute récurrence le plus souvent. Seule ici la cohérence de l'hypothèse est garante de la validité de l'interprétation fondée sur une investigation à plusieurs niveaux.

La mise en correspondance des éléments significatifs permet de faire surgir ressemblances et dissemblances entre les deux productions graphiques quant à la nature des complexes, des imagos, des identifications, des mécanismes de défense, des relations figurées et commentées. Une analyse statistique et différentielle a porté sur l'évolution de la représentation selon l'âge, le sexe et certaines configurations du milieu familial, sur le rapport entre structures de personnalité et représentations du groupe et de la famille¹.

La représentation du groupe dans les tests projectifs d'adultes

La méthodologie projective a été utilisée dans une autre série de recherches effectuées auprès d'adultes. J'ai fait porter l'investigation notamment

1. Plusieurs problèmes de méthode restent à résoudre ; par exemple l'effet de la consigne et de l'ordre de passation des dessins du groupe et de la famille ; les variations introduites par la situation de recueil des dessins (enquête systématique ou relation thérapeutique) ; les niveaux de représentation repérés par le dessin et par l'investigation verbale. Sur ce dernier point, il semble acquis que, pour la plupart des sujets, la représentation graphique est plus riche en information que la représentation verbale. La structure plastique de l'objet-groupe trouve-t-elle une modalité de représentation plus adéquate dans l'iconographie que dans le discours verbal ? Cette hypothèse comporte des implications tant méthodologiques que théoriques à propos de la structure de la genèse et de la fonction de la représentation de l'objet-groupe.

sur le rôle du Moi dans l'administration des défenses et des relations avec le Ça, le Surmoi et la réalité externe, en raison de mes hypothèses théoriques sur la fonction de la projection dans la représentation.

J'ai eu recours à plusieurs tests : un test projectif structural (le test Z de H. Zulliger) complété par un entretien clinique individuel. À travers cette épreuve, le niveau de l'information visé est celui des forces, des formes et des contenus psychiques constitués antérieurement à la maîtrise du langage, notamment les investissements et les représentations du pré-Moi corporel ; ce sont les angoisses les plus archaïques et les mécanismes de défense correspondants qui sont sollicités et « captés » par ce type d'épreuve : ceux que, précisément, la situation de groupe dans le dispositif psychanalytique réactive.

Deux autres épreuves projectives ont été proposées : il s'agit de *test thématiques*, aptes à recueillir les discours relatifs à des situations figurant des situations interpersonnelles, groupales et familiales. L'étude des thèmes, l'analyse syntaxique et sémantique des discours permettent d'atteindre la représentation dans sa double référence aux organisateurs psychiques et aux organisateurs socioculturels. Les récits révèlent des scénarios inconscients et des relations d'objets, des fantasmes, des mécanismes de défense et des modes de pensée mobilisés dans les représentations du groupe.

Un test thématique inspiré du TAT et composé de trois planches en noir et blanc a été mis au point pour cette recherche¹. Une autre épreuve projective thématique a permis de préciser les informations relatives aux identifications apportées par le test des trois images. En outre, le test de complétion de phrases, adapté du *Stein Sentence Completion*, fut choisi en raison de la particularité qu'il offre de mettre en œuvre les identifications entre le sujet de la phrase à compléter et le sujet qui, recopiant cette dernière, la complète. Les phrases sélectionnées permettent d'évaluer les attitudes, les attentes et les conflits relatifs aux relations familiales et groupales. C'est précisément ce que G. Serraf (1965), dans la présentation qu'il fait du test de Stein, met en évidence : l'apport de ce test à l'analyse de la dimension sociale de la situation ainsi qu'à celle des zones positives et négatives du champ psychologique. J'ai trouvé l'occasion de mettre ici à l'épreuve mon hypothèse (Kaës, 1973b) selon laquelle la situation de groupe provoque une régression chrono-

1. Ces planches ont été fabriquées à partir de photocopies estompées de scènes de groupe. La première est une scène de jugement d'un individu par un groupe ; elle capte la défense contre les angoisses paranoïdes-schizoïdes et révèle l'attitude du sujet vis-à-vis de la puissance de l'objet-groupe. La seconde image permet de recueillir les manifestations de l'angoisse dépressive et du recours à la solidarité intra-groupe, à la cohésion du groupe devant un danger d'origine interne ou externe. Le soutien physique que les personnages s'apportent les uns aux autres évoque la mise en scène du corps (du sien et de celui d'autrui) dans le groupe, et les rapports vécus dans la fratrie. La troisième image est une mise en scène du groupe dans ses composantes hétéro- et homosexuelles : elle informe notamment sur la nature des conflits œdipiens.

logique, topique et formelle, mobilise les défenses des participants contre les angoisses archaïques, et unit ses membres grâce aux identifications projectives et introjectives¹.

Enfin, l'exploration du champ sémantique des sujets, l'étude des connotations des significations nous ont conduit à utiliser le différenciateur sémantique d'Osgood dans une perspective qui autorise l'étude de la position de concepts ou de figures dans le champ émotionnel des sujets, l'analyse des relations entre ces figures, et enfin le repérage du système de défense utilisés par les sujets. L'originalité du différenciateur sémantique consiste dans le fait que, ne mettant pas en œuvre une syntaxe, il se situe d'emblée aux niveaux très élémentaires de la représentation et du discours, atteignant en cela les formes linguistiques utilisées par l'enfant au début de la deuxième année (ou par certains malades psychotiques) : le mot seul, sans article, est accompagné d'un adjectif. Confronté à d'autres données psychométriques et cliniques, le différenciateur sémantique s'est révélé fécond là même où son utilisation ne s'imposait pas de prime abord. Nous aurions pu effectivement recourir à des techniques ayant fait leurs preuves dans les recherches sur les représentations individuelles et collectives, comme le questionnaire et l'entretien. Dans une précédente recherche, j'y avais eu recours (Kaës, 1968) ; mais, déjà j'avais jugé utile de me servir, comme situations projectives, de montages photographiques et de récits libres.

Pour la présente recherche, j'ai été dissuadé de donner une place trop considérable au questionnaire et à l'entretien non directif, et ceci pour deux raisons essentielles : la première tient à la lecture des résultats de la première enquête effectuée sur ce thème, celle que les chercheurs de l'Association française pour l'accroissement de la productivité réalisèrent dans les années 1958-1960 (Afa, 1961). Je me suis demandé si le fait que, pour la plupart des sujets, la notion de groupe apparaissait comme inexistante ne tenait pas à

1. Cette recherche commencée en 1966-1967, et dont l'exploitation est encore en cours, été centrée sur l'analyse des relations entre représentations du groupe, structures de personnalité et processus groupal. Son objectif s'est réalisé à travers un dispositif qui consistait en une situation de groupe (groupe de diagnostic) et en la passation de tests et d'entretiens après et avant la situation de groupe, afin d'étudier l'activation des représentations individuelles et leurs éventuelles modifications dans le processus groupal. Il nous importait aussi de comprendre comment les représentations élaborées en groupe composaient avec les trois facteurs suivants : la dimension individuelle des représentations, leur expression et leur modification par les processus groupaux, l'impact des représentations socioculturelles. Cette recherche était en outre l'occasion de mettre à l'épreuve la méthodologie tripartite que nous préconisons : l'analyse des représentations individuelles provoquées, l'analyse des représentations socioculturelles, l'étude du groupe comme analyseur des représentations, de leur genèse et de leurs fonctions psychosociales. Enfin, une préoccupation praxéologique se manifestait, puisque, par cette méthode et le dispositif d'observation systématique contrôlée que nous avons adoptés, l'étude des changements personnels sous l'effet d'une intervention de groupe à visée formative était rendue possible. À cette recherche ont collaboré C. Coquery, C. Charles, F. Kaës, M. Netter et A. Turcat.

la nature des instruments utilisés, qui faisaient largement appel aux capacités de verbalisation des personnes interrogées. Mettant à l'épreuve moi-même ces techniques lors d'une pré-enquête, j'ai été frappé par la similitude de mes résultats avec ceux obtenus par les chercheurs de l' Afap. Par la suite, la réflexion théorique sur l'objet-groupe et sur la stratégie d'étude de la représentation m'a conduit vers d'autres modalités d'investigation : c'est là une seconde raison. Il m'a semblé que le questionnaire et l'entretien n'atteignent que les formes stéréotypées et hautement socialisées de la représentation du groupe, alors que les instruments projectifs facilitent le passage des formes inconscientes de la représentation individuelle vers une formulation préconsciente-consciente. Dans le premier cas, nous avons affaire à une élaboration que je qualifierais volontiers d'idéologique, dans le second à une expression plus proche de l'association libre, du récit du songe ou du mythe personnel. Dans la mesure où l'objet-groupe est fortement connecté aux représentations, aux imagos et aux fantasmes inconscients les plus archaïques, ils sont soumis au refoulement intense de ces représentations et à la répression des affects qui y sont associés. En conséquence, les instruments aptes à en recevoir l'image doivent présenter les caractéristiques conformes à ceux du processus primaire, ou s'en rapprocher au maximum.

LES ORGANISATEURS SOCIOCULTURELS DE LA REPRÉSENTATION DE L'OBJET-GROUPE. MÉTHODE D'ANALYSE

Les organisateurs socioculturels de la représentation du groupe consistent dans des figurations de modèles, pratiques ou théoriques, de relations groupales et collectives. Ces figurations ont valeur de référence dans les relations sociales. Leur propriété majeure est de fournir des images collectives mythiques, prophétiques, et proactives pour organiser ces relations, pour en désigner des lieux, en définir les valeurs, l'origine et la fin.

Les organisateurs socioculturels de la représentation résultent de l'élaboration sociale de l'expérience des différentes formes de groupalité. Ils sont, de ce fait, infiltrés par les organisateurs psychiques. C'est pourquoi l'étude des représentations sociales du groupe, dans ses différentes modalités expressives (mythes, idéologies, romans, iconographies, etc.) porte sur la transformation de l'expérience groupale intrapsychique en un système social de représentation. Une des fonctions majeures de ce système est de rendre intelligible un ordre de relations intersubjectives et de rassembler les conditions de la communication à son propos.

Un tel système définit la culture, c'est-à-dire le code commun à tous les membres d'une formation collective organisée ; ce code est composé non seulement des systèmes de représentations (les mythes, les idéologies, les conceptions de l'univers, les doctrines philosophiques, les théories scientifiques), il comporte des pratiques sociales tels que les rites de passage (adhésion, admission, exclusion, rejet).

Le système des représentations sociales du groupe comporte deux caractéristiques essentielles à notre propos :

- il enregistre des représentations de réalité d'ordre varié : psychique, social, religieux, cosmique, physique, etc. Il permet ainsi d'établir un lien entre des représentations singulières de choses encore inarticulées et des représentations de mots gérées par le sens commun, et socialement admises. Il articule la formation inconsciente à un « déjà dit », un déjà représenté ;
- ses constituants supportent des variations plus ou moins amples en fonction de l'état des rapports sociaux et des besoins psychologiques des différents membres de cette formation. L'étude des *contenus* des représentations est, de ce fait, de moindre intérêt que celle du *processus* de leur organisation propre et de leurs *fonctions* psychiques et sociales.

Dans cette perspective, comme l'a souligné S. Moscovici (1961), la représentation apparaît non plus comme la reproduction d'un état mental ou d'un état social dont elle serait le reflet, mais comme un processus d'organisation des rapports psychosociaux. J'ai eu l'occasion de mettre en évidence comment les systèmes de représentations de la culture chez les ouvriers français fonctionnaient comme des régulateurs dans les conflits d'identification, et comment ils constituaient des repères identificatoires pour les membres d'un groupe, d'une catégorie ou d'une classe sociale (Kaës, 1968). Il n'y a pas lieu de revenir ici sur les principales dimensions de la représentation sociale, puisque le projet de ce travail est surtout de rechercher quels statuts de représentant psychique l'objet groupe est en mesure de prendre dans les représentations collectives.

Les hypothèses qui sous-tendent cette démarche sont les suivantes : aucune représentation du groupe n'est efficace dans le processus groupal si elle n'est pas en mesure d'être doublement référée à des organisateurs psychiques et à des organisateurs socioculturels ; les représentations sociales du groupe comportent des élaborations collectives de la réalité psychique interne ; les représentations sont investies par le Moi et contribuent à l'édification des modèles idéaux de l'objet-groupe dans le psychisme. Les œuvres culturelles (tableaux, photographies, images publicitaires, romans, mythes, contes), le vocabulaire et la langue constituent ces systèmes de représentation à double encodage, comme Freud l'avait pressenti (dès 1901) dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, lorsqu'il écrivait que la consistance des mythes et des conceptions de l'univers tient à « cette obscure connaissance des facteurs psychiques et de ce qui se passe dans l'inconscient ». C'est de ce double arrimage psychique et social que la représentation tient sa force et sa valeur.

Les représentations du groupe dans la photographie, la peinture et la publicité

Trois enquêtes : l'une sur les photographies de groupe, l'autre sur les portraits de groupe peints durant le grand siècle de la peinture hollandaise, la

dernière sur l'image publicitaire utilisant le groupe comme argument d'adhésion à un produit. Trois représentations de l'objet-groupe saisies à travers la figuration imagée, iconique, d'un groupe, et créée à des fins sociales. Ces trois versions de la représentation sociale du groupe présentent un intérêt majeur : portraits de groupe, images publicitaires du groupe, photographies du groupe, constituent en effet des structures d'accueil privilégiées de l'imaginaire et des formes symboliques dont le groupe est l'objet.

Comme figurations d'objets ou de relations socialement valorisées, les images sociales accomplissent des fonctions identifiantes, elles proposent de repères identificatoires aux membres d'un groupe. Elles ont des fonctions anticipatrices, et proactives, elles constituent une « cristallisation sociale du savoir » (G. Simondon). Mais ces images sont aussi résistance au savoir, « conserves culturelles » et stéréotypes : elles maintiennent présentes et actives certaines traces du passé, elles protègent contre les menaces de changement, servent à la commémoration des états, des événements et des émotions marquants pour un individu et pour un groupe. La commémoration actualise et renforce le sentiment continu de l'existence, la permanence et la cohésion du soi et du groupe. L'image, notamment le portrait de groupe et la photographie de groupe, exprime ainsi l'affirmation d'un groupe face à d'autres groupes. Nous dirions volontiers que l'image sociale du groupe, à l'instar de celle du corps dans la genèse de l'identification spéculaire, constitue la composante narcissique de l'identification au groupe. Le portrait et la photographie notamment assurent une fonction de lutte contre l'angoisse de démembrement groupal et une fonction d'instauration d'un idéal partagé dans une forme de lien chargé de hautes valeurs narcissiques : celle de « ce » groupe, précisément.

Les photographies de groupe

L'étude de ces productions requiert un corpus adéquat, si l'on se donne comme objectif d'analyser leurs fonctions psychologiques et sociales. Or il existe un magazine de corporation, le *Supplément mensuel de la Vie du rail*, exclusivement adressé aux abonnés cheminots et rédigé par des journalistes de la SNCF ; ce magazine diffuse 120 photographies de groupe par livraison, soit en moyenne trois photographies par page. Une telle densité est tout à fait remarquable. Les photographies sont prises à l'occasion d'événements fort divers. Elles représentent toute la gamme des activités des cheminots et toutes les organisations hiérarchiques. L'impression visuelle que l'on ressent à feuilleter ce magazine est confirmé par le dépouillement statistique : celle d'une véritable galerie de portraits, une sorte d'album de famille des cheminots. Quinze personnes en moyenne sont représentées dans chacune des trois photographies que comporte une page, et chacune de ces personnes y est nommée dans la légende. Les plans moyens, qui permettent aux photographiés de reconnaître leur visage, contribuent à donner cette impression de

masse. Une autre impression est celle de la conformité du style des photographies et des attitudes des photographiés.

Deux séries de photographies prédominent : celle des départs en retraite et celle des remises de médailles. Ce sont ces deux types de photographies qui ont fait l'objet de l'étude d'un échantillon de 50 photographies de départ à la retraite et de 50 photographies de remises de médailles, prélevées sur huit livraisons du *Supplément de la Vie du Rail*.

L'analyse a porté sur la structure de la photographie : celles des remises de médailles sont des rectangles horizontaux présentant un groupe de médaillés debout, alignés, de face. Les limites du groupe et de son environnement sont nettement marquées, le rapport forme-fond est accentué. Au contraire, les photographies de retraités présentent dans un rectangle un groupe plus restreint, de face, assis ou debout autour d'une table garnie de bouteilles et de cadeaux ; ici les photographies ont rarement un bord dégageant un fond. Les photos de remise de médaille évoquent des photos scolaires ou sportives, celles qui commémorent le départ à la retraite des photos de famille. Les médaillés sont groupés au centre, le chef occupe une place périphérique. Les retraités sont placés au centre, entourés par le groupe des cheminots et, à la périphérie, par les membres de la famille : une transition vers la sortie de la vie active et vers le retour à la famille est ainsi figurée.

Les légendes et les commentaires qui accompagnent les photographies précisent et répètent d'ailleurs ce que l'image visuelle suggère : le droit du retraité, dont on fait l'éloge, à un repos bien mérité, le regret que suscite son départ ; toutefois le climat de détente, le repas pris en commun, la remise de cadeaux et l'atmosphère chaleureuse qui se dégage du groupe « complet » qui entoure le retraité permettent de vivre cette séparation comme une épreuve joyeuse. De telles cérémonies, avec ses rituels et ses formulaires, jouent un rôle capital dans l'élaboration personnelle et collective du deuil. La photographie, marque toujours disponible de cette perte, mais aussi rappel de la façon dont celle-ci a été vécue et surmontée, fonctionne comme une relique ; elle fait persister par-delà la mort sociale et groupale qu'est la retraite, la présence de l'idéal sécurisant et consolateur : l'identité n'est plus menacée d'être perdue.

D'un autre registre sont les thèmes des légendes pour les remises de médailles : on insiste ici sur le devoir accompli et récompensé, sur les qualités de virilité et de courage des héros, sur les sacrifices et le don de soi qu'ils ont consenti au « Rail ». Ces textes stimulent l'esprit de corps, l'émulation dans la réalisation de la tâche commune, les qualités héroïques des cheminots, « témoins d'un esprit envié par les autres corporations ». Les photographies sont des marques répétées de ce qu'il convient justement d'appeler la « légende » de la SNCF ; elle trace le destin idéal de ses membres. En effet, une carrière, c'est au mieux trois médailles et une cérémonie de retraite, ultime cadeau. La photographie anticipe, promet, « réalise » par l'identifica-

tion à cet idéal, le cursus de conformité qui incorpore chacun comme un vaillant et bon fils de la grande famille du chemin de fer.

La photographie commémore, elle porte trace d'un moment crucial, émotionnellement chargé ; elle y apporte un apaisement, à la fois dans son contenu et par son pouvoir de répéter le plaisir de se voir et celui d'être vu. La nécessité psychologique et sociale que la conformité soit un trait majeur de la photographie et du texte s'éclaire à partir de cette fonction rituelle. Conformité des attitudes, de l'expression, du regard et de la pose : graves, endimanchées, rigoureusement codifiées pour les médaillés ; souriantes, festives, détendues pour les départs en retraite. Conformité des légendes à leur objet, invariabilité des commentaires ; similarité des cadeaux et des médailles.

Cette présentation du matériel fait apparaître que l'analyse des photographies de groupe ne saurait se limiter en fait à la seule procédure de description de l'image et du texte. Le décodage et l'interprétation doivent se référer à un système d'analyse plus large, qui concerne la place de la photographie dans la structure de l'entreprise. Toutefois, dans cette analyse, j'ai centré mon attention sur le repérage de l'objet-groupe, en tant que représentant psychique du groupe, représenté et mis en scène dans la fonction sociale de la photographie.

Le groupe dans l'image publicitaire

Entreprendre cette étude m'a paru présenter un double intérêt. Le premier est lié au statut de l'objet dans la stratégie publicitaire. Celle-ci doit en effet répondre à plusieurs sortes de nécessités : satisfaire réellement aux besoins du consommateur par les qualités du produit ; fournir une satisfaction imaginaire du désir inconscient associé à l'objet ; lever les obstacles de la censure et de la culpabilité à la mise en acte de l'achat. Plusieurs conséquences en dérivent pour l'analyse des processus et des contenus psychiques mobilisés par l'objet de l'image publicitaire :

- Au désir figuré dans la scène de l'image est donné pour objet un leurre, le produit qui, dans sa forme imagée, apparaît comme une formation substitutive : l'image apporte à la fois et contradictoirement un apaisement (« l'objet existe ») et une insatisfaction (« je dois me le procurer »). L'image publicitaire, comme l'a montré R. Barthes (1964) a pour caractère de proposer immédiatement une réponse univoque au questionnement du désir. C'est dire qu'elle ferme toute autre possibilité de satisfaction en ramenant l'objet représenté à un objet pour le besoin. Au contraire de l'œuvre d'art, « ouverte » sur le symbolique (Eco, 1965), l'image publicitaire clôt illusoirement le désir sur un objet vrai-semblable, ni vrai par rapport à son référent réel, ni semblable à son prototype inconscient. Elle entretient la quête répétitive de l'objet introuvable.
- L'objet représenté doit en outre, dans ses connotations et dénotations, être conforme aux normes sociales en vigueur, et s'ajuster aux significations symboliques qui composent le code culturel commun d'une société.

- L'objet, comme vrai-semblable, doit donc s'articuler sur un fantasme inconscient et se justifier par un mythe ; seule cette double référence est en mesure d'éteindre temporairement la demande, en rendant légitime la réalisation de l'acte de consommation ou d'adhésion. Le mythe de référence donne au fantasme une forme acceptable par le conscient, un objet suffisamment semblable à l'objet fantasmatique, un sens communément admis par une société, un « déjà dit ».

Le second intérêt de cette étude réside dans le fait que le groupe, comme objet, soit associé aux qualités spécifiques d'un produit, biens ou services, à promouvoir vers un acte de consommation. Utilisé comme argument publicitaire, le groupe est sans doute doté d'un effet positif sur l'acte d'adhésion ou d'achat. Mais, au regard de notre recherche, là n'est pas l'essentiel : par cette liaison associative, le groupe devient lui-même un objet offert à la consommation.

L'utilisation du groupe dans l'argumentaire de la publicité est récente : elle témoigne du statut acquis par l'objet-groupe dans l'ensemble des représentations collectives contemporaines : rien n'advient qui ne soit soumis à la puissance du groupe. Dans la mesure où l'argumentation publicitaire sélectionne certaines figurations de l'objet-groupe et associe certains produits à des types particuliers de groupes, et pour autant que la publicité est une stratégie de captation de la demande par une offre imposée comme adéquate à son objet, il est possible de repérer quel est l'objet du désir représenté par le groupe « désirant ». Les mécanismes d'identification aux membres du groupe, au groupe lui-même, n'ont de sens à être sollicités que pour rendre identique l'objet représenté à l'objet du besoin. Dans cet échange, le groupe n'existe qu'en fonction du produit qui l'emblématise. Séduit par l'objet, le groupe devient objet de la séduction du consommateur : le cercle imaginaire est bouclé. Ce qui est projeté, par le publicitaire, sur l'image de l'objet-groupe doit être introjecté intégralement par le consommateur. Tout se passe comme si l'on disait : « j'ai exactement ce qu'il vous faut, mais vous ne l'obtiendrez qu'en adhérant au groupe et à son idéal, qui sont les vôtres ». Le groupe publicitaire accomplit ainsi des fonctions de déculpabilisation en restaurant la participation mythique.

J'ai déjà eu l'occasion de mettre à l'épreuve l'intérêt théorique de l'analyse des motifs publicitaires dans une recherche précédente sur l'image de la culture (Kaës, 1968, pp. 233-302). La méthode d'analyse alors utilisée a été perfectionnée pour la présente étude.

Quelques caractéristiques formelles de la publicité sont à rappeler. La publicité est une surface de papier achetée et aménagée par le vendeur d'une marque. L'annonce localisée sur un support (journal, revue, panneaux...) est généralement composée de deux éléments essentiels : le texte et la représentation imagée du produit. L'image publicitaire peut revêtir deux aspects essentiels : ou bien la seule image est celle du produit, ou bien s'y trouvent associées d'autres représentations imagées : ce sont des objets qui définissent

l'univers connotatif ou dénotatif du produit ; celui-ci peut ainsi n'être pas directement figuré. Les images publicitaires retenues dans le cadre de cette étude comportent toujours un groupe de personnes dénotant ou connotant le produit.

Des critères formels ont été utilisés pour définir les groupes sélectionnés pour cette recherche : le groupe se présente comme la réunion d'un nombre restreint de personnes dans un même lieu, participant à la même action dans une relation mutuelle. Cette définition écarte donc les collections, les rassemblements ou les séries d'individus non interdépendants ou formant une foule.

Les supports publicitaires choisis furent des magazines périodiques, mensuels ou hebdomadaires présentant les caractéristiques suivantes : audience élevée, catégories socioprofessionnelles variées, forte fréquence d'annonces publicitaires. Le comptage statistique des occurrences des publicités de groupe par rapport à l'ensemble des annonces publicitaires illustrées donne un taux moyen de 10 % ; ce taux varie selon les supports et les périodes de l'année. Les types de groupes représentés constituent quatre grandes catégories : les groupes d'amis (48 %), le groupe familial (28 %), les groupes de travail (12 %), les groupes d'enfants (12 %). Quant à l'association du groupe à des classes de produits, l'analyse statistique fait apparaître la prévalence des produits alimentaires (25 %) sur les produits ménagers (20 %), les vêtements (16 %), les voyages et les loisirs (14 %), les produits de beauté et d'hygiène (12 %), les outils de travail (12 %), l'automobile (12 %).

Le groupe apparaît ainsi comme un argument publicitaire pour une gamme variée de produits ; il existe cependant des associations plus fréquentes entre certains types de groupes et avec certains produits : ainsi le groupe d'amis et le groupe familial sont fréquemment associés aux produits alimentaires, le groupe d'enfants aux produits vestimentaires... Si les tests statistiques indiquent que la fréquence de ces associations est significative, ils n'informent certainement pas sur les raisons de ces affinités. Une analyse formelle des messages est donc nécessaire. La méthode que nous avons retenue dérive du statut de l'image publicitaire et de la fonction de l'objet-groupe représenté en celle-ci. L'analyse a porté sur la composition formelle de l'image, la disposition topologique des produits et du groupe, les caractéristiques formelles du groupe comme faire-valoir du produit. L'étude de ces éléments et de leurs liens est assez proche de celle du dessin : nous avons à traiter une chaîne associative dont les maillons sont à repérer, non dans la libre association diachronique¹, mais dans la réitération synchronique de structures identiques ou analogues au sein d'un corpus homogène. Il est alors possible de déterminer quelles représentations de l'objet-groupe sont mises en scène dans leur

1. L'utilisation de l'image publicitaire comme matériel projectif a été utilisée dans plusieurs de nos recherches. Cette technique apporte un élément de validation aux interprétations en faisant appel à plusieurs critères d'analyse : analyse interne, analyse des associations déclenchées, analyse comparative d'un thème dans des supports différents.

association au produit. Ces représentations sont subordonnées aux conditions psychiques et sociales de la mise en scène du désir inconscient : celui-ci ne peut se manifester qu'à travers les aménagements que lui imposent la censure, les exigences du processus secondaire, de la déculpabilisation et de la réduction sémiotique.

Les portraits de groupe dans la peinture

Le portrait de groupe est sans doute la forme la plus ancienne de la publicité groupale, dans la mesure où il s'agit de promouvoir une image de marque ou une emblématique groupale. Le portrait est aussi l'ancêtre de la photographie de groupe, puisqu'il s'agit dans l'un et l'autre cas de commémorer un moment groupal et de fabriquer une relique de l'objet-groupe.

Le portrait individuel ou de groupe résulte d'un commerce particulier du peintre avec le commanditaire et avec la peinture. La demande du client commande d'une certaine manière le travail du peintre. Il est probable que, du point de vue de la signification psychologique et sociale du portrait, il ne soit pas possible de traiter sur le même plan les représentations picturales de scènes de groupe non commanditées : les portraits des régents et des régentes de Frans Hals, les groupes de paysans peints par Louis Le Nain ou par Claude Le Lorrain, l'iconographie religieuse (la *Cène*, la *Crucifixion*, la *Mise au tombeau*, *Pentecôte*, le *Compagnonnage des Martyrs et des Saints*), *a fortiori* les représentations contemporaines non figuratives du groupe (Niki de Saint-Phalle, J. Van den Bussche, J. Dubuffet) relèvent de genres différents.

Notre enquête s'est donné pour but d'explorer toute la gamme des représentations picturales du groupe afin de constituer un corpus le plus large possible. L'analyse a porté essentiellement sur un genre et sur une époque : la peinture hollandaise, qui fut pendant plus d'un siècle dominée par les portraits de groupe. Dès le début du XVI^e et tout au long du XVII^e siècle, Hals, Van Der Helst, de Keyser, Pot, J. de Bray, Rembrandt, Van Der Valkert, et bien d'autres, peignent des portraits civiques : gardes civiques, banquets de milice, conseils de ville et syndics de corporation ou de guide ; des leçons d'anatomie ; des notables : régents et régents des institutions charitables. Cet essor du portrait – personnel et de groupe – dans la Hollande des XVI^e-XVII^e siècles, est étroitement lié à la pénétration de la Réforme, tolérante à l'égard de la peinture laïque et iconoclaste vis-à-vis du tableau religieux. Il est aussi lié au développement social et culturel de Provinces Unies après la guerre d'Indépendance, et aux formes politiques données par le calvinisme à l'économie néerlandaise.

C'est à explorer ces rapports entre la représentation picturale des groupes et le fait social global que se découvre l'importance de la détermination sociale de la représentation, comme de nos jours la publicité groupale le signale à notre attention. L'homogénéité du corpus, son abondance, son rapport avec les mouvements sociaux, religieux et politiques qui organisent la

vie hollandaise au cours de cette période, nous conduisent à accorder un intérêt particulier à ces représentations picturales.

L'étude a porté sur deux types de tableaux : ceux des gardes civiques (première moitié du XVII^e siècle) représentés en situation ou de banquet ou de prises d'armes ; ces portraits collectifs forment la catégorie la plus ancienne des tableaux civiques, nés vers 1530. Ceux qui ont été retenus pour l'analyse datent de la période d'extinction du genre, qui est aussi son acmé : ce fait peut être mis en rapport avec la promulgation d'une Ordonnance en 1630 qui restreignait l'importance des banquets des milices, en raison des excès de table et des licences de mœurs auxquels ils donnaient lieu. En outre, les milices bourgeoises, associations de volontaires issues des anciennes guildes marchandes et des fraternités médiévales, et par conséquent de structures sociales et économiques en voie de déstructuration, ne remplissent plus au milieu du siècle une fonction de défense militaire, mais une fonction symbolique qui se manifeste sur le mode de la parade (prises d'armes) et du banquet (réunion commémorative).

Les portraits des régentes et régents des institutions charitables sont de tradition plus récente que les portraits civiques. Ils apparaissent au début du XVII^e siècle, s'épanouissent dans la seconde moitié du siècle et sont encore peints à la fin du XIX^e siècle. Alors que les portraits de miliciens correspondent à l'extinction d'un genre et d'un groupe, ceux des régents marquent au contraire l'avènement d'une nouvelle catégorie sociale et d'une nouvelle forme de pouvoir. Élus par le Parti des régents auquel ils appartiennent, les administrateurs forment la caste des gouvernants. Tout au long du XVII^e siècle, ils s'opposent aux Orangistes que le peuple soutient, et dont ils triomphent en 1648, assurant ainsi la domination politique et religieuse du calvinisme libéral. Leur pouvoir repose sur un crédit moral irréprochable, une réputation d'austérité et d'honnêteté incorruptible, un système strict de cooptation ; il s'étaye sur l'institutionnalisation de la charité ; hôpitaux, hospices, orphelinats et asiles servent à accueillir les démunis, mais aussi à réprimer le vagabondage et à maintenir l'ordre toujours menacé de désintégration.

Le tableau joue alors un rôle d'image de marque pour un groupe qui cherche à consolider son pouvoir politique et religieux. Régentes et régents se font systématiquement faire le portrait, se présentent au jugement du Surmoi et à la sentence du peuple dans des positions rigoureusement conformes et similaires. Le peintre les saisit au moment de rendre compte, de justifier la responsabilité reçue et la dignité conférée, c'est-à-dire de les revendiquer et de s'en déculpabiliser¹.

1. Coup retors du génie, F. Hals saura transformer la célébration en caricature, comme plus tard Goya ou Daumier.

L'étude des portraits de groupe confirme ce que nous a fait découvrir l'analyse des photographies et des images publicitaires : la fonction identificatoire imaginaire et emblématique de la représentation du groupe, pour ceux qui y sont figurés et pour le spectateur. Le groupe s'identifie et se constitue par l'image de marque avec laquelle il s'autoreprésente sans cesse : pour les autres, les étrangers, cette image prend la valeur d'un appel à l'adhésion ou à la reconnaissance.

Les représentations du groupe dans les œuvres culturelles écrites et filmées

Le roman, les contes, les légendes et les mythes, le lexique, mais aussi le théâtre et le cinéma ont constitué d'autres matériaux dans lesquels s'inscrivent les représentations du groupe.

Les conditions requises pour l'investigation psychanalytique de textes diffèrent de celles qu'exige une écoute psychanalytique des discours associatifs et des manifestations de l'affect dans le transfert. Autre chose est encore l'analyse d'un texte référé et investi dans une situation de rencontre intersubjective, dans la cure ou dans une situation de groupe, par exemple la référence des participants au poème de Prévert dans le « groupe de la Baleine » (Pagès, 1968) ou à un mythe, celui du Paradis dans le « groupe du Paradis perdu » (Kaës, en coll. avec Anzieu, 1976c). Dans ces deux derniers cas, l'analyste est un élément de la situation, il entend le texte dans les associations et les transferts, il intervient dans le cours des échanges. Dans le premier cas, l'analyste ne peut intervenir que sur un matériel constitué hors de toute relation avec lui. Dans ce cas, le texte à lire ou à dire est un donné à déchiffrer, l'analyste est un épigraphe : une autre démarche d'analyse est requise.

La méthode que propose P. Mathieu (1967) dans son essai d'interprétation psychanalytique du mythe celtique constitué par le Cycle des Lais de Marie de France est transposable à l'analyse de tout texte achevé et fermé, analogue au récit mythique. De tels récits ne s'ouvrent pas à une vérification dans le réel comme le récit scientifique ou à une chaîne associative autorisant l'interprétation, comme le récit du rêve. Le récit mythique comprend, d'une part, un nombre défini de thèmes articulables en une structure, d'autre part, des symboles à interpréter en fonction de la structure thématique. Le problème méthodologique de l'interprétation psychanalytique du récit mythique apparaît par comparaison avec celui de l'interprétation du rêve dans la situation de la cure analytique. Cette comparaison fait apparaître mieux qu'aucune autre ce qui fait la différence dans le rapport de l'analyste au texte et au discours associatif.

Pour interpréter le rêve, l'analyste et le patient se réfèrent à la règle fondamentale de la cure : celle-ci a pour objectif d'amener le rêveur à livrer assez d'associations à propos de chacun des éléments qui constituent le récit du rêve – le contenu manifeste – pour que l'on puisse en inférer le contenu

latent, c'est-à-dire la reconnaissance du désir inconscient qui y a trouvé sa satisfaction. Les associations permettent de repérer les lieux et places où ont joué les mécanismes de l'inconscient : la condensation, le déplacement, la symbolisation.

Or le mythe est comme un rêve¹ pour lequel nous ne disposons pas d'associations. Est-il donc vain d'interpréter le récit mythique ? Pour répondre à cette question, P. Mathieu envisage quatre solutions :

- Prêter aux symboles les significations couramment attribuées aux symboles du rêve. Les objections à cette solution tiennent à l'impossibilité d'établir un catalogue exhaustif et opératoire des significations établies pour les symboles du rêve. Outre que ce procédé fait abstraction de tout déterminisme culturel ou historique dans la formation du symbole, il aboutit à établir des significations univoques incompatibles avec une analyse structurale, comme l'a montré E. Ortigues.
- On peut alors songer à établir les relations entre le mythe et des faits culturels ou historiques, selon l'hypothèse qu'un mythe traduit certains événements historiques ou culturels : s'il est par exemple question de déesse dans un mythe, c'est alors que la culture qui le véhicule a connu une phase matriarcale. Cette solution s'avère simpliste et méconnaît, d'une part, que le symbole n'origine pas de l'histoire, mais qu'il prétend au contraire lui donner un sens ; d'autre part, elle ne tient pas compte des règles de la structuration interne propre au mythe.
- Considérer le récit mythique sous l'angle de sa structure interne est alors une démarche qui tend à dégager la logique qui préside à sa construction et à son organisation. Cette solution, illustrée par les travaux de Lévi-Strauss, est en effet appropriée à l'investigation structurale du récit. Toutefois, elle comporte le risque insigne de conduire à un pur formalisme, c'est-à-dire à une analyse qui tend à se suffire à elle-même et à négliger le registre des désirs inconscients, en dégageant des structures qui n'ouvrent la voie à aucune interprétation possible de l'inconscient.
- La dernière solution que signale Mathieu, celle qu'il adopte, consiste à considérer le récit mythique sous le double registre de son élaboration interne – celui de la manifestation des désirs inconscients –, et de sa structure en tant que récit manifeste. La structure d'un récit est, dans cette perspective, l'agencement de ses éléments ou de ses thèmes, et la façon dont l'inconscient s'en sert pour procurer une satisfaction aux désirs refoulés. C'est le recours à ce double registre qui permettrait de fonder valablement le travail d'interprétation psychanalytique du récit.

1. Sur le rapport du rêve et du mythe, voir K. Abraham (1909), G. Róheim (1943, 1950), J. Arlow (1969), D. Anzieu (1966*b*, 1970), H. Slochover (1970, 1972). Nous formulons ce rapport comme celui du récit du rêve individuel à une récitation collective.

Le registre de l'agencement structural est défini par l'ensemble des thèmes qui parsèment le discours d'un récit et qui, dans un cycle de mythes, y sont récurrents. On voit donc que le caractère de récurrence peut seul garantir que la présence d'un thème exerce une fonction particulière et qu'il est relié aux autres par des liens structuraux.

Ce premier postulat défini, il est alors possible d'avoir accès à l'autre registre, celui des processus d'élaboration et des formations de l'inconscient : il convient pour cela de reconnaître le lieu d'apparition d'un thème dans le récit, et de le situer par rapport aux autres thèmes. Le dégagement de la structure thématique est celle de la configuration structurale du récit ; on peut alors repérer les emplacements des matériaux à interpréter et qui figurent, à travers les mécanismes de condensation et de déplacement, le désir inconscient. Les variations observables d'un récit à l'autre sont à comprendre comme les possibilités offertes par la structure thématique de faire apparaître une multitude de « surfaces » et de positions autour de la structure.

En résumé, le fondement de la méthode proposée par P. Mathieu peut être énoncé de la manière suivante : le système thématique d'un cycle de mythes (ou de romans, ou de tout autre produit fini, réalisé par et pour une unité de production relativement homogène) « ouvre la voie à l'interprétation psychanalytique de la même façon que les associations ouvrent la voie à l'interprétation du rêve », à partir du récit qu'en livre le rêveur. La procédure technique consiste à relever, à travers la diversité des récits, la répétition de quelques thèmes listés dans des classes d'équivalence, en ne conservant que ceux présents dans chaque récit du cycle.

Ce critère de récurrence élimine un grand nombre de thèmes ; ceux qui y résistent peuvent être tenus comme essentiels à l'économie d'un type de récit. La présence d'un thème non récurrent n'affecte donc en rien, selon Mathieu, la structure de base du récit. Celle-ci définit le code génétique du récit, c'est-à-dire ce qui est susceptible de lui donner un sens et une signification. Nous pouvons la tenir pour ce que Freud appelle représentation-but, en ce qu'elle oriente et organise le cours et le contenu des pensées inconscientes. C'est donc à l'existence de cette structure que l'interprétation doit sa possibilité et son efficacité ; l'interprétation n'a de valeur que par cette référence au code génétique du récit qui définit ainsi le champ de son application. En effet si la structure consiste dans l'ensemble des thèmes récurrents qui définissent un type précis de relation à des objets, chaque cycle de récits comprend vraisemblablement une structure thématique spécifique et ne commande pas, en conséquence, les mêmes interprétations.

La proposition méthodologique de P. Mathieu me paraît féconde, sauf pour un point : l'importance à mon avis trop exclusive accordée à la récurrence. À propos d'une étude d'un conte de Grimm, *Les Sept Souabes*, récit des aventures héroïques d'un groupe embroché sur un gigantesque pénis, j'ai adopté une méthode d'investigation et d'interprétation fondée sur la compréhension kleinienne du fantasme. Le récit est considéré comme une élaboration du

fantasme, ou encore comme une représentation fantasmatique d'un objet structuré dans l'après-coup, selon les lois du processus secondaire et selon les exigences syntaxiques et sémantiques de la communication. Le récit est, comme l'image, dans un rapport d'allégeance et de rupture vis-à-vis du flux fantasmatique. L'enchaînement des thèmes, leur ordre et leur place sont à repérer comme tributaires de ce double rapport au fantasme. L'analyse kleinienne du fantasme porte l'attention non seulement aux associations des thèmes en grappes, aux relations de contiguïté, d'oppositions et de similitudes entre ceux-ci, aux répétitions symptomatiques, c'est-à-dire aux signes et aux masques d'un conflit, mais aussi aux détails et aux bizarreries qui signalent l'irruption du refoulé lorsqu'il a réussi à apprivoiser la censure, après avoir mis à profit toutes les ressources de l'insistance répétitive. Les détails sont, dans le texte, des manifestations de l'inconscient irréductibles par l'usure du mécanisme de récurrence et par le processus secondaire.

Le groupe tel qu'on le parle

Cette chose que nous appelons groupe peut-elle se dévoiler en ses significations si nous interrogeons ce que les mots mêmes qui les désignent expriment et recouvrent ? C'est ce que j'ai espéré, et cet espoir m'a paru fondé sur les deux hypothèses formulées pour ce travail d'analyse sémantique.

Le mot, tel qu'il est formé et utilisé, se prête au jeu de sens où se reflète cette « obscure connaissance des facteurs psychiques et de ce qui se passe dans l'inconscient » que Freud (1901) rendait responsable des constructions plus complexes que sont les croyances et les mythes. La chose que le mot désigne est d'abord modelée selon les lois de la « perception endopsychique des facteurs et des faits de l'inconscient ». Le mot, en tant que représentation, réalise certes une certaine économie de la chose, mais le lien avec la chose persiste, quoique occulté, dans ce procès de symbolisation. C'est à travers les variations de la dénomination, comme à travers les utilisations symptomatiques ou accidentelles du mot, que se manifestent l'expression – incomplète – des tendances refoulées et la signification inconsciente attachée à la chose.

De cette obscure connaissance, certains mots portent trace et témoignage. Pour la quête de la vérité quant à « ce chapitre censuré qu'est l'inconscient » (Lacan, 1956), de tels témoignages ne sont pas à dédaigner¹. Qu'il s'agisse du chapitre de l'histoire personnelle – chapitre singulier d'une histoire singu-

1. « L'inconscient, écrit J. Lacan (1956, pp. 104-105), est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est ce chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée, le plus souvent déjà, elle est écrite ailleurs : dans les monuments (mon corps), dans les documents d'archives (les souvenirs de mon enfance), dans l'évolution sémantique (le stock et les acceptions du vocabulaire et le style qui m'est propre), dans les traditions (les légendes), dans les traces qu'en conservent les distorsions et les raccordements entre les différents chapitres. »

lière –, ou de ce chapitre communément oublié, désaffecté, d'une histoire commune aux hommes d'une même collectivité, l'inconscient déjoue les ruses de la censure pour frayer sa voie et produire ses effets de sens.

L'investigation étymologique et sémantique serait donc susceptible de contribuer utilement à notre recherche si nous apprenions par elle comment l'évolution du sens et les modalités de l'usage d'un mot jalonnent les processus de la transformation, de la couverture et de la découverte des contenus inconscients. Il serait possible de suivre comment, dans ce jeu des mots avec la chose, se noue un conflit entre des significations différentes, voire opposées, et quelles solutions sont adoptées pour le résoudre : le plus souvent, l'issue résulte de ces mouvements de dévoilement et d'occultation de la signification inconsciente, et le mot fonctionne alors comme un symptôme. Cette proposition prend appui sur les découvertes freudiennes à propos des lapsus, des jeux de mots, des locutions populaires et des mots d'esprit ; elle indique en outre que certains mots sont particulièrement aptes à donner satisfaction, dans la même formation linguistique, à des tendances psychiques contraires et conflictuelles, dont l'étymologie et l'évolution sémantique portent trace.

L'expérience de la psychanalyse, celle des jeunes enfants en particulier a permis d'entendre et de répéter dans des locutions métaphoriques comme « éclater de rage » ou dans des mots comme « remords » des représentations verbales des pulsions destructrices. Des travaux récents ont mis en évidence les bases pulsionnelles de la phonation (Fonagy, 1970) et les investissements pulsionnels de l'acte de parole (Gori, 1972-1973). Adopter une telle écoute permet d'entendre les mots – soit ici le mot groupe – d'une oreille autrement sensible à la surdétermination de sens qui en eux se condensent ou qui à travers eux se déplacent. Il suffit d'écouter les locutions du langage commun ou de lire dans les dictionnaires et les journaux pour entendre, sans préjuger d'un sens unique (attendu), d'autres voix et jusqu'à celles qui apparemment se sont tues. Le mot apparaît alors dans l'épaisseur de la sédimentation de plusieurs couches de sens, dont un seul a pu se fixer pour un temps dans un usage particulier. Tout se passe comme si les autres sens avaient été refoulés ou étaient tombés en désuétude.

Redécouvrir ces sens oubliés, chus hors de l'usage, c'est rendre le mot-symptôme à sa coalescence : c'est dégager ce que la chose, pour être nommée, requérait de masques et de couvertures, tirant ses effets de sens de toutes les ambiguïtés, distances et distorsions dont le mot est déclaré responsable, tant que l'énonciateur n'y reconnaît pas son propre jeu avec elle.

Les problèmes théoriques et méthodologiques posés par la connaissance du « vrai sens » des mots (l'étymologie) tels que dans leurs formes se découvre la relation entre le nom et la chose nommée, ont été signalés par de nombreux linguistes, et plus particulièrement par P. Guiraud (1964) et par E. Benveniste (1956). P. Guiraud distingue dans la démarche étymologique deux approches complémentaires qui se fournissent un appui mutuel : l'une est d'étudier la nature des choses par une interprétation du langage ; l'autre

est, à l'inverse, de tirer une interprétation du langage de l'étude de la réalité qu'il exprime. Cette double démarche est encore celle de l'étymologie moderne, dont l'objet est d'étudier la formation des mots, la chronologie et la relation entre la forme primitive du mot et son dérivé morphologique ou sémantique, sa place au sein du système linguistique, dans le cadre de la situation historique qui détermine sa fonction.

Les linguistes ici multiplient les mises en garde et dénoncent les illusions qu'encourt la recherche étymologique. Ainsi J. Vendryès (1950, pp. 206-209), lorsqu'il écrit que « l'étymologie donne une idée fautive de la nature d'un vocabulaire ; elle n'a d'intérêt que pour montrer comment un vocabulaire s'est formé. Les mots ne sont pas employés dans l'usage d'après leur valeur historique. L'esprit oublie – à supposer qu'il l'ait jamais su – par quelles évolutions sémantiques ils ont passé. Les mots ont toujours une valeur actuelle, c'est-à-dire limitée au moment où on les emploie, et singulière, c'est-à-dire relative à l'emploi momentanée qui en est fait ». Les exemples que propose J. Vendryès étayaient sa thèse selon laquelle c'est tout à fait un hasard si le même groupe de sons sert dans une même langue – soit le français – à désigner un calcul mental et un calcul rénal. Du point de vue étymologique, il s'agit du même mot : « L'homonymie, écrit-il, existe indépendamment des rapports historiques que les mots ont entre eux..., quand nous disons qu'un même mot a plusieurs sens à la fois, nous sommes dans une certaine mesure, dupes d'une illusion. Entre les divers sens d'un mot, seul émerge à la conscience celui qui est déterminé par le contexte. Tous les autres sont abolis, éteints, n'existent pas. » Et J. Vendryès de conclure que « s'il était vrai qu'un mot se présentât toujours avec tous ses sens à la fois, on éprouverait sans cesse dans la conversation l'impression agaçante que produit une série de jeux de mots ».

L'impression agaçante dont Vendryès se défend si vigoureusement atteste bien que la série des jeux de mots met précisément en œuvre ce qu'il s'efforce à repousser : l'idée qu'un mot puisse se présenter quelquefois avec tous ses sens qui, dans le discours secondarisé et contrôlé, loin d'être abolis, éteints ou inexistantes, sont seulement réprimés. La convention sociale que garantissent le dictionnaire, le bon sens et le bon usage autant que les exigences logiques du discours secondaire, s'établit en effet pour que les mots aient, si possible et le plus souvent, non toujours, une valeur actuelle et singulière. Que l'esprit *oublie* par quelles évolutions sémantiques les mots ont passé donnerait plutôt à entendre qu'il l'a su et qu'il le sait encore. À la restriction que suggère Vendryès, il peut être objecté qu'il s'agit là précisément de cette « connaissance obscure » dont parle Freud, connaissance disponible à un réinvestissement dans le stock et les acceptions du vocabulaire.

Un autre linguiste, A. Meillet (1938, p. 88-89), formule une thèse plus proche de celle qui nous guide : « Les langues, écrit-il, ont une inertie qui leur permet de conserver des catégories et des formes dont le sens n'est plus perceptible... ; les données linguistiques ne donnent pas à elles seules le droit

de conclure à l'existence chez les sujets qui parlent une langue de telles ou telles conceptions : les faits de langue peuvent toujours être des survivances. »

Oublis, survivances, émergence d'un sens mais inhibition des autres sens d'un même mot, autant de phénomènes repérés par les linguistes, mais dont certains ne rendent compte qu'en sous-estimant l'économie psychique des investissements de l'inconscient dans le langage et dans la langue.

L'analyse de Benveniste (1956) sur le symbolisme linguistique et le symbolisme de l'inconscient précise les conditions méthodologiques d'une étude de leurs rapports. Il faut partir ici du terme de comparaison qu'il propose : les procédés stylistiques du discours et la « rhétorique » de l'inconscient. La première constatation qui s'impose est que si les symboles de l'inconscient tirent leur sens d'une conversion métaphorique, il en va de même pour certains symboles linguistiques (soit le mot groupe) qui ne tirent leurs différents sens que l'une telle opération, à laquelle il convient d'ajouter les conversions de la métonymie (contenant pour contenu) et de la synecdoque (partie pour le tout). Que la symbolique de l'inconscient comporte de nombreuses variantes individuelles ne doit pas masquer le fait que son expression est subordonnée à l'apprentissage de la langue et d'un langage. Le « recours au domaine commun de la culture » est susceptible autant d'accroître ces variations que de les réduire, pour une aire culturelle définie. On est alors en droit de penser que ces variantes sont en mesure de se fixer et d'évoluer dans ce que le stock commun du vocabulaire appris et transmis rend disponible ou voile au sujet : et nous ne prenons en considération que l'aspect sémantique de la langue, dans ses rapports avec les procédés stylistiques qui constituent les dérivations de sens. On trouve bien ici, « de part et d'autre, tous les procédés de substitution engendrés par le tabou ».

Il est alors possible d'entreprendre l'étude des acceptions d'un terme référent, à travers ses variations et ses variantes, au même signifié inconscient, du même point de vue qui justifie la possibilité de retrouver la symbolique de l'inconscient dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes et les jeux de mots courants. Nous postulerons ainsi que l'utilisation par cette symbolique de signes (supralinguistiques) extrêmement condensés n'est possible que par le fait que certains mots, locutions, mythes sont, à un moment de l'histoire, constitués, transmis, appris et repris, appropriés et transformés, oubliés et retrouvés par le sujet comme signifiants aptes à s'établir dans une relation avec un signifié. Certains mots sont ainsi, dans la langue, des monuments, des archives, des traditions et des traces où, de l'inconscient, vient s'inscrire le symbolisme.

Les représentations de l'objet-groupe en situation de groupe

L'investigation conduite selon les deux précédentes méthodes devrait permettre de dégager la structure et les processus de construction des représentations du groupe. J'ai tenté de cerner cette construction dans ses

références psychiques et socioculturelles en proposant la notion d'une double série d'organiseurs. Il est à noter que, jusqu'à présent, de telles analyses ne donnent accès qu'à des produits finis, appréhendés hors de toute situation proprement groupale. La voie à suivre pour comprendre comment de telles représentations sont créées et activées, comment elles fonctionnent et se modifient passe par l'analyse de situations de groupe¹.

Toute situation de groupe actualise en effet certains processus et contenus de représentations antérieurement acquises, qui sont soumises à un destin propre dès lors qu'interviennent les facteurs de la vie groupale. On admettra que tout groupe se constitue, s'organise et évolue selon la configuration que revêt le système de représentation de ses membres, de la tâche, du groupe lui-même et de son environnement.

COMMENTAIRES

La présentation méthodologique que je viens de faire aura sans doute précisé le champ, la démarche et les techniques de cette recherche. J'ai tenté de montrer l'intérêt théorique d'une étude des différents supports et des différentes modalités d'élaboration de la représentation de l'objet-groupe. Mon hypothèse selon laquelle la représentation est organisée par deux séries d'organiseurs, dont les fonctions sont spécifiques, et dont le statut est relativement autonome n'exclut pas une interrelation entre eux. Elle n'admet pas la théorie du reflet du psychisme dans le social, et réciproquement.

Cette théorie ouvre la voie à tous les pièges du réductionnisme et aux explications uniques « en dernière instance », par l'inconscient ou par le social ou l'économie. Ma position admet des ordres de réalité différents, obéissant à des déterminations intrinsèques. En interrogeant les rapports entre ces deux séries d'organiseurs, je cherche à établir les conditions et, si possible, les principes de leur articulation.

Si les organisateurs psychiques de la représentation du groupe sont des configurations originales mises en place au cours des étapes du développement psychique, ils ne doivent rien, dans leur structure invariante, à tel modèle social de groupalité, ni à tel système de représentation collective, dont l'élaboration relève de principes et de processus spécifiques. Les propriétés groupales de ces organisateurs définissent leur capacité mobilisa-

1. Sur le dispositif et la situation de groupe régis par les règles du travail psychanalytiques, voir mon étude sur le séminaire comme situation sociale-limite de l'institution (1972) et celle de D. Anzieu sur la méthode psychanalytique appliquée au groupe (1973). Dans l'introduction à la présentation du protocole du groupe du Paradis perdu (1977), j'ai défini les conditions de recueil et de traitement des échanges dans un groupe de formation. Les conditions méthodologiques de la pratique psychanalytique en situation de groupe ont été précisées depuis dans *La Parole et le Lien*, 1994, Paris, Dunod.

trice (d'énergie, d'investissement) distributrice et permutative (de place, de relations) pour les membres d'un groupe et pour les rapports entre les groupes. Les contenus concrets de ces représentations, leurs structures et leurs fonctions particulières sont dévoilés et mis en œuvre dans des situations groupales qu'un dispositif *ad hoc* permet de traiter.

Je rappelle que les organisateurs sociaux de la représentation sont des modèles de groupement et de relations proposés par les œuvres culturelles. Ces organisateurs fonctionnent comme un code culturel propre à une société ; ils assument des fonctions sociales dans la mesure où ils organisent l'intériorisation collective des modèles de référence groupaux assurant et réglant les échanges sociaux et interpersonnels. Ils remplissent aussi des fonctions psychiques, notamment en fournissant des modèles identificatoires et en assurant l'acheminement vers le codage social des représentations psychiques inconscientes, par projection et introjection. La perspective dans laquelle nous nous tenons, c'est-à-dire l'étude des représentations sociales comme codage des représentations inconscientes, donne accès à ces dernières. Une fois constituées, ou référées, les représentations sociales du groupe fonctionnent comme des objets qui possèdent des propriétés analogues à celles de l'objet transitionnel décrit par Winnicott, soit un objet trouvé-créé définissant un espace de communication, de médiation et de créativité. Dans cet espace, un jeu plus ou moins libre s'établit entre les représentations inconscientes et les représentations sociales, le pôle extrême de la contrainte pouvant être atteint par l'« empiétement » de l'espace de représentation par l'idéologie, génératrice de la réduction symbolique et de l'illusion de la détermination unique. Les représentations sociales, par leur caractère collectif et leur statut d'antériorité qui les localisent dans l'expérience culturelle, constituent un cadre, un code et un contenu trouvé-créé, disponible et nécessaire pour l'élaboration de la réalité psychique interne. Les représentations sociales du groupe constituent donc à la fois des modèles de référence et des points de rupture pour la symbolisation des représentations inconscientes, et elles sont en mesure d'être investies comme des représentants psychiques.

La perspective que je propose, je l'indiquais au début de ce chapitre, est d'analyser les représentations de l'objet-groupe comme organisatrices du processus groupal lui-même : aucun groupe humain ne fonctionne si ne s'effectue une conjonction suffisante, mais aussi une certaine tension entre une représentation sociale et une représentation inconsciente du groupe. Le processus groupal peut être envisagé sous l'angle de la recherche de cette adéquation et de cette tension complémentaire entre ces deux séries d'organisateurs.

Cette telle perspective est néanmoins partielle et incomplète pour l'étude du processus groupal. Il convient de prendre en considération les relations de ces représentations avec les variables proprement sociologiques et avec les nécessités imposées par les conditions matérielles de la réalisation d'une tâche. Un groupe de travail, une équipe sportive, une équipe de formateurs ne

peuvent fonctionner que dans la tension et les conflits engendrés par les polarités contradictoires des représentations sociales, des représentations inconscientes et des structures de la tâche qu'ils ont à accomplir. Ces systèmes sont relativement autonomes dans leurs origines, leur fonctionnement et leurs finalités, mais ils doivent entrer en composition dans le processus groupal. Un conseil d'administration, un commando, une équipe sportive, une classe scolaire, ne sauraient être compris selon l'unique dimension de la fantasmatique qui en anime les enjeux inconscients.

Dans tous les cas où s'estompe ce qui constitue la spécificité sociale, économique, militaire de ces groupes prévaut un rapport imaginaire à l'expérience, qui dénie la réalité sociale dans ses aspects insupportables et qui maintient la représentation du groupe dans son statut d'objet unifié et comblant. Les représentations sociales tendent alors à collusionner avec les représentations issues des organisateurs psychiques.

Cet estompage de toute différence entre les unes et les autres ou la réduction des unes aux autres, entretient l'illusion isomorphique ; elle confère sa toute-puissance au système de représentations uniques dans lequel coïncident le fantasme et le mythe. Alors le groupe est un rêve, et tout groupe est de rêve.

Le troisième terme introduit par la réalité sociale et matérielle du groupe appelle ainsi à ne pas le considérer seulement comme un objet de représentations, mais aussi comme un cadre social, un support matériel, un espace d'échange symbolique, une forme pratique d'instrumentation définis par sa place et ses fonctions dans la réalité sociale : fonctions de production, de conservation, d'échange, de défense et de cognition. Son organisation et ses processus internes sont codéterminés par ces places et par ces fonctions sociales.

DU GROUPE REPRÉSENTÉ

J'ai postulé quatre organisateurs psychiques des représentations de l'objet-groupe : l'image du corps, spécialement du corps maternel ; la fantasmatique originaire, les complexes et les imagos familiales ; l'appareil psychique subjectif. C'est plus particulièrement à ces quatre organisateurs que je ramènerai le matériel recueilli et analysé, qu'il soit d'origine individuelle ou qu'il ait été encodé dans des œuvres culturelles.

L'IMAGE DU CORPS

L'image du corps organise de manière privilégiée la représentation de l'objet-groupe. Les théories organicistes ou cybernétiques du groupe dérivent de cette représentation commune selon laquelle le groupe est un organisme ou une partie d'organisme, une cellule. Cet organisme, agrégat ordonné d'individus maintenu dans l'enveloppe du corps, est doté d'une tête (d'un chef), de membres, d'un sein, et d'un esprit qui habite ce corps ou cette cellule : le vocabulaire courant en témoigne, ainsi que l'étymologie.

D. Anzieu (1964) a retracé l'origine et l'évolution de ce mot, dont l'usage français est récent : Il vient de l'italien (*groppo*, *gruppo*) qui l'utilise dans la terminologie technique des beaux-arts pour désigner plusieurs individus peints ou sculptés et formant un sujet. Importé en France vers le milieu du XVII^e siècle, il demeure un terme d'atelier, puis désigne un assemblage d'éléments, une catégorie, une classe ou une collection d'êtres ou d'objets. Groupe désigne une réunion de personnes vers le milieu du XVIII^e siècle en France, en Allemagne (*Gruppe*) et en Angleterre (*group*). Si l'on interroge l'origine du mot, il est possible d'y trouver un éclairage sur ses significations latentes : le sens premier du mot italien *groppo* est nœud, puis il désigne une réunion et un assemblage. Les linguistes le rapprochent de l'ancien provençal *grop* (nœud), et supposent qu'il dérive du german occidental *kruppa* (masse arrondie) ; l'idée d'un rond serait à l'origine de groupe et croupe. L'étymologie fournit ainsi deux lignes de forces que l'on retrouve dans la vie des

groupes : le nœud et par dérivation le lien, connotant le degré de cohésion ; et le rond figurant à la fois la clôture spatiale dont l'enveloppe corporelle est la métaphore (opposition dedans-dehors), et la plénitude comblante dont le paradigme est le sein (opposition plein/vide).

Le rapprochement du champ sémantique de ce terme avec celui que j'ai établi pour le mot séminaire (Kaës, 1974) fait apparaître des traits communs remarquables : outre l'idée d'assemblage, de réunion, de recueil et de collection, nous y trouvons la représentation des organes sexuels femelle et mâle : masse arrondie, croupe, rond, cercle¹, et nœud, qui est à la fois une des métaphores du cercle, la désignation argotique des glandes séminales mâles et, dans la langue de Racine, l'équivalent de l'union sexuelle. Cette image du groupe comme cellule close, nouée en elle-même comme une totalité, s'oppose et se complète par celle du groupe comme corps ouvert et illimité, morcelé et protoplasmique.

Certains peintres contemporains ont donné du groupe comme corps une image du corps comme groupe : un tableau de Niki de Saint-Phalle (1964, *La Naissance rose*) représente un immense corps maternel ouvert sur son contenu : bébés de celluloides, avions, animaux sauvages, araignées, poulpes, masques, fleurs, agglutinement de coquillages et de jeunes bêtes dans une masse de cheveux et d'objets hétéroclites... Cette représentation du corps-groupe confirme les perspectives proposées par Melanie Klein au sujet des fantasmes infantiles concernant le contenu du corps maternel : des enfants-pénis ou des enfants-caca qui s'entre-déchirent ou forment une masse compacte et indifférenciée.

Un autre peintre contemporain, J. Van den Bussche représente des groupes amiboïdes, dont les éléments fusionnent en un immense corps : quelques têtes, quelques membres sont, tels ceux de l'Hydre, les appendices communs (figure 1). Ces corps fondus et confondus, larvaires et protéiformes figurent l'unité organique première, toujours menacée de morcellement ou de dédoublement, que seule l'unité du tableau et du cadre maintient dans un espace limité. Les groupes de Giacometti inquiètent justement par cette illimitation.

Être et faire corps

La représentation du groupe comme corps oscille entre une tentative pour être-corps, garantie première contre le sentiment impensable d'inexistence, et un projet de reconstituer une unité constamment mise en péril par les dangers internes et externes qui menacent le début de l'existence corporelle ; faire corps c'est donner une forme à l'existence du corps exposé au morcellement, pour l'unifier.

1. Il est remarquable que la disposition typographique du sigle ou l'emblème de la quasi-totalité des organismes (français) qui, par le moyen du groupe, proposent des stages, des sessions et des séminaires de formation, représente un cercle ou une figure du cercle.

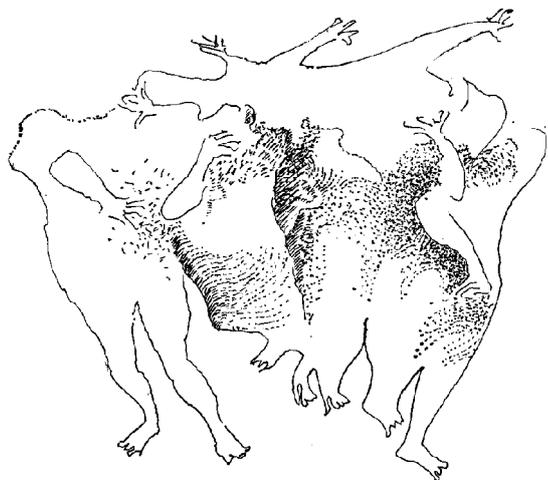


Figure 1. *Groupe*
(J. van den Bussche, 1970
collection R. Kaës).

Être corps, c'est incorporer et s'incorporer : c'est réaliser une agrégation intériorisée et incorporative. Il s'agit là d'un corps premier, incertain, protoplasmique, où les limites de l'intérieur et de l'extérieur sont encore mouvantes, les différenciations dans la structure de l'espace à peine esquissées. Les tableaux et les dessins de J. van den Bussche représenteraient cette étape de l'embryologie groupale. L'affiche politique (figure 2), dont le graphisme évoque celui du peintre aixois, représente le passage de l'être-corps (exister) au faire-corps (s'unifier pour l'attaque).

Certains dessins de garçons de 9-10 ans donnent volontiers cette figuration du groupe comme être-corps et faire-corps : l'un d'entre eux, non sans humour, représente un général de *corps d'armée* dont les décorations constituées d'une myriade de soldats parent toute la poitrine, le képi et les galons ; les associations verbales qu'il donne au cours de l'entretien concernent un projet de ville imaginaire souterraine et des questions sur la vie des bébés avant leur naissance. Il effectue ce dessin alors que sa mère attend un enfant (figure 3).

Incorporer et s'incorporer s'étaye sur le manger et le boire : en témoignent les tableaux de la *Cène*, ceux des banquets des gardes civiques, les photographies des cheminots retraités, la prévalence des objets alimentaires associés au groupe dans la publicité. Être corps en groupe, c'est déjà faire corps, contre l'angoisse de la séparation et de l'attaque, contre la crainte d'être non assigné à une place dans un ensemble qui d'abord doit nourrir, protéger, donner des soins. Les photographies des retraités de la SNCF représentent de futurs « dé-corporés » réunis en cercle ou en arc de cercle autour d'une table chargée de nourriture et de cadeaux, liés par des contacts physiques, comme dans les images publicitaires : le rite assure l'incorporation ultime, il fournit une sorte de viatique et de relique pour le départ professionnel. Le groupe



Figure 2. Un seul combat ! (affiche politique, Aix-en-Provence, juin 1974).

LE GÉNÉRAL DE CORPS D'ARMÉE

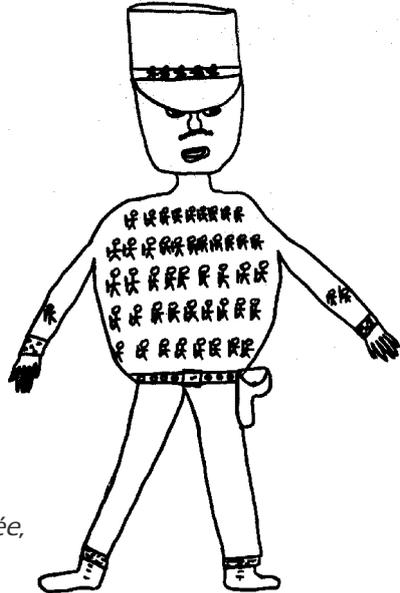


Figure 3. Le Général de corps d'armée, garçon 10 ans, 6 mois.

que les retraités représentent à d'autres futurs dé-corporés est un groupe-corps momentanément unifié, apaisé et communiel. L'analyse des autres photographies de groupes, des tableaux, et des images publicitaires révèle la dimension fondamentale de l'identification spéculaire dans cette tentative d'être, de faire ou de demeurer corps.

La fonction de lutte contre les angoisses psychotiques de morcellement, de persécution, et de dépression souvent dévolue à l'institution, dispose ici d'un outil remarquable : la photographie et le portrait de groupe assument des fonctions analogues à celles du miroir lors des identifications résolutes de l'angoisse de séparation et des tensions sadomasochistes, destructrices de soi et d'autrui. Pour calmer cette angoisse, la photographie et le portrait de groupe viennent apporter une *Gestalt* visuelle à laquelle s'identifie narcissiquement chaque membre du groupe, au moment même où la commémoration de l'événement marquant réactive la crainte d'être rejeté ou de s'écarter de l'idéal collectif. La photographie, comme le portrait civique de la peinture hollandaise, permet d'opposer à l'angoisse de démembrement une unité idéale, une « imago salubre » (J. Lacan), dans l'image d'une forme groupale cohésive. Dans les photographies et les tableaux étudiés, la conformité extrême et les regards tournés vers le spectateur forment la surface de réflexion de l'unité sans faille. La représentation visuelle du groupe comme d'un corps dont chacun est une partie coordonnée à un ensemble cohérent, valorisé, idéalisé, constitue la composante narcissique de l'identification à l'objet-groupe. Le caractère présent-absent de l'image, la possibilité de la perdre et de la retrouver permettent d'établir ultérieurement une relation symbolique avec l'objet-groupe.

Mais cette cohésion imaginaire de l'objet-groupe retrouvé dans le mouvement même où se trouve apaisée l'angoisse de manquer à l'idéal (comme dans la remise de médaille) ou que l'idéal vienne à manquer (lors du départ en retraite), assume une fonction sociale qui est de maintenir un rapport imaginaire au groupe réel, c'est-à-dire à l'entreprise SNCF. L'analyse des photographies de groupe dans *La Vie du Rail* confirme cette hypothèse : les images, les légendes et les articles qui les commentent de manière redondante et stéréotypée, sont destinés à maintenir ce rapport imaginaire et idéal à l'institution, au groupe et à ses membres : l'objet-groupe est la *Gestalt* visuelle dans laquelle se reconnaît la forme et la source apaisante de la satisfaction. Le groupe est cet objet par lequel sera assurée une relation préobjectale narcissique fusionnelle, comme l'ont bien vu W. Schindler et S. Scheidlinger (1964), et une possibilité d'identification spéculaire à cet objet corporel commun.

Cette identification est perpétuée et entretenue par l'activité festive à travers laquelle se réalise la réunion du Moi et de l'Idéal du Moi, de l'individu et du groupe. La littérature sur le groupe en témoigne largement : on songe ici à la fête permanente qu'organisent *Les Copains* (J. Romains), à celle, maniaque, des Compagnons du *Désert de Bièvres* (G. Duhamel), à

celles où s'exercent le sadisme enfin libéré et destructeur du groupe de Jack dans *Sa Majesté des mouches* (W. Golding), ou l'omnipotence jubilatoire des bandes d'enfants dans *La Guerre des boutons* (L. Pergaud). Le corps et son « esprit » sont exaltés, retrouvés, affermis dans cette représentation mutuelle unitaire et unifiante, protectrice contre le chaos et l'attaque, contre le retour souvent mortifère à la Mère Nature. C'est aussi pour élaborer un dispositif de lutte contre la désagrégation que les Gardes civiques, menacées de disparaître, se font représenter en groupe de parade, en habits de fête, en excessifs banquets où toute transgression s'abolit de la triomphale retrouvaille du Moi et de l'Idéal du Moi, comme Freud l'a justement noté dans *Psychologie des masses et Analyse du Moi*.

Pour des raisons assez proches de celles-ci, la photographie du groupe des retraités joue un rôle capital dans l'élaboration du travail du deuil et dans le maintien de la cohésion sociale, puisque ce travail concerne tout un groupe. La proximité du départ est l'occasion de renforcer le lien d'appartenance au groupe et de fournir une ultime et décisive expérience de sa puissance, à travers sa complétude. L'ambiance de « chaude sympathie », la passivité du retraité, le repas partagé, l'espace social de transition que constitue la présence de la famille et des amis qui, ainsi, reçoivent le soin d'entretenir l'appartenance au groupe, contribuent à assurer le retraité qu'il n'est pas abandonné, rejeté au-dehors de la grande famille SNCF : l'aménagement d'un espace de transition, dont la composition formelle de la photographie porte trace, doit faciliter l'acceptation de la perte, maintenir la représentation de l'objet perdu, c'est-à-dire sa présence indéfiniment renouvelable. Corrélativement la photographie établit la permanence de cette présence du groupe qui, au moment d'être perdu, fournit à celui qui part le viatique lui assurant une bonne destination et le salut vers le dehors. À travers la régression qui accompagne cette épreuve s'effectue un travail de consolidation du bon objet, une ultime et décisive expérience narcissique de réintégration de l'Idéal du Moi dans le Moi du retraité ; le groupe représenté fonctionne comme recours contre la dépression et comme référence désormais éprouvée pour maintenir l'identité sociale qui risquerait d'être menacée.

Les images publicitaires remplissent aussi cette fonction en proposant un groupe qui fait corps avec ses membres et avec l'objet qui l'adopte. C'est d'ailleurs sur ce renversement du rapport d'adoption que se fonde l'efficacité de la représentation dans la publicité. Être groupe, c'est ici être unifié par le produit qui apporte la raison d'être et la satisfaction, c'est réaliser le désir sans détours et sans conflit. L'accréditement groupal apporte un sceau de légitimité à l'accomplissement d'un désir désormais acculturé et normalisé. La fête publicitaire est indissociablement celle de la retrouvaille de l'objet par le Ça et celle de la réconciliation du Moi et de l'Idéal du Moi que figure le groupe.

Faire corps, être corps en groupe, par le groupe et ses jeux de miroir : cette incarnation imaginaire du lien social se précipite en un « sujet » supposé de ce corps : l'esprit du groupe, sa « parole », son « discours », sa « pensée », ses

« émotions » en sont les attributs : « le groupe pense, dit, veut, décide », non pas encore comme un « nous », mais d'abord comme un « on », celui du fantasme. Ainsi s'exprime l'intuition d'une « subjectivité » propre au groupe.

Arrêtons-nous sur cette proposition souvent énoncée lors des entretiens : une des conditions de l'adhésion au groupe est que le groupe soit cet ensemble organiquement lié dans la cohésion et l'unité, dans lequel chacun s'efface afin que le groupe puisse agir « comme un seul homme » contre les limitations et les défaillances individuelles, en « un seul esprit » contre la dispersion et les luttes intestines. Ces représentations ne sont pas sans rapport avec les conceptions religieuses de *Babel* et de *Pentecôte*, réplique résolutive et unifiante contre le chaos et le morcellement babélien ; le dessin du « Général de corps d'armée » (figure 3) illustrerait aussi cette proposition.

Les théories organicistes ou cybernétiques du groupe et de la société fonctionnent sur de telles croyances. Le groupe est conçu comme une totalité biologique ou analogiquement biologique, dont les éléments sont liés par une solidarité vitale et par des systèmes de régulation qui transcendent les individualités subjectives, dès lors subordonnées au système qui les commande. La nature persécutoire des craintes majeures qui sont éprouvées dans de telles organisations dérive assez directement de cette représentation, de même que les moyens de défense le plus souvent mis en œuvre contre les angoisses. Toute déviance, ou toute entrave à la régulation, toute défaillance des boucles de feed-back est une menace contre l'unité biogroupale et sa capacité de survie ou de développement : au nom de cette croyance, tout membre dangereux est expulsé, amputé du groupe et remplacé par un autre mieux adapté ; toute déperdition d'un objet met en péril l'ensemble, toute querelle intestine est mortelle, comme dans la fable des membres et de l'estomac. Il se produit dans le groupe ce que Freud avait décrit dans *Psychologie des masses et Analyse du Moi* à propos d'Holopherne décapité par Judith : que le « chef » manque et les « membres perdent la tête ».

La représentation du groupe comme corps mobilise l'angoisse d'être une partie détachée du corps groupal, d'être par lui étouffé et prisonnier, d'être dévoré, englouti et digéré par ses bouches innombrables, ses tentacules accaparantes, ses yeux fascinants. L'unité du corps assure la défense contre le morcellement, la sécurité de l'incorporation contre la dislocation : de soi, du corps, de l'espace et du groupe. L'identification narcissique omnipotente garantit ce processus.

Faire corps est obligatoire lorsque s'engage sous l'égide et la tutelle d'un Idéal réunifiant la lutte contre l'ennemi projeté à l'extérieur ; chacun peut alors prendre place dans un tel groupe-corps. Cette soudure du groupe dans une unité vitale pour la survie et l'attaque est le thème d'un conte des frères Grimm, *Les Sept Souabes*¹, dans lequel les héros provisoires sont embrochés

1. L'analyse de ce conte est proposée plus loin, chapitre 4.

sur une gigantesque pique qui les protège contre l'attaque pénétrante d'un fantastique pénis maternel.

L'analyse des représentations du groupe en situation de groupe a montré que toutes les parties du corps pouvaient être à un moment ou à un autre les supports de la représentation de l'objet groupal : bouche, estomac, sein, ventre, anus, pénis. Mais qu'il s'agisse du corps dans son ensemble ou d'une partie du corps, c'est presque toujours au corps maternel qu'est référée la représentation de l'objet-groupe.

Le corps maternel

Cette référence est patente dans *La Naissance rose* de N. de Saint-Phalle : le corps maternel est ouvert sur son contenu groupal, comme les Vierges ouvrantes de la Renaissance sur leur divin enfant, le Saint-Esprit et Dieu le Père. Les dessins du groupe chez les enfants et les préadolescents ont souvent pour cadre symbolique une enceinte, une voiture ou un engin spatial. Les fantasmes intra-utérins organisent de telles représentations tantôt paradisiaques, tantôt infernales.

Le thème le plus fréquent au sujet du corps de la mère est celui du retour en son sein en ces utopies que sont les bateaux, les îles, les paradis de l'enfance prénatale. Ce thème parcourt toute la littérature romanesque. Il constitue la représentation centrale des systèmes utopiques de la Renaissance : construire l'utopie, c'est restaurer et contrôler le corps maternel et ses contenus, circonscrire les barrières protectrices contre les agressions et le mal extérieur. Le corps maternel est à la fois coextensif à l'espace du groupe, objet du désir d'être en groupe pour participer à cette réincorporation.

Précisément, un roman de M. Pons, *Rosa*, peut être considéré comme le premier roman surréaliste de groupe-fiction. M. Pons raconte l'histoire d'une escouade de militaires qui, au grand dam du comte-colonel-père du régiment, se réincorporent dans le large et accueillant ventre de la tavernière de la garnison. Il ne peut être question ici de gloser sur les merveilleuses évocations de cet intérieur doux, confortable, nourricier, humide et translucide, aux couleurs de violine et de rose. *Rosa* est l'antithèse climatique, psychologique et sociale des austères utopies philosophiques : ici tout est ordre et contrôle, vigilance guerrière, volonté de sauver le monde par un message paranoïaque, là tout n'est que volupté, plaisir, apaisement, nonchalance. On songe à P. Laffargue, à son *Droit à la Paresse*, à ses « bienheureux polynésiens », à ces lieux qu'un célèbre club de vacances saura proposer, comme la réalisation de leur rêve et de l'illusion groupale à ses « gentils membres ».

Si le groupe est un rêve, le retour au corps plein et rond de la mère est le rêve par excellence. Un rêve qui se termine en cauchemar : à la fin de *Rosa*, le ventre de la généreuse tavernière rempli de bébés-soldats explose d'une charge de dynamite portée en son centre par le poète-libérateur, afin de

mourir dans ce retour à la vie. Cette fin est habituelle. Comme l'aventure des héros de *L'Île* (R. Merle), le retour au groupe-Mère Nature finit mal dans *Le Désert de Bièvres*. Non seulement la pensée se perd dans ce Paradis qu'est le processus primaire, mais aussi les corps et le groupe-corps clos, comme chez ces *Naufragés de la rue Providence* que réunit l'Ange exterminateur du film de L. Buñuel : cet ange est celui-là même qui monte la garde devant le rideau de flamme qui barre l'accès du Paradis perdu.

Il serait vain de multiplier les exemples, tant ce thème central compose nécessairement avec les représentations engendrées par les autres organisateurs psychiques. Le corps maternel est le paradigme fondamental de la représentation du groupe ; sa repossesion est aussi un des enjeux principaux de l'existence groupale.

Le corps marqué du groupe : la marque d'appartenance

Il n'est pas de groupe qui ne soit, comme le corps, marqué par le désir de l'autre, pour son identification et son identité. Il n'est pas de groupe sans image de marque. Telles sont les fonctions des signes, sigles et emblèmes dont il se pare, et qu'il reçoit le plus souvent du désir de son fondateur. Les baptêmes de promotion des nouveaux initiés instaurent chacun d'eux dans un ordre de référence symbolique, et les marques sur le corps ou le vêtement sont des signes d'appartenance et des signaux pour autrui de cette référence. Faire partie d'un groupe, c'est faire partie de tel groupe, qui possède un nom et des géniteurs dans le roman familial du groupe. Le groupe innommable, c'est précisément le groupe imaginaire.

Le groupe est un espace corporel qui reçoit son existence d'une marque, d'un marquage. L'étude des photographies de remise de médailles, des portraits de groupe hollandais et des images publicitaires est à cet égard riche d'enseignement. J'ai souligné plus haut que la spécificité des représentations publicitaires réside dans l'association d'un groupe, d'un objet et d'une marque ; redoublement d'identification spéculaire, par conséquent, puisque le groupe coïncide avec son objet, et celui-ci avec la marque : le groupe c'est l'objet-marque. La publicité groupale indique de manière exemplaire que le groupe n'existe que par l'objet qui l'adopte, qui le comble et qui le forme. Ce rapport est un rapport de séduction circulaire dans lequel le spectateur, candidat à la consommation incorporative, est renvoyé de façon équivalente d'un objet à l'autre, tournant ainsi dans le rond de l'imaginaire.

En voici deux exemples fournis par la publicité pour la bière et pour le vêtement. À l'intérieur d'un verre de bière est représenté l'intérieur d'un *living-room* dans lequel sont réunis des amis ; ils forment un cercle restreint, intime. Leur position dans l'image et leur attitude confirment ce que le texte énonce sur la base d'une opposition élaborée en mot d'esprit : « la bière est la plus chaude des boissons fraîches ». Chaude en effet est l'ambiance, chaleu-

reux est le groupe que réunit la bière et le feu de bois : la bière est le cœur du groupe cordial.

L'argumentation publicitaire présente le groupe comme une légitimation du boire entre amis ; boire est bénéfique au groupe puisqu'il le réunit. Boire seul, c'est boire une boisson mauvaise, sans cœur : c'est là l'unique transgression. Boire ensemble, en même temps, la même boisson, renforce au contraire la cohésion et l'unité du groupe doublement comblé par l'être-groupe et par l'objet qui l'origine en le justifiant : chacun semble satisfait puisque la pulsion orale est sublimée par sa consécration groupale. Le groupe est une bouche-sein et cette marque qui l'adopte est aussi ce qui lui donne son existence et son identité.

La mousse lactée de la bière qui réchauffe et réunit en rond est ce bon objet à incorporer, et qui incorpore, pour être comblé ensemble et fusionner dans le cœur-à-cœur. Boire la bière, c'est d'ailleurs aussi incorporer l'image même de l'être-ensemble : il n'y a que le groupe de la coupe aux lèvres, comme l'indique expressément le montage photographique.

La publicité groupale pour les vêtements comporte une remarquable série : celle des encarts et des affiches réalisés au début des années 1970 pour les blue-jeans Lévi-Strauss. Les grandes références mythiques ou picturales sont ici sollicitées : *La Noce* du douanier Rousseau, *La République sur les barricades* de Delacroix, *Le Sermon sur la montagne*. D'autres affiches sont organisées sur le thème de l'exclusion de l'étranger. La seule mention textuelle est la marque, cette marque du groupe uni (Mariage), triomphant (Barricades), promis à la béatitude (Sermon sur la montagne), identique et conforme à la norme (l'Exclusion). À la lettre, la griffe sur le vêtement est une marque de reconnaissance, comme dans les légendes de la naissance du héros. Le vêtement du groupe, sa peau, est le contenant, l'enveloppe de l'existence groupale. Hors de cette peau et des identifications « pellicules » qu'elle organise, pas de salut. Ces images publicitaires illustrent et confirment les propositions de Bion lorsqu'il dégage le concept d'hypothèse de base et établit que les groupes s'organisent selon le couplage (le Mariage), l'attaque-fuite (Barricades, l'Exclusion) et la dépendance (le Sermon). Selon mes propres hypothèses, je souligne ici le rôle organisateur que jouent l'image du corps et les fantasmes originaires dans les représentations du groupe : nous en vérifierons l'effet dans le processus d'appareillage psychique groupal.

Fondée sur une argumentation rationnelle différente, mais concourant aux mêmes sollicitations de l'inconscient, la publicité faite par une marque de vêtements pour enfants met en scène un groupe de six enfants, d'âge, de sexe et de « race » différents ; ils se tiennent par la main : « si tous les enfants du monde... » dit le texte. La ronde enfantine trouve son centre dans la marque du vêtement ; la marque réalise l'unité, la cohésion et l'égalité dans le groupe, elle est le lien unificateur qui voile et dissout les différences sociales, raciales et sexuelles. Les mythes majeurs de référence qui organisent la représentation sont ici deux mythes judéo-chrétiens : le mythe édénique, et la

nudité glorieuse est subsumée par le vêtement des innocents ; le mythe babélien, et la diversité des races et des langues se résorbe dans le groupe enfin réconcilié, unifié par la marque commune qui donne à chacun le vêtement qui convient à sa mesure, dans une Pentecôte mercantile.

Chez les cheminots photographiés lors des cérémonies de remise des médailles, l'image du groupe qu'ils forment et qu'ils découvrent dans leur journal est une galerie de miroirs reflétant le même et unique emblème : la médaille, signe à la fois individuel et collectif de la sollicitude de la mère-SNCF. La médaille rassemble et marque chacun dans son appartenance au groupe. Cette distribution équitable et régulière d'une partie de la Mère est un rituel d'incorporation ou de réincorporation de l'Idéal. Sur la surface du corps, sur le vêtement de cérémonie, au cours d'un rituel¹ qui requiert un strict conformisme des poses, des attitudes, des discours et des commentaires (ils sont toujours concis et objectifs, presque froids), est agrafé l'insigne, marque d'agrégation au groupe élu. De la même manière, mais pour des mobiles différents, les banquets des gardes civiques sont peints avec leur bannière-emblème, la gestion des régents et des régents est publiquement apurée dans une mise en scène de l'argent, marque d'appartenance et signe distinctif.

Le groupe-corps machinal

C'est encore au corps maternel que se réfère la représentation du groupe comme machine, corps machinal, simulacre ou machination²; le lexique groupal possède un vocabulaire (masse, rouages, pressions, enceinte, antenne, cellule) qui appartient au champ sémantique de la physiologie et de la physique. Dans certains tableaux de F. Léger (par exemple *Étude pour les constructeurs*, 1950, *Le Campeur*, 1954) des corps figés aux reflets métalliques composent un groupe humain qui se confond avec les rouages d'un univers industriel violemment coloré et mécanisé. Un roman de science-fiction de S. Lem, *L'Invincible*, représente un groupe d'humains transformés en limaille de fer qui s'agglutine en masse magnétique dès qu'un danger cosmique surgit.

La robotique n'inspire pas que des représentations romanesques ou picturales du groupe. Des modèles physiques et cybernétiques en ont été proposés, et d'abord par le fondateur de la dynamique des groupes, K. Lewin. Ses conceptions pourraient être rapprochées des recherches qu'à la même époque

1. Le rituel indique toujours l'archaïsme des structures psychiques et relationnelles auxquelles sont confrontés les membres d'un groupe.

2. D. Anzieu (1975) a exploré les dimensions de cette fantasmatique du groupe-machine, construite sur le même fantasme que celui du corps comme machine à influencer (V. Tausk) ou comme la forteresse vide (B. Bettelheim) chez le psychotique.

un Calder, avec ses Mobiles, effectuait. Le mobile est la représentation imagée de la théorie gestaltiste du groupe : toute modification dans la position d'un élément modifie l'équilibre structural de l'ensemble du groupe. Il y a sans doute dans cette représentation abstraite du corps machinal une représentation fondamentale de la groupalité. L'analyse des entretiens que nous avons eus confirme qu'il s'agit là d'une représentation centrale accomplissant une double fonction : défensive contre l'angoisse d'être absorbé-détruit par le groupe corps organique, et d'élaboration des angoisses paranoïdes et surtout dépressives. Dans les entretiens avec des étudiants et des adultes plus âgés, le seul type de groupe qui garantisse contre le fascinant risque fusionnel est l'équipe de travail conçue comme une mécanique groupale ordonnée, efficace, non émotive, réglée par le primat de la raison : un groupe contrôlé par un dispositif autorégulateur fiable, dont rêvent les expérimentalistes cybernéticiens. C'est à ce fantasme que les membres d'un groupe sont confrontés lorsqu'ils craignent que ceux qui sont supposés les protéger et les aimer, au contraire les persécutent avec leur pouvoir de les contrôler comme des cobayes dans une situation aseptisée. Ils dénoncent le groupe comme une machine de laboratoire, un ordinateur, une Cité totalitaire, un monde orwellien, un groupe « machinal », c'est-à-dire sans chair et sans désir.

Il est remarquable que seuls les préadolescents et les adolescents gravement perturbés dans leurs relations familiales et sociales, souvent prépsychotiques, dessinent un diagramme d'Euler quand nous leur proposons de dessiner un groupe. Les adultes auxquels le groupe fait peur, qui parviennent à peine à le représenter en mots, ou bien se taisent, ou bien insistent de manière clivée tantôt sur les aspects destructeurs du groupe-machine (destruction de soi et d'autrui), tantôt sur ce qu'un bon groupe pourrait apporter comme chaleur, douceur et protection contre la solitude et contre la « méchanceté sociale ».

LA FANTASMATIQUE ORIGINNAIRE

Le fantasme est l'émanation d'un sens ancré sur la sensation, le mouvement et la marque du corps. Toute représentation est dans un double rapport, d'allégeance et de rupture, au flux fantasmatique. La représentation du groupe est tributaire de ces fantasmes typiques qui concernent le corps quant à son origine, son sens et ses sens, quant à son destin et ses relations avec d'autres corps. Toutes les représentations du groupe comme un corps ou comme partie du corps sont connectées à un scénario fantasmatique à travers lequel le sujet se représente l'origine et le destin de sa conception, de sa naissance, de la sexualité, de la différence entre les sexes. Ces fantasmes originaires ont des propriétés groupales, en ce qu'ils articulent et représentent de manière à la fois individuelle et collective, personnalisée et anonyme, un ensemble cohérent et scénarisé de relations et de processus entre les objets psychiques, une organisation distributive et permutative de positions et de

valeurs polarisées par des oppositions pertinentes : désir-défense, intérieur-extérieur, absence-présence, passivité-activité¹.

Les fantasmes intra-utérins

L'étude de l'image du corps maternel comme organisateur de la représentation du groupe m'a conduit à souligner parallèlement le rôle organisateur des fantasmes intra-utérins. Ces fantasmes organisent, en réponse à la question de l'origine, les sensations relatives au corps du bébé inclus dans le corps maternel. Le groupe habite et nidifie dans cet espace prénatal, auquel il s'identifie par le double processus de la métaphore et de la métonymie. Le groupe est un utérus et un placenta nourricier (cf. *Rosa* de M. Pons), bon ou empoisonné, disposé à s'ouvrir, à rejeter ses membres-fœtus, ou à les maintenir dans une prison close : sur l'île, le bateau ou la citadelle.

Le groupe est l'île, l'isolat, la Thébaïde ou le désert². Il est *Cythère* que peint Watteau ou *Le Radeau de la méduse* que commémore Géricault. Il est l'utopie et l'uchronie de l'origine : l'espace local et le temps historique n'émergent que dans le drame de la séparation et de la perte de l'objet premier qui est l'habitat maternel.

De cette fantasmagorie du groupe comme matrice dérivent les représentations du groupe comme maison de peau, comme dans cette nouvelle de science-fiction de J.-G. Ballard (1962), *Les Mille Rêves de Stella-Vista*. Le groupe est représenté comme revêtu et, en chacun de ses membres, « conformé de la même peau ou du même vêtement ». La publicité, nous l'avons mentionné, développe essentiellement les aspects bons et désirables de la conformité à la matrice groupale : il s'agit d'en obtenir l'emblème, de s'identifier avec son objet et de demeurer en son sein. Le groupe de la publicité est à la fois matrice et sphère séductrice : comme les sirènes, il appelle à rejoindre la voix venue de la mer.

L'analyse des rêves apporte ici des indications précieuses sur cette représentation du groupe comme sein maternel, contenant et contenu d'un groupe. Un patient rêve qu'il se trouve au centre du cabinet de son analyste : se trouvent réunis en ce lieu des psychanalystes qui, disposés en cercle, sont chacun assis sur un fauteuil, c'est-à-dire une chaise percée. Le patient lui-même siège sur un « trône ». Il se sent honteux d'être dans une telle situation et angoissé à la pensée que les analystes, qui forment un groupe serré autour de lui et qui exercent sur lui une pression physique, vont l'expulser hors de la pièce. Sous le siège de son propre analyste un bébé sale et abîmé gigote et

1. Sur la structure groupale du fantasme originare, voir plus loin, chapitre 4, pp. 132.

2. Voir *L'Île* de R. Merle, *La Nef des fous* de K. A. Porter, *Les Copains* de J. Romains, *Le Désert de Bièvres* de G. Duhamel, *Huis clos* et *Les Séquestrés d'Altona* de J.-P. Sartre, *La Guerre des boutons* de L. Pergaud.

crie. Un autre analyste brandit un énorme stylo d'où coule un flot d'encre. Les associations faites par le patient autorisent à considérer qu'il s'agit là d'une scène d'accouchement par le siège, le groupe « d'analystes » figurant le sein-cloaque qui retient ou menace d'expulser des enfants-fèces.

Un autre rêve, fait au cours d'une session de groupe par un moniteur, représente un ensemble d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux rassemblés dans une piscine remplie d'eau tiède qui progressivement disparaît par des fissures et des ouvertures diverses. L'analyse du contre-transfert et de l'intertransfert¹ révèle que l'angoisse du moniteur était liée à sa crainte d'être prématuré et que le groupe ne lâche trop précocement les eaux amniotiques sous l'effet d'une trop vive pénétration de la parole déformatrice de l'équipe interprétante. Cet exemple montre l'intrication de la fantasmagorie originelle intra-utérine et de la scène primitive.

Ces aspects destructeurs, voire mortifères, du groupe-matrice-sein, sont développés à travers de nombreux romans, films ou essais : ici le groupe n'est plus un Paradis, mais un Enfer où l'on est enfermé, séquestré et mis à mort comme dans le film de Kittl, *La Route parallèle*, et celui de Buñuel, *L'Ange exterminateur*. On retrouve de tels fantasmes dans les thèmes contemporains de la critique violente contre l'institution « cannibale ». Il s'agit là de l'autre pôle du clivage de l'objet-groupe, dont l'aspect bon, tout-puissant et autarcique serait représenté par le côté « Robinsons Suisses » qui prévaut dans de nombreuses figurations du groupe, par exemple dans le roman de Duhamel, *Le Désert de Bièvres*, ou dans la plupart des dessins du groupe chez les enfants et chez les adolescents.

La fantasmagorie intra-utérine figure le désir de retour au ventre maternel pour fuir la réalité extérieure insécurisante et la défense opposée à cet impossible retournement. Dans les dessins, le groupe est représenté dans un monde clos : automobile, maison clôturée avec quelques ouvertures bien gardées, engin spatial, enceintes, grottes, souterrains : la famille est très souvent représentée comme persécutrice. On songe ici à l'élaboration de l'utopie et à la représentation du groupe utopique. L'utopie s'organise à partir d'une réalité persécutrice surgie du bouleversement consécutif aux changements profonds survenus dans le code social et culturel (Renaissance, XIX^e siècle, révolutions de la *beat generation* ou du Mai français). Campanella rédige sa *Cité du soleil* au cours de ses vingt-sept années d'incarcération dans les prisons de Naples. L'organisation spatiale, sociale et psychologique de l'utopie s'effectue pour reconstituer une enceinte protectrice contre le persécuteur partiellement externalisé. Comme dans la *Cité du soleil* ou dans *L'Utopia*, un cordon relie cependant le dedans et le dehors, faisant circuler au-dedans pour le contrôler ce qui ne parvient pas à être éliminé par projection au-dehors. L'organisation interne s'en trouve déterminée puisqu'il s'agit aussi de mettre

1. Sur l'analyse intertransférentielle, voir notre étude (1976a réélaboree en 1982c et 1994b).

dedans, dans un centre toujours menacé, les bonnes choses (la nourriture, les richesses) que des soldats ont sans cesse à sauvegarder. Tout y est réglé et obsessionnellement codifié, afin d'exercer collectivement un contrôle sur l'intérieur du corps utopien.

Les fantasmes de scène primitive

Les fantasmes de scène primitive sont des interprétations des rapports sexuels entre les parents, en ce que ces rapports constituent une énigme pour l'enfant. L'élaboration des théories sexuelles infantiles généralise en les rationalisant ces interprétations. L'enfant y est présent, ainsi que d'autres objets équivalents : bébés, pénis, fèces. Selon ces théories sexuelles infantiles, tantôt l'homme et la femme sont dotés d'un pénis, tantôt l'union sexuelle est une incorporation par la mère du pénis paternel et par le père du sein (sadisme oral ou cannibalisme), tantôt le père pénètre la mère par l'anus en l'agressant (conception sadique anale et sadomasochiste).

La fantasmagorie de la scène primitive organise la représentation du groupe comme coït ininterrompu entre « le groupe », figurant la mère, et les « membres du groupe » ou le leader. Les « membres du groupe » représentent ainsi à la fois, dans une figure combinée, la mère, le père inclus dans la mère et les enfants. Comme le disait une participante d'un groupe de formation : « le groupe est un *groupe* ». Si un couple s'en dégage, c'est de lui que sont attendus des prodiges, un salut, un messie, comme l'a noté Bion en formulant l'hypothèse de base du couplage. Les implications sexuelles, orales, anales, urétrales ou génitales sont toujours très importantes, et souvent niées, notamment dans la dimension du sadisme ou du masochisme, comme le montre le rêve de la piscine.

Le rêve d'un patient met l'accent sur l'angoisse suscitée par cette représentation : un groupe d'adolescents gravit une montagne et arrive à un lac d'allure assez sinistre. Soudain un serpent surgit de la rive et circule entre les membres du groupe, les menaçant. Tous sont figés d'effroi, car le serpent plonge dans le lac et revient sans cesse menacer les participants regroupés les uns contre les autres. Le serpent est tué par le patient, mais, à peine mort, il se transforme en chauve-souris qui attaque le groupe et le disloque. Le patient se réveille alors en sursaut, avec la pénible impression d'avoir les jambes paralysées. Les associations donnent à penser à ce patient que les groupes auxquels il appartient ne peuvent fonctionner que si ce danger – et le plaisir à le surmonter – est représenté dans les groupes. Tous les groupes dont il est membre ont été des groupes qui ont suscité chez lui une mise en scène analogue.

Le dessin de la figure 4, effectué par une fille de 10 ans et demi, illustre une représentation du groupe organisé par le fantasme d'une scène primitive à tonalité persécutrice : « trois hommes de loi accusent un couple de paysans d'avoir vendu du blé en fraude ». Le thème lui est fourni par la réminiscence

Figure 4. Dessin du groupe,
fille 10 ans



Figure 5. Dessin du groupe,
fille 10 ans, 2 mois.



Figure 6.
Dessin du groupe,
garçon 12 ans.

d'une lecture. Le groupe, inscrit dans un ovale, est le lieu où se trouve représentée l'accusation portée contre le couple parental : le mari, armé d'un bâton comme les hommes de loi, est derrière la femme, exposée à la revendication de l'enfant. Le dessin et les associations verbales permettent de décèler plusieurs composantes de la scène primitive : le vagin est représenté par le sac de graines (nourriture-semence) envié par l'enfant ; le père tient le bâton et se trouve derrière la mère ; les accusateurs possèdent des traits masculins (canne) et féminins (sac). Vendre du blé en fraude, c'est priver les enfants accusateurs de la jouissance ; c'est aussi donner un spectacle que l'enfant vit comme une transgression.

J'ai formulé l'hypothèse qu'un seul fantasme originaire n'est pas à lui seul organisateur de la représentation du groupe ; plusieurs fantasmes sont impliqués sur lesquels il arrive que l'un d'entre eux prédomine, soit au niveau de l'expression manifeste, soit au niveau latent et refoulé. Cette idée est très proche de celle émise par Bion, selon laquelle l'émergence d'une hypothèse de base dans un groupe ne représente que la partie visible de l'iceberg : tout comme une hypothèse de base en cache une autre, un fantasme en dissimule ou en occulte un autre.

Les fantasmes de séduction

Il s'agit là de mise en scène des avances sexuelles désirées et redoutées par le sujet qui les subit passivement. Les composantes sexuelles de la séduction sont les pulsions partielles exhibitionnistes et voyeuristes. La défense contre le désir d'être séduit s'organise sur le mode actif du faire voir pour qu'on fasse voir. Les connexions avec les fantasmes de scène primitive et de castration sont donc étroites et fréquentes. Le dessin d'une fille de 9 ans représente une scène de théâtre sur les planches de laquelle évolue un couple. L'homme invite les jeunes spectatrices à venir monter sur la scène avec lui pour jouer. Un garçon de 11 ans représente le groupe comme les spectateurs d'un chef doté d'un oriflamme gigantesque, et qui les attire par derrière. En voici un autre exemple : une patiente exprime le malaise intense qui l'a saisie au moment de lire un texte à haute voix devant un groupe large, lors d'une session. Elle se sentait terrorisée et coupable de ne pouvoir remplir la mission qui lui avait été confiée. Elle insiste longuement sur le fait qu'il s'agissait pour elle de lire, et non de parler spontanément, et que le groupe lui paraissait la regarder intensément de ses multiples yeux, la transperçant au point de la livrer transparente aux regards des participants. Elle fait alors le récit d'un rêve survenu le lendemain de cet incident : une horde de mères lapines séduisent leurs lapereaux mâles tandis qu'un énorme père lapin tente de s'accoupler avec sa propre fille et l'écrase dans le coït. Les associations qui lui viennent concernent un très violent émoi ressenti au moment où elle apprenait à lire, sur les genoux de son père. La pensée qui lui vient alors est que ses propres frères ont dû apprendre à lire, quant à eux, avec leur mère : une sorte de balance incestueuse est ainsi

définitivement établie contre ses propres sentiments œdipiens et, surtout contre le ressentiment supposé de sa mère, démultipliée en horde, à son encontre : lire en groupe équivaut pour elle à avoir un rapport sexuel avec le père et à encourir la réprobation de la mère. Le groupe est ici investi comme Surmoi maternel œdipien et comme imago terrifiante dont la bouche et l'oreille constituent les représentants d'objets partiels déplacés.

Les fantasmes de castration

Ils se constituent comme représentation et comme colmatage de l'angoisse suscitée par la menace de la perte du pénis ; ils forment une réponse à l'énigme de la différence des sexes. Ils s'organisent donc comme des scénarios différents chez la fille et chez le garçon. Le dessin du groupe d'un garçon de douze ans représente une scène de cirque : un prestidigitateur fait disparaître et apparaître à volonté un oiseau dont les autres comédiens veulent s'emparer. Une femme-tronc est représentée ; un phoque reçoit de Monsieur Loyal de merveilleux poissons. Les associations fournies par l'enfant confirment que la menace d'être châtré par le père tout-puissant est corrélative de l'investissement génital et de la réactivation du complexe d'Œdipe. À l'adolescence, cette réactivation est aussi un recours au complexe d'Œdipe ; ces mouvements sont accompagnés d'une régression vers les stades antérieurs du développement pulsionnel et d'une affirmation de choix d'objets hors du champ de la famille.

Deux dessins du groupe illustrent cette évolution : le premier (figure 5, p. 72) est effectué par une fille aînée de dix ans : un groupe, disposé exceptionnellement en ligne, « fait la ronde » : garçons et filles se passent de main en main « un petit objet » ; le jeu consiste à se passer l'objet sans qu'il soit découvert. L'identification de la dessinatrice à un garçon aux cheveux bouclés va de pair avec son rejet d'une petite fille coquette bien qu'elle dise vouloir, quand elle sera grande, des fillettes aux cheveux longs.

Le dessin d'un préadolescent caractériel de douze ans (figure 6, p. 72), représente un groupe restreint d'abord, puis un groupe large qui devient une manifestation d'étudiants, dit-il, ou un troupeau de « moutons ». Le premier rang, composé de dix personnes multipliées à l'infini en rangées spéculaires, donne cette impression de foule, dans laquelle le dessinateur est perdu, sans visage, anonyme (« Moi »). Les personnages qui n'ont ni pieds ni mains, défilent devant un chef énigmatique, idéalisé et absent, qui regarde du haut d'un balcon la foule tournée vers lui. Une rangée de voitures, dont l'avant est déchiqueté, enserre la foule. La famille dessinée par ce garçon est strictement hiérarchisée ; les personnages dont l'attitude est rigide sont très distants les uns des autres : le père a le bras déformé afin de ne pas entrer en contact avec la mère. Dans le dessin du groupe, même hiérarchie, mais les contacts sont plus rapprochés quoique sans échanges physiques réels. Le sujet se représente caché dans la foule qui le protège contre le père castrateur. Le groupe-

foule lui permet d'échapper à la menace par une régression dans un lieu qui, bien qu'incertain, apporte cependant une relative sécurité.

LES COMPLEXES FAMILIAUX ET LES IMAGOS

J. Lacan a désigné jadis (1938) les complexes du sevrage, de l'intrus et d'Œdipe comme les facteurs inconscients qui sont à la base de la vie familiale. Ces complexes fonctionnent comme des organisateurs du développement psychique et se caractérisent par un nœud de forces contradictoires : dans le complexe du sevrage, le sein est à la fois souhaité et refusé par l'enfant.

L'imgo est une représentation inconsciente qui, fonctionnant comme une entité paradoxale, organise des images et des pensées. L'imgo première, qui correspond au complexe du sevrage est l'imgo du sein maternel. Dû à Jung, le concept d'imgo désigne, selon Laplanche et Pontalis (1967, p. 196), un prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui ; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial. Laplanche et Pontalis précisent que le complexe, notion voisine de celle d'imgo en ce que l'une et l'autre ont trait au même champ des relations de l'enfant avec son entourage familial et social, désigne l'effet sur le sujet de l'ensemble de la situation interpersonnelle ; l'imgo est un schème imaginaire acquis, un cliché statique à travers quoi le sujet vise autrui : elle est une survivance imaginaire de tels ou tels participants (imgo maternelle, paternelle, fraterne) de la situation familiale et sociale.

Les dessins du groupe, les protocoles des tests projectifs, la publicité, la peinture et le roman fournissent de nombreux exemples pour illustrer la capacité des complexes familiaux et des imagos à organiser les représentations du groupe. L'imgo du sein et le complexe du sevrage sont les organisateurs de ce rêve d'un patient qui se représentait une grappe d'enfants se tétant les uns les autres : l'un d'entre eux cherchait avec angoisse à échapper aux morsures des autres.

Le groupe communiant aux mêmes nourritures est un des thèmes les plus fréquents de la peinture religieuse ; nous en avons donné un exemple encore à propos de la publicité du groupe buvant de la bière. Le complexe de l'intrus et l'imgo fraterne organisent la représentation du groupe des Égaux, des groupes des frères ennemis (*La Guerre des boutons* ou *Sa Majesté des mouches*) ou réconciliés dans un pacte qui assure une égale possession de la mère (cycle du Graal et des Chevaliers de la table ronde). Comme le notait D. Widlöcher à propos de l'omniprésence banale des fantasmes originaires dans l'organisation du dessin chez l'enfant, les représentations du groupe trouvent dans les complexes et les imagos des motifs de variations infinies.

Le complexe d'Œdipe a cependant un statut à part parmi les organisateurs. Il est, d'une part, ce qui rend possible l'accès à la structure symbolique de la représentation en obligeant à un détour par rapport à l'immédiateté de l'image ; il est, d'autre part, une organisation élaborée tardivement dans la psychogenèse ; son aspect progressif se double d'une fonction de défense, souvent de surface, contre les angoisses et les désirs que supportent les structures les plus primitives du complexe. Comme tout complexe, le complexe d'Œdipe en cache d'autres, qui, en profondeur, organisent la représentation du groupe et, nous y viendrons plus précisément par la suite, le processus groupal ainsi que les relations qui s'y nouent. Cette fonction organisatrice de la représentation œdipienne peut se vérifier dans de nombreuses œuvres culturelles, comme dans les productions psychiques individuelles. Le roman de R. Merle débute par le meurtre du capitaine ; tout s'enchaîne ensuite selon le scénario freudien : enlèvement des femmes, lutte des clans, pacte, nouveaux meurtres, repas totémiques... Un autre roman de marins, *Ouragan sur le Caine*, s'organise autour de l'élimination du vieux chef paranoïaque et incapable. La femme, c'est à la fois la mer et le bateau.

La geste héroïque du groupe prend naissance dans ce désir œdipien de conquérir le groupe-mère et d'y supplanter le Vieux, l'ordre établi, le pouvoir. Toute l'œuvre romanesque de Giono, comme l'a noté J. Chabot (1974), est une geste groupale œdipienne. Et l'étude des portraits des gardes civiques donne à penser que les *Banquets des milices* ne font rien d'autre que de commémorer une sorte de repas totémique.

Arrêtons-nous un instant devant ces tableaux : nous savons qu'à l'époque où ils sont peints correspond la désagrégation des gardes civiques. Les gardes sont les héros et les représentants de la victoire des Provinces-Unies contre l'Espagne et le pouvoir papiste : la fête commémore ce double triomphe. Lors du banquet, toutes les restrictions imposées par « l'obéissance rétrospective » sont libérées. Chaque fois qu'une menace de désintégration du clan fraternel apparaît – et cette menace touche l'existence des anciennes fraternités – le repas totémique permet l'assimilation des forces de l'Ancêtre et soude l'unité du groupe, reconstitue son Idéal du Moi sous le patronage déculpabilisant des Saints-totem, vestiges de l'ancien culte catholique. Les porte-bannières – strictement soumis au célibat – portent la marque de la puissance acquise ; ils ne participent pas aux repas. Ils respectent ainsi, aux yeux de tous, le double tabou engendré par le sentiment de culpabilité envers la figure paternelle : mettre à mort le totem et avoir des rapports sexuels.

Telle pourrait être l'organisation œdipienne de ces représentations. Mais, à travers ce scénario, se développe une autre scène : c'est à la rivalité fraternelle et à l'imgo du sein que nous renvoyent ces représentations, notamment à leurs aspects angoissants et culpabilisés. C'est à l'envie, à la dislocation et à la haine que nous sommes alors confrontés. La représentation œdipienne, dans son contenu et plus encore dans sa forme et sa fonction, assure ici une protection contre de telles angoisses.

Peut-on dire que le complexe d'Œdipe joue toujours le rôle organisateur qu'on lui attribue si volontiers dans le contenu, le processus ou la forme de la représentation du groupe ? Le fait que des complexes plus primitifs soient sollicités plus souvent dans la représentation du groupe, et plus encore dans le processus groupal lui-même, devrait nous rendre attentif à cet effet de surface, qui est sans doute à l'œuvre dans le mythe « scientifique » freudien de la horde primitive.

L'analyse comparée de la représentation de la famille, en fonction de quoi le complexe d'Œdipe prend d'abord un sens, et de la représentation du groupe pourrait sans doute apporter une réponse plus précise à cette question.

Complexes familiaux et imagos comparés aux représentations du groupe

Comment caractériser le rapport entre ces « nœuds imaginaires » constitués dans les premières relations intersubjectives de l'enfant et leurs effets d'organisation dans la représentation du groupe ? L'hypothèse que je souhaitais mettre à l'épreuve dans les années 1966-1968 était la suivante : le groupe est représenté à travers les relations constituées au sein du groupe primaire qu'est la famille. Cette hypothèse se doublait d'une considération sur la structure, le processus et les fonctions des groupes eux-mêmes : je supposais donc que le groupe mobilise le principe de répétition des relations d'objet infantiles ; que sa structure libidinale est celle des identifications ; que son processus est régi par la nature des conflits et des angoisses vécus et élaborés dans le groupe familial.

Je ne tenais cependant pas cette répétition pour une simple reduplication ou pour un pur reflet ; je la considérais comme une tentative de transformer et de créer de nouveaux rapports intrapsychiques et de nouvelles relations interpersonnelles et sociales. Dans certaines conditions adéquates, comme celles définies par les groupes de formation ou de psychothérapie, les manifestations transférentielles vécues et interprétées constituent le moteur de ces transformations.

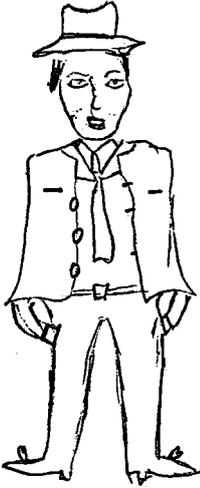
Cette idée que le groupe assure, par rapport à l'expérience familiale, une fonction régulatrice et de réalisation des désirs insatisfaits dans la veille, c'est-à-dire dans l'enfance, est tributaire de la thèse énoncée par D. Anzieu en 1966 : le groupe est le lieu de la manifestation des représentations refoulées, des affects réprimés, il est un rêve. Régi par le principe de plaisir, il est aussi soumis à la censure qui déguise l'objet du désir grâce aux mécanismes primaires du déplacement, de la condensation, de la figuration symbolique. Avant d'être une scène de la réalité groupale où chacun, assigné à une place nécessaire pour la réalisation du rêve, devient un acteur, le groupe est une représentation psychique.

Les dessins de la famille et du groupe chez l'enfant, l'analyse des tests projectifs et des entretiens avec les étudiants m'ont permis de discuter ces

hypothèses. L'analyse du dessin du groupe m'a d'abord confirmé la valeur euristique et clinique de celui-ci ; dans la mesure où il s'apparente davantage que le dessin de la famille au dessin libre, il constitue un excellent révélateur du rapport à la famille. Il en dévoile les structures et les conflits, à travers la représentation de formations de l'inconscient souvent censurées dans le dessin de la famille.

Voici d'abord quelques caractéristiques générales du dessin de groupe : certains thèmes sont marqués par la prédominance de certaines organisations fantasmatiques selon l'âge et le sexe : à dix ans, les fantasmes de castration sont fréquemment les organisateurs de la représentation du groupe chez les garçons (crainte de la mutilation) et chez les filles (peur de ne pas être reconnue et recherche du pénis). À partir de douze ans les fantasmes de scène primitive et les fantasmes intra-utérins sont plus fréquents, et l'on observe une ébauche de ce qui caractérisera les dessins des adolescents de quinze ans, la recherche encore timide dans le groupe de personnages de leur âge, mais de sexe différent, et surtout de héros extrafamiliaux auxquels ils puissent s'identifier. Les activités et la composition des groupes varient aussi : les groupes sont unisexués chez les garçons de dix ans, bisexués (50 %) chez les filles du même âge et chez les garçons (75 %) de douze ans ; ils sont de nouveau unisexués (75 %) chez les garçons de quinze ans. Jusque vers douze ans, les personnages ont le même âge que l'auteur du dessin, garçon ou fille ; à la préadolescence, ils sont plus âgés. La quasi-totalité des enfants et des adolescents donnent spontanément un nom au groupe qu'ils dessinent, en le désignant par son activité ou par l'objet qui mobilise les rapports entre les personnages. Ceci rappelle la dénomination du groupe dans la publicité, la photographie et le portrait. La plupart des groupes représentés sont en train d'effectuer une tâche, un jeu, ou de vivre une aventure ; l'action est relatée avec intérêt. Au contraire, les dessins de la famille sont, par comparaison, plus figés et moins actifs, quel que soit l'ordre de réalisation des dessins.

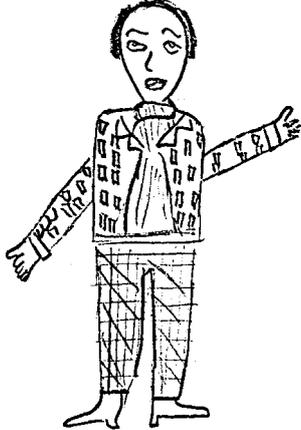
D'autres traits constants apparaissent à l'analyse des dessins d'enfants de dix-onze ans : par rapport à l'hétérogénéité de la famille, le groupe est représenté comme un ensemble de semblables, de même sexe, de même taille et de même âge ; le groupe est figuré en cercle, ou demi-cercle, resserré, alors que la famille est représentée en ligne (figures 7 et 7bis) ; les dessins du groupe comportent un environnement, un cadre, des objets plus précis et plus détaillés que les dessins de la famille, et ce cadre facilite l'expression des affects : cinq fois plus fréquents dans le groupe que dans la famille, ces objets, agressifs ou sexuels, servent à des activités ludiques et sportives. L'unité de lieu et d'action est aussi plus fréquente dans le groupe que dans la famille (la différence est statistiquement significative) ; la famille est représentée comme inhibitrice, contraignante, dévitalisée, figée (les personnages y posent comme pour une photographie), lieu du travail scolaire ou domestique, alors que dans le groupe prédominent l'activité, le loisir, la liberté des poses et des attitudes. Les relations interpersonnelles y sont plus fréquentes,



Mon Père
+ fort
- Gentil
- Heureux



Ma mère
- forte
+ Gentil



Mon frère
+ heureux



① + fort

② - Gentil
- Heureux

③ Moi
- fort

④ + Gentils
+ Heureux

⑤

Figures 7-7 bis. Dessin de la famille et du groupe, garçon 13 ans.

directes, nuancées, diversifiées (amour, haine, mort, ambivalence) et disposent d'une méditation symbolique à travers les objets et les personnages représentés.

Ces quelques traits remarquables appellent un commentaire d'ensemble. En comparaison de la famille, le groupe est une réplique de celle-ci et il s'en distingue par une spécificité. Réplique par certaines similitudes formelles et surtout par l'organisation fantasmatique commune qui se déploie en deux versions. Dans le groupe se trouvent compensées toutes les limitations imposées par le cadre familial : à la différence de ce qui est figuré dans le dessin de la famille, l'enfant exprime en les déplaçant dans le dessin du groupe ses affects, il a recours aux symboles, il homogénéise et active les relations interpersonnelles, il se valorise lui-même, il transforme le groupe en une autre famille où prédominerait le principe de plaisir, entre égaux, où la réalité se modèlerait sur le rêve. Le groupe est un ensemble uni, resserré, homogène et fermé, où l'on s'entend bien : s'y dessine l'accomplissement d'un désir insatisfait dans la famille, représentée défensivement comme une juxtaposition d'individus sans relations. Dispersée, morcelée, la famille est figurée comme l'antigroupe, ou plutôt comme son négatif. Le groupe que l'enfant représente résulte de l'angoisse que la famille ne soit cassée. Telle pourrait être l'une des origines du fantasme de la casse qui apparaît fréquemment dans les groupes de formation ; il s'agit là d'un fantasme doublement articulé dans sa référence à la famille et à la formation. Dans les dessins du groupe, le danger de la casse est rejeté à l'extérieur du groupe, dans la mesure où celui-ci ne suffit pas à apaiser l'angoisse de ressentir la famille disloquée par les attaques fantasmatiques de l'enfant contre l'une ou l'autre des imagos parentales ou fraternelles. Inversement, le groupe est l'antifamille, ou plutôt son négatif ; la spécificité du groupe, tel qu'il est représenté et vécu, est de faciliter et d'offrir la recherche d'appuis identificatoires et d'objets pour échapper à la famille ou amorcer un détachement d'avec elle. À cet âge, dix-douze ans, nous avons donc affaire à une sorte de répétition générale du passé et à une préfiguration de l'avenir qu'aura à vivre l'adolescent. Ainsi, dans le groupe dessiné, l'enfant trouve une autre place, plus valorisée, que celle qu'il occupe dans la famille ; il se valorise dans son autoportrait ou dans les personnages – ses semblables et égaux – auxquels il s'identifie. Absent ou terne dans la famille, l'enfant dans le groupe est un héros conquérant ou un poète conquis par un héros. Ses égaux composent son compagnonnage héroïque, où se résout la rivalité fraternelle dans la quête partagée de l'amour et de l'exploit, dans le combat d'équipe contre l'ennemi extérieur¹.

Cette réalisation de désirs d'amour et de haine n'est possible dans le groupe que dans la mesure où l'enfant projette sur ses personnages des

1. On songe évidemment à la juteuse pertinence du roman de L. Pergaud : *La Guerre des boutons*.

imagos familiales. Les processus par lesquels s'effectue une telle transposition sont le déplacement, qui est à l'origine de certaines similitudes entre les deux dessins (identité de nombre, ressemblance entre les personnages), la condensation, qui donne lieu à des images construites à partir de plusieurs sources familiales, et la symbolisation, que dénote dans le groupe la présence de nombreux objets libidinaux et agressifs.

Mais la réalisation de désirs est soumise à l'action de la censure et des mécanismes de défense. Ceux-ci s'expriment dans le dessin de la famille par l'inhibition des affects et des mouvements qui portent les personnages les uns vers les autres : l'aspect rigide, statique du dessin, la configuration linéaire des personnages, la stéréotypie, la dispersion de l'activité en rendent compte. Dans le dessin du groupe, la censure semble intervenir « après-coup », c'est-à-dire après l'assouvissement imaginaire du désir, en particulier des désirs de vengeance, et de façon plus directe, elle agit à travers les hachures, les griffonnages, les masques, les surveillants qui contrôlent le jeu et énoncent des interdits.

On peut ainsi formuler l'hypothèse que, du point de vue de l'expression des conflits familiaux, le dessin du groupe apparaît comme un instrument d'élaboration des moyens mis en œuvre pour résoudre ces conflits. Il est révélateur des symptômes familiaux et des modalités de résolution des conflits ; d'où son intérêt clinique.

L'analyse des représentations du groupe chez les étudiants en psychologie confirme plusieurs de ces observations et précise l'articulation entre les relations familiales – spécialement les imagos parentales – et les représentations du groupe.

Pour la plupart des étudiants, l'imago maternelle suscite la crainte, la fascination et la culpabilité. La vive agressivité orale que nous observons chez plus de la moitié des étudiants peut rendre compte de leur quête d'un absolu et de leur angoisse d'être détruits ou de détruire ; les étudiantes ont peine à s'identifier positivement à l'imago maternelle, les étudiants à s'en détacher.

L'imago paternelle est généralement valorisée, défensivement idéalisée : le père a déçu, il est absent, inaccessible, persécuteur. La quête commune est celle d'un père sur qui prendre appui, force et modèle, d'un couple parental différencié, uni et sécurisant.

La représentation du groupe chez les étudiants est caractérisée par deux traits dominants : *primo*, la translation sur le groupe de la compulsion à réparer les imagos familiales, en particulier les figures parentales ; le groupe est représenté comme reproduisant les conflits d'identification qui caractérisent la grande majorité des sujets ; *secundo*, la représentation du groupe comme lieu, ambivalent, de la réalisation des fantasmes d'union-fusion entre ses membres : les désirs sous-jacents sont ceux d'un retour à l'union avec la mère (c'est-à-dire de s'incorporer dans le groupe vécu comme corps maternel), et de la réalisation de l'union égalitaire dans la fratrie.

C'est pourquoi le groupe est représenté comme le théâtre des manifestations pulsionnelles, à la fois bonnes et mauvaises, créatrices et destructrices. Il suscite attrait et rejets violents. Dans la mesure où il est le support projectif des désirs les plus archaïques (satisfaction orale plénière, inclusion intra-utérine, unification indifférenciée, jubilation de la consommation mutuelle par le regard, toute-puissance sexuelle) il est, en tant que fantasme, protection contre des angoisses primitives et objet même de ces angoisses : y prédominent la peur d'y étouffer, d'y être mis en pièce, d'y exploser, la crainte que le groupe ne détruise l'autre et soi, la crainte d'y être vu et de s'y manifester dans ses failles, celle d'être dépossédé par des intrus, d'être déçu, frustré, rejeté. On comprend alors que si le groupe est investi de tels désirs, active de tels fantasmes, il est aussi représenté par la moitié des étudiants comme échouant dans ses tâches et dans l'établissement de relations capables de tenir compte de la réalité et de la transformer.

Il n'est guère étonnant, dès lors, que le groupe soit vécu comme recelant un danger proportionnel à ce qu'il réveille comme désirs interdits ; il est alors représenté sous le signe de la coercition, de l'arbitraire exercé par l'autorité, sur laquelle sont projetés les attributs paranoïdes du Surmoi. Il ne peut être que paralysant, inefficace, impuissant, au regard même des irréalisables désirs qu'il suscite : ce thème domine chez plus de la moitié des étudiants.

Le groupe est un champ clos : il est fermeture du champ des relations par rapport à un extérieur décevant, frustrant, menaçant ; c'est en son intérieur que se résolvent, dans l'imaginaire, les insatisfactions majeures qu'inflige la défaillance des autres, ceux de la famille notamment, à recevoir et à donner l'amour : le groupe est représenté tantôt comme incorporation plénière au sein-phallus maternel, tantôt comme agrégation à la fratrie toute-puissante narcissique. Le groupe est encore enfermement dans une « enceinte », clôture protectrice contre l'extérieur, contre le débouché vers une histoire : on le veut précisément sans histoire(s), sans conflits, mais aussi sans devenir, étale, intemporel. Et ce désir effraie dans la mesure où il porte la mort et la destruction de soi dans cette enceinte. On voit que les fantasmes dominants qui structurent les images du groupe sont ceux du retour, vital et mortel, à la matrice. C'est dans ce fantasme que s'articulent les angoisses du sevrage, de la pénétration de l'intrus et de la castration.

Il semble ainsi se confirmer que les représentations du groupe sont, dans leurs contenus et dans leurs fonctions, construites sur le modèle des fantasmes originaires et à travers les termes du scénario et des prototypes familiaux intériorisés. De ce point de vue, comme nous le notions à propos du dessin du groupe et de la famille chez l'enfant, les représentations du groupe sont comme une surface projective du vécu. À travers les références à la famille, à la fratrie et à l'école font surface les relations d'objets les plus primitives qui, amplifiées, fonctionnent comme des organisateurs spécifiques de la représentation du groupe.

L'APPAREIL PSYCHIQUE SUBJECTIF

Les analyses proposées jusqu'ici ont laissé apparaître les liens que les organisateurs fantasmatiques, imagoïques et complexes entretiennent avec l'image du corps. La représentation du groupe comme figuration de l'appareil psychique (ou de parties de cet appareil) est, elle aussi, apparue à travers les résultats des enquêtes sur le dessin, la photographie, le roman, la peinture et les réponses aux tests projectifs. C'est ce dernier type d'organisateur que nous voudrions présenter : la représentation du groupe s'élabore à travers « l'obscur connaissance » des composantes et du fonctionnement de l'appareil psychique subjectif.

Mon hypothèse est que nous avons une connaissance subjective de ce que Freud a décrit comme appareil psychique dans sa métapsychologie, et que cette connaissance endopsychique est celle d'un groupe internalisé. Cette hypothèse est centrale pour l'analyse que je propose du fonctionnement groupal et des processus du groupe : je pense que l'organisation de la représentation du groupe comme appareil psychique rend compte à la fois de la structure groupale de certaines formations psychiques et du processus groupal comme construction d'un appareil psychique imaginaire¹.

Plusieurs exemples viennent témoigner pour l'hypothèse du caractère organisateur de l'appareil psychique subjectif dans les représentations du groupe : la représentation qui fut donnée des « groupuscules » dans la presse française en mai-juin 1968 a fait de ceux-ci des représentants d'un « Ça » tantôt destructeur, tantôt libérateur d'énergies récréatives (et parlantes), en lutte contre des « Surmoi-institutions », garants de l'ordre et des idéaux, donc répressifs, et contre des « Moi-groupes » élaborant de pseudo-compromis au nom tout à la fois de la réalité sociale, de la raison, de l'ordre et des exigences du cœur et du ventre.

Les *Groupes* de J. van den Bussche sont construits comme figuration du pré-Moi corporel, encore fusionné et cherchant ses limites et ses différenciations internes. *L'Embarquement pour Cythère* est une figuration du groupe comme représentant de la libido, alors que *Le Radeau de la Méduse* dramatise la lutte contre la pulsion de mort contre laquelle se défend et s'organise tout le groupe des naufragés et dont les représentants l'environnent de toute part : au loin apparaît le salut, la délivrance. Dans le roman de W. Golding, *Sa Majesté des mouches*, deux sous-groupes antagonistes s'opposent tantôt comme le Moi et le Ça, tantôt comme la pulsion de vie et la pulsion de mort. La représentation du groupe comme scène de l'affrontement des pulsions transparaît dans les enquêtes menées auprès des adultes et des étudiants. Il existe ainsi, dans la représentation, des groupes organisés par les relations entre les instances de la seconde topique, ou par la prévalence de l'une d'entre elles, comme si le groupe tout entier en était la personnification.

1. Sur l'appareil psychique groupal, voir la troisième partie de cet ouvrage, pp. 185-249.

Le groupe comme figure héroïque

Une des représentations les plus répandues du groupe comme représentant une instance psychique est celle qui fait du groupe une figure du Moi héroïque. Les corrélations de cette représentation avec les autres organisateurs de la représentation du groupe comme corps, scénario fantasmatique originaire, imago ou complexe familial, apparaîtront d'emblée dans le rêve suivant : un patient rêve d'un groupe d'amis qui traversent une forêt foisonnante et broussailleuse sur un chemin blanc et rectiligne. Un des membres du groupe interdit que l'on quitte ce chemin, un autre menace toute la troupe des plus graves ennuis si la promenade est poursuivie. Ce chemin est un chemin de retour vers un lieu inconnu qui mobilise la quête du groupe. Le patient se représente agissant par l'intermédiaire de son meilleur ami qui, après avoir consulté une carte géographique, s'informe du chemin à suivre auprès du bûcheron propriétaire de la forêt. L'ami exhorte alors d'aller plus avant, en dépit du danger, car des choses merveilleuses les attendent, mais ils doivent d'abord boire un café-filtre dans une auberge. Le récit s'arrête là.

L'analyse de ce rêve, qui possède de nombreux caractères du rêve typique du groupe héroïque, nous conduit à penser que, dans la chaîne associative groupe-forêt foisonnante-toison du sexe maternel, le groupe est à la fois le sexe féminin, le pénis et le ventre de la mère, dont le contenu est l'objet de la quête. Il est aussi une représentation de l'appareil psychique du patient : la forêt et son contenu figurent l'objet de la pulsion ; les membres interditeurs représentent le Surmoi, le patient se représente dans le Moi et l'Idéal du Moi de son ami et du groupe, support de l'identification héroïque. Le café-filtre est la figuration condensée du philtre d'immortalité (en défense contre le caractère mortifère de la quête), de l'excitation sexuelle et de la vigilance du Moi.

Un nombre considérable de romans, de films et de récits sont organisés par l'un ou l'autre de ces caractères typiques qui appartiennent à la représentation du groupe comme figure héroïque : romans scouts du type « Signe de piste » (par exemple *La Bande des Ayacks*), romans pour enfants (ceux, par exemple de la série écrite par E. Blyton : *Club des cinq* et *Clan des sept*), thème des copains, des patrouilles perdues (*La 317^e Section* de P. Schœndörfer, *La Patrouille perdue* de John Ford, *Amère Victoire*, *Un taxi pour Tobrouk*, etc.), des équipes de pionniers (le western en offre maintes épopées, mais aussi le roman : *Vol de nuit* de Saint-Exupéry), des groupes en situation accidentelle d'isolat et de confinement (ainsi *Le Vol du Phénix* de R. Aldrich), des groupes de résistants et de militants (*Marie-Octobre*, de J. Duvivier). La liste n'est évidemment pas exhaustive¹.

1. Dans cette liste devraient aussi figurer *Le Paradis des pilotes perdus*, *Lifeboat*, *La Montagne sacrée*, *Aguirre ou la colère de Dieu...*

Comme dans le rêve de l'exploration de la forêt, comme dans le film de J. Borman, *Délivrance*, dont le thème est proche par plus d'un aspect de ce rêve, la plupart de ces représentations mettent en scène un groupe composé soit de préadolescents, soit d'adolescents, soit d'adultes se trouvant dans une situation qui provoque chez eux une régression réadolescente. Ces types psychologiques centrés sur l'adolescence sont essentiellement liés au projet héroïque : non seulement en raison de la régression que des circonstances externes (accident, exploration) ou internes (fuite de la société et de la famille, repli volontaire) imposent aux membres du groupe, mais aussi et d'abord parce que l'adolescence est précisément l'âge des identifications héroïques, des exploits et de la quête, des régressions et des élaborations psychosociales correspondantes.

Avant de présenter quelques aspects de l'image du groupe comme figure héroïque, il convient de distinguer entre le compagnonnage héroïque, thème de nombreuses représentations mythiques où le héros est une figure individualisée sur un fond de groupe, et l'héroïsme groupal qui fait participer l'ensemble du groupe à la geste mythique : différente est alors la représentation du groupe dans l'*Odyssée* ou les *Évangiles*, et dans le cycle des Chevaliers de la table ronde, l'expédition des Argonautes ou les Actes des Apôtres. Une seconde distinction s'impose encore ; elle concerne le statut positif ou négatif du héros groupal : certaines représentations sont soit des critiques de l'héroïsme groupal soit des figurations malheureuses du groupe voué à l'échec et à la mort (*La 317^e Section*, *La Patrouille perdue*) : la prévalence de la pulsion de mort condamne le groupe à être le jouet d'un destin implacable, de l'absurde, de l'arbitraire. Ces groupes meurent de n'avoir pu répondre à l'énigme de la Sphinge (*La Route parallèle*) ou d'avoir été égaré par l'idéal mégalomane d'un père défaillant et impuissant (*Amère Victoire*). Cependant toutes ces représentations participent à la geste héroïque du groupe, dont elles dévoilent le sens. D'autres productions romanesques ou théâtrales manifestent au contraire une représentation anti-héroïque du groupe : *Le Dîner en ville* de C. Mauriac, *Le Silence*, *Le Mensonge et Isma* de N. Sarraute en fournissent quelques échantillons.

Structure de la geste du groupe héroïque

La structure commune aux représentations du groupe héroïque peut être dégagée à partir des éléments principaux constituant l'armature du mythe du héros, comme l'a notamment établi O. Rank dès 1909. Ces éléments comprennent des moments typiques sur lesquels les différents mythes et représentations insistent à des degrés variables.

- Un premier élément de la représentation héroïque concerne la gestation et la naissance du groupe héroïque : tantôt il s'agit de la naissance du groupe lui-même (groupe-objet), tantôt du groupe figuré comme lieu d'une naissance héroïque ; le groupe est gestant-gesté, contenant-contenu : ainsi dans *Le*

Désert de Bièvres, un personnage, Justin, figure la matrice originelle du groupe qui lui-même deviendra le lieu fabuleux d'une nouvelle naissance personnelle et sociale pour les sept compagnons de la nouvelle Thébaidé. Ce lieu maternel bon, échappant à l'ordre de la société mauvaise est en fait un lieu d'autarcie et d'autogénération, puisqu'il s'agira de vivre par soi-même et pour soi-même, d'échapper par là à la loi du travail et de la réalité sociale « extérieure ». L'origine illustre que revendiquent, comme tout héros, les compagnons du Désert, est à la fois celle d'une Utopie, la Thébaidé, et celle de la Corporation aristocratique des artisans du livre. Ces référents illustres constituent une négation de la détermination de soi et du groupe par la génération, une brèche dans le destin représenté par le déterminisme social et une affirmation de l'autogénération. Dans le roman de J. Romains, *Les Copains* ont pour modèle originel le groupe divin magnifié dans une « Trinité en sept personnes » : ils sont Dieu recomposant la création d'Ambert et le Diable la destruction d'Issoire. Dans *La Guerre des boutons*, c'est à propos des parents que s'échangent les invectives entre les Velrans et les Longeverne, tout comme le trésor des ancêtres mobilise, pour leur longue marche à travers les épreuves initiatiques, les compagnons nains de *Bilbo le Hobbit*, héros du roman de Tolkien.

- Le secret sur l'origine et le projet définit un second élément de la geste héroïque du groupe. Ainsi dans *Les Copains* : le secret de leur projet d'attaque et de glorification groupale les isole d'abord pour les maintenir unis entre eux. Le lien unifiant des « pérítani » de *L'Île* est le meurtre gardé secret du capitaine, secret qui scelle le pacte entre les meurtriers. Le secret des Longeverne, dans leur lutte contre les Velrans, est celui de leur trésor caché dans la cabane. Comme l'illustrent le rêve du groupe explorateur et le conte de Grimm, *Les Sept Souabes*, une des fonctions du secret est de maintenir occultés vis-à-vis du regard extérieur, représentant du Surmoi, cette faille (cette faute) et le désir inavouable du trésor qu'elle contient, qu'elle dénonce et qu'elle révèle en même temps au désir de l'autre, au rival. L'identification mutuelle, pour la possession de ce trésor et dans la faute de le désirer, scelle la cohésion d'un groupe mis, dès lors, en demeure de conserver intact celui-ci et de masquer celle-là.

- Des événements redoutables préludent à la naissance du groupe, tout comme dans le mythe héroïque, des oracles ou des prophéties généralement menaçantes pour le père justifient que l'enfant soit abandonné, exposé dans un univers hostile, qu'il mène une vie cachée, subisse une mort apparente dont il sera sauvé avant d'affronter la série des épreuves qui le feront renaître et reconnaître. Dans la geste groupale, ces événements redoutables sont présents : la maîtrise des jeunes chanteurs de *Sa Majesté des mouches* échoue sur une île à la suite d'une catastrophe aérienne ; les navigateurs de *L'Île* inaugurent leurs aventures par le meurtre du capitaine, se cachent, puis cherchent refuge et abri dans l'île où d'autres catastrophes leur surviendront. Si les prophéties du somnambule sont de bon augure et favorable aux *Copains*,

c'est que la version du groupe héroïque que propose J. Romains fait l'économie de cette phase d'occultation du héros. Le ton est différent chez G. Duhamel : l'arrivée dans la maison du désert est toute empreinte de défense maniaque contre les sinistres préfigurations des épreuves et de l'échec ultérieurs. Nous avons affaire ici à une règle générale : tout groupe, à un moment ou à un autre, est un radeau de la Méduse jeté à la dérive ; l'attente d'un salut passe par l'exposition préalable à la mort, comme dans le film de L. Buñuel, *L'Ange exterminateur* dont le titre primitif était *Les Naufragés de la rue Providence*. Certains sont, face à ce destin, actifs, raisonnables et méconnus : c'est le sort du groupe conduit par Ralph dans le roman de W. Golding. D'autres s'abandonnent à leurs pulsions destructrices et ne sont sauvés qu'*in extremis* par la « bonté » d'une providence : c'est le sort du groupe dont le chef est Jack, et ce sera finalement celui de tous dans *Sa Majesté des mouches*.

Tous les groupes héroïques sont soumis à cette phase de clôture, de marginalisation et de rupture d'avec l'environnement extérieur. Cette retraite, volontaire ou imposée, est une période d'initiation qui prélude à celle de la mise à l'épreuve : elle est économiquement nécessaire au reflux narcissique, sur le groupe et sur ses membres, des énergies pulsionnelles mobilisées pour l'accomplissement héroïque ultérieur. Nous avons eu l'occasion d'analyser la régression qui accompagne cette phase comme étant typiquement celle que vivent les adolescents et les participants de groupes de formation intensifs ; ces groupes sont le théâtre de phénomènes régressifs et constructifs analogues ; on y décèle, dans cette phase de « réadolescence », le resurgissement du désir d'être héroïque dans un groupe de héros (Kaës, 1973a).

- À la période d'occultation et de régression du groupe succède celle des épreuves et des affrontements décisifs qui transforment celui-ci en héros. Les exemples abondent dans tous les romans auxquels je viens de me référer : chasse, castration symbolique, tempête, lutte contre la nuit, terreur que suscitent tour à tour les masques, la bête, le monstre et, finalement, une partie du groupe lui-même dans le roman de W. Golding ; travaux herculéens, maladies, blessures physiques et morales, combat contre la machine et la poussière dans le roman de G. Duhamel.

Au cours de ces épreuves, le groupe a affaire à deux sortes de monstres : selon le type d'angoisse psychotique prédominant, il s'agit tantôt de la nature hostile, bestiale, morcelante, qu'elle soit interne (le groupe lui-même est un monstre) ou projetée à l'extérieur (les romans de Golding et de Tolkien sont exemplaires à cet égard) ; tantôt il s'agit de monstres mécaniques, robotiques, anéantissant toute tentative pour l'homme et pour le groupe de contrôler ses propres productions, qui, de bonnes, se transforment en mauvaises : ce type d'angoisse dépressive prédomine dans le roman de Duhamel. Dans les représentations du groupe, la monstruosité est un attribut du groupe lui-même : le groupe s'affronte lui-même dans ses propres parties terrifiantes en ce qu'elles sont pour chacun la projection de leurs pulsions létales et de leurs représenta-

tions destructrices. Symbolisé comme Hydre, Méduse, Argus, ou personnifié comme cannibale, bouche, machine et machination, le groupe, dans cette période de l'épreuve, se divise contre lui-même dans une multiplication spéculaire de la projection sur lui-même des pulsions et des objets mortifères. mais dans le même temps, il procède à sa réunification interne en restaurant ses Idéaux, le plus souvent sur le mode maniaque de la fête et de l'exaltation de son omnipotence. Le conte des *Sept Souabes* en fournit une claire illustration.

- L'épiphanie du groupe, tel que l'épreuve en héros le change, est la cinquième phase de la geste héroïque. Elle est faite de son triomphe dans la lutte contre le monstre, auto-exaltation, auto-reconnaissance le plus souvent : le discours final de Bénin, à la fin de l'épopée des *Copains* est, à cet égard, exemplaire de toutes les épiphanies du groupe héroïque, moment de ce que D. Anzieu a défini comme celui de l'illusion groupale. On la retrouve dans *Sa Majesté des mouches*, *La Guerre des boutons*, *L'Île*. Différent est *Le Désert de Bièvres* : le roman est ponctué par une épiphanie festive toute provisoire ; la lutte maniaque contre l'angoisse dépressive est une tentative qui aboutira malgré tout à l'échec final et, au lieu de l'apothéose, l'apocalypse et la rage destructrice prédomineront. Mais, dans cette épiphanie malheureuse, le groupe du *Désert* aura accompli sa fonction prophétique jusque dans l'échec de son projet ; on peut la reconnaître dans la leçon pessimiste et amère que Duhamel donne à la fin de son roman. Le groupe du *Désert*, comme tous les groupes héroïques, prétendra alors à la mission salvatrice qui devient dans le mythe un des attributs du héros sauvé ; dans le cas du *Désert*, il s'agira seulement de préserver le héros malheureux de l'illusion autarcique, car d'une manière générale, la mission salvatrice du héros, individu ou groupe, est la conséquence directe de son épiphanie et de sa victoire sur la mort.

Il peut alors être offert à l'imitation et au culte du commun des mortels, tel le groupe des Bourgeois de Calais. Ce sont ces groupes que le portrait ou la photographie transfigurent en héros : commandos militaires, équipes de sauveteurs, groupes de médaillés du travail ou de retraités, équipes sportives, anciens guerriers ; ceux-là même dont l'existence et l'identité sont menacés de désintégration s'ils ne survivent en héros reconnus et célébrés.

Pour aboutir, aujourd'hui, à l'épiphanie héroïque, il n'est plus nécessaire que l'exploit soit extraordinaire. L'héroïsation du groupe dans la publicité s'effectue à travers une banalisation de l'exploit : porter tel blue-jean, boire telle bière, fumer telle marque de cigarettes, revêtir tel sous-vêtement. La vertu salvatrice du groupe héroïque est transférée à l'objet fétiche en ce qu'il figure une appartenance et emblématise une « corporation ». Mais l'intuition mythique continue à être exploitée et elle demeure efficace : le héros n'est tel qu'en étant porteur d'un signe qui le fait reconnaître comme sauveteur et comme exemplaire. Dans le mythe héroïque publicitaire, seules les deux caractéristiques initiales du mythe héroïque (origine illustre et exemplarité) subsistent : toutes les autres phases ont été estompées.

• Initié, reconnu, salvateur, le groupe se perpétue et s'immortalise en exemplarité : il devient Académie. Les *Copains* ont atteint le Panthéon, tout comme par le martyr les Bourgeois de Calais ont mérité le Musée et l'Histoire, les Apôtres la fondation de l'Église et le salut éternel. Le groupe héroïque devient ainsi une sorte de « polytope » identificatoire pour formation d'autres communautés toujours mobilisées par la quête exaltante. Il se maintient dans sa légende par la célébration rituelle, le repas totémique, la commémoration.

Car dans le désir héroïque d'être-groupe et d'être-en-groupe, il s'agit toujours d'échapper aux limites et à la contingence immédiate de l'histoire ; ou d'aboutir à une réalisation exaltante de soi, jusqu'à devenir Dieu ; ou de s'élever hors du commun et de s'ériger telle une idole éternelle (cf. le désir d'être Dieu dans *Les Copains*, le phénomène de « l'envol » dans *Le Désert de Bièvres*). Il s'agit encore de rompre avec le passé et ses mutilations, ses failles et ses fautes, de conquérir une terre, de promouvoir un espace ou un temps nouveau, ou de prendre possession, à travers la lutte contre les dangers monstrueux qu'il recèle, d'un corps inaltérable et immortel, dont la figuration première est celui de la mère : le groupe en est une postfiguration en même temps qu'une promesse. Cette variété des manières d'être-en-groupe atteste une pluralité d'expression et de visée dans le désir héroïque. Mais il me paraît constant que tout groupe héroïque est à la fois figure œdipienne et corps maternel : il porte en lui-même sa propre conquête.

La geste héroïque du groupe fournit des modèles globaux ou partiels d'organisation des groupes, qu'il soient « réels » ou « artificiels », c'est-à-dire construits à partir d'un artifice méthodologique, comme le sont les groupes thérapeutiques et les groupes de formation. Qu'aucun groupe ne fonctionne sans au moins une référence mythique à une geste héroïque groupale, et non seulement individuelle, est une hypothèse que nous avons maintenant de sérieuses raisons de mettre à l'épreuve¹.

1. Il est probable que l'expédition de l'*Alcali* menée à des fins scientifiques par un anthropologue mexicain, est sous-tendue par de telles représentations héroïques. En mai 1973, cinq hommes et six femmes, de nationalité, de situation sociale et de culture différentes, la plupart mariés mais partant sans conjoint, ont embarqué sur un radeau, l'*Alcali* (« la maison sur l'eau »), pour traverser l'Atlantique. Le but scientifique de l'expédition est d'étudier les comportements humains en situation de groupe clos et d'isolement, et dans des circonstances difficiles et éprouvantes. Cette tentative reprend, dans sa version mythique, l'épopée de Thor Heyerdahl, dans ses deux expéditions sur le radeau de papyrus, Ra, en 1968 et 1970. À côté du motif scientifique de ces deux expéditions (montrer que la traversée de l'Atlantique, de l'Afrique vers l'Amérique, était possible deux millénaires au moins avant C. Colomb), Heyerdahl a voulu montrer que sept hommes de races, de nationalités et de caractères différents étaient capables de s'entendre pour survivre dans un espace restreint, sur ce fragile radeau de papier battant pavillon de l'ONU. Le projet héroïque du groupe est manifeste dans cette exaltante entreprise.

REMARQUES SUR LES ORGANISATEURS SOCIOCULTURELS DE LA REPRÉSENTATION DU GROUPE

L'étude de la geste héroïque du groupe peut être conduite selon deux perspectives d'analyse. La première est celle des organisateurs psychiques : il s'agit alors de prendre en considération le rôle organisateur de l'idéal du Moi, des identifications héroïques, des relations d'objet, du complexe d'Œdipe, des fantasmes de dévoration et d'omnipotence qui régissent l'agencement des places et des relations à l'intérieur du groupe représenté. La seconde est celle du modèle d'ancrage social de la représentation du groupe, dont la fonction est de doter tout groupe qui se constitue d'une « histoire » préalable (une sorte de roman du groupe, au sens du *Familienroman*), et d'un principe d'organisation. L'organisateur social de la représentation du groupe dans le conte des frères Grimm, *Les Sept Souabes*, est probablement un mythe d'origine celtique : il propose un modèle de groupalité structuré par la quête d'un objet commun et par des relations égalitaires : on pense ici au cycle du Graal et aux Chevaliers de la table ronde.

Les organisations socioculturelles de la représentation du groupe peuvent être ramenées, en l'état actuel des recherches que nous avons menées avec D. Anzieu, à trois.

- Nous distinguons un *modèle d'origine chrétienne*, qui organise les représentations et les pratiques groupales les plus courantes dans notre aire de civilisation. Ce modèle se constitue à travers la représentation mythique du groupe des Douze Apôtres, compagnons, disciples, témoins et représentants du Christ. Le groupe des Douze, tel que les Actes des Apôtres en contient le récit, est un groupe religieux, constitué par la vocation de ses membres à l'appel de Jésus et par la confirmation de l'Esprit-Saint. Le groupe est structuré par deux représentations-but : celle d'une mission (évangélique) vis-à-vis de l'humanité et celle d'un témoignage personnel et communautaire attestant la vérité salvatrice révélée par son fondateur. Le groupe requiert de ses membres une adhésion à cette vérité révélée et un renoncement – une conversion – aux liens qui, jusqu'à la vocation, ont été établis avec l'environnement familial et social du disciple.

Le christianisme romain a porté à un degré de structuration rigide ce type d'organisation pyramidal qui régit l'Église catholique. Il a aussi promu, en divers moments de son histoire, le retour aux sources de la communauté apostolique primitive du premier siècle, instituant un modèle de groupalité ancré dans la tradition biblique (les douze tribus d'Israël, les douze pierres du Temple) et apocalyptique (les douze étoiles de la couronne de Marie). Ce modèle a été projeté dans l'avenir de son histoire, par la vie conventuelle notamment, à travers ses différentes versions et ses renouvellements contemporains.

Lorsque la chrétienté s'est désagrégée à partir du XVIII^e siècle, les idéologies sociales et politiques ont hérité de ce modèle : la démocratie bourgeoise et jacobine, le syndicalisme démocratique, certaines utopies socialistes ont

fourni des versions différentes de ce même modèle d'organisation collégiale et pyramidale. La descendance de ce modèle peut être retrouvée dans de nombreuses représentations picturales ou photographiques du groupe (*Le Sermon de la montagne* dans la publicité des blue-jeans Lévi-Strauss) ou dans des romans comme *Le Désert de Bièvres*. Il est probable que des connotations religieuses de ce type sont impliquées dans des formes sociales de pratiques formatives, comme les « séminaires » de formation.

- Un second *modèle de groupalité est d'origine hébraïque*. Proposé par la Bible, il organise les relations entre un Dieu unique (Yahweh) et le peuple qu'il se constitue et qui est fréquemment désigné comme sa fiancée. Sur celle-ci veille, pour la maintenir dans la droiture et la pureté, différents personnages, porteurs de la parole divine et gardien du pacte d'Alliance inauguré par le Sacrifice d'Abraham et confirmé par la révélation de la loi (*Tora*) au Sinaï.

Dans ce modèle, l'opposition fondamentale qui structure les relations est celle des tribus et du peuple : les premières sont fondées sur la consanguinité et elles ont à leur tête un patriarche, le second est rassemblé dans l'unité par la parole prophétique. Le rassemblement (*Kibboutz*) du peuple transcende la rivalité fraternelle des tribus divisées après l'installation des Hébreux en Canaan et leur sédentarisation. Le rôle des prophètes de Yahweh est de veiller à la pureté de la foi dans le Dieu unique, de sauvegarder les règles de vie, les institutions et le culte ; il est surtout de préserver le peuple élu de la tentation idolâtre et de toute contamination par les populations indigènes ou par les cultes orientaux. La figure du Roi va réaliser l'harmonie entre la communauté humaine et les exigences de fidélité à son Dieu du peuple, toujours tenté et séduit par les idoles. Le modèle du groupe se caractérise par l'idéal de constituer un ensemble autonome défini par son Dieu, une terre et une langue (ce qui sera réalisé notamment au cours de la période des Juges et de la royauté, avec des organisations sociales et religieuses spécifiques).

Cette structure de groupe s'oppose, d'une certaine manière, au modèle chrétien, organisé par la mission évangélique tournée vers l'extérieur. L'organisation groupale hébraïque-judaïque est au contraire centrée sur le groupe lui-même : sur le maintien de l'unité spirituelle et du rassemblement territorial du peuple ; sur l'approfondissement de la sagesse et de la connaissance du Livre, notamment lorsque se constitue, après l'Exil et sous l'influence du prophète Esdras, de petits groupes (*yashivots*) conduits par des Scribes et des *rabbi* (maîtres) enseignant à des disciples. Le petit groupe des apôtres du Christ se constituera sur ce modèle et rompra avec lui.

- Le troisième *modèle est d'origine celtique*. Il s'articule avec un mythe dont les différentes versions sont repérables dans les légendes de l'Expédition des Argonautes et celles de la quête des Chevaliers de la table ronde. Ce mythe développe un modèle groupal de héros égaux, organisés en démocratie strictement horizontale ou en modèle d'autogestion. Il s'agit là aussi d'un fantasme d'autogestation : le groupe est une figuration sociale où les imagos

parentales et la fratrie entretiennent des rapports d'équivalence et de permutation. Il s'identifie à son objet rond, autodéterminé, auto-originé. La résurgence de ce modèle depuis mai 1968 signale la lutte que ce modèle entretient contre les deux modèles de référence précédents.

Cette esquisse mériterait un approfondissement et elle appelle sans doute une formulation d'hypothèses plus précises. Quoiqu'il en soit, ces modèles fournissent un cadre de référence pour situer d'autres modèles sociaux de la représentation et de l'organisation groupales : notamment, le modèle du Procès, de l'Inquisition et de la Conjuration que j'ai tenté d'articuler avec la figuration psychique du groupe comme Archigroupe¹. Dans cette perspective, l'analyse des systèmes utopiques, notamment ceux de Hobbes, More, Campanella, Fourier, Cabet et Owen et contre-utopiques (Huxley, Orwell) mériterait une place de choix.

COMMENTAIRES

Le groupe impensable

Les auteurs d'une enquête menée en 1961 par l' Afap avaient souligné la difficulté pour les sujets interviewés de formuler des représentations du groupe : ils en concluaient que le groupe n'est pas une notion vécue, intégrée, opérante, qu'il n'y a de « vécu » que l'interindividuel, et que les relations sociales ne s'expriment pratiquement jamais en termes de groupe. Ils notaient que la difficulté même d'exprimer ce qui est vécu dans les relations sociales se manifeste par un emploi massif d'expressions stéréotypées et générales qui signalent la mise en œuvre de mécanismes de défense contre l'affect associé à l'expérience, contre l'implication du sujet dans le vécu des relations : déni, projection, idéalisation, mise à distance. Le recours au stéréotype aussi bien que la mise en œuvre de tels mécanismes assurent une double conformisation de la représentation aux normes sociales et aux pressions psychiques internes. Grâce à ce double processus, la régulation des conflits est assurée au niveau représentationnel.

Ils concluaient que les personnes interviewées avaient tendance à définir les relations et les problèmes de relations sociales non en termes de groupe, mais en termes de relations interindividuelles. Lorsque l'idée du groupe vient à s'exprimer, notaient-ils, elle s'oppose à celle d'individu, alternant leurs qualités et leurs propriétés. Le groupe est contrainte, limitation personnelle, « prison », « huis clos » comparé à la liberté, à la spontanéité, à l'expansion de l'individu. Inversement, si le groupe est représenté comme moyen et

1. Dans cet ouvrage, chapitre 5, pp. 165-182. J'ai engagé après la rédaction de cet ouvrage plusieurs recherches sur l'utopie et son rapport au groupe.

acteur de la réalisation d'un désir, c'est par rapport à l'impuissance de l'individu. Dans l'ensemble, la représentation dominante laisse transparaître la crainte que le groupe ne soit le lieu d'un danger, d'une menace à l'encontre de l'existence et de l'unité individuelle.

Les observations que j'ai faites lors d'entretiens menés en 1967-1968 sont proches de ces résultats : mêmes difficultés à verbaliser les représentations de groupe, même présentation clivée d'un groupe totalement « bon », protecteur, réparateur, créatif, chaleureux, et d'un groupe extrêmement « mauvais ». Comme dans l'enquête de 1961, le groupe apparaît fragile, éphémère, instable, dominé par le hasard et la fatalité. Il est le lieu des divisions, de la contrainte et du mensonge : chacun y porte un masque, au contraire de la spontanéité et de la sincérité qui prévalent dans les relations interpersonnelles choisies librement.

Les groupes sont cependant reconnus dans leur utilité : s'il est faible, l'individu est dépendant, soumis à l'injustice et à l'insécurité ; le groupe protège, rend fort, médiatise les rapports entre les individus et la société. L'idée qui prévaut est que le groupe n'existe comme utilité qu'en fonction des avantages qu'il procure à l'individu ou des justes contraintes qu'il exerce sur lui. Mais, pour l'essentiel, le groupe ne saurait être que destin et nécessité.

Rares sont ceux qui expriment à son endroit une attente positive : dans ce cas, le groupe est représenté comme un régulateur de tensions et de conflits de désirs, il est le creuset d'une créativité inaccessible à l'adulte et à l'individu isolé, il est le lieu possible du recouvrement d'un amour demeuré insatisfait, il protège contre la solitude et consolide les liens attaqués par le travail et la vie urbaine « mauvaises ».

L'interprétation de ces entretiens pose plusieurs questions : il n'est pas toujours possible de repérer à quel niveau d'élaboration se situe ce qui est exprimé dans de telles représentations. La représentation est dans un double rapport d'allégeance et de rupture, tantôt élaborative et tantôt défensive par rapport au fantasme. Ce qui est exprimé n'est pas l'expression directe du « vécu » ; au contraire, une relation d'articulation et de différence s'instaure entre le vécu et la représentation. Cette différence est due au travail de la représentation qui s'effectue à travers le déplacement, la condensation et la figuration symbolique destinés à franchir les barrières de la censure. Dans ce travail, les formations socioculturelles déjà constituées jouent leur rôle, qui est de faciliter ou d'empêcher le passage des formations de l'inconscient vers des modèles socialisés de représentations et de fournir des adhérences, des ancrages ou un accréditement aux formations inconscientes.

L'analyse conduite à partir des tableaux, des mythes ou des romans m'a convaincu que la représentation de l'objet-groupe concerne, dans ses formes les plus anciennes et primitives, un préobjet maternel phallique : au contraire, les représentations les plus secondarisées et les plus fréquentes réfèrent le groupe à une organisation œdipienne ou à un modèle familial. J'ai déjà discuté de cette fonction défensive de la représentation à propos de la « mise

en avant » du complexe d'Œdipe dans de nombreuses représentations de groupe, y compris dans le mythe freudien de la Horde primitive.

Une autre question posée par l'interprétation des représentations dans les entretiens est de savoir si l'attribution de qualités négatives au groupe relève du clivage ou d'une formation réactionnelle défensive contre des désirs dont la satisfaction est recherchée et menacée dans les groupes : s'incorporer et incorporer, aimer et être aimé. L'aveu de ce désir fait à un tiers peut valoir pour certains sujets dévoilement d'une faiblesse infantile.

La possibilité de penser le groupe et d'en donner une représentation verbale suppose l'existence d'un cadre et d'un modèle de référence psychologiquement et socialement acceptables, l'analyse des images du groupe-corps m'en a convaincu. Dans les entretiens, le groupe n'est pensé qu'au prix d'une transformation de l'objet fantasmatique en un objet manipulable et familier : le groupe de travail, l'équipe fonctionnelle dont l'activité est socialement valorisée, le groupe d'amis, les « relations » réglées par l'ordre de la raison¹. Le refoulement infantile éloigne toute autre représentation, à l'exception de celle de la famille, le plus souvent de la famille idéalisée comme une Sainte-Famille, ou comme une Horde.

Les difficultés qui surgissent pour que s'expriment les représentations du groupe pourraient peut-être rendre compte des obstacles épistémologiques rencontrés dans l'objectivation de la connaissance des groupes. Aussi longtemps que la perception et la conceptualisation du groupe se trouvent grevées par des représentations inconscientes et des affects liés à cet objet, l'infiltration fantasmatique voile, déforme, opacifie, rend séduisante ou terrifiante la connaissance du groupe.

La solution la plus fréquemment envisagée pour résoudre les difficultés relationnelles dans les groupes est, dans la théorie psychosociologique lewinienne, de recourir à la démocratie. J'adhère à ce projet volontariste. Mais je dois admettre que ce qui s'impose le plus fortement dans la représentation du groupe, c'est de recourir à la ruse, à la force et à la manipulation vis-à-vis d'autrui, ou de rêver d'un groupe où ces recours n'existeraient pas. De telles solutions sont commandées par l'intensité des craintes paranoïdes que suscite le groupe imaginé comme Hydre, Méduse, Pieuvre, Argus. De même, les tentatives faites pour débloquer les relations de leur charge émotionnelle impliquent une négation de l'affectivité et la « peur de casser la machine ». Cette dévitalisation du groupe et des relations interpersonnelles laisse apparaître l'idée que si le groupe est tellement dangereux, c'est qu'il réactive des

1. Le différenciateur sémantique indique que les distances les plus faibles entre Groupe et les autres concepts sont Société et Travail. L'idée sous-jacente, confirmée par les entretiens, est que le groupe est une nécessité inéluctable de notre société (1967), et que le groupe n'a de légitimité qu'à être un groupe de travail (ou d'amis). Au prix de cette transformation, les aspects positifs du groupe sont exprimés trois fois plus souvent que les aspects négatifs.

pulsions libidinales et agressives, et les désirs les moins acceptables pour l'ordre psychique et social : « en groupe, l'individu devient irresponsable, il ne réfléchit pas, il se comporte de façon subjective, sans lucidité, il porte sur les autres des jugements non fondés » me disait-on dans un entretien. Les analyses de Le Bon et de Freud sur la foule trouvent ici un écho dans ces représentations pessimistes du groupe : le groupe ne peut être, pour l'inconscient, qu'une foule, une femme saoule et dangereuse, livrée à ses impulsions terrifiantes, tant qu'un chef et un ordre rationnel ne la dominent pas. Mais s'agit-il d'une représentation inconsciente ou d'une position idéologique ?

La pensée verbale et le concept ont pour base psychologique la capacité d'établir une communication avec soi-même et les autres.

La pensée verbale est « une communication interne au moyen de symboles-les mots » écrit H. Segal (1970, p. 694). Cette remarque rend compte d'une des difficultés intrapsychiques à penser le groupe, c'est-à-dire à établir une communication symbolique avec les fantasmes et les objets inconscients. Le corps, c'est-à-dire le corps de la mère, est le support des identités de perception, et non des identités de pensée. L'impossibilité de penser le groupe, c'est corrélativement l'impossibilité de le représenter comme lieu marqué par la pulsion de mort. Cet innommable trouve sa voix, dans les groupes, à travers la construction idéologique qui fait du groupe un corps doté d'esprit.

Les fonctions psychiques et sociales de la représentation du groupe

Si de solides résistances épistémologiques maintiennent le groupe comme impensé, il reste que les représentations qui en sont proposées constituent une rupture par rapport au vécu et au fantasme inconscient. Quelles sont les fonctions psychiques et sociales de la représentation du groupe ?

Quant aux fonctions psychiques, je suppose qu'une représentation-but (Freud) organise le cours et les relations des pensées ; cette représentation-but, inconsciente, est le *noyau organisateur* d'un réseau de représentations qui s'exprime selon des modalités variables et qui s'intègre dans une structure plus ou moins cohérente. La représentation assure ainsi plusieurs fonctions psychiques : elle rend présent l'objet perdu, elle assure la défense contre l'absence de l'objet, mais aussi la réparation de celui-ci lorsqu'il a été fantasmatiquement ou réellement endommagé. La représentation permet l'intégration des conflits intrapsychiques en rendant possible leur figuration et leur transformation vers le champ des échanges symboliques. Sous l'effet des processus secondaires, la représentation assure une relative cohérence des pensées et des conceptions de l'univers. Elle accomplit enfin une fonction identificatoire à travers les identifications mutuelles qu'elle rend possible.

Le caractère social d'une représentation ne se définit pas seulement par un critère quantitatif, lorsque l'on considère son extension dans une collectivité, ni par un critère de production dès lors qu'on l'analyse comme l'expression

d'une formation sociale, mais aussi par un critère fonctionnel, si l'on tente de saisir sa contribution propre dans le processus de formation des conduites et des communications dans un ensemble social (Moscovici, 1961).

Le point de vue que j'ai développé en 1968 dans mon étude sur les *Images de la culture chez les ouvriers français* m'a conduit à mettre l'accent sur la fonction de repère identificatoire que remplissent les représentations sociales.

La pertinence de cette perspective a été confirmée par l'analyse des représentations du groupe dans la publicité, la photographie et le portrait. Non seulement tout groupe est fondé par une représentation emblématique de son objet identificatoire, mais aussi cette représentation partagée assure les identifications communes à un même objet : elle accomplit une fonction analogue à celle du leadership. Cet emblème transnarcissique délimite les frontières de l'appartenance au groupe et les relations intergroupales.

La représentation est dite sociale en ce qu'elle assure la possibilité de la communication et des échanges. Elle est un noyau d'identification pour les membres du groupe qu'elle différencie du non-groupe caractérisé par une représentation antagoniste. À ce niveau, les fonctions psychiques de la représentation ne sont pas dissociables de ses fonctions sociales.

Des genres cognitifs dans la représentation du groupe

Plusieurs questions demeurent ouvertes, notamment celle du rapport entre le mode d'expression de la figuration et les caractéristiques de l'objet représenté : quelles contraintes lient les contenus et les modalités de la figuration au genre et au style cognitifs de la représentation iconique, littéraire ou verbale ? L'objet-groupe « accroche-t-il » plutôt telles adhérences inconscientes chez celui qui les produit et chez celui à qui elles sont destinées, selon la forme et le style de représentation qui lui est donné ?

Les informations que j'ai rassemblées au cours de mes recherches permettent de proposer un début de réponse à ces questions. Il existe des différences remarquables dans les formes de la représentation et dans les contenus représentés.

Le groupe représenté dans le dessin, la sculpture, la photographie, la peinture et l'image publicitaire est figuré sur un axe synchronique ou paradigmatique. Il s'agit d'une image à insérer dans un discours encore inarticulé par le spectateur. La figuration iconique soutient une fonction spéculaire destinée à fonder l'identification et l'adhésion, à représenter l'idéal, à fournir une marque de reconnaissance et un signe de regroupement. Ce type de figuration mobilise essentiellement l'image du corps, elle présente une réalisation achevée du fantasme : les places sont assignées, les jeux sont plus ou moins faits. Au contraire, dans le roman, le film, le conte, le mythe, le groupe est représenté dans une figuration diachronique ou syntagmatique. Dans ce style de représentation, le scénario et le processus, et non l'image, sont privilégiés. La figuration iconique correspond pour ainsi dire aux pensées du rêve, tandis que

la figuration discursive est proche de l'élaboration secondaire d'un rêve. L'objet-groupe figuré dans les représentations iconiques est le plus souvent doté de caractéristiques positives et, à l'exclusion de la peinture contemporaine, il est essentiellement la figuration d'un groupe-corps unifié. Les représentations discursives sont plus nuancées, le clivage et l'ambivalence y affleurent sans cesse.

Il est probable que les représentations iconiques du groupe sont organisées par des relations à des objets plus archaïques et à des structures plus anciennes que celles qui organisent les représentations verbales. Le résultat des entretiens confirme ces données et celles de l'analyse étymologique et sémantique : la notion de groupe est rarement et tardivement conceptualisée. Les recherches menées auprès d'enfants et d'adolescents confirment la prévalence et la précocité de la représentation figurative iconique (dessin ou modelage du groupe) sur la représentation verbale. L'ensemble de ces recherches, dans la mesure où elles parviennent à atteindre ce qu'il en est des investissements affectifs et des fantasmes sous-jacents à la représentation de l'objet-groupe, indique que le groupe constitue un support privilégié de la représentation du rapport le plus primitif à un ensemble organisé d'objets psychiques : il n'est pas étonnant, dès lors, que les traits les plus fondamentaux de cette représentation s'expriment dans un registre préverbal.

COMMENTAIRES DE LA PREMIÈRE PARTIE

A relire cette première partie, je suis frappé par l'effort déployé pour mettre en œuvre une méthodologie multidimensionnelle, comme s'il fallait, pour explorer cette terre inconnue, m'assurer par cette approche de ne rien perdre de la connaissance de l'objet qui devait constituer la base de mon modèle : l'hypothèse que les groupes sont organisés par des représentations inconscientes dont la structure est agencée comme un groupe « interne ». Il est probable que cette accumulation des points de vue m'a aussi servi à prévenir des critiques qui ne manqueraient pas de survenir du côté des analystes trop enclins à considérer que « hors la cure » point de salut, ou peu disposés à prendre le risque de croiser les données de la recherche psychanalytique avec celles d'autres disciplines ; du côté des psychosociologues qui regardaient avec réticence les pratiques cliniques « hors laboratoire ». Dans les années qui précédèrent la publication de *l'Appareil psychique groupal*, je me trouvais dans un espace frontalier, tiré entre ce que j'avais appris des seconds et ce que je recevais désormais des premiers. Je voulais ouvrir des passages entre des disciplines et entre des objets, sans avoir à emprunter les chemins de contrebande et sans me laisser surtaxer par les droits de douane.

LE CROISEMENT DES MÉTHODOLOGIES

Il reste de toute cette démarche une double approche méthodologique : l'une est centrée sur les représentations du groupe communes, partagées, socialisées par le travail de symbolisation qu'accomplit la culture ; les voies d'accès les plus efficaces à cette époque étaient celles que la psychologie sociale des groupes et des représentations sociales avait ouvertes. L'autre approche est centrée sur les représentations intrapsychiques du groupe, saisies dans leur subjectivité, et ici la voie d'accès la plus précise était celle que proposait la psychanalyse. Le problème était de faire fonctionner un système d'interprétation des données issues de la première méthode à partir des hypothèses proposées par la seconde. Je ne suis pas sûr d'y être parvenu avec une rigueur suffisante. Pour ajouter à la complexité, je dois dire que

j'attendais de la recherche psychanalytique sur les groupes des hypothèses plus précises pour interpréter les processus et les contenus des représentations sociales. Plus tard, mes recherches sur l'utopie et sur l'idéologie ont bénéficié d'une approche méthodologique plus congruente.

Les outils dont je disposais rendaient possible un double accès à la représentation du groupe : comme représentation de chose, et l'analyse iconographique en ouvrait la voie mieux qu'aucune autre, et comme représentation de mots et objet de discours : l'analyse des textes et des entretiens y donnaient accès.

Cette double approche méthodologique croisée, que je voulais intervalidante, avait en définitive l'intérêt de distinguer et d'articuler les représentations intrapsychiques, telles que les construisent et les soutiennent les organisateurs inconscients, et les représentations sociales et culturelles, qui fonctionnent dans leur ordre propre, mais qui présentent l'intérêt de fournir des signifiants communs, un déjà-là, un déjà figuré, un déjà dit, bref des prédispositions signifiantes, à proprement parler préconscientes, sur lesquels les représentations inconscientes peuvent trouver un frayage et une voie de sublimation : les œuvres de culture, les mythes, les romans, la peinture, la photographie, le théâtre et le cinéma ont cette qualité et cette propriété.

J'ai poursuivi ces recherches dans des travaux ultérieurs, notamment sur les représentations du groupe comme « corps ». Des recherches plus précises sur les mots qui disent le groupe ont développé et validé l'étude amorcée par D. Anzieu dès ses premiers travaux sur les groupes. J'ai pu saisir avec plus de précision les multiples rapports entre l'image du corps et la métaphore politique qui s'en empare dès qu'il s'agit de penser le lien « organique » du social et du psychique, au risque des fourvoiements totalitaires. J'ai poursuivi l'étude annoncée sur les représentations du groupe dans les rêves, où la pluralité des personnes psychiques apparaît dans les figures condensées des personnages conglomérat, comme dans l'Irma du rêve « de l'injection », ou encore dans les figures démultipliées et diffractées du Moi du rêveur dans des figurations identiques ou similaires (Kaës, 1999e, 1999f).

LES TROIS DIMENSIONS DE LA REPRÉSENTATION DU GROUPE

Je distingue aujourd'hui trois dimensions de la représentation : la première est sa dimension *pictographique* ; la seconde est *scénique*, ou dramatique ; la troisième est la dimension *signifiante* discursive.

Les représentations *pictographiques* sont établies sur la base de l'expérience originnaire du sujet dans le rapport à l'expérience du corps de la mère et à son corps propre : la masse, la sphère, le cercle, la poche, le noyau, la cellule sont les pictogrammes formés dans l'expérience originnaire du ventre et des cavités contenant, de la bouche, du tractus oro-anal, des enveloppes pelliculaires ; ces pictogrammes du groupe sont des mises en représentation de l'expérience originnaire du corps, des éprouvés de plaisir et de déplaisir initia-

lement constitués dans l'étayage de la pulsion sur l'expérience du corps maternel et de la satisfaction des besoins corporels nécessaires à la vie. Ils sont ainsi en étroite corrélation avec l'économie pulsionnelle qui parcourt les formations de la groupalité interne. Ils sont repris et réélaborés dans la logique discursive du processus secondaire.

La dimension *scénique* ou dramaturgique de la représentation du groupe qualifie la mise en scène du groupe comme « théâtre interne » : le sujet s'y représente ainsi que ses objets et de leurs relations, la cause de son origine (fantasmes originaires), les protagonistes de son désir inconscient, de ses identifications, de ses conflits pulsionnels ou instantiels, ou de ses alliances. Les analyses de la première et de la seconde partie de cet ouvrage en présentent les prototypes : fantasmes inconscients, complexes et imagos sont syntaxés selon la logique du processus primaire : un élément de la scène peut recevoir la délégation d'en représenter d'autre, ou plusieurs ou un ensemble, par condensation ou métonymie, ou plusieurs éléments être les représentants d'un seul autre, par diffraction et multiplication de l'identique. Cette dimension de *délégation* ou de représentance d'un élément par un autre élément ou pour la totalité.

La troisième dimension de la représentation du groupe est constituée par le *discours* que le sujet tient sur le groupe, sur les autres et sur lui-même, sur sa réalité interne et sur ses objets. Une théorie de groupe est une forme hyperélaborée de ce type de représentation. Le processus secondaire, s'il en régit le cours, compose cependant avec les émergences des processus et des formations originaires et primaires : les pictogrammes et les scénarios inconscients de la groupalité psychique soutiennent, infiltrent, dynamisent de tels énoncés dans lesquels le sujet peut trouver à reconnaître, en deçà des contraintes de la logique secondaire, sa propre subjectivité, ce qu'elle lui donne à penser, ce sur quoi elle achoppe, ce qui fait obstacle ou passion à connaître. À ce niveau, les représentations secondaires composent également avec les représentations collectives du groupe, avec les énoncés du groupe lui-même sur ce qu'il est et doit être. Dans ces discours s'énonce le sens que le groupe se donne de lui-même à lui-même, de son origine, de sa finalité et de ses rapports avec ses sujets et les autres groupes. Ces énoncés discursifs sont principalement les mythes, les utopies, les idéologies et les théories qu'un groupe reçoit, forme ou transforme et transmet. Certains de ces énoncés sont prescriptifs des rapports réciproques du groupe et de ses sujets. Je retrouve ici mes propositions de 1976 : les modèles sociaux et culturels de la représentation du groupe co-organisent avec les représentations inconscientes le discours sur le groupe.

LES INVESTISSEMENTS PULSIONNELS DU GROUPE

Dans les recherches de 1965-1970 sur le groupe comme objet, j'ai surtout privilégié deux aspects dans l'étude de la représentation : l'analyse des contenus iconiques et discursifs, et l'analyse structurale de leur organisation.

Celle-ci était congruente avec mon hypothèse sur la fonction organisatrice des groupes internes dans le processus groupal : elle permettait de repérer des scènes et des scénarios, mais aussi des emplacements subjectifs et des rapports intersubjectifs. En revanche, je n'ai pas porté une attention suffisante à cette époque aux investissements pulsionnels dont le groupe est l'objet, ni aux affects qu'il suscite. Ce n'est que dans l'analyse des processus associatifs (1994*b*) et des transferts qui les soutiennent que j'ai eu plus précisément la notion de leur importance : assurément les investissements narcissiques sur l'objet-groupe étaient repérés, essentiellement dans leurs corrélations avec les représentations du groupe comme unité ou comme totalité, mais je ne disposais pas encore des concepts d'étayage (1984*b*) et d'exigence de travail psychique qu'impose le lien intersubjectif aux pulsions, aux représentations et aux identifications.

L'INVESTISSEMENT NARCISSIQUE ET LA DIFFICULTÉ À PENSER LE GROUPE

Dès ces premières recherches, mon attention avait été attirée par l'investissement narcissique du groupe comme obstacle à sa connaissance. Plus tard (Kaës, 1993*g*), j'ai proposé de prendre plus systématiquement en considération les investissements pulsionnels dans la représentation du groupe et de dégager plus précisément les composantes archaïques et œdipiennes de celle-ci. Il me paraissait que la difficulté à penser le groupe est d'abord liée à la nature des investissements pulsionnels antagonistes qu'il reçoit (pulsions narcissiques, pulsions de vie et pulsions de mort) et des représentations inconscientes dont il est l'objet.

Il en va de la difficulté à penser le groupe comme de celle dont Freud parle dans son article de 1917 « Une difficulté dans la psychanalyse ». Le narcissisme humain, écrit-il, a subi une triple blessure d'amour-propre. L'offense cosmologique au narcissisme est infligée par Copernic : la terre n'est pas le centre de l'Univers ; l'offense biologique est infligée par Darwin : l'Homme n'est pas l'aboutissement privilégié du règne animal ; l'offense psychologique est infligée par Freud : la psychanalyse déloge le sujet de sa croyance en la centralité de son Moi conscient, il n'est pas le maître de son univers intérieur, la vie psychique inconsciente échappe à sa maîtrise. Comme je l'ai souligné dans l'avant-propos, nous sommes toutefois encore dans une métaphore galiléenne-copernicienne, héliocentrique : dans une représentation de la psyché en termes de cercle.

Le groupe, en infligeant une quatrième vexation narcissique, bute sur une représentation d'un espace psychique à plusieurs centres, un espace elliptique dans lequel désormais la tension entre des foyers organisateurs travaille toutes les régions de cet espace. Non seulement le Moi, qui se donne la représentation d'être un « individu », un et autonome, est pour une large part dépendant de l'inconscient, par lequel il est divisé, mais il est aussi originai-

rement tributaire du lien à l'autre, et spécialement du lien à l'autre en ce qu'il est lui-même lié à l'autre ; c'est à ce système de liens formant un réseau groupal interne *et* externe que le sujet est assujéti par ce qui, dans son propre inconscient, est présence inconsciente de l'inconscient de l'autre, du refoulé de l'autre, de désir de l'autre. Cette dimension groupale du narcissisme fait que la vie psychique inconsciente de l'homme échappe, et du dedans et du dehors, à la maîtrise d'un centre unique.

La vie en groupe est ainsi l'occasion d'une triple vexation narcissique : le Moi se trouve décentré de son autoreprésentation imaginaire omnipotente, autonome et unifiée. Il éprouve qu'il n'est ni la cause, ni le centre, ni le but du groupe. Il peut se protéger de ce déplaisir en faisant du groupe une cause, un centre, un but dans lequel les figures et les investissements narcissiques du Moi se transfèrent et se répartissent, par diffraction, comme dans un rêve. Le groupe de son côté soutient cette mise narcissique selon les termes du contrat narcissique (Aulagnier, 1975) qui lie, sur ce point épineux, l'ensemble et ses sujets. Mais si le groupe soutient l'étayage du narcissisme primaire du sujet, pour autant que lui-même soutient la continuité narcissique de l'ensemble, la contrainte inhérente à ce contrat n'en n'est pas moins lourde. D'un autre côté, l'illusion que le Moi retrouve dans le groupe la complétude narcissique de ses groupes internes le confrontera immanquablement à éprouver et éventuellement à admettre qu'il n'en est ni le centre, ni la cause, ni le but, c'est là un motif puissant de la haine narcissique du groupe et un obstacle épistémologique de taille.

Le groupe est l'occasion de blessures narcissiques pour une seconde raison : le sujet y est assujéti, contre le consentement de sa volonté, à une chaîne dont il est assurément le bénéficiaire dans la réalisation de sa propre fin, mais dont il est aussi le serviteur et le bénéficiaire : chacun sait que dans un héritage, tout n'est pas identiquement recevable.

Il y a difficulté et souffrance narcissique à être dans cette chaîne sujet du groupe vertical intergénérationnel, à être assujéti à des places, à des accomplissements de désirs irréalisés, à des fautes de ceux qui nous ont précédé, quand bien même le contrat narcissique assure au sujet, en échange de cet assujétissement narcissique, un fondement de continuité et un moyen d'être à lui-même sa propre fin. À supposer que le contrat s'établisse et soit accompli, et de telle sorte qu'il soit assumable par le sujet : l'excès de charge dans l'héritage, le mandat de l'impossible ou le défaut de contrat sont l'occasion de souffrances narcissiques intenses dont la part ne peut pas être prise uniquement par le sujet singulier, mais par son rapport à l'ensemble. Il y a difficulté et souffrance narcissique à être, dans le groupe des contemporains, décentré de sa propre fin, soumis à l'ingérence de l'ensemble, à l'exigence groupale du sacrifice d'une partie de soi, à la défaillance des promesses de l'autre, même si cet abandon d'une partie de soi qui comporte l'identification à un objet commun produit des bénéfices, la balance de l'économie narcissique et objectale est toujours instable dans les groupes, sauf à établir ce qu'en

économie marchande on appelle rente de situation, ce qui dans les groupes correspond à des emplacements subjectifs aussi différents que celui du meneur, de la victime émissaire ou de l'exécuteur des sanctions : selon des modalités grandioses, reconnues, établies, le narcissisme peut se stabiliser dans l'économie sadique ou masochiste.

Le groupe *et* le corps sont les composantes narcissiques de l'identification. Quand le groupe *est* le corps, quand dans l'imaginaire et dans le fantasme l'un et l'autre coïncident, alors le groupe est impensable. Esprit de corps, il prend le statut cruel des formations archaïques de l'Idéal. L'expérience est banale de cette cruauté : lorsqu'un membre d'un groupe défaille en portant atteinte au narcissisme du groupe – du corps groupal –, il est lui-même lâché, sacrifié, passé sous silence. Il faut se défaire de celui par qui le scandale arrive. Et le scandale est dans la révélation brutale d'une rupture, d'un lâchage et finalement d'une attaque contre l'adhérence narcissique du lien groupal. De ce point de vue, le groupe – comme l'idéologie dans sa substance narcissique – est une défense contre la dépression narcissique, contre la lacune et le partiel ; le groupement oppose des forces puissantes, qu'il tient du narcissisme de ses sujets, pour enrayer à son profit comme à celui de ses membres, ce qui pourrait les conduire à faire l'expérience de la séparation, de l'individuation et de l'interdépendance.

Il existe encore un troisième motif de souffrance narcissique : il nous est donné dans l'expérience de la dépossession des objets de notre monde interne par le groupe. Nous voulons méconnaître que nous nous dépossons nous-mêmes par projection, abandon et dépôt de certains de nos objets dans le groupe ou dans quelques-uns de ses membres ; nous n'admettons seulement que le groupe exige sacrifice et abandon et nous le rendons responsable de nos angoisses d'être épuisé, absorbé ou exploité par lui.

Le groupe décentre ainsi le sujet de son illusion individualiste, il lui fait vivre douloureusement que le groupe comporte plusieurs centres, que ces centres sont provisoires et changeants, et que l'illusion groupale, si nécessaire pour fonder l'ensemble et le rapport de chacun à l'ensemble sur une nouvelle continuité narcissique en déplaçant l'investissement sur le « corps » groupal, doit elle aussi se défaire pour que se constitue un savoir sur le groupe. Se découvrent alors les affects de haine que le groupe suscite, les élations océaniques qu'il semble promettre aux Mois incertains de leurs limites, les jouissances de son idéalisation, les colères et les rages qu'il fait exploser lorsque l'omnipotence qu'il mobilise ou l'emprise dont il est l'objet découvrent la détresse qu'il devait ou qu'il aurait dû épargner.

La découverte que le groupe est à lui-même sa propre fin, qu'il ne peut faillir à tenir la place et la fonction des imagos providentielles que ses sujets lui ont assignées suscite également la haine du groupe et paralyse la pensée de son objet.

LA HAINE DU GROUPE : LE SOCLE ARCHAÏQUE DE LA REPRÉSENTATION DU GROUPE

La haine du groupe est la résultante de cette décentration, de cette dépossession et de cette dépendance narcissique. La haine du groupe n'est pas seulement une obnubilation de la pensée ; dans la mesure où elle contribue à la séparation entre le Je et le On, à faire émerger la psychologie « individuelle » de la psychologie « archaïque des masses », sans forclure son origine, elle est le moteur d'une découverte : l'objet survit à la haine, comme dit Winnicott, et le sujet pour l'utiliser et le penser.

La grande affaire qui mobilise les sujets d'un groupe est la passion de ne faire qu'un. À propos de cet avatar du narcissisme, Freud évoque le mythe platonicien de l'Androgyne : les deux parties séparées « s'empoignaient à bras le corps, s'enlaçaient l'une à l'autre, dans la passion de ne faire qu'un ». Dans le groupe, les parties séparées sont celles des corps pulsionnels partiels, d'une sexualité archaïque qu'il s'agit de rétablir dans l'unité imaginaire d'un lien originaire commun. Le narcissisme de vie soutient cette passion unifiante et les fantasmes d'inceste primitif, mais aussi le narcissisme de mort dans sa fusion arasante de toute différence.

La « communauté » est le rêve profond du groupe : le *faire un avec* l'autre est d'abord le désir de faire l'un et le même dans l'identification de l'un à l'autre : s'identifier dans le même corps, dans le même contenant psychique, dans la même âme. Le groupe-comme-un, c'est rêve d'inclusion dans la matrice originaire.

Le socle archaïque de cette représentation qui organise la vie des groupes est une imago maternelle toute-puissante ; les figurations mythiques la représentent comme dans les groupes elle apparaît : un corps animal, divin et monstrueux, homme et animal, animal et dieu anthropomorphe, mâle et femelle, doté de bouches (comme l'Hydre de Lerne), d'yeux (comme Argos) de têtes (comme Ernée), de phallus (comme la Gorgone), de seins (comme l'Artémis polymaste d'Éphèse), de bras et de jambes (comme Shiva) multiples, innombrables, grouillant de vie et de mort, de plaisir et d'effroi.

La passion de ne faire qu'un a pour contreface la fascination du multiple et du partiel. Le groupe, par sa structure morphologique, par les représentations et les investissements dont il est l'objet dans l'espace interne de chaque sujet, réactive des formations et des processus de diffraction du sujet, de morcellement de l'objet, de multiplication du semblable, en même temps qu'il suscite la passion de les réunir et de les unifier.

Mais c'est aussi pour cette raison qu'il suscite la haine et qu'il ne peut être pensé : haine de l'archaïque, haine de l'inconscient, haine de la mort, haine de ce qui dans l'humain pensé comme sujet individué et comme absolu demeure indifférencié, toujours prêt à se dissoudre. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les analystes les plus sensibles à la dimension de la réalité psychique du groupe se soient intéressés à la psychose, à l'autisme ou

aux états-limites, ou qu'ils aient eu à élaborer sur ces questions leur propre position interne. Pourrait-on suggérer que Freud, dans sa pensée sur la groupalité psychique et sur les groupes a pu surmonter cette haine en symbolisant son propre tribut à archaïque ?

LES RÉFÉRENTS CEDIPIENS DE LA REPRÉSENTATION DU GROUPE

L'avènement du complexe d'Œdipe ouvre l'accès à une autre représentation du groupe. En remaniant l'organisation du complexe du sevrage et du complexe de l'intrus, c'est-à-dire de la rivalité avec le Frère, le complexe d'Œdipe tranche dans l'inextricable inclusion mutuelle des objets partiels. L'énoncé de l'interdit œdipien qui dès l'origine soutient le fonctionnement de la métaphore paternelle dans la relation triangulaire permettra que le groupe archaïque ne demeure pas seulement cette masse confusionnante, cette collusion narcissique qui ordonne sa représentation comme agglutinement, chaos, destruction, emprise mutuelle enclos contenant à peine les morcellements et les éclatements internes, ou comme formation de l'idéalisation primaire. La chute narcissique dont l'enfant fait l'expérience en découvrant qu'il n'est pas cause du désir de la mère, mais que le désir de celle-ci va vers un autre, a déjà ouvert la voie à l'intégration douloureuse dans l'espace interne, de l'autre et de l'objet, et à un remaniement structural des systèmes de relation d'objet. Les expériences ultérieures du groupe, nécessairement, réactiveront les enjeux de ces phases du développement.

C'est dans ce mouvement que s'organise la représentation de notre propre groupe familial, de la place que nous y occupons pour les autres, des investissements dont ils sont pour nous l'objet : dans la séparation, le conflit, l'amour et la haine œdipiens. L'analyse comparée des dessins de la famille et du groupe a montré l'importance du rôle des groupes non familiaux – mais de familiers – dans cette étape de l'organisation psychique : les groupes de pairs sont à la fois pour l'enfant dans une continuité familiale et dans un rapport de rupture avec elle. Comme plus tard à l'adolescence, le groupe extrafamilial est l'occasion d'un remaniement des identifications, de la réactivation de tous les complexes fondamentaux à partir de l'élaboration du complexe d'Œdipe, d'une nouvelle mise à l'épreuve des enjeux de la séparation et de la distinction du Je d'avec la « psychologie des masses ». Toutes les représentations archaïques du groupe et de la groupalité, toutes les représentations primaires et secondaires du groupe sont mobilisées et transformées ; l'image du corps, le système des relations d'objet, le réseau des identifications, les complexes et les images, la fantasmagorie originaire, et les élaborations plus tardives du roman familial. Sous cet aspect, le fantasme de la scène originaire est une élaboration remarquable de la tension entre l'un et le multiple : il résout la contradiction qui soutient la reproduction de l'identique à partir du différent. C'est là un jalon décisif de la pensée, et par conséquent une étape dans la pensée du groupement. Un tel fantasme, s'il donne accès à l'embryon de la

pensée combinatoire, est évidemment traversé par les investissements pulsionnels de son sujet.

L'accès à la représentation œdipienne du groupe implique que nous nous séparions du groupe des objets et des liens incestueux. L'interdit de l'inceste comme la résolution du sevrage et le dépassement du complexe de l'intrus, exige que nous cherchions hors du groupe familial de nouveaux investissements de groupe. De nouveaux enjeux s'y dessinent sur un mode conflictuel, par exemple entre la *filiation* familiale et l'*affiliation* groupale ; ils se résolvent le plus généralement de manière régressive selon les modèles construits dans les organisations archaïques de la représentation du groupe : c'est une donnée constante de l'observation et de l'analyse des groupes que ce sont les formes archaïques du complexe d'Œdipe qui prévalent : le point de vue établi par Freud dans *Totem et Tabou* demeure d'une puissante lucidité. L'ancrage profond de la représentation du groupe dans les formations et les processus archaïques du psychisme, dans les enjeux du complexe d'Œdipe primitif produit ses effets dans le processus psychique des groupes. Les groupes se représentent d'abord, et la plupart du temps seulement, sur le mode de la groupalité archaïque et de la famille préœdipienne. Les représentations infiltrent la pensée théorisante, par exemple lorsque le groupe est pensé *comme* une famille. Or, le groupe n'est pas une famille, il s'en sépare, et s'y oppose. C'est précisément parce qu'il est maintenu dans cet écart par l'analyse des transferts que le groupe peut constituer un dispositif pour l'analyse de « ce qui en chacun de nous est groupalité », pour ce qui se transfère et se répète dans le groupe de nos familles internes.

2

ESSAIS PSYCHANALYTIQUES SUR LES GROUPES

« L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel. »

André Breton, *Le Revolver à cheveux blancs*.

L'analyse des représentations du groupe, menée à partir de l'hypothèse de deux séries d'organiseurs, psychiques et socioculturels, nous a conduit à traiter le groupe sous l'aspect de son statut d'objet et de représentant psychique. J'ai esquissé quelques perspectives d'analyse pour situer ces représentations dans le processus social qui les codétermine et pour envisager leur rôle dans le processus groupal lui-même. Les représentations du groupe fournissent non seulement un objet et un but au flux pulsionnel ; elles s'élaborent comme figuration de la structure groupale de certaines formations de l'inconscient ; elles constituent aussi un modèle de fonctionnement pour l'existence groupale.

Montrer cette efficacité de la représentation dans le processus groupal, c'est d'abord s'assurer des conditions méthodologiques adéquates pour en repérer le jeu. La perspective psychanalytique requiert l'établissement d'une situation-type de référence apte à faire apparaître, dans des conditions où se trouvent neutralisés d'autres facteurs non spécifiquement psychologiques, de tels processus et de telles formations. Alors seulement le rapport dont j'ai fait l'hypothèse pourra être interrogé.

Ces conditions méthodologiques me paraissent réunies dans la situation du groupe ou du séminaire psychanalytique de formation, dont j'ai tenté de définir le projet, les dimensions et les règles (Kaës, 1972). La compréhension des phénomènes qui se déploient dans une telle situation, régie par le dispositif des règles propres à l'expérience psychanalytique, doit prendre en considération les différents aspects de la régression dans les groupes. J'en ai esquissé l'analyse dans une étude centrée sur la réaction de deuil à la double perte objectale qui caractérise le processus de la régression et de la construction dans les groupes de formation (Kaës, 1973*b*).

À partir de ces mouvements psychiques qui rendent possible l'émergence des formations groupales de l'inconscient et l'analyse de leur destin dans le processus groupal, il devient possible de dégager les productions et les processus typiquement mis en œuvre dans les groupes. Mon analyse privilégie comme étant centrale l'élaboration des positions idéologiques, utopiques et mythiques, et ce qu'elles constituent des structures, des processus et des fonctions coextensives de l'existence groupale. Les recherches que j'ai

menées sur le sujet seront prochainement réunies en un ouvrage consacré à cette question¹.

Le thème commun aux trois chapitres qui vont suivre sera l'exploration de l'effet organisateur des formations groupales du psychisme sur le processus groupal. Sans la développer dans cet ouvrage, je soutiendrai l'idée que les premières sont, pour une part, constituées ou modifiées sous l'effet du second. Par exemple, en traitant de la manière dont se construit l'espace vécu dans les groupes (chapitre 3), je proposerai qu'il existe un rapport direct entre l'élaboration de l'espace groupal, la représentation du vécu spatial et la problématique personnelle de l'image du corps. L'essentiel de mon analyse a pu être effectué à partir de la situation de groupe large (40 à 60 personnes), telle que j'en ai l'expérience dans les séminaires de formation, notamment au cours des séances plénières. Cette situation m'a paru favorable à une telle étude, dans la mesure où la régression génétique, topique, économique et dynamique sollicite les formations les plus anciennes du psychisme.

La seconde étude (chapitre 4) proposée porte sur l'étude d'un fantasme d'embrochement, observé dans plusieurs types de situation de groupe. Ce fantasme condense plusieurs fantasmes originaires dans une formation originale qui dévoile les propriétés groupales de cette variété de fantasmes. L'analyse que je propose est éclairée par un conte des frères Grimm, *Les Sept Souabes*. Nous avons donc affaire ici, avec ce conte, à l'encodage socioculturel d'une formation de l'inconscient. Nous en suivrons le destin dans le processus groupal.

La troisième étude (chapitre 5) est centrée sur l'analyse de la puissance d'attraction et de répulsion – de fascination – attribuée au groupe en tant qu'imago de la mère archaïque. J'ai nommé *Archigroupe* cette imago dont les effets dans l'organisation de l'existence groupale seront à repérer.

1. Voir R. Kaës (1980), *L'Idéologie. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod.

3

CONSTRUCTION DE L'ESPACE GROUPAL ET IMAGE DU CORPS

ESPACE-SUPPORT ET ESPACE DU CORPS

Groupe, petit groupe, groupe large ou restreint, grand groupe, le groupe est de l'espace, il est dans l'espace. Le groupe est une notion spatiale et, on le sait, l'étymologie en témoigne : croupe, forme arrondie, masse, nœud, autant d'inscriptions dans la langue de cet objet qui occupe l'espace et dont l'espace nous occupe : nous y sommes, dedans ou dehors, ou aux marges, à la frontière. La logique topologique en a fait un de ses concepts majeurs. Pour les beaux-arts, un groupe est un espace ordonné en lieux, places, rapports, masse, densité, frontières.

Sans lieu réel, impossible de tenir une réunion. L'assise d'un groupe est un territoire ; ses éléments s'y positionnent, assignent une place aux autres corrélativement, et construisent ainsi un espace habitable, avec un dedans et un dehors, un contenant et un contenu, une enveloppe et un centre, une limite. La base matérielle du groupe est l'espace qu'il trouve et qu'il crée. L'espace-support est un espace-cadre prédisposé par l'agencement que des groupes préexistants nous laissent ou nous lèguent, par héritage, don ou location. Chaque groupe le reçoit, ou le conquiert ; il l'aménage pour son existence et, en raison de ce qui survient dans son histoire, il le déménage sans cesse, l'abandonne, le retrouve, en modèle un autre. L'espace du groupe est le support et la trace matérielle de son histoire. La position dans l'espace définit aussi le discours en ses modalités et ses contenus (Moscovici, Plon, 1966).

L'espace-support nécessaire à la réunion du groupe, son siège, n'est pas un espace suffisant pour sa localisation ; il lui faut aussi – et sans doute d'abord – buter contre ses limites et ses contraintes, peupler et animer cet espace qui est espace du désir. Peut-être est-ce là, dans le fait que le désir est de l'espace, que réside la cause de ce que l'espace reste « la dimension cachée » (Hall, 1966). L'espace réel est approprié, dans sa relative plasticité, à l'espace imaginaire, dans un rapport de vraisemblance, plus ou moins

semblable à – et plus ou moins différent de l'espace imaginaire. Le drame de l'espace pour le groupe comme pour l'individu, est dans cette possibilité fragile d'établir un lien entre l'espace imaginaire et l'espace réel, entre l'espace vécu – qui est le corps de l'homme – et son image dans l'espace réel. Ce lien est la construction de l'espace symbolique.

Tout groupe ne s'organise que comme métaphore ou comme métonymie du corps, ou de parties du corps. Le destin de groupe et de ses sujets constituants se définit dans le rapport qui s'établit entre l'espace vécu (le corps) et la représentation de cet espace, entre cette représentation et l'espace réel qui est son support dans la scène de l'histoire. Que le groupe soit une représentation du corps, l'étude des représentations du groupe a permis de l'attester et de repérer cette référence centrale à l'espace vécu du corps : cellule ou organisme plus ou moins différencié en tête (chef) membres, sein, enceinte, esprit. Nous avons aussi aperçu que certaines représentations du corps, chez les peintres contemporains, sont des représentations du groupe, comme si une correspondance fondamentale liait, peut-être en leur origine même, l'espace du corps et celui du groupe, comme le terme même d'organisation le suggère.

L'expérience de la formation personnelle par le moyen du groupe (par exemple les séminaires de formation) révèle la référence constante à une fantasmagorie du corps dans un espace : celui d'un « séminaire », réceptacle de participants-graines voués à un destin germinatif ou léthal, lieu de fécondation, de reproduction ou de destruction *in utero*, scène où se jouent le drame et la jouissance de la séduction, où se représentent la cause et l'énigme de l'accouplement et de la différence des sexes. L'espace-séminaire est celui du corps maternel, de ses contenus, de son enveloppe pellicule, de ses appendices. Il est lié au temps-séminaire, comme celui de l'uchronie prénatale, de l'attente et de la quête incessante et répétitive (Kaës, 1974).

Les constructions théoriques concernant les groupes ont pris un essor décisif lorsque K. Lewin (1938, 1939) a proposé un modèle topologique du groupe. On y décèle sans peine la référence à une image du corps : le groupe y est représenté comme l'espace abstrait que figurerait un schéma d'anatomophysio-physiologie. Peut-être, d'ailleurs, en va-t-il de même de la découverte et de l'élaboration freudienne de l'appareil psychique : la topique, la première comme la seconde, ne serait-elle pas une figuration groupale dont les éléments s'organisent selon le scénario d'un fantasme originaire ? E. Pons (1974) a soutenu, à propos du système Ics-Pcs-Cs, que la première topique serait construite selon le fantasme de la scène originaire.

Ces deux exemples illustrent ce que Piaget entend lorsqu'il écrit que les structures cognitives les plus archaïques – et particulièrement celles qui concernent l'espace –, sont élaborées et utilisées tardivement dans le développement.

C'est sans doute que la représentation de l'espace implique un travail psychique exceptionnel qui expose l'être humain à un double péril : identifier l'espace représenté à l'espace vécu du corps, et tenir celui-là sous l'allé-

geance de celui-ci ; perdre le lien entre la représentation et ce qu'elle représente (le corps vécu) et rompre le rapport vital. Le premier péril est de demeurer dans l'enclos de l'espace spéculaire ; le second est de s'engloutir dans l'abîme du miroir.

Préciser ce qui est en jeu dans ce double péril, repérer les processus de construction de l'espace en situation de groupe, en comprendre les incidences sur la formation de l'espace symbolique, tels sont les objectifs de cette étude. Je me référerai à la clinique des situations de groupe large réunissant 40 à 60 participants pour une durée limitée dans un séminaire de formation en résidence. Les postulats explicites dont nous partons sont que, dans une telle situation :

- la régression produite concerne les organisations prégénitales du psychisme, que celles-ci sont simultanément mises en œuvre en leur hétérogénéité, qu'elles sont intriquées, en particulier durant la phase initiale d'organisation du groupe large ;
- l'essentiel des phénomènes concernant l'espace, le vécu spatial des participants et l'organisation spatiale du groupe, peut être rapporté à la problématique de l'espace pour le psychotique, et par conséquent au lien entre la partie du corps et la totalité, à la question de la dynamique du corps vécu¹.

Composition 1 : rêves mêlés

« On – ou “ça” – est beaucoup dans la salle². Par intermittence on se heurte aux murs, aux chaises, aux corps-là des autres : ce heurt affole, et tantôt rassure. Puis il n'y a plus rien ni personne. On est là, et ailleurs, sans pouvoir se représenter où, ni en quel temps. Par intermittence des bruits claquent et zèbrent l'espace. On s'y heurte aussi, ça rassure et tantôt ça affole. C'est sans limite, c'est nombreux et on s'y perd sauf quand un visage, un œil ou une main fait flash ; alors on s'y prend. C'est loin et proche, plutôt froid et métallique quand ce n'est pas tout à coup chaud et plein comme une chair qui s'accôle à la peau. On s'y confond et on s'éloigne. On est tout, partout et puis rien, une extension de soi hors des limites de la peau, qui englobe tout ce qui est là, puis un isolement, un abîme sans fond ; aucune forme n'apparaît plus depuis que ces autres-là me sont devenus hostiles et étrangers. La parole – même le cri – manque. C'est une sorte d'ouverture chaude – il fait froid dehors – ou un creux glacial qui appelle comme son contraire, cette plage douce ou cette fourrure de chat. Ce visage, cette bouche ancrent soudain ma bouche et mon visage comme la présence fluide de mon voisin me traverse et sensibilise ma peau, ma bouche et mon visage comme étant : le reste est insensible et évaporé ; il faudrait que mon corps s'incarne par l'effet du fluide

1. L'orientation donnée à ces réflexions s'inspire des travaux de G. Pankow (1969, 1972).

2. Ce texte est bien évidemment une fiction littéraire. Je l'ai composé en séminaire, associant mes propres pensées et les associations qui venaient des participants. L'écriture a été pour moi, dans cette situation, une des ressources pour figurer des représentations et des émois violents.

des autres, comme par l'aérosol s'incorpore le corps des demi-morts, dans ce roman de Dick, *Ubik*... Mon corps ne se rapatrie pas encore en un lieu continu, différencié, dans un temps qui dure. J'ai néanmoins un embryon d'existence cellulaire parmi d'autres cellules, mais est-ce que c'est dedans ou dehors ? devant ou derrière ? en haut ou en bas ? avant ou après ? Impossible de se représenter l'ensemble : trop nombreux, fluant, chaotique, tantôt onirique et puis après trop réellement, intolérablement pesant et précis. Sentiment d'un danger, d'une menace que ça s'ouvre, ça envahisse, ça tremble fort comme un tremblement de terre (disparaître dans une fissure qui s'ouvrirait dans le sol). Que ça durcisse, gèle, étouffe ; être pris comme dans les glaces polaires. Voir un visage, le sucer, boire du chaud, être baigné de tiède, briser la glace, sourire, voir, toucher un visage souriant. Une partie du corps est chaude, l'autre froide : mon corps ? Je ne sens que ma poitrine, pas mes jambes, ni ma tête, vide. Ça cogne. Si je vomissais et me vidais ? Uriner tiède, je ne sens pas mon sexe ; couler doucement, un bras est plus court que l'autre. On va déchirer moi, griffer moi, passer derrière le mur, ou la glace de la vitre, fuir. Cet autre visage qui revient et m'appelle. Ils sont comme moi, on est tous dedans, dans le même sac. Je suis eux, une galerie de miroirs. *La Dame de Shanghai*. Le nom de l'avocat ? le toboggan, la course éperdue ! *Les Marx Brothers aux Grands Magasins*... (vide, blanc, froid, peur). Des cheveux partout, on ne voit que des cheveux sur des têtes, poils, poils, poils... Mots, mots, mots-valises comme poupées gigognes. À l'intérieur de l'intérieur de l'intérieur. La salle se rétrécit, on est tous rapetissés les uns contre les autres ; Boris Vian, *L'Écume des jours*. Là-bas c'est les chevêches, des « antiquaires », hargneux pour piller le passé. Image de la maison gonflable – la maison de peau – d'un film avec cet acteur qui ressemble au type d'en face. Il a l'air bien dans sa peau. Je t'aime, je t'aime... Dormir... pas de limite. Van Gogh qui se coupe l'oreille... miroir... Briser la glace... »

ESPACE SPÉCULAIRE ET EFFROI DANS LE GROUPE

En dépit des règles qui définissent l'assise spatiale du groupe en un lieu déterminé, pour une durée définie, et en fonction d'une tâche dont les modalités sont énoncées par la règle fondamentale, l'espace vécu en groupe large, notamment dans la phase initiale, est organisé par l'angoisse, par les représentations et les mécanismes de défense qu'elle suscite à propos du corps. Les fantasmes d'illimitation et d'extension infinies du moi-corps-groupe formant un *tout* alternent avec les fantasmes de dissolution ou d'anéantissement du moi-corps-groupe réduit à *rien*.

Il est impossible à quiconque de se représenter lui-même dans ses relations avec un ensemble, sinon dans la forme partielle de la métonymie (le contenant pour le contenu : le groupe est chacun) ou de la synecdoque (la partie pour le tout : chacun est le groupe). « Le groupe est une bouche » : il est (ma) bouche. Cette représentation est déjà une opération capitale, elle organise l'espace du groupe à l'image d'une partie du corps, elle donne une première limite au corps en l'une de ses parties. Cette première élaboration de l'espace

groupal s'articule sur l'espace vécu du corps. Il suffit qu'un membre du groupe donne à fantasmer pour que des places soient assignées comme emplacement du groupe dans le corps et de chacun dans le groupe-corps. Il suffit que le corps d'un membre du groupe s'offre à désigner « le groupe » pour que s'articule, dans le fantasme, le rapport des corps entre eux, à ce membre-corps-groupe, et le rapport au non-corps, au néant, à ce vide interstitiel entre le membre, le corps, le groupe : le trou, la fissure, place excellente du comblement idéologique (ou idologique) et du miroir-aux-narcisses.

À ce moment se jouent le destin des angoisses psychotiques et les différentes modalités de la capacité d'établir avec l'autre une relation. Avant d'en définir quelques étapes, précisons l'enjeu de cette période initiale dans la représentation du corps et dans le vécu de l'espace en groupe large.

Dans un article sur la dynamique de l'espace et le temps vécu, G. Pankow (1972) propose un commentaire d'une nouvelle de Soljénitsyne, *La Maison de Matriona*. C'est, écrit G. Pankow, au moment où Faddéï désarticule dans la Maison de Matriona la chambre qui aurait dû être destinée à leur couple, que la vie de Matriona se désarticule elle aussi : au moment où la poutre maîtresse s'effondre, Matriona s'effondre. Toute la dynamique de l'union de Faddéï et de Matriona avait été cachée pendant quarante ans dans l'espace, dans une dialectique entre partie et totalité révélant une structure hétérogène de cette maison. Ce qui fait soudain défaut, c'est ce lien, maintenu une vie durant, entre l'espace vécu (le corps) et son image en tant que représentation. Dès que l'image perd le lien avec ce qui est représenté et que l'image n'est pas, le miroir devient abîme qui engloutit tout ce qui s'offre à lui, objet dangereux qui a perdu son pouvoir de créer des images.

Cet engoulement dans le miroir, cette angoisse spécifique de la psychose, se présentent comme une menace et un attrait au cours de ce stade du développement dénommé stade du miroir. G. Pankow écrit que pour le psychotique, la rencontre avec le miroir ne détermine ni nostalgie, ni joie, mais l'effroi. R. Zazzo et ses collaborateurs ont récemment mis en évidence (1973), par l'observation cinématographique expérimentale, cette composante de l'effroi – et non seulement de la jubilation – devant l'image spéculaire.

Dans les groupes larges, le sentiment du danger d'être englouti, l'effroi ressenti face à l'autre est aussi tributaire de ce que l'image de l'autre ne fonctionne plus comme réfléchissant sa propre image, dans la mesure où ce qui est perçu dans le miroir ne peut être mis en relation avec la réalité du corps (l'espace corporel vécu) de chacun. « On ne s'y reconnaît pas. » Briser la glace prend alors un sens bien précis et diamétralement opposé à celui que le sens commun lui assigne : effectuer une rencontre avec l'autre. Puisque précisément cette rencontre avec l'autre n'est pas possible, une multitude de miroirs surgissent pour tenter de le remplacer, écrit G. Pankow. Briser la glace, c'est alors s'engloutir dans le miroir fracturé. La pluralité, l'anonymat, la distance, l'illimitation de l'espace et du corps constituent, en situation de

groupe large, les conditions pour vivre transitoirement cette expérience de la folie. « L'engloutissement, écrit G. Pankow, se passe de la manière suivante : chaque miroir apporte avec lui une partie de l'histoire qui s'y est attachée. Mais ces images de personnes, et particulièrement de celles qui s'y sont reflétées, cessent d'être des images et commencent à assumer une réalité indépendante qui menace le malade. »

Il est légitime de formuler l'hypothèse que la situation de groupe large réactive des angoisses et des ébauches identificatoires préréflectives, celles que connaît le nourrisson, selon Spitz, dans son rapport au visage – mais d'abord au sein – de la mère. Cette prééminence du rapport au corps de la mère, – au sein, mais d'abord à la peau de la mère – caractérise, chez l'humain, l'importance du corps comme composante narcissique de l'identification, ainsi que l'a établi G. Rosolato (1971).

À ce stade de la régression, l'effroi et la menace ressentis en groupe large sont la conséquence de ce que, comme dans l'identification préréflective, au lieu de se comporter comme des images ou des représentations isomorphes de l'objet, les autres apparaissent dotés d'une réalité indépendante certes, mais surtout étrangère, hostile, inquiétante. En outre, l'impossibilité de faire jouer au regard et à la vision sa fonction primordiale de contrôle de l'espace, c'est-à-dire des objets qui s'y logent, accentue le désarroi et la détresse. C'est pourquoi il est pour les participants si vital de repérer, discerner, voir (et voir ensemble) les moniteurs. Simultanément, l'apparition de l'autre comme non identique à l'image dont chacun a besoin pour se reconnaître en son corps propre, suscite d'abord l'effroi devant le double, étranger, asymétrique et animé. Les participants y font l'expérience de l'inquiétante étrangeté. Plus tard dans le processus du groupe, les participants feront l'expérience que ces images éparses n'ont d'autre réalité qu'imaginaire : ce sera une issue et une garantie contre la folie transitoire. Briser la glace c'est alors briser le rapport spéculaire dans lequel le corps s'est « pris », gelé dans son image.

Composition 2 : roman

H. Hesse nous dit ce qui arriva à Harry Haller, le *Loup des steppes*. Au terme de sa quête de lui-même, Harry est conduit par l'étrange Pablo au théâtre magique :

« Nous sommes ici dans un théâtre magique, tout y est images, il n'y a pas de réalité. Trouve-en de belles et de joyeuses et montre que tu n'es plus amoureux de ta personnalité problématique. Cependant si tu désirais la reprendre, tu n'aurais qu'à te regarder dans la glace que je vais maintenant te montrer. Mais tu connais le bon vieux proverbe allemand : mieux vaut un miroir en poche que deux sur le mur. Haha !... Là, maintenant il ne reste plus qu'à passer par une drôle de petite cérémonie. Tu as rejeté toute ta personnalité, à présent viens et regarde-toi dans un vrai miroir. Cela t'amusera. [...] »

Avec des éclats de rires et de petites caresses comiques il m'obligea à me retourner, me plaçant en face de la grande glace murale. C'est là que je m'aperçus. Je vis, l'espace d'un très court instant, le Harry familier avec, cette fois, un visage extraordinairement gai, rieur, illuminé. Mais à peine l'avais-je reconnu qu'il se dissipa, tandis que s'en détachait une deuxième figure, une troisième, une dixième, une vingtaine, et bientôt toute la glace gigantesque grouilla de demi-Harry, de fractions de Harry, d'innombrables Harry dont j'apercevais et reconnaissais chacun avec une rapidité éclair. Quelques-uns étaient de mon âge, d'autres plus âgés, d'autres encore étaient des vieillards, certains des adolescents, des garçonnetts, des écoliers, des gosses, des bébés. Des Harry de vingt ans et de cinquante ans, de cinq et de trente, graves et gais, dignes et ridicules, élégants et loqueteux, et même tout nus, imberbes et bouclés, couraient et sautaient tous ensemble, et tous étaient moi : en un clin d'œil chacun était aperçu, reconnu, disparu ; ils s'éparpillaient de tous côtés, à droite, à gauche, en dehors du miroir [...]

Pablo, lui aussi, s'était évaporé, ainsi que le miroir avec ses innombrables Harry. Je sentis que désormais j'étais livré au théâtre et à moi-même, [...], j'ouvris la porte et j'entrai.

Aussitôt je fus entraîné dans un monde bruyant et agité. Des automobiles blindées, pour la plupart, parcouraient les rues et poursuivaient les passants, les acculant aux murs des maisons, les réduisant en bouillie. Je compris immédiatement : c'était la lutte entre les hommes et les machines, depuis longtemps préparée, redoutée, attendue, et finalement éclatée. Partout traînaient des morts, des cadavres broyés, des voitures mutilées, fracassées, à moitié pulvérisées... »

La dépossession des limites du corps

En va-t-il différemment chez le psychotique ? « Ainsi s'est produite la cassure caractéristique de la folie : à l'image du sujet se substitue d'abord l'image de l'autre, ensuite celui-ci devient une réalité autre... Par cette quête désespérée d'un autre, devenue réalité spéculaire, le malade se précipite dans le miroir. » Mais cette expérience de la folie en groupe large est tributaire de la structure et de la dépossession des limites du corps¹ : alors il n'est pas possible de se regarder dans la glace sans trembler devant « l'ouvert » (selon l'expression de H. Maldiney, cité par G. Pankow : « personne ne peut survivre, écrit-elle, sans les limites de son corps. L'ouverture à l'infini est toujours dangereuse »).

La dépossession des limites du corps est ainsi à l'origine de l'expérience de l'espace abyssal dans le groupe large. Briser la glace représente la démar-

1. M. Merleau-Ponty écrit que « ce qui garantit l'homme sain contre le délire et l'hallucination ce n'est pas sa critique, mais la structure de son espace » (1945, p. 237).

che destructrice (au niveau de la représentation) qui accompagne l'accès à la limite du corps et à sa totalité.

Ici, deux remarques sur les rapports du corps et du groupe : le groupe est une métaphore du corps ou de partie du corps tout comme le corps propre est une représentation du « corps » ou de partie du « corps » groupal. La dialectique que G. Pankow reconnaît comme fondamentale entre la partie (du corps) et la totalité est ici décisive pour le processus de la construction de l'espace groupal et de l'espace vécu. Durant la période initiale, et une fois établie une première limite dans l'espace groupal, une partie du corps est assimilée au groupe, selon diverses modalités :

- Le groupe est une bouche qui m'engloutit et m'incorpore, ou c'est un ventre dont les contenus sont des pénis, des fèces, des bébés ; je suis aussi cette bouche qu'est le groupe entier, sans limite autre que la cavité buccale, des dents, la langue, le ventre...
- Le groupe est un corps doté d'organes partiels en voie de différenciation, tête (chef) membres (participants), esprit, peau, sphincters pour absorber et rejeter, poches pour contenir, conserver et être à l'abri, se régénérer. Dans ces deux cas, la partie est vécue comme une totalité qui abolit et détruit ce qui doit être expulsé hors de l'espace, englouti dans l'espace.

Cette analyse des images du corps dans le groupe introduit à certains aspects de la dynamique du fantasme dans les groupes larges, comme nous le verrons dans le prochain chapitre centré sur cette question. Je voudrais cependant présenter dès à présent cette relation entre l'image du corps et la fantasmatique originaire comme organisateurs des liens de groupe.

Le fantasme de l'embrochement des moniteurs sur une même tige est une représentation fréquente en situation de groupe large : il surgit toujours dans le contexte d'une angoisse concernant le corps-des-moniteurs représentant le corps morcelé-figé des participants. Ceux-ci s'éprouvent menacés d'une pénétration et d'un anéantissement, en rapport avec leur désir de s'abîmer dans le corps du groupe (de la mère) et de s'y perdre. Chez les moniteurs, qui se fantasment eux-mêmes comme un bloc ou une brochette, la représentation de destruction (être embroché, être vidé, coupé) accompagne leur propre tentative de constituer le groupe en totalité.

L'interprétation d'un tel fantasme peut prendre appui sur le processus décrit par G. Pankow dans l'analyse de sa malade à la chaîne rouge (1969, pp. 91-103 et déjà pp. 18-21). Cette interprétation suppose d'abord la reconnaissance d'une faille dans le corps vécu (des participants ou des moniteurs), cette faille étant attestée par la dissociation d'une partie ayant acquis une existence autonome par rapport à la totalité (la brochette comme représentant du sein morcelé et du phallus destructeur). Ensuite la reconnaissance des limites du corps (et corrélativement la reconstitution d'une limite du groupe). Puis la différenciation, dans cette limite, de chacun et de ce qu'il n'est pas, et corrélativement l'établissement de l'identité des sujets en relation avec

d'autres sujets. Enfin la réparation de la faille dans le corps vécu et, corrélativement, dans la dynamique des relations interpersonnelles.

G. Pankow conclut : « Retrouver les limites du corps du sujet lui permet de retrouver son identité et son histoire » (1972, p. 181). Elle précise que la dynamique de l'espace n'est saisie, en sa délimitation, que par la retrouvaille des fonctions symbolisantes dans l'expérience du corps vécu. Celles-ci permettent d'abord de reconnaître un lien dynamique entre la partie et la totalité du corps – et c'est la première fonction fondamentale de l'image du corps – et ensuite de saisir, au-delà de la forme, le contenu et le sens même d'un tel lien dynamique – et c'est la seconde fonction fondamentale de l'image du corps.

La fonction symbolisante dans le groupe large (l'ensemble des systèmes symboliques) vise, comme pour l'individu, « une règle d'échange, une loi immanente du corps » (Pankow, 1972, p. 182). Le groupe est reconnu comme *symboliquement* constitué de parties du corps vécu des sujets, tout comme le corps vécu est reconnu *symboliquement* comme partie du corps groupal. La différenciation s'établit par-delà l'alternative de la fusion et la dissociation. Les parties projetées et introjectées sont dégagées de leur enkystement dans l'espace groupal et dans l'espace du corps.

G. Pankow soutient que le registre symbolique est la fonction que chaque membre joue, dans la famille (par rapport au corps de la mère et à celui du père), que ce registre donne ainsi accès aux structures familiales et que les zones de destruction ou d'altération dans la dynamique du corps vécu correspondent (chez les psychotiques et chez certains malades psychosomatiques) aux zones de destruction dans la structure familiale de tels malades. De ces propositions, deux conséquences sont également valables pour la situation de groupe : la première est, comme l'indique fréquemment G. Pankow, que l'approche de l'autre est préfigurée et déterminée par la dynamique du corps vécu (l'image du corps) ; la seconde que la situation de groupe large, du fait de ses propriétés structurales et des régressions qui s'y produisent, met en jeu les toutes premières élaborations de l'image du corps et de la relation à l'autre, c'est-à-dire au corps de la mère¹.

DYNAMIQUE DE L'ESPACE ET ORGANISATION DU GROUPE

Essayons maintenant de distinguer quelques étapes décisives dans l'organisation de l'espace en groupe large.

- L'expérience immédiate est celle de l'illimitation et de la perte des repères de l'espace corporel. L'extension infinie du Moi-corps-groupe-tout alterne

1. Voir les recherches de A. Salamon (1971-1972) sur le dessin de l'intérieur du corps chez des enfants bien portants et chez des enfants malades.

avec l'expérience de l'ouverture sur le néant et sur la séparation. Le groupe large est un polytope chaotique et menaçant, dont les mouvements, les espaces et l'organisation échappent à notre représentation. Les angoisses dominantes sont celles qui prévalent dans la position paranoïde-schizoïde : elles sont redoublées par le défaut de fantasmatisation et la prééminence de la « pensée vide » (Bion).

- À cette première phase succède une tentative de fermeture de l'espace groupal, cette phase correspondant à une élaboration limitative et partielle de l'espace corporel vécu. Les défenses spécifiques de la position paranoïde-schizoïde sont ici encore sollicitées ; le clivage permet d'obtenir un premier espace différencié : dedans-dehors. L'espace groupal est une cavité, un sac, une enveloppe, un contenant et un contenu (peau, bouche, sein, ventre), une frontière encore poreuse. L'activité de mentalisation est encore réduite.
- Cette troisième phase est caractérisée par la réduction de la distance entre les participants. Ils se rapprochent par la communication entre peaux : communication imaginaire et immédiate par le contact à distance avec ce que P.-M. Turquet (1970) a désigné comme « la peau de mon voisin ». Les premières identifications, présépulcraires (d'avant le rôle prééminent du regard qui permet de toucher à distance), sont basées sur ce qui pourrait être désigné comme des identifications pelliculaires (peau-fourrure ; peau fil-de-fer). Ce qui est éprouvé lors de cette phase rappelle l'expérience de l'attachement. Le résultat de la régression vers les identifications pelliculaires suscite, en situation de groupe large, l'angoisse d'être écorché, hypersensible aux « contacts » (sans pare-excitation solide) ou celle d'en être privé ou que ces contacts soient glaciaux ou métalliques et mécaniques (*cf.* la mère fil-de-fer dans les expériences de Harlow). Si la relation groupale s'établit et se maintient, on assiste à la constitution d'une peau individuogroupale commune, d'une enveloppe et d'un tissu collectif dont les cellules ne sont pas ou guère différenciées : ainsi le dit-on : « on est dans le même sac »... Ce sac peut être vide ou plein, chaud ou froid ; sa membrane, plus ou moins souple ou rigide, hostile ou protectrice, favorise ou non par sa porosité des échanges qui apportent satisfaction et régulation. Il est typique que les rapports à cette peau soient ressentis en termes de tout ou de rien, de bon ou de mauvais, et, surtout, en relation à une expérience d'influence fluide ou magnétique¹.

Établi sur la base de ces identifications pelliculaires primaires, le groupe apparaît alors comme une puissance massive, qui peut d'abord anéantir, dévorer, engloutir, traverser et pénétrer chacun par tous les orifices du corps. Il est alors vital de briser la glace : tout à la fois surface et croûte pelliculaire, miroir où se reflète et se cherche l'autre de l'image, séparation transparente et glaciale d'avec l'objet chaud et compact, écran des projections destructrices...

1. L'expérience des groupes de contact (*touch-groupe*) met largement en œuvre ce type d'identifications, avec les ressorts et les fantasmes du magnétisme animal et de l'hypnose.

Tout comme dans certaines ethnies africaines, au Niger, les murs de la case sont décorés selon les mêmes motifs que ceux du tatouage de la peau de ses habitants, la peau du groupe reçoit les marques et les signes de la peau des participants. Le groupe large est notre plus grande peau. Les élaborations fantasmatiques de cette expérience s'effectuent à travers le recours à des images de la maison (huis clos, l'auberge espagnole, la prison, l'internat, le laboratoire) ou d'équivalents de lieux clos (le bateau, l'île, le désert, le paradis, l'enfer).

- Ainsi marqué comme territoire et comme signe d'appartenance, appareillé au corps dans un rapport d'isomorphie qui suscite l'angoisse, l'espace groupal va pouvoir être différencié. Le mécanisme du clivage est ici encore à l'œuvre : haut-bas ; devant-derrrière, droite-gauche,... sont les repérages élémentaires aboutissant à une première différenciation interne. Cette différenciation et ces repérages fourniront les bases de l'espace idéologique : le bon et le mauvais apparaissent comme catégories liées à ces deux moments du clivage et de la différenciation massive du groupe. Les procédures de contrôle sphinctérien sont alors réinvestis et contribuent à installer le corps comme le groupe dans ses frontières, rendant ainsi possible l'incorporation, la conservation et le rejet. L'espace groupal est doté d'orifices d'excrétion par lesquels peuvent être vidés les mauvais objets, et d'orifices d'incorporation par lesquels sont introduits par capillarité, assimilés, mangés et conservés les bons objets ; le groupe est doté d'yeux, de nez, d'oreille, de pores, de bouches, de ventre, d'anus... L'espace groupal se trouve modifié ou aménageable dans la mesure où les organes de perception et d'exploration de l'espace sont réinvestis : la locomotion permet le changement de place, la musculation, les déplacements d'objets, l'investissement des organes de perception à distance et à proximité, la constitution d'un espace hétérogène et doté de relief.

- La constitution d'îlots moïques « groupaux » s'effectue corrélativement à travers ces premières différenciations et à travers l'investissement de la règle fondamentale comme principe de symbolisation des rapports entre l'individu et le groupe, le corps de l'un et celui des autres. Les « membres » du groupe ont buté contre la limite de l'espace physique et psychique, ils l'ont abolie ou déniée. L'investissement de la règle rend possible la symbolisation, en même temps que s'élaborent des éléments différenciateurs et régulateurs, représentant d'instances moïques : procédures de prise de parole, prise en considération du temps, organisation de l'espace groupal en « corps groupal », symbolique dont les éléments sont nommés, ordonnés et articulés ; chef, membres,... Cependant que l'espace se différencie, chacun exprime l'exigence d'être « à part entière » à sa place dans l'espace groupal. Sous l'effet des pulsions partielles sadomasochistes anales, l'exigence égalitaire se manifeste comme une défense mutuellement assurée contre la destruction, grâce au contrôle de l'espace, des places, du temps pour parler. Les places et

les placements dans l'espace sont affectés de valeurs : ce sont des places attribuées, conquises, enviées.

Cette phase est souvent caractérisée par un affrontement direct ou par la symbolisation d'un affrontement avec l'équipe des moniteurs ou les thérapeutes : leur place est figurée, dans l'espace groupal et dans la topique psychique, comme celle d'un « Surmoi » ou d'un « Idéal du Moi ». Par exemple, sur le « haut lieu » où règnent les moniteurs, les participants érigeront, afin de se les concilier, un autel pour le sacrifice ou un temple pour l'adoration et la réconciliation. Ces représentations différenciées sont marquées par l'ambivalence : dans un groupe large, les participants élaborent la représentation que l'équipe des moniteurs (qui à cette époque se désigne comme le « staff ») est un « staff-coque » impénétrable, qui se protège ou protège, ou encore un « staphylocoque » qui empoisonne et détruit : « avoir la peau du staff », c'est à la fois la transpercer, la détruire, ou s'en revêtir.

Une fois différencié en topique projetée, l'espace psychique partagé doit être réunifié, et ses zones de menace (la partie du groupe-Ça en conflit avec la partie du groupe-Surmoi) contrôlées par l'espace moi que que figurent le leader ou l'idée capitale (l'idéologie) : l'un et l'autre assurent la permanence de l'idéal et le principe d'unité.

- Ces tentatives pour constituer l'espace différencié du corps et du groupe implique donc une rupture avec les premières formes de constitution de l'espace imaginaire, où la partie coïncide avec le tout. Le mouvement qui conduit à la construction de l'espace limité, différencié, articulé doit satisfaire aux exigences d'autonomie personnelle et de fonctionnalité pour la réalisation de la tâche du groupe : ce mouvement s'effectue à travers la dépression. Nous avons adopté précédemment la proposition de G. Pankow selon laquelle l'accès à la totalité s'accompagne de représentations (ou d'actes) de destruction.

Selon la perspective kleinienne, la position dépressive s'instaure à partir de la nécessité de se représenter les effets catastrophiques de la destruction fantasmatisée de l'objet d'amour (le staff-coque ; la peau des moniteurs ; le groupe large ; le séminaire-matrice, etc.). Les principaux modes de défense auxquels ont recours les membres d'un groupe au cours du processus qui accompagne cette nouvelle organisation de l'espace groupal sont la défense maniaque : l'espace du groupe est un espace festif, expansif, collusif¹, et l'abstraction : l'espace est vidé de son contenu, de son poids de chair et d'affects pour devenir un espace abstrait, dévitalisé, manipulable : le groupe

1. L'expansion de l'espace est l'expression du Moi qui effectue sa retrouvaille jubilante avec l'Idéal lointain, menacé, inaccessible et soudain plus proche, jusqu'à la fusion. Voir la présentation de la fête comme dissolution du corps et du Moi dans la foule chez H. Hesse (*Le Loup des steppes*), chez G. Duhamel (*Le Désert de Bièvres*), chez J. Romains (*Les Copains*) ou chez W. Golding (*Sa Majesté des mouches*).

est fantasmé comme un champ de forces physiques, un laboratoire d'expérimentation, un mobile, une topologie. Mais c'est aussi de cette manière que s'ouvre la voie, par la mise en œuvre conjointe des mécanismes d'abstraction et de réparation, à la construction de l'espace symbolique du groupe. Les participants symbolisent l'espace groupal par les métaphores machinistes ou mécanistes, d'abord à travers le contrôle idéologique, puis grâce à l'élaboration d'une conception mythopoétique de leur origine et de leurs relations avec l'objet-groupe.

ESPACE GROUPAL, ESPACE TRANSITIONNEL, POLITIQUE DE L'ESPACE

Mon essai pour repérer quelques moments significatifs dans l'organisation de l'espace du groupe, en relation avec la dynamique du corps vécu et représenté, ne vise pas à établir un ordre précis de successions ou d'engendrement dans des stades d'évolution. Telles caractéristiques du moment « initial » se reproduisent plus tard dans d'autres moments du groupe. Cette esquisse appelle aussi d'autres développements, en particulier sur la topique de l'espace groupal, son économie (places, placements, déplacements), sa dynamique (frontières, zones conflictuelles, marques des conflits, cicatrices, traces,...) et sa fantasmatique.

Je voudrais, sur chacun de ces critères métapsychologiques, proposer une hypothèse :

En ce qui concerne la *dynamique de l'espace groupal*, la perspective winnicottienne de l'espace transitionnel ouvre un champ fécond à l'analyse. La science des groupes ne progressera que si elle se constitue comme science des frontières et des espaces mouvants que celles-ci déterminent : entre les singularités individuelles et les singularités groupales, entre les groupes eux-mêmes. L'espace groupal est un espace intermédiaire qui reproduit les possibilités créatives de l'espace transitionnel. Nous ne pensons pas seulement à ce que des concepts comme ceux d'empiètement et de « jeu » peuvent apporter à la compréhension des processus de limitation et de construction du self, à ceux qui définissent la capacité d'être seul dans un groupe et d'y être créateur avec d'autres personnes.

La dynamique de l'espace est organisée par une fantasmatique qu'élabore, à ses propres fins, l'idéologie et la politique de l'espace. Que la foule soit « une femme saoule » (V. Hugo) n'exprime pas seulement un fantasme d'espace maternel terrorisant ; c'est dire aussi un espace social où s'exerce la terreur, et les faits relevés par G. Le Bon ne sont pas sans rapport avec l'élaboration idéologique de l'hostilité ou de la crainte que peuvent susciter les masses, à moins qu'elles ne soient manœuvrées par un homme puissant et salvateur.

L'espace dans les groupes est l'espace du fantasme, lieu de l'accomplissement du désir et de la défense contre l'angoisse, assignation de places et de

rôles à des individus tour à tour acteurs et figurants. L'espace du groupe est défini par ce que l'objet du désir convoque pour sa réalisation : des figurations d'objets, d'images, de processus, de polarités, de pulsions, de mécanismes de défense coordonnés dans une disposition groupale inconsciente. Cet espace est celui du corps de la mère, du corps prénatal et du corps néonatal. Les fantasmes relatifs au corps « oublié » spatialisent et, à la lettre, organisent le groupe et les rapports entre les personnes qui y vivent.

Cette « dimension cachée » réapparaît comme un retour du refoulé dans les pratiques des groupes de contact, d'expression corporelle, d'eutonnie et de relaxation. Nous avons mal à nos corps-groupes : c'est pourquoi nous avons la manie des groupes-corps.

Tout groupe se constitue dans un espace donné et conquis ; cet espace l'enclôt, le définit, mais c'est encore dans l'espace que les membres d'un groupe cherchent leur autre groupe, son lieu autre. L'espace est sa contrainte et sa pulsation hors de lui ; l'espace l'organise, car il recueille son rêve : le groupe est un mobile en quête de son lieu, qu'il aménage et déménage sans cesse. La mobilité de l'espace est nécessaire à ce mouvement exploratoire vers d'incessants équilibres : mobilité, c'est-à-dire simultanéité et succession de frontières, différenciation des limites et permutation des places. La frontière assure au groupe son identité et sa distinction, contre l'incertitude de soi et des autres. Figée, infranchissable, elle provoque l'apathie ou l'agression ; trop fluctuante et insaisissable, elle insécurise et anéantit tout désir et tout ordre. La limite est au centre du discours des membres d'un groupe sur eux-mêmes et sur le groupe. Tout conflit est à propos de la limite entre le Moi et le non-Moi, entre le Moi et l'autre, entre l'espace assigné au groupe et un autre espace.

L'espace donné au groupe, la salle de réunion, l'appartement, l'usine, est un espace troué d'imprévu. Plein, rigide et fixe, il n'est plus un espace de libre mouvance : le projet d'existence d'un autre pour chacun l'a comblé, l'inscrivant définitivement dans son espace. L'espace nous donne à agir, à penser, et d'abord à rêver. Il nous faut un espace pour la mémoire, l'oubli, les racines : caves et greniers. Il faut un espace pour l'autorité, la passion, l'étude, le jeu et l'instinct.

Le dessous de la table de discussion est l'espace où chacun vit secrètement, instinctivement. Parler sans table est parler différemment, sans appui et sans protection identiques. L'espace d'un groupe est un espace qui se modifie et c'est un espace qui modifie ; il structure les relations dans le groupe, ordonne les rapports, définit un centre, une droite et une gauche, un haut et un bas, un devant et un derrière : ce sont là des places où nous nous tenons, que nous occupons et qui nous occupent, que nous limitons et qui nous définissent. La difficulté majeure que rencontrent les membres d'un groupe dans leur existence de groupe, c'est précisément la difficulté pour chacun de se décentrer de sa position et de comprendre un univers de relations d'interdépendance.

C'est que la connaissance du groupe humain n'est pas naturelle : nous réduisons sans cesse le groupe, à partir de nos places, à un objet qui ne tiendra sa réalité et sa puissance que par nos places. La question que, dans les groupes, nous nous posons et que quelquefois nous posons aux autres, c'est bien celle de notre place.

L'espace ne nous la donne que s'il coïncide, provisoirement, avec ce que nous attendons de nous et des autres, et avec ce qui est attendu de nous par les autres. Le changement de place est une recreation de l'espace et des relations ; c'est aussi une insécurité et une menace l'accompagne¹. C'est pourquoi tout aménagement de l'espace peut être considéré comme une projection sur le terrain et d'un ordre psychique et d'un ordre social. L'espace est politique, poétique. C'est une industrie et un commerce pour notre besoin d'identité. Ce peut être aussi une science et un art de vivre en groupe : art et science de la frontière.

1. Je ne connaissais pas les travaux de J. Bleger à cette époque.

GROUPALITÉ DU FANTASME ET CONSTRUCTION DU GROUPE

En étudiant les représentations du groupe, notamment à partir des dessins des enfants, j'ai émis l'hypothèse que les fantasmes, spécialement les fantasmes originaires, constituaient un des organisateurs psychiques de la représentation du groupe et qu'ils étaient dotés d'une structure groupale. Ces fantasmes sont les paradigmes des organisateurs groupaux du psychisme et, de ce fait, ils jouent un rôle déterminant dans le processus groupal lui-même. Il nous faut maintenant préciser, étayer et mettre à l'épreuve cette hypothèse.

La notion de fantasme n'est pas univoque en psychanalyse. Dans leur étude intitulée *Fantasme originaire, fantasme des origines, origine du fantasme*, Laplanche et Pontalis (1964) proposent une classification des fantasmes en les distinguant selon leur origine : le fantasme originaire (*Urphantasie*) se constitue sur la base de ce que Freud appelle le refoulement originaire. Il s'agit là d'un schème antérieur à l'expérience individuelle dont les caractéristiques fondamentales sont de se rapporter aux origines du sujet, de la sexualité et de la différence entre les sexes, et de constituer ainsi ce qui origine le sujet. Ce type de fantasme spécifie une formation de l'inconscient d'un sujet unique, mais il est aussi, par sa fréquence, sa généralité et son origine, une appartenance collective. Le caractère d'être mixte du fantasme se manifeste ici dans cette double appartenance, individuelle et collective. Le fantasme secondaire (*Phantasie*) est devenu inconscient par l'effet du refoulement secondaire (ou après-coup) qui s'est exercé sur la fantaisie diurne consciente. Ce type de fantasme, variable d'un sujet à l'autre, est lié davantage que le fantasme originaire à l'histoire d'un individu.

Une autre différence caractérise ces modalités du fantasme : elle concerne la place du sujet. Au pôle de la rêverie diurne, écrivent Laplanche et Pontalis (p. 1861-1862), le scénario est essentiellement en première personne, la place du sujet est marquée et invariable. À l'autre pôle, celui du fantasme originaire, « L'absence de subjectivisation va de pair avec la présence du sujet dans la scène : l'enfant par exemple est un des personnages, parmi les autres, du fantasme "un

enfant est battu"... ; "un père séduit une fille", telle serait la formulation résumée du fantasme de séduction. La marque du processus primaire (est) ce caractère particulier de la structure : elle est un scénario à entrées multiples, dans lequel rien ne dit que le sujet trouvera d'emblée sa place dans le terme fille ; on peut le voir aussi bien se fixer en père ou même en séduit. »

Le fantasme est une scène dans lequel le sujet figure participant à la scène, « sans qu'une place puisse lui être assignée ». Laplanche et Pontalis en tirent la conséquence que tout en étant toujours présent dans le fantasme, le sujet peut y être sous une forme désubjectivée, c'est-à-dire dans la syntaxe même de la séquence du fantasme.

De ces propositions, il est possible de déduire l'importance pour le processus groupal de la structure scénarique du fantasme originaire, de sa double appartenance collective et individuelle, de son organisation d'emblée groupale : entrées multiples, permutabilité, relation organisée par une articulation des termes à l'ensemble.

À cette perspective, qui permet de mettre l'accent sur la structure scénarique et groupale du fantasme originaire, les kleinien apportent une autre dimension : les fantasmes inconscients constituent une expression psychique des pulsions, enracinée dans l'expérience corporelle : la vie fantasmatique est la forme dans laquelle les sensations et les expériences réelles, internes ou externes, sont interprétées et représentées par l'individu dans son psychisme, sous l'influence du principe de plaisir, écrit J. Rivière (1952). L'origine du fantasme réside, pour M. Klein, dans la réponse fournie par l'enfant en état de tension à son désir de sucer le sein maternel. L'incorporation du sein est le prototype du fantasme inconscient. L'accent est donc mis ici, au contraire de Freud, sur la pulsion en laquelle le fantasme trouve un fondement ; le fantasme y est avant tout défini comme le corollaire mental, le représentant psychique de la pulsion. Pour S. Isaacs (1952), il n'y a pas de pulsion, pas de besoin ni de réaction pulsionnelle qui ne soit vécu comme fantasme inconscient. Mais si le fantasme est aussi appréhendé comme une relation entre un sujet et un objet, c'est aussi parce que – Laplanche et Pontalis le notent fort justement –, pour les kleinien « la structure de la pulsion est celle d'une intentionnalité subjective inséparable de ce qu'elle vise », et que l'ensemble de la dynamique interne du sujet s'exprime dans ce type d'organisation. La perspective kleinienne, en mettant l'accent sur le rapport au corps qu'exprime l'investissement pulsionnel de l'objet par un sujet, ne néglige pas de concevoir le fantasme comme une structure de relation.

LE FANTASME DANS LES GROUPES ET LES FANTASMES DU GROUPE : PERSPECTIVES

La question du fantasme dans les groupes a reçu plusieurs types de réponses. La plus courante a consisté à définir l'existence d'un fantasme commun,

c'est-à-dire fonctionnant en tant que commun dénominateur de plusieurs participants : il s'agit là d'une définition statistique retenant essentiellement le fait que plusieurs participants ont en commun un contenu fantasmatique identique. L'hypothèse d'Ezriel, celle de la résonance entre les fantasmes individuels comme source de tension commune entre les membres d'un groupe, privilégie les relations de ressemblance ou d'opposition entre des fantasmes secondaires inconscients ou conscients. C'est dans cette perspective que J. Arlow (1969) a défini le fantasme comme base empathique des phénomènes de groupe.

Parmi ces fantasmes communs, il y a lieu de distinguer ceux que, par la régression qui s'y produit, la situation de groupe réactualise : il s'agit des fantasmes archaïques inconscients qui s'élaborent au cours des premiers stades du développement et qui concernent en premier lieu la relation au sein : fantasmes d'incorporation, de dévoration, du corps morcelé ou unifié. Ce qui prévaut ici c'est, selon la perspective kleinienne, l'expression psychique des pulsions, notamment des pulsions destructrices.

Une autre perspective, non plus statistique mais fonctionnelle, met l'accent sur les propriétés scénariques du fantasme et sur le rôle inducteur d'un membre du groupe, porteur de ce fantasme. Il s'agit moins ici d'entrer en résonance que d'entrer en scène, et d'y prendre place, quoique la résonance comme expression de l'identification aux objets du fantasme de l'autre y soit concernée. R. Dorey (1971) et A. Missenard (1971) ont insisté sur le rôle inducteur d'un individu porteur du fantasme. L'explication proposée est la suivante : le groupe s'organise autour du fantasme personnel du leader du moment ; le fantasme est mis en scène dans le groupe, par certains de ses membres et par le porteur du fantasme, actualisant ainsi le désir du leader et la crainte d'assumer ce désir. Ceux qui ne prennent pas place sur la scène sont cependant présents, écrit Missenard : ils prennent place dans le fantasme comme spectateurs-auditeurs, s'identifiant ainsi à tous ceux qui actualisent le fantasme, ou entrant en résonance avec l'inducteur qui, comme le note justement R. Dorey, est tout autant induit qu'inducteur. Le type d'identification qui assure le lien complémentaire entre les participants au cours de cette actualisation dramaturgique est de nature hystérique, puisque l'on s'identifie ainsi au désir de l'autre ou à la défense contre ce désir¹.

Cette analyse met en relief les fonctions du fantasme par lesquelles sont assurées la communication et l'échange entre les membres d'un groupe. A. Missenard en a décrit le processus à propos de la parole « provocante » du moniteur qui, dans les groupes de formation, parle le premier en énonçant des règles : le moniteur « pro-voque » (au sens de *vocare* : parler et appeler) le groupe. Il est tout à fait justifié de penser que cette parole véhicule une autre parole, qui vient de l'inconscient du moniteur : c'est avec cette parole que

1. Voir l'étude de A. Missenard, 1972, sur l'identification dans les groupes.

pour une part le groupe va fonctionner, les participants – certains d’entre eux et non pas d’autres – répondant à ce qui pointe au-delà des propos du moniteur en fonction de leur problématique personnelle. Ceux qui ainsi articulent leur désir inconscient avec celui du moniteur deviennent les porteurs du fantasme organisateur du groupe, lequel sera mis en scène au cours du processus groupal qu’il organise. L’hypothèse sous-jacente à cette description est que le fantasme organise le groupe par induction, résonance et identification.

Une troisième perspective permet d’explorer les propriétés structurales du fantasme : ce sont les caractéristiques qui font de lui un organisateur du groupe. L’hypothèse que je propose peut se résumer ainsi : le fantasme, et il s’agit ici notamment du fantasme originaire, est structuré comme un groupe. Une telle hypothèse accepte ce qui a été dit précédemment au sujet du phénomène d’induction et du processus d’identification.

Toutefois, il s’agit moins, dans ce qui m’occupe ici, de porter l’attention sur la communication des fantasmes inconscients des membres du groupe, que sur le scénario fantasmatique originaire. Autrement dit, à côté du fait nécessaire qu’un fantasme « peut devenir organisation commune des participants que si ceux-ci ont des problématiques voisines, c’est-à-dire de même niveau » (R. Dorey), il est important de souligner que la structure groupale du fantasme originaire définit l’efficacité de son pouvoir organisateur dans le processus de groupe. Ce qui importe ici, c’est qu’en raison du caractère relativement impersonnel et général du fantasme originaire, et en raison même du nombre restreint des formes qu’il peut revêtir, ce type de fantasme permet au sujet d’entrer n’importe où dans la scène et d’y occuper n’importe quelle place, successivement ou simultanément.

LA GROUPALITÉ DU FANTASME : LA STRUCTURE GROUPELE DES FANTASMES ORIGINAIRES

Les fantasmes originaires constituent la structure inconsciente de base qui supporte le lien et les positions subjectives dans les groupes : le fantasme de scène primitive en fournit le modèle privilégié, à partir duquel s’ordonnent les autres catégories de fantasmes originaires¹. Cette structure de relation impersonnelle et désobjectivée, quoique portée par un sujet inducteur de cette fantasmatique dans le groupe, présente les caractères suivants :

1. Bion (1955) reconnaît dans ses hypothèses de base (dépendance, attaque-fuite, couplage) une référence aux fantasmes originaires et notamment à la scène primitive : « Les hypothèses de base apparaissent comme des formations secondaires d’une scène primitive extrêmement archaïque élaborée au niveau des objets partiels et associés avec des angoisses psychotiques et des mécanismes tels que le clivage et l’identification projective » (traduction de M. Thaon).

- il s'agit d'une structure de dramatisation de l'énergie pulsionnelle qui propose des objets d'investissement aux membres du groupe. Le caractère général du fantasme prédispose une distribution de places dans un scénario relatif à l'origine ; des places et des positions sont ainsi affectées, réduisant ainsi l'angoisse de non-assignation qui saisit au début du processus de groupe les individus qui s'y rencontrent,
- en même temps que la scénarisation permet de différencier des personnages et de localiser des imagos, des instances, des polarités (désir et défense), des processus psychiques, l'articulation entre ceux-ci tolère une permutabilité ou une circularité des places et des positions. Cette articulation favorise le jeu identificatoire dans les limites de la cohérence du système scénarisé et de la nécessité de la maintenir à des fins de contrôle,
- l'échange et le partage des positions, des objets, des polarités impliquées dans le fantasme assurent la base de la communication dans le groupe. Cette possibilité est liée au caractère interprétatif inhérent à la dimension représentationnelle du fantasme. La capacité de représenter et de se représenter dans le scénario suscite de la part des autres membres du groupe une réponse en écho aux positions assignées-assignantes des partenaires : chacun interprète en fonction de sa singularité la place qu'il occupe et celle des autres, dans le cadre d'un schème organisateur fondamental. Les échanges (de mots, de places, d'objets) sont interprétés en fonction et dans les termes de la structure fantasmatique originaire.

Pour préciser ces propositions générales, je voudrais faire plusieurs remarques : la première concerne l'association des fantasmes originaires entre eux dans les groupes. Il est rare en effet qu'un groupe soit mobilisé par un seul fantasme originaire. *A fortiori*, il faut envisager l'engrenage des trois modalités fantasmatiques envisagées par Laplanche et Pontalis. Le caractère mixte du fantasme originaire n'est pas seulement d'articuler de l'individuel et du collectif, mais aussi d'être en étroite relation avec d'autres fantasmes originaires, à la manière dont les hypothèses de base dégagées par W. R. Bion se font écran l'une par rapport aux autres.

S'il convient, pour les raisons qui seront explorées plus loin, de considérer le fantasme de scène primitive comme le modèle de la groupalité des fantasmes, au point que le groupe est organisé par la mise en scène et l'actualisation de ce fantasme, il importe aussi d'esquisser l'articulation de ces fantasmes dans les groupes. Ainsi le fantasme de séduction est à la fois associé (R. Dorey) au fantasme de scène primitive et il en constitue un écran (A. M. Tchakrian) tout en se jouant par rapport à lui, puisqu'il s'agit de la mise en scène d'un rapport entre deux personnes non encore liées, mais impliquant la présence d'un troisième terme. Alors que le fantasme de séduction inaugure la nature sexuelle du lien du couple, le fantasme de castration met en scène la rupture de lien (par exemple par la représentation de la castration au cours du coït) et fournit une réponse à la question préalable de la différence entre les sexes. Les fantasmes intra-utérins sont des modalités de

représentations les plus régressées de la scène primitive mise en scène dans l'espace maternel interne, assurant à l'enfant la place d'où il n'a pas encore été exclu.

Une seconde remarque concerne le statut du sujet dans le fantasme originaire du groupe. L'assignation de place ne définit pas le sujet du fantasme : la subjectivité singulière ne peut s'y repérer qu'à la condition d'articuler sur ce canevas horizontal et impersonnel la fantasmagorie individuelle de chacun. C'est à cette condition que le fantasme originaire, et notamment la scène primitive, est une structure dans laquelle le sujet vient prendre place, la place qui lui est assignée par l'autre et à laquelle, corrélativement, il s'assigne. Seule l'émergence de la rêverie diurne et du fantasme inconscient secondaire rend possible l'apparition d'une place marquée par la subjectivité du sujet. Dans les groupes, le caractère impersonnel et anonyme du fantasme originaire fait du « groupe » lui-même le sujet du fantasme : chacun n'y est qu'un figurant ou un acteur. Dans tous les groupes que j'ai connus, la désignation du groupe-objet comme entité subjective spécifique signe toujours la prévalence de l'organisation fantasmagorie originaire sur le fantasme secondaire. Le passage du « on » (ou du « groupe ») au « nous » est toujours lié à l'émergence des fantasmes inconscients secondaires élaborés en rêverie mythopoétique ; corrélativement à l'utilisation du pronom « nous », un travail de personnalisation des membres du groupe a pu s'effectuer.

Une conséquence de cette remarque concerne la distinction entre la position idéologique et la position mythopoétique dans les groupes et dans les institutions. La première correspond à une subjectivisation du groupe et de l'institution comme espace, scène et « sujet » du fantasme originaire ; elle émerge comme défense contre les angoisses psychotiques par assignation de places et de sens, par maintien de la cohérence contre l'éclatement et la dispersion. La seconde correspond à une subjectivisation des sujets comme acteurs et sujets d'un fantasme personnel. Cette émergence suppose que les angoisses psychotiques aient pu être calmées ou dépassées, par exemple grâce à l'instauration d'un rite ou d'un mythe. Il est remarquable que, dans certaines institutions traitant des psychotiques, les activités de création personnelle sont précédées de la récitation d'un mythe, indiquant que ce qui fait problème a « déjà été dit », ou de la célébration d'un rite, signifiant que les angoisses archaïques peuvent être calmées et maîtrisées par le groupe. À ces deux conditions, une libre expression personnelle de ce qui n'a pas été dit peut émerger sans pour autant déclencher l'angoisse. Le sujet peut être l'acteur et le sujet de son fantasme, à la condition que l'organisation groupale ou institutionnelle soit ouverte à cette irruption, ce qui n'est pas si facile puisque c'est par cette irruption qu'elle peut éclater.

Pour résumer, nous dirons qu'un groupe est un débat avec le fantasme originaire qui l'organise en scène, assigne des places à ses membres, assure la mobilité des positions, des échanges, fournit un schème de représentation de ses rapports, polarise l'investissement pulsionnel. Au cours de la formation et

de l'évolution du groupe, ses membres explorent et élaborent, à travers d'incessants remaniements, les différentes modalités et figures de ses relations, dans le registre psychotique, pervers et névrotique. La répétition et le maintien du fantasme dans un registre fixe caractérise l'effort pour contrôler le scénario inconscient, les angoisses et les relations d'objets sur lesquelles se fondent les rapports de groupe. Ce maintien évite en définitive d'avoir à affronter l'émergence du fantasme individuel ou d'être confronté avec le remaniement œdipien de ces fantasmes.

LE PROTOGROUPE : CORPS DE LA MÈRE, SCÈNE PRIMITIVE ET GROUPE ORIGINAIRE

Le fantasme de scène primitive constitue le prototype du groupe primordial : la situation de groupe mobilise électivement ce fantasme comme structure de mise en scène et de représentation de l'origine du premier groupe humain issu du couple originant. Le fantasme de scène primitive est à considérer « comme l'organisation la plus générale et la plus concentrée du fantasme » (Rosolato, 1963) ; il recouvre, comme l'écrit J. Mac Dougall (1972), « l'ensemble des fantasmes inconscients concernant la relation sexuelle et la mythologie personnelle de chacun en ce qui concerne les imagos parentales ».

Je pense que la représentation la plus archaïque du groupe est composée de la conjonction d'un fantasme intra-utérin et d'une scène primitive des parents combinés. En qualifiant cette image comme celle d'un *protogroupe* (1972), je songeais à cette figuration du groupe complet et clos, combinant en une même scène le couple parental coïtant et contenant en eux les enfants qui y sont associés, formant ce qu'une monitrice de groupe de formation m'a présenté un jour comme un « groupe ».

Ce protogroupe indifférencié et réversible est d'abord celui des enfants dans le ventre de la mère, comme le représentent les tableaux de N. de Saint-Phalle ou le roman *Rosa* de M. Pons. C'est aussi celui des enfants qui composent ensemble une mère qu'ils contiennent. C'est à ce groupe-matrice originant que les membres du groupe cherchent à revenir, dans la fusion nirvanique où s'accordent l'extrême jouissance et la mort.

Cette hypothèse a conduit D. Anzieu (1972) à formuler avec Schindler que le mythe freudien de la horde est une restructuration après-coup, lors de la phase œdipienne, d'un fantasme de la phase orale. Le *protogroupe* est bien, en effet, une horde composée fantasmatiquement de la mère (ou des parents combinés) et de ses enfants nés et/ou en gestation. La relation d'amour est susceptible de se transformer en relation de dévoration sous l'effet de la prévalence de l'envie et de la haine. À l'image du corps morcelé, consécutive à l'attaque projetée sur le corps de la mère (ou sur les parents combinés), et à l'introjection de cette attaque, correspond la représentation du groupe désor-

ganisé, émergeant à peine de la différenciation¹. La scène primitive, comme le fantasme intra-utérin protogroupal sont fantasmés en fonction de la prévalence pulsionnelle (orale, anale, urétrale, génitale) de l'enfant.

LE FANTASME DE SCÈNE PRIMITIVE, ORGANISATEUR DU PROCESSUS GROUPAL : DEUX EXEMPLES

Je vais essayer dans ce paragraphe de mettre à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle la structure des relations, dans un groupe de formation et dans une institution hospitalière, a été commandée par la représentation inconsciente de la scène primitive. Il apparaîtra en outre que si la structure des échanges de cet organisateur psychique à caractère groupal prédispose et organise la dynamique des phénomènes de groupe, il ne peut opérer qu'avec la résonance des fantasmes personnels de certains membres du groupe, et avec la participation d'autres fantasmes originaires.

Les pôles paranoïaque et pervers du fantasme de scène primitive dans le groupe du « Paradis perdu »

Le premier exemple clinique concerne un groupe de formation². La tentative faite dès la première séance pour inclure les observateurs dans le groupe signale d'emblée plusieurs caractéristiques de la référence à la scène primitive. Il est utile de noter d'emblée que cette tentative sera accomplie, dans la transgression, lors de la séance ultime, supplémentaire :

- d'abord un défi adressé au moniteur-psychanalyste énonciateur de la règle. Une place en dehors de la loi est recherchée par certains des participants : sans doute celle qui est supposée être occupée par les deux observateurs que le moniteur a mis en place ;
- ensuite, une défense contre l'angoisse de persécution. Il s'agit de contrôler par l'identification projective le persécuteur (soit ici les deux observateurs, parties clivées du moniteur) ;
- enfin, lorsque cette tentative de contrôle échouera, la recherche par les participants d'une position de tiers observateur de la scène primitive dont les protagonistes vont être le moniteur et une participante, Léonore.

1. Les dessins et les tableaux de J. van den Bussche (p. 59) illustreraient cette représentation protogroupale. Voir aussi l'affiche politique de la p. 60.

2. J'ai publié et commenté (Kaës, Anzieu, 1976c) le protocole de ce groupe de diagnostic, conduit il y a une dizaine d'années, et qui a fourni la base de plusieurs analyses : sur l'illusion groupale (Anzieu, 1971) l'idéologie (Kaës, 1971), et l'analyse de transfert dans les groupes (Béjarano, 1972).

C'est donc à partir de la question de la place de l'observateur que s'organisent les relations dans le groupe. En réalité cette question ne vient qu'actualiser le fantasme d'une scène primitive sadique, fantasme auquel Léonore va donner prise. Son fantasme personnel (être la mère pleine d'enfants et participer de la puissance du père) ne trouve dans le groupe un écho et une issue que dans la mesure où il s'articule avec la structure impersonnelle du fantasme originaire. Son fantasme est « sélectionné » en fonction de l'économie psychique qu'il représente, les transferts et les résistances de tous les membres du groupe. Dès lors tout va s'organiser dans la relation des autres membres du groupe à son fantasme personnel : ainsi se met en place, comme l'a bien vu A. Béjarano (1972) le fantasme du leader dans son rapport au fantasme originaire : chacun va prendre place dans ce scénario, y compris le moniteur et les observateurs.

Au cours de la première séance, en effet, Léonore va se présenter comme femme-orchestre, experte en matière de sexualité du couple, capable de réunir sans perte d'aucune sorte les membres d'un groupe dans une relation permanente d'harmonie et d'amour. La position de Léonore s'inscrit dans la trame fantasmatisée prédisposée à la recevoir. Toute-puissante, illimitée, elle participe ainsi de la puissance du moniteur (leur référence commune à la psychanalyse l'accréditera), avec lequel elle rivalise.

Pour les participants, narcissisés d'être inclus dans sa puissance matricielle (c'est son désir et le leur), elle ne peut que réduire le moniteur, fantasmé comme père « éphémère » (castré) et tout-puissant (castrant), à une place alternativement vide et pleine. Pris dans la place conflictuelle que lui assigne le fantasme, le moniteur finira, vers le milieu de la session, à s'assigner lui-même à une place de simple membre du groupe comme les autres, désavouant son propre pouvoir, s'engageant lui-même comme pièce à conviction dans l'idéologie égalitariste et unitaire. Remarquable est donc ici le feuilletage et l'intrication des fantasmes originaires : scène primitive, séduction, castration, vie intra-utérine. Ces fantasmes s'ordonnent tous par rapport au fantasme de scène primitive dont les deux pôles, pervers et paranoïaque, pointent dès les premiers échanges.

Scénario pervers et position idéologique

Fantasmer Léonore comme pourvue du pénis qu'elle prend au moniteur remplit en effet plusieurs fonctions. Le désaveu du pénis manquant à la mère maintient, contre l'angoisse de la castration et la reconnaissance de la différence entre les sexes, la croyance qu'elle l'a. Ainsi peut se trouver niée la scène primitive, pour autant que celle-ci est fantasmée comme rapport de castration : soit le père châtre la mère, soit celle-ci prend le pénis pour elle – c'est le cas dans le groupe du « Paradis perdu ». Mais, du même coup, comme le notent G. Rosolato (1963) et J. Mac Dougall (1972), ce désaveu affirme que le pénis du père ne joue aucun rôle dans la vie sexuelle de la

mère. Le désaveu du rôle du moniteur dans la vie du groupe et dans le rapport qu'il pourrait entretenir avec Léonore entraîne cette conséquence : les hommes n'ont pas à se situer différentiellement par rapport au désir de la femme, il n'y a pas de différence entre les sexes.

Le secret du pervers se fonde sur un refus qui implique un aveu, la croyance dans le pénis de la femme, et sur une scission du Moi qui maintient cette croyance. L'idéologie égalitariste développe dans la culture du groupe cette croyance destinée à maintenir le groupe comme objet non castré. L'idéologie égalitariste comme désaveu de la différence est une élaboration perverse du fantasme de scène primitive : tous les membres du groupe peuvent tour à tour changer de rôle fantasmatique, dans la mesure où tous s'équivalent. Du fait de cette permutabilité circulaire, les places assignées permettent à chacun tout à la fois d'effectuer, d'éviter et de nier la castration : sur un membre du groupe, Nicolas, qui est assigné et qui s'assigne lui-même à la place du persécuteur, ou sur le moniteur dont Nicolas est le représentant dérisoire, ou sur les femmes, ou sur les observateurs, la roue tourne....

Certes, une certaine rémanence des places assignées permet de localiser les objets, les rôles instanciels et les positions fantasmatiques : ainsi peut être assuré un contrôle minimal sur ceux-ci et maintenu une cohérence dans les relations de groupe. Mais la labilité même des positions évite que ne se constitue une identification stable à l'un des partenaires de la scène primitive. Cette labilité extrême permet de contourner la loi de la différence entre les générations (l'enfant est le père ou la mère, et réciproquement) et entre les sexes.

Nous avons établi que, dès la première séance, il s'est agi de s'aménager mutuellement une place en dehors de la loi, en tentant d'inclure les observateurs dans le groupe. Le principe d'égalité abstraite s'affirme ici comme une expression de la confusion nécessaire au maintien de la croyance perverse. Cette labilité alterne avec l'assignation stricte et rigide à des places bien définies ; toute l'évolution du groupe sera faite de ces oscillations entre ces deux tendances, l'assignation venant en défense contre la menace de dislocation du Moi et de perte des repères identificatoires

Le maintien des observateurs à leur place, puis leur inclusion dans le groupe lors de la dernière séance, *supplémentaire*, témoignent, entre autres phénomènes, de cette oscillation entre le pôle pervers et le pôle paranoïaque du fantasme de scène primitive et du fantasme de castration.

La place vide et la place pleine

La scène primitive paranoïaque a pour motif central le destin du père dans le rapport sexuel avec la mère. L'effacement (ou la forclusion) du père livre l'enfant à l'omnipotence et à l'omniprésence de la mère. La quête du père est ce qui mobilise le paranoïaque dans sa recherche, mais au cours de celle-ci, il ne rencontre encore toujours que la mère au lieu du père ; il tente, comme

l'écrit G. Rosolato (1963), une impossible identification au père sur le modèle représenté par l'investissement libidinal sur le sein maternel. Ce qui souvent remplit cette place vide, ce sont des objets ou des idées, ou des systèmes d'idées et d'idéaux qui servent de supports identificatoires à des Moïses troublés par la fantasmagorie de la castration. L'idéologie par exemple, circonscrit un dedans ou un dehors contre le danger de fusion incestueux avec la mère ; ou encore une loi cruelle ou une déviance hors-la-loi assure l'efficacité d'une image paternelle suffisamment coercitive pour lutter contre les angoisses paranoïdes.

Dans le groupe du Paradis perdu, les associations libres des participants sur la figure du père « éphémère » et l'idéologie égalitariste révèlent la place fantasmagorique faite à la mère toute-puissante, pénétrant le moniteur et les membres du groupe de sa toute-puissance. Devant cette scène impensable, qui suscite le retrait et la paralysie, la place des observateurs, spectateurs persécuteurs et persécutés, condense la tentative de mise à distance, la nécessité d'authentifier un sens qui échappe au sens, l'angoisse d'être confrontés à en savoir quelque chose, notamment quant au désir de meurtre du père.

Dans ce groupe, le meurtre du père est pris dans l'effet de l'identification de l'enfant à la mère castratrice et toute-puissante. Les mécanismes de défense des participants contre leur désir de châtrer le père consistent à s'imaginer châtrés (on répète qu'il faut niveler creux et bosses) ou maniaquement phalliques. La défense s'appuie aussi sur l'identification à Léonore supposée posséder le pénis du moniteur. Plus d'une fois celle-ci accrédi-tera le fantasme du groupe en déclarant qu'elle consent à le prêter aux autres et être contente que le moniteur soit « faillible ». Cette identification est un accomplissement de leur désir d'être la partie phallique de Léonore et de castrer le moniteur. Toutefois, les participants en connaissent l'autre face, menaçante : la mère qui châtré le père incorpore aussi, en les châtrant, ses propres enfants. D'où aussi cette quête nostalgique du père, mais qui chaque fois convoque à la rencontre avec la mère phallique.

La construction de l'idéologie égalitariste ménage un compromis entre la nostalgie du père et la toute-puissance de la mère. Elle instaure une rationalisation de la non-différence entre les sexes et les générations. Elle garantit contre la menace de castration : si personne n'a le pénis, personne ne risque d'être castré. En outre elle substitue au pénis castrable un fétiche. La scène primitive est écartée à ce prix, tout rapproché différentiel étant ainsi devenu impossible : « l'amour, c'est la peste », dira-t-on vers la fin de la session, juste avant d'aborder à Cythère ou dans l'île paradisiaque.

De cet accostage date une rupture dans le fantasme partagé. L'évocation édénique affirme, nie et annule la scène primitive, mais elle en symbolise aussi ce qui en avait été jusqu'alors refoulé : d'une part, l'émergence pour chacun de la version personnelle du fantasme de scène primitive et de castration ; d'autre part, la possibilité, pour chacun d'exprimer son fantasme personnel. La référence au mythe paradisiaque comme « déjà dit » socialisé

de la scène primitive rend possible, par l'articulation symbolique du désir et de la défense et grâce à la diminution de l'angoisse paranoïde-schizoïde, la manifestation différentielle du fantasme secondaire de chacun. Ce qui importe ici plus que le thème, c'est le processus qui aboutit à cette rupture dans le fantasme inconscient partagé. Ce partage signifiait se perdre et fusionner dans un coït permanent, où la fusion est aussi celle qui anéantit toute possibilité de lutte contre l'objet destructeur et d'évitement de l'objet détruit. L'émergence du registre mythopoétique signe une rupture (provisoire) dans l'isomorphie entre le fantasme et le processus groupal. Mais il révèle aussi ce qui a mobilisé et paralysé les échanges dans le groupe : après la session, l'un des observateurs recevra des participants une carte postale représentant l'observation d'un coït dans la mère-nature.

Scène primitive et processus institutionnel

Le second exemple clinique concerne l'organisation de certains aspects de la vie en institution psychiatrique. E. Pons, A.M. Tchakrian et M. Thaon ont effectué sous ma direction (1972) cette observation dans un travail dont E. Pons (1974) a publié les principales conclusions. Je les reprendrai ici dans la mesure où elles mettent à l'épreuve mon hypothèse sur la structure groupale du fantasme.

Il s'agit d'un pavillon ouvert d'un service psychiatrique (désigné ici par la lettre X) dont la population est composée d'hommes souffrant de divers troubles psychiques graves, et de trois équipes de soignants des deux sexes. Trois psychologues (deux femmes et un homme) ont effectué un stage de longue durée dans ce pavillon, participant de près à la vie quotidienne et quelquefois aux tâches des infirmières et des infirmiers. Un autre pavillon (Y) appartient au même service et fonctionne en internat. Les hypothèses de travail qui servent de fil conducteur à l'analyse sont que l'espace institutionnel est utilisé comme support des fantasmes des équipes ; la topographie sert de topique pour le déploiement et pour l'étude du fantasme de scène primitive.

Du point de vue dynamique, l'institution dans son ensemble est « utilisée » par les processus inconscients de clivage et de projection qui permettent d'assigner à une scène primitive sadique un lieu précis. Les équipes du pavillon X en tirent des bénéfices secondaires importants en s'érigeant en instance idéale. La scène primitive sadique fantasmée et fixée dans un autre lieu (le pavillon Y) réapparaît cependant dans la vie fantasmatique des équipes du pavillon X sous forme d'un retour persécutif du refoulé.

Mais ce clivage est insuffisant, il se double d'une autre partition. Sous la pression des angoisses persécutives et des exigences défensives, les équipes ont recours à un double clivage du fantasme : une partie de ce fantasme, le scénario sadique, est repris, répété et mis en scène dans son versant pervers au sein des équipes ; l'autre partie, une scène primitive idéale, est projetée et

fixée sur le trio des psychologues stagiaires. C'est ici un renversement des scènes dedans-dehors.

E. Pons note que les lieux où évoluent les malades et l'institution dans son ensemble sont investis de significations en rapport avec la vie fantasmatique des infirmiers et des infirmières. L'hôpital est représenté comme un dépôt fécal de mauvais objets¹. Un premier clivage entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital assigne une aire géographique à la scène primitive « mauvaise » : les infirmiers répètent volontiers que les malades font « ça » partout, avec des balais ou des bouteilles. Certains lieux de l'hôpital paraissent cependant, selon l'avis unanime, plus atteints que d'autres : au pavillon Y par exemple, c'est « le bordel ». Cette sexualité dérisoire et dangereuse risque de mettre en péril tout le « corps » hospitalier. Au contraire, le pavillon X demeure propre et solide. La métaphore d'un corps sain, doué de raison, à la force physique intacte, est souvent reprise par les membres de l'équipe : le pavillon Y est fantasmé comme le lieu où la réalisation du désir ne rencontre plus d'interdit : les fous y ont pris le pouvoir. Ce pavillon représente la petite partie du corps hospitalier qui met le tout en péril : « au pavillon Y, commente-t-on au pavillon X, les infirmiers se sont laissé marcher sur couilles pendant des années, maintenant on les leur a coupés, ils n'existent plus ». Au pavillon Y sévit la castration imaginaire. Au contraire, îlot de raison et de propreté, le pavillon X consolide l'image idéale qu'il a de lui-même par le déni de la sexualité des malades et de la folie. Toutefois, la discipline et les soins camouflent les craintes qu'inspirent les malades, les défenses contre le retour du refoulé s'en trouvent renforcées : clivage, scission du pavillon en divers lieux révèlent une autre topographie du fantasme, notamment l'isolation contre la crainte d'être contaminé par la folie. Cette négation a pour corrélat que scène primitive et scène de castration réapparaissent partout ailleurs : n'importe quelle touffe d'herbe est susceptible de cacher la « chose », la chapelle de l'hôpital ou les couloirs de l'administration.

Le fantasme de la scène primitive structure non seulement les relations des soignants entre eux et avec les malades, mais aussi celles des autres catégories hiérarchiques en contact avec les infirmiers : le médecin chef, le surveillant général, le groupe des trois psychologues, un ergothérapeute. La figure du médecin chef inclut d'ailleurs ces autres catégories, chacune en est une partie reliée au tout par le savoir idéalisé qui lui est attribué. Ainsi, le trio des psychologues en représente les oreilles et les yeux.

Quel que soit le sexe des partenaires, les échanges obéissent à la loi de l'agression. Les hommes font l'objet des visées persécutrices des femmes, ils risquent la castration et la mort. Le pénis de l'homme est convoité par la femme qui tente de le lui voler : les infirmiers se représentent les infirmières dotés d'un troisième œil, c'est-à-dire de l'organe sexuel du père internalisé

1. Voir mon analyse du groupe « merdique » (1973b).

dans le vagin et destructeur¹. Les plaisanteries sur ce thème sont fréquentes parmi les infirmiers. Au fantasme de scène primitive sadique est associé celui de séduction. Les entreprises séductrices des femmes éveillent chez les hommes les angoisses vis-à-vis de l'imgo de la mère prégénitale castratrice, elles suscitent la crainte du vampirisme, de l'attaque sadique orale : « Les femmes sont des insectes suceurs, elles nous pompent la (le) vie... »

Face à ces angoisses, les hommes ont recours à des moyens de défenses et d'attaques sadiques-anaux ; ils envoient des coups d'extincteur sous les jupes ou sur l'arrière-train des infirmières, ou les réchauffent en leur envoyant des allumettes enflammées. Le recours à ce registre, note E. Pons, permet aux infirmiers de maintenir à tout prix la distance que leurs ennemies tentent d'abolir par la séduction. Une autre modalité défensive consiste pour les infirmiers à menacer de sodomiser les femmes : ainsi le sexe de la femme n'a pas à être reconnu et l'homme peut faire l'économie de l'angoisse de castration. Cependant la défense la plus efficace est l'homosexualité masculine : la relation hétérosexuelle doit être évitée car la castration de l'un entraînerait la castration de tous.

La femme est assignée dans le fantasme des hommes à une place de l'exclue. Cette place se manifeste dans la réalité par le silence imposé aux infirmières. La parole, vécue comme puissance phallique, appartient aux seuls hommes. Leur idéologie est de faire de la femme un objet de consommation (« pour les cochons »), de réclusion et d'attaques sexuelles bestiales (on évoque les camps de concentration nazis et l'accouplement des femmes avec des chiens-loups : « elles retrouvaient leur vraie nature »). Rejetées par les hommes, les femmes veulent de l'homme son pénis et son substitut, l'enfant. Si avoir (de) l'homme s'avère impossible, il ne leur reste plus qu'à l'être et à occuper sa place.

Cette labilité des identifications aux différents personnages de la scène est une propriété distributive-permutative des fantasmes originaires. Dans les composantes perverses du fantasme de scène primitive, cette labilité est extrême, elle est au service du déni de la différence des sexes.

Scène primitive et hypothèse de base

En référence à l'idée de Bion (1955) selon laquelle les hypothèses de base sont des formations dérivées d'une scène primitive archaïque, E. Pons fait l'hypothèse que la scène primitive sadique structure les relations de groupe autour de l'hypothèse de base attaque/fuite : attaque des frères unis contre les

1. Voir M. Klein (1959, p. 256) : « Le pénis, organe de pénétration devient ainsi pour le garçon un organe de perception qu'il assimile à l'œil ou à l'oreille ou aux deux à la fois ; par ce truchement il explore l'intérieur de la mère, y découvre les périls qui guettent son pénis et ses excréments, par le pénis et les excréments du père. »

femmes, mères prégénitales qui détruisent leurs partenaires au cours de la scène sadique ; fuite des hommes et des femmes lorsqu'apparaissent les familles des malades, familles réduites très souvent à la seule mère : le père a disparu. La réalité accrédite alors le fantasme d'une scène mortifère au cours de laquelle fut procréé le malade, devenu le fou. Les mêmes craintes paranoïdes se manifestent à propos de la sexualité du fou : il n'a pas de partenaire, il ne peut avoir de relations sexuelles qu'avec des objets artificiels (balais, bouteilles...).

Le trio des psychologues stagiaires représenté formant un groupe uni et autosuffisant dont les termes sont eux aussi interchangeables. Il est le support et le lieu d'une scène primitive idéale, représentant de la partie clivée et idéalisée du fantasme originaire.

Le clivage de la scène primitive

Une des questions qui a préoccupé longtemps les soignants a été de savoir si le psychologue couchait avec l'une de ses collègues ; la réponse à cette question fut élaborée à travers une représentation défensive dans laquelle fut close l'interrogation sur le rapport sexuel entre les psychologues : l'homme du trio fut représenté réunissant en lui des caractéristiques sexuelles masculines et féminines. Puis à l'une des psychologues femmes fut associée l'image phallique d'une girafe, elle avait une allure masculine ; l'autre n'était qu'une enfant. Dans le fantasme des soignants, les psychologues tendaient vers l'idéal d'une complétude, individuellement et en groupe.

Il est évident que cet idéal de complétude, passablement ridiculisé, a assuré la défense contre la différence et la complémentarité. Le trio dans son ensemble se présente pour le personnel soignant comme une combinaison qui confine au parfait ; l'interdit de l'inceste n'existe pas, l'enfant omniscient n'est pas exclu du couple parental. Le fantasme fait du trio des êtres androgynes et un corps commun unifié sur lequel la castration imaginaire n'a pas de prise.

En témoigne aussi l'idéalisation du savoir du trio. L'idéalisation n'exprime pas seulement la négation de la castration symbolique et de la différence ; elle est d'autant plus nécessaire que les soignants ont affaire à une multitude d'objets persécuteurs (les fous, les femmes, les hommes). Fantasmer une scène primitive idéale leur permet de nier la scène primitive destructrice, de conjurer le retour des persécuteurs. Dans le trio tel qu'il est fantasmé, la belle totalité narcissique protège les soignants contre leurs angoisses d'anéantissement.

La scène primitive idéale, commente E. Pons, est celle où est niée la différence des sexes et la formation du couple. Je dirais qu'elle est une structure protogroupale défensivement idéalisée contre le couple (*cf.* le « grouple »). Dans l'institution hospitalière, tous les couplages hétérosexués sont vécus comme dangereux et mortifères, aussi bien en ce qui concerne les soignants,

les malades que leurs familles. Non seulement la formation d'un couple éveille le fantasme de castration, mais elle menace de dissolution le corps groupal. Seul un trio « grolupant » et non copulant peut engendrer un enfant messianique, sain, salvateur, réparateur et omniscient. Cet enfant, il importe de l'inclure dès l'origine, voire de le constituer comme origine. Ici encore, l'unité groupale du fantasme autorise la permutation et le renversement de l'ordre causal réel dans une relation circulaire. Sur l'autre scène, clivée et symétrique, l'enfant fou né d'un coït mortifère est mortifiant pour ses géniteurs.

Cette « observation » clinique permet de penser, comme je l'ai indiqué plus haut à propos du groupe du Paradis perdu, la position assignée dans les groupes à l'observateur dans le fantasme de scène primitive. Au trio des psychologues stagiaires était « offerte » (et d'abord demandée par eux) la place de l'enfant observant les relations sexuelles du couple. Mais cette place était déjà occupée dans l'institution : par l'enfant fou, par le malade mental et par les soignants observateurs des relations sexuelles des fous.

Le trio lui-même, « observateur » du fantasme de l'institution, est devenu pour l'institution la scène de la partie clivée de ce même fantasme, créant dans cette image inversée une place abyssale de l'observateur au sein du fantasme. Qui observe qui, faisant quoi à qui ? L'existence groupale offre une combinaison infinie de ces positions et de ces réponses. Si le groupe est la scène d'un fantasme originaire, n'est-ce pas que celui-ci est la scène d'un groupe ?

LE GROUPE DES SEPT SOUABES ET LE FANTASME DE L'EMBROCHEMENT

Le recours à la mythologie et au folklore s'est souvent avéré fructueux pour élaborer la compréhension de certaines structures et de certains processus psychiques mis à jour dans la clinique de la cure. On sait tout ce que Freud a recherché et trouvé dans les contes pour l'analyse des rêves (Freud, 1913), tout ce que G. Róheim a compris des conflits psychiques et des organisations culturelles à partir de l'étude des mythes. L'histoire des découvertes psychanalytiques pourrait bien être aussi celle de ces références aux mythes et aux légendes qui ont inspiré l'invention scientifique d'un nouveau concept, ou qui ont permis d'en préciser le contour et le contenu. On pourrait soutenir que l'efficace de la psychanalyse est d'avoir été fondée sur ces retournements des mythes et des légendes vers leur source inouïe dans l'Inconscient.

J'essaierai dans cette étude d'éclairer par l'analyse d'un conte des frères Grimm, *Les Sept Souabes*, la structure et le contenu d'une fantasmatique groupale, relative au groupe et élaborée en situation de groupe : la fantasmatique du petit groupe « embroché ». Corrélativement, nous pourrions accéder à

une compréhension plus précise du conte lui-même. L'analyse aura donc à mettre en évidence le lien qui organise les relations entre un organisateur psychique groupal (un ou plusieurs fantasmes originaires), un organisateur socioculturel de la représentation du groupe, et le processus groupal lui-même.

Les Sept Souabes, conte de Grimm

Il était une fois sept habitants de la Souabe¹. Le premier s'appelait Monsieur Schulz, le second Jackli, le troisième Marli, le quatrième Jergli, le cinquième Michel, le sixième Jeannot et le septième Veitli. Ils s'étaient fixé pour but de voyager à travers le monde pour y chercher aventure et y accomplir de hauts faits. Comme ils voulaient être armés afin d'être en sécurité, ils avaient jugé bon de se faire fabriquer une pique, une seule, mais vraiment longue et solide. Ils la tenaient tous les sept à la fois. Le plus hardi, le plus viril se tenait devant : c'était Monsieur Schulz. Puis venaient les autres, dans l'ordre, le premier étant Veitli.

Il arriva un jour qu'au mois des foins, comme ils avaient fait un long chemin et qu'il leur restait encore un peu de route à parcourir jusqu'au village où ils comptaient passer la nuit, un scarabée, un frelon peut-être, passa non loin d'eux, derrière un buisson, dans le pré, vrombissant pacifiquement. Monsieur Schulz s'effraya tant qu'il en laissa presque tomber la pique et que la sueur lui coula par tous les pores. « Écoutez écoutez ! dit-il à ses compagnons. Seigneur, j'entends un tambour. » Jackli, qui tenait la pique derrière lui et dont je ne sais quelle odeur avait chatouillé les narines, dit : « Il se passe indiscutablement quelque chose ; je sens la poudre et la mèche à canon. » À ces mots Monsieur Schulz prit la fuite et d'un bond franchit une clôture. Comme il était retombé sur les dents d'un râteau que des faneurs avaient laissé là, le manche lui revint dans la figure, lui assenant un violent coup. « Ouïe, ouïe, ouïe, s'écria Monsieur Schulz, faites-moi prisonnier ! je me rends ! » Les six autres qui l'avaient suivi s'écrièrent à leur tour : « Si tu te rends, je me rends aussi ! » Finalement, comme il n'y avait aucun ennemi qui voulut les ligoter et les emmener, ils se rendirent compte qu'ils s'étaient trompés. Et pour que personne n'apprît cette histoire et ne se moquât d'eux, ils jurèrent de n'en point parler aussi longtemps que l'un d'eux n'ouvrirait par hasard la bouche à ce sujet.

Sur quoi, ils continuèrent leur voyage. Le deuxième péril qui les menaçait était encore bien plus grand que le premier. Quelques jours plus tard, leur chemin les conduisit à travers des terres en friche. Un lièvre y dormait au soleil, oreilles pointées et ses yeux de verre grands ouverts. À la vue de cette bête effrayante et sauvage, ils prirent peur et tinrent conseil pour savoir ce qu'ils allaient faire et quelle était la conduite la moins dangereuse à suivre. Car s'ils

se mettaient à fuir, il était à craindre que le monstre les suivit et les avalât avec la peau et les os. Ils dirent donc : « Nous allons devoir affronter un dangereux combat. Bien le concevoir, c'est déjà l'avoir gagné à moitié. » Ils saisirent leur pique, Monsieur Schulz était devant, Veitli derrière. Monsieur Schulz tenait l'engin. Mais Veitli, qui, dans sa position protégée, se sentait plein de courage, brûlait d'attaquer et criait : « Au nom de la Souabe, en avant, les enfants ! Sinon que le diable nous laisse en plan ! »

Mais Jeannot savait où le bât le blessait. Il dit : « Par tous les diables tu parles bien ! Mais quand on voit l'ombre du dragon de ta personne on ne voit que les talons ! »

Michel cria : « Il s'en faut d'un cheveu que du diable lui-même je vois les yeux ! » Ce fut au tour de Jergli. Il dit : « Si ce n'est lui c'est donc sa mère ou pour le moins, du diable le beau-frère ! »

Il vint à Marli une charitable pensée. Il dit à Veitli : « Va, va, Veitli, va de l'avant ! De là derrière, je t'aiderai à serrer les dents ! »

Mais Veitli ne l'écoutait pas. Jackli dit : « C'est à Schulz d'être le premier ! À lui seul l'honneur d'attaquer ! »

Monsieur Schulz prit son courage à deux mains et dit : « À voir votre énervement on voit bien que vous êtes vaillants. »

Et tous ensemble ils avancèrent contre le dragon. Monsieur Schulz se signa et appela Dieu à son secours. Mais comme rien ne se passait et que l'ennemi approchait, il cria, tant grande était sa peur : « Ouah ! Ouah ! Ouahaha ! »

Le lièvre se réveilla, s'effraya et s'en fut à toute vitesse.

Quand Monsieur Schulz le vit si couard, il s'écria plein de joie : « Peuh ! Veitli, regarde-moi ça, ce n'était qu'un lièvre, va ! »

Les sept souabes alliés partirent à la poursuite d'autres aventures. Ils arrivèrent sur les bords de la Moselle, un fleuve tranquille et profond que traversent peu de ponts et qu'il faut, en maints endroits, franchir en bateau. Nos Souabes n'en savaient rien. Ils appelèrent un homme qui, de l'autre côté, vaquait à ses occupations et lui demandèrent comment on pouvait passer. À cause de l'éloignement et de l'accent de ses interlocuteurs, l'homme ne comprit pas ce qu'ils voulaient et cria : « Eh ? Eh ? » Monsieur Schulz comprit qu'il disait : « À pied, à pied ! » et, comme il était le premier, il se mit en demeure de pénétrer dans la Moselle. Bientôt, il s'enlisa dans la vase et l'eau, en vagues profondes, monta autour de lui. Le vent chassa son chapeau de l'autre côté du fleuve. Une grenouille le regarda et coassa : « Ouais, ouais ! » Les six autres, entendant cela, dirent : « Notre compagnon, Monsieur Schulz nous appelle. S'il a pu traverser, pourquoi pas nous ? » Ils sautèrent tous ensemble dans l'eau et se noyèrent. Si bien qu'aucun des membres de l'alliance souabe ne rentra jamais à la maison.

Analyse du conte

Après un bref prologue de présentation des sept personnages et du but du voyage, le récit s'organise en trois séquences¹ :

- la rencontre du groupe souabe, formé en un corps unifié, avec l'imgo de la mère archaïque,
- l'affrontement homosexuel de la mère phallique,
- la pénétration dans la mère et la fusion dans la mort.

Prologue, ou alliance homosexuelle des frères traversés par le phallus commun

Sept Souabes, rien que des hommes : tous sont pareils, disposés en une série de miroirs. Pour quatre d'entre eux (Jackli, Marli, Vergli, Veitli), la désinence terminale de leur nom est identique : li = lein (diminutif, comme Jeannot pour Jean, le cinquième) ; ils auront en effet à affronter la castration. Les deux autres sont Michel (qui triomphe de Lucifer comme les sept auront à le combattre) et Monsieur Schulz, un Monsieur, un chef. Chacun représente une partie du Moi qu'est le groupe : l'autre est un autre soi-même, mais ensemble ils forment un seul corps et agissent comme une seule personne, par mimétisme (« les six s'écrièrent à leur tour... »), pour accomplir le but commun qui les réunit : voyager ensemble et accomplir de hauts faits. Il s'agit là d'un thème de quête², la quête de l'objet perdu idéalisé et interdit. Pour sa conquête, les sept souabes s'arment.

Ils s'arment d'une pique : « ils la tenaient tous à la fois ». Les sept hommes sont liés entre eux par ce phallus duquel chacun participe. Cette pique-phallus a aussi une fonction de sauvegarde : elle garantit le Moi dans son intégrité et dans son identité ; elle assure une fonction réparatrice du Moi contre l'agression. En effet, dès qu'elle est lâchée par le chef, Monsieur Schulz, le danger apparaît.

Les Sept Souabes tenant chacun cette pique unique, « longue et solide », ce phallus en érection et formant bande, sont ainsi disposés devant et derrière l'autre. Dans cette position homosexuelle, chacun peut tour à tour être passif (être pénétré) et actif (pénétrer) dans sa relation à l'autre. Le premier a, il est vrai, davantage de pique derrière que devant : il est le plus exposé à la castration ; aussi bien les Grimm lui ajoutent-ils, comme pour l'en protéger par-devant, le titre de Monsieur Schulz. Le dernier, Veitli est exposé par-devant mais garanti par la plus grosse partie de la pique, qu'il a devant lui.

1. Au sujet de la méthode d'analyse, voir chapitre 1, pp. 47-50.

2. Dans une étude en cours sur la fantasmatique mise en jeu dans la quête d'objets idéaux, à propos des différentes légendes du Graal, E. Pons montre que la démarche de la Quête se fonde sur le déni de la castration de la mère phallique.

Ainsi réuni par ce lien, garanti et protégé par ce phallus, le groupe peut voyager, « chercher aventure », « voyager à travers », « accomplir de hauts faits ». Voyager à travers, c'est accomplir le coït avec la mère prégénitale ; chercher aventure, c'est rechercher le phallus dont elle est supposée être dotée. Mais ce voyage, cette aventure et ces hauts faits menacent de la destruction et requièrent d'être en sécurité. L'alliance homosexuelle des frères permet à chacun et à tous de s'assurer, par le toucher du phallus de l'autre et du phallus commun qui les traverse, contre cette menace de destruction.

Première aventure : la rencontre avec la mère archaïque

La figure de la mère archaïque apparaît sous la forme d'un insecte caché derrière un buisson : un scarabée¹ ou un frelon. L'un et l'autre (surdétermination) sont de gros insectes à ailes, dotés d'antennes cornues et ou de piques, de scalpels. Le buisson figure la toison qui recouvre le sexe féminin derrière lequel se cache le pénis (l'insecte) attribué à la mère². La menace que constitue l'attaque du groupe des hommes par ce pénis est déniée : l'insecte vole et vrombit (pénis en érection) pacifiquement. Mais la frayeur l'emporte puisque Monsieur Schulz, le premier à être exposé à l'attaque castratrice du pénis maternel, « en laisse tomber la pique ».

L'imago de la mère armée et armurée (la carapace du scarabée) est construite et amplifiée par la participation de tous les autres à la résonance fantasmatique. Jackli est leur porte-parole : « Je sens, dit-il, la poudre et la mèche à canon. » L'amplification porte aussi sur l'entendu (le vrombissement devient tambour) et sur le senti (« Jackli qui tenait la pique derrière lui et dont je ne sais quelle odeur lui avait chatouillé les narines dit : “Je sens la poudre...” »). Il s'agit bien d'une attaque guerrière, d'un combat. Ces éléments sensoriels apportent une précision sur la nature de l'attaque redoutée ; celle de la péné-

1. Outre le scarabée cornu, ou cerf-volant, ou lucane, il existe des scarabées disséqueurs (les dermestes), enterreurs (les nécrophores) et boursiers (les pilulaires). Le scarabée est connu comme symbole égyptien : image du soleil qui renaît de lui-même de sa propre décomposition, il est l'insecte qui cache en lui le principe de l'éternel retour (d'après J. Chevalier et A. Gheerbrant, 1969, article scarabée). Sa figure mythique rappelle celle du Phénix qui, comme le scarabée pilulaire roulant sa boule d'excréments, représente l'œuf du Monde et s'autogénère. J'ai analysé ailleurs la fonction de ce mythe dans la fantasmatique androgyne et autodéformatrice (Kaës, 1973a).

2. L'analyse du conte passe par le repérage des grappes d'associations reliées par des relations de similitude et de contiguïté ; le texte en est surchargé : scarabée-buisson ; lièvre-pré en friche ; pique - aiguillon - corne - manche - oreilles pointées - homme ; lièvre - diable - mère - beau-frère ; touché - entendu - vu - agi - mal - entendu, etc. Sont également très fréquentes les répétitions : la désinence terminale des noms, devant - derrière, pacifiquement endormi - tranquille, ouah, ouah - ouais, ouais ; les amplifications redondantes ; les retournements et les inversions réitérées.

tration anale par le pénis maternel. Mais l'amplification s'étend au corps tout entier : à la différence de la carapace protectrice et inviolable du scarabée, la peau de Monsieur Schulz exsude par tous ses pores (ses trous) l'angoisse d'être attaqué analement (excrétions) dans la peau ouverte du groupe par le pénis maternel persécuteur.

Le danger devient plus effectif lorsque Monsieur Schulz, le premier, se dessaisit de la pique, sorte de contre-phallus protecteur, s'enfuit et franchit une clôture. Le corps groupal phallique est maintenant exposé par-devant et par-derrrière à la castration. Le désir du coït avec la mère se transforme en menace que le phallus groupal soit détruit, ne résiste pas, vole en éclat. Abandonner le groupe des frères, c'est s'exposer à la castration pénienne et anale par la mère. Ainsi que K. Abraham (1922) l'a indiqué dans son article sur l'araignée comme symbole de la mère phallique¹, le souhait latent des frères est de pénétrer la mère dans le coït et de la tuer ; à ce souhait correspond la crainte d'être par elle castré et anéanti dans le coït. La croyance au pénis maternel, qu'atteste le désir de l'attaque, est sous-tendue par une fantasmatique caractérisée par le retournement de l'objet : la mère est et n'est pas châtrée ; elle est pénétrable et elle pénètre ; elle est à détruire (châtrée dans le coït) et elle détruit (elle châtré dans le coït). Ce qui arrive à Monsieur Schulz dès qu'il eût franchi la clôture confirme cette hypothèse : Monsieur Schulz tombe « sur les dents d'un râteau dont le manche lui revint dans la figure, lui assenant un coup violent ». Le phallus attaqué-persécuteur se retourne rétorisivement contre lui et l'atteint à la tête (déplacement). Monsieur Schulz n'a plus d'issue que de se constituer prisonnier, captif et passif.

Le thème redondant du mimétisme et du devant-derrrière réapparaît alors comme rappel et répétition du lien homosexuel entre les hommes : « les six autres, qui l'avaient suivi, s'écrièrent à leur tour : "Si tu te rends, je me rends aussi !" » Les sept frères spéculairement liés ne peuvent soutenir ni entre eux ni vis-à-vis de l'autre une relation agressive : l'agressivité niée est projetée sur l'imgo maternelle.

Deuxième aventure : l'affrontement homosexuel de la mère phallique

Se rendre à l'évidence que l'attaque n'a pas eu lieu fut de brève durée ; ils s'étaient trompés et l'affaire fut enterrée : refoulée et désavouée. Ainsi se maintient la croyance, contre la réalité de l'expérience. Les Sept Souabes

1. Cette thèse, en rapport avec celle que je propose ici, trouve une illustration remarquable dans le roman de J.R.R. Tolkien, *Bilbo le Hobbit* : treize nains et un hobbit partent à la conquête du trésor du roi des nains qu'un méchant dragon a délogé de son royaume sous la montagne. L'une des aventures les plus périlleuses est celle du combat contre les Araignées géantes de la Forêt de Mirkwood. Le roman de Tolkien présente tous les caractères d'une geste héroïque groupale.

n'en veulent rien savoir. Aussi, « le deuxième péril qui les menaçait était encore bien plus grand que le premier ».

Apparemment le décor a changé : au lieu d'un buisson, des terres en friches ; au lieu d'un scarabée, un lièvre. Mais le paysage est bien le même (buisson-terre en friche-toison du sexe féminin), et il s'agit bien de la même imago maternelle (scarabée-lièvre-pénis de la mère). Elle est maintenant devant eux sous les traits du lièvre¹ dormant « les yeux de verre grands ouverts » ; le fantasme précédent, où prévalaient l'entendu et le senti, est réinterprété selon le vu. Le lièvre est vu et il voit.

Plus élevé que le scarabée et le frelon dans l'échelle animale, le lièvre présente ce détail de posséder cet élément inanimé : des yeux de verre grands ouverts, quoiqu'il dorme². La métonymie subsiste dans cet autre attribut (les oreilles) lui-même surdéterminé : ce qui est vu dans ce monstre, cette bête effrayante, ce diable (*cf.* le prénom de Michel), c'est encore la mère phallique (oreilles pointées) muette et dévoratrice, suscitant ce sentiment d'inquiétante étrangeté (*Das unheimliche*) dont parlent Freud (1919) et Abraham (1922).

Le danger redouble : non seulement il se manifeste aussi bien devant que derrière (« s'ils se mettaient à fuir, il était à craindre que le monstre les suivît et les avalât avec la peau et les os »), mais en outre nos sept héros ont à affronter le monstre maternel qui les menace tant de la castration dévoratrice par son sadisme oral que de la pénétration anale destructrice.

Ce double danger imminent oblige les Sept Souabes à recourir pour la première fois, afin d'organiser leur défense, à la parole qui va leur servir de

1. La figure du lièvre (et du lapin) est, dans de nombreux mythes, contes, légendes et thèmes folkloriques, toujours liée à la divinité archaïque de la Terre-Mère, aux symboles du renouvellement cyclique de la vie (*cf.* la lune qui, comme eux, disparaît et réapparaît sans cesse, et à laquelle la figure du lapin est associée, comme celle du scarabée au soleil. Chevalier et Gheerbrant notent que quand le lièvre ou le lapin n'est pas la lune elle-même, il est son complice : son frère ou son amant, et leurs rapports sont incestueux. Le lièvre est aussi un héros civilisateur, un demiurge ou un ancêtre mythique : il possède le secret de la vie élémentaire, de l'inconnaissable et de l'inaccessible, mais sans cesser d'être pour l'homme un voisin, un familier (*heimlich*). La mythologie égyptienne a donné les apparences du lièvre à Osiris qui, enfermé dans un coffre par des ennemis jaloux et par son frère, fut lancé dans les eaux du Nil et fut l'objet d'une Quête, comme au Moyen Âge, le Graal. Osiris fut mutilé, déchiqueté et ressuscité : ses attributs sont le sceptre, le bâton, le fouet, la longue vie. L'ambivalence dont le lièvre est l'objet (faste-néfaste) se manifeste dans les croyances selon lesquelles une femme enceinte qui recevrait les rayons lunaires mettrait au monde un enfant à bec-de-lièvre. Le lapin signifie par ailleurs l'abondance, l'exubérance, la multiplication, mais aussi l'incontinence, la démesure, la luxure (le lapin est stigmatisé et interdit comme impur dans le Deutéronome et le Lévitique). Il est le compagnon d'Hécate, déesse de la fertilité et déesse des morts, qui préside aux apparitions de fantômes monstrueux et de spectres terrifiants et aux sortilèges des magiciens la nuit (*Das Unheimliche*). Le lapin est aussi fréquemment associé à la puberté et à la jeunesse qui reçoit la sollicitude d'Hécate, déesse aux trois corps adossés à une colonne.

2. Nous avons ici un exemple de détail significatif et paradoxal ; de même à d'autres moments du conte, la poudre et la mèche à canon, l'accent étranger, le malentendu terminal, etc.

seconde pique, orale celle-là. Le lien homosexuel (Monsieur Schulz devant, Veitli derrière : en avant... les talons) fournit une autre modalité surdéfensive : celui qui était derrière (Veitli) doit passer devant ; qu'il aille de l'avant suggère Marli : « de là, derrière, je t'aiderai à serrer les dents », l'encourage-t-il. En fait il s'agit aussi bien de serrer et les dents et les fesses (contre la pénétration) que de se pénétrer mutuellement au lieu de la pénétration du pénis maternel ; il s'agit de se défendre contre la castration (orale, anale, pénienne) qui suivrait la réalisation incestueuse.

À travers les autres, chacun peut en effet attaquer et pénétrer la mère (*cf.* traverser, conduire à travers). Une telle position assure, par l'identification projective, le contrôle du persécuteur ; dans le groupe elle permet la permutableté et l'identité totale de ses membres, par le retournement (Veitli le dernier, celui qui a le plus de pique, brûle d'attaquer à la place de Monsieur Schulz le premier qui doit prendre son courage – la pique – à deux mains) ; cette position homosexuelle satisfait enfin le désir (pénétration incestueuse) et la défense contre la pénétration rétorsive.

Alors « tous ensemble ils avancèrent contre le dragon ». Mais au lieu du combat, c'est le triomphe maniaque contre le persécuteur diabolique réduit tout à coup à n'être qu'un petit farceur : « Peuh ! regarde-moi ça, ce n'était qu'un lièvre, va ! », un leurre. Pensera-t-on que le lièvre, d'être reconnu pour ce qu'il est, aura emporté avec lui ce qu'il figurait, l'imago fascinante et dévastatrice ? Rien n'arrêtera nos Sept Souabes et la disparition de l'animal étrange et familier n'aura assuré que provisoirement le temps d'une avant-dernière dénégation, la défense contre la réalisation de leur désir. Qu'il ne suffise pas de savoir qu'un lièvre est un lièvre : en fuyant, il montre son derrière, un trou.

Troisième aventure et épilogue : la pénétration dans la mère et la fusion dans la mort

L'objet de la quête apparaît comme la fin - but et terme - de ce voyage dont le sens se révèle dans l'inéluctable régression. Pénétrer, franchir, traverser la Moselle, « fleuve tranquille » comme le scarabée était paisible et le lièvre endormi ; le piège¹ est toujours là, profond, majestueux (un fleuve, non une rivière), inviolé (peu de ponts, quelquefois un bateau, mais pour les Souabes qui en cherchent un, il n'y en a pas). C'est un homme, et non plus un insecte ou un vulgaire lièvre, qui maintenant se trouve sur l'autre rive. Ce qui n'a pas été entendu, vu, su, s'amplifie jusqu'au mal-entendu mortel : l'homme (le tout phallique pour la partie convoitée) est projectivement à l'origine de la méprise ; il est celui qui ne comprend pas, le père enfin aperçu mais lointain,

1. Les nains et Bilbo le Hobbit, dans le roman de Tolkien, ont à subir l'épreuve de la rivière enchantée ; quiconque boit de son eau ou y plonge est frappé de léthargie.

dont on ne peut se faire entendre et dont on ne comprend pas le langage. « Et comme il (Monsieur Schulz) était le premier, il se mit en demeure de pénétrer dans la Moselle... » Attiré par-devant et poussé par-derrière le héros, l'aîné, est poussé par les frères à accomplir le coït mortel avec la mère : il se jette à l'eau et s'y noie. Tout le corps groupal fraternel sombre dans la mère, le réintégrant et fusionnant ensemble dans la mort : « Si bien, concluent les Grimm, qu'aucun membre de l'alliance souabe ne rentra jamais à la maison. »

La dernière séquence du conte révèle la nature du fantasme originaire qui l'organise et structure les rapports entre les membres de l'alliance souabe : le retour à la mère, à l'intérieur de la femme est un retour au lieu ultime de la scène primitive. La dissolution du lien dans la fusion mortifère signe la version prégénitale et précœdipienne de ce fantasme. En effet, le conte égrène toutes les composantes de la régression prégénitale à partir de l'angoisse de la castration : la crainte de la dévoration et l'érotisme anal qui condense l'image même de l'embrochement. La scène finale de ce discours sur la relation sexuelle fait apparaître celui dont l'apparente absence fait que le fantasme se développe sur son versant paranoïaque : le père dont la parole n'est pas entendu et dont l'exclusion livre les Souabes aux entreprises de la mère castratrice au pénis destructeur. Ainsi son sexe n'a pas à être reconnu, sinon dans la mort. On comprend alors que la sodomie soit, avec l'image idéalisée du pénis, le moyen de défense ici privilégié pour éviter la castration, et lutter contre le danger de la destruction du pénis.

La fantasmagorie de l'embrochement condense et articule plusieurs fantasmes originaires à différents niveaux d'élaboration des pulsions et des mécanismes de défense. Le conte nous livre à la fois une élaboration de ces fantasmes dans une mise en scène groupale et un modèle de groupalité : celui du groupe héroïque en quête de hauts faits. L'analyse nous révèle aussi comment la culture du groupe des Souabes leur permet d'interpréter tous les éléments de la réalité en fonction du fantasme qui les organise en groupe. La structure latente de celui-ci est celle-là même de la famille psychotique vivant l'illusion groupale dont la cohérence est maintenue par la clôture idéologique.

Il reste à présenter comment, dans la vie des groupes réels, certains agencements de cette fantasmagorie sont en mesure d'organiser les phénomènes qui s'y déploient.

Le fantasme de l'embrochement dans quelques groupes

Les quatre observations de groupe que j'ai pu recueillir à ce sujet présentent toutes des caractéristiques communes et constantes : en situation de groupe large (25 à 60 personnes), un petit groupe est représenté « embroché ». Ce petit groupe n'est pas quelconque, il s'agit chaque fois d'une équipe de moniteurs ou d'animateurs-interprétants dans un séminaire, ou d'une équipe directoriale dans une institution. D'autres caractéristiques sont liées au senti-

ment d'un danger imminent de dislocation et d'affrontement avec une imago terrifiante, dans la quasi totalité des cas, celle de la mère archaïque ; un système de défense est alors organisé sur la base du lien spéculaire et homosexuel contre cette imago dévoratrice, sadique-anale, phallique, toujours mortifère.

Pour le petit groupe embroché, comme pour ceux qui, comme spectateurs et témoins, sont pris dans le même fantasme, l'imago maternelle archaïque, les angoisses schizoïdes-paranoïdes et les modes de défense contre ces angoisses sont suscités par la situation de groupe large. La fantasmagorie du groupe embroché est typique de telles situations groupales.

L'analyse du conte de Grimm a permis de mettre à l'épreuve ces hypothèses. Le conte cristallise à peu près tous les éléments que nous avons pu repérer dans les observations cliniques ; il en développe les thèmes en les articulant dans un scénario et dans un récit cohérent et structuré.

Première observation : « le bloc psychologique »

Il s'agit d'un séminaire de sensibilisation aux relations interpersonnelles et groupales organisé par une association d'enseignants et destiné à ses membres. J'ai été chargé par cette association de recruter une équipe de praticiens composée de cinq psychologues et d'une assistante sociale : la plupart de ces praticiens n'avaient pas encore eu l'occasion de travailler ensemble.

La séance plénière inaugurale débute par la présentation du cycle de formation par l'un des deux responsables de l'association. Chacun des membres de l'équipe interprétante est ensuite invité à se présenter personnellement : je commence le premier, énonçant mon prénom et mon nom ; j'indique que j'ai accepté de participer à cette session comme moniteur à la demande de l'association, que je suis psychologue. Suit alors, de la part de mes coéquipiers, une présentation strictement identique à la mienne et très rapide : un(e) tel(le), psychologue... jusqu'à l'assistante sociale qui en perd son identité professionnelle. Un silence de stupeur nous fige tous durant quelques instants. J'éprouve un violent mouvement d'hostilité vis-à-vis des coéquipiers et j'ai le sentiment d'une catastrophe : je me dis que, dès maintenant, le séminaire est perdu, tout comme notre équipe, après cette réduction à une seule identité, est menacée de dislocation. Je suis assez rapidement délivré de ces pensées douloureuses, car j'ai à énoncer le dispositif et les règles de fonctionnement des différentes séances. Probablement parce que je différencie les activités et que je me distingue des autres, j'éprouve de nouveau une assurance qui m'épargne d'être maintenu plus longtemps dans l'effroi paralysant causé par cette présentation spéculaire, massive et indifférenciée.

La séance est pesante, froide ; quelques participants me demandent de reformuler les règles, ce que je fais aussitôt sans chercher à entendre ce qu'ils demandent vraiment. Ni mes collègues ni moi ne sentons guère ce qui se passe au cours de cette première séance. C'est à peine si nous notons que,

vers la fin de la séance, apparaissent des thèmes persécutifs (crainte d'être manipulé, d'être démantibulé, rendu malade) et des fantaisies d'être dans ce séminaire comme dans un bloc chirurgical, ou dans un amphithéâtre de dissection, ou dans une salle d'accouchement.

Après cette séance, à la pause, aucun des membres de l'équipe ne parviendra à parler de ces fantaisies ; toutefois un travail de liaison avec notre propre fantasme sera esquissé à travers le récit d'un rêve fait la veille par un des moniteurs : « dans une sorte de cathédrale délabrée, un culte est perturbé par des envahisseurs qui tentent de s'emparer de l'autel ; les officiants se réfugient dans la sacristie puis se regroupent autour d'un arbre sur les branches duquel sont juchés des prêtres. » Ce récit évoque une nouvelle version du rêve de l'Homme aux loups, mais rien ne sera associé et *a fortiori* analysé. Plus tard, nous établirons le lien avec notre angoisse préalable à l'organisation du séminaire : nous étions psychologues cliniciens, la plupart d'entre nous était en cours de cure psychanalytique, mais nous étions désireux de travailler avec des modèles de référence psychanalytiques. Bref nous craignons de n'être pas assez unifiés et homogènes dans nos techniques et nos références, parce que, en outre, nous n'avons eu que rarement l'occasion de travailler ensemble.

Après le récit de ce rêve où nous nous figurions assiégés par des participants dévastateurs et réunis autour d'un phallus protecteur, nos échanges ne portent que sur l'assurance que procure à chacun d'entre nous la présence des autres. En fait, pour quelques séances encore nous serons tous sous l'étreinte de l'angoisse paralysante qui nous a saisis lors de la présentation de notre « bloc psychologique ». L'insistance des participants à nous signifier qu'ils sont écrasés (par leurs élèves) et persécutés (par l'Administration et la machine bureaucratique) nous conduira, sur le tard, à faire l'analyse de la première séance, celle où nous figurions ce bloc soudé et persécuteur menaçant de les écraser. Nous pûmes alors commencer à analyser nos transferts latéraux ainsi que ceux dirigés sur le groupe large.

Notre élaboration fit apparaître clairement que, avant le début du séminaire, nous avons tous été saisi, dans des versions diverses, par le même fantasme : nous souhaitions être unis, « soudés » dans une équipe suffisamment solidaire, pour faire face à la menace majeure que nous pressentions et que nous attribuions à nos différences de formation, de statut, d'affinité et d'expérience. Dans le bâtiment qui nous hébergeait, les chambres des femmes avaient été regroupées dans une aile éloignée de la chambrée des hommes : en arrivant, nous avons regretté cette ségrégation, bien que secrètement elle servît les défenses mutuelles contre les couplages hétérosexuels. Nous désirions former une bonne équipe, solide et apte à effectuer un travail qui nous paraissait difficile et risqué, en raison de notre expérience encore limitée. Nous craignons que nos interventions personnelles soit rejetées par les autres, et qu'elles fassent voler en éclat la cohésion idéale que nous postulions comme la condition de notre réussite. Le « bloc psychologique » colma-

tait, dans la dénégation, l'angoisse de la division et des coupures dans un corps monitoral fantasmé unifié et commun.

Pour mes coéquipiers je figurais le chef sur lequel chacun pourrait modeler sa conduite. L'énonciation que j'avais faite de la règle de la première séance m'avait procuré, outre la sécurité de l'emploi, la possibilité de m'identifier momentanément à une fonction monitorale spécifique comme si j'avais été l'auteur de la loi. J'occupais cette position narcissique avec la complicité des autres moniteurs : le maintien de notre lien groupal idéal requérait en outre que chacun réprimât à mon égard son agressivité, tout comme mon hostilité à leur égard devait être déniée afin de préserver leur existence pour le bénéfice de ma propre position. L'entente cordiale¹ fut ainsi le régime qui perdura jusque vers la seconde moitié du temps du séminaire.

L'insuffisance de notre analyse intertransférentielle ne nous permit que de dire la peur que le groupe large nous inspirait, nous n'avons pas pu la métaboliser dans une véritable interprétation précise et dégageante. Nous comprenions pourtant bien que lorsque les participants nous signifiaient leurs craintes d'être par nous divisés, coupés, disséqués, ils exprimaient aussi projectivement notre angoisse propre d'être divisés : notre fantasme d'être défensivement soudés, comme un bloc, était une réponse contre cette angoisse. Mais nous méconnaissions alors ce qui m'apparut un peu plus tard : que l'intensité de nos pulsions destructrices dirigées contre le groupe large nous était intolérable, en raison de celles, intenses aussi, dirigées contre nous-mêmes ; que nous nous éprouvions comme une équipe fragile que seule la garantie fantasmatique d'être un groupe idéalement unifié pouvait protéger contre d'aussi menaçantes attaques. Le séminaire dans son ensemble menaçait de nous porter le coup mortel que nous redoutions.

Tant que nous fumes paralysés par les angoisses de démembrement et d'attaque, nous ne pumes interpréter correctement les fantaisies qui déferlèrent en vagues serrées vers la seconde partie du séminaire : pour les participants, nous étions totalement indifférents à ce qui se passait, ou nous étions incompréhensibles, ou on ne pouvait pas se nourrir de ce que nous disions : nous n'étions même pas consommables comme ces brochettes régalandes dont la cuisine orientale a le secret, nous étions une grappe de larves, l'accouchement n'aurait pas lieu... À ce moment-là, nous étions loin de comprendre que l'angoisse des participants était entretenue par le fantasme de fusionner mortellement, sur le mode de la fusion spéculaire des moniteurs. Nous étions pour eux à la fois omnipotents et impuissants, un corps étranger, inassimilable, inconsommable.

Un changement remarquable dans l'attitude des participants fut consécutif à la séance de travail de l'équipe. Les échanges s'intensifièrent, l'agressivité et les rivalités intergroupales s'exprimèrent, mais aussi les angoisses d'être

1. Je dirais aujourd'hui une alliance inconsciente (Kaës, 1999).

déformés et cassés. Il fut question des reproches que les participants nous avaient adressés au cours des premières séances ; selon eux, nous gardions pour nous le secret de la connaissance de ce qui se passait dans le séminaire. Il nous vint à l'esprit que, pour ce qui nous concernait, nous tenions secrète notre crainte d'être différents les uns des autres ; nos angoisses de castration étaient d'autant plus vives qu'une partie de l'équipe était paralysée par le fantasme que nos rapports devinssent ceux d'une sorte de copulation destructrice. Ce que nous gardions en nous et pour nous, n'était-il pas ce qui nous empêchait d'interpréter, à nous-mêmes et aux participants, la castration et les refus de la différence ? Dès la première séance, nous nous protégeions de cette armure de « psychologues » embrochés, dont la pique était le phallus contre eux dirigé, mais menacé d'être perdu dans la fusion avec eux et entre nous ?

Le fantasme de l'embrochement condensait un scénario où les participants et l'équipe alternaient dans une position de spectateurs d'une scène primitive fusionnelle, où les uns et les autres étaient à la fois confrontés avec la jouissance d'être, dans cette indifférenciation, unifiés et mortifiés. Ce ne fut que dans la suite du cycle de formation, lorsque les participants et les moniteurs ne se retrouvèrent plus qu'en situation de petit groupe, que le « scalpel » a réussi à opérer les séparations et des détachements.

Deuxième observation : « les moniteurs embrochés »

D. Anzieu (1972) et A. Missenard (1972) ont exposé et commenté ce cas, dont je rappellerai brièvement la trame et l'interprétation proposée par mes deux collègues. Au cours d'un séminaire de formation, dès le premier soir, un désaccord, vite enterré, s'établit dans le staff au sujet de la conduite des séances plénières. Quelques soirs plus tard, un des moniteurs fait part d'un de ses rêves dans lequel il hésite entre deux femmes. Le récit de ce rêve, entendu par les autres comme une menace à l'égard de l'unité et de la cohésion de l'équipe a pour conséquence que les réunions de travail de l'équipe sont alors suspendues durant les jours qui suivent. Lors de la dernière séance plénière du séminaire, la plupart des moniteurs s'assoient les uns à côté des autres. Un participant a la fantaisie de les imaginer « embrochés sur une même tige ». À cette représentation s'associent les images de soudure et d'agglutinement. La mise en scène et la verbalisation de nos désirs de survie et de nos craintes de séparation rend alors possible, rétroactivement, l'interprétation de la menace qui planait dans le groupe des moniteurs depuis le premier jour, et engage la quasi-totalité de ceux-ci dans des interprétations réparatrices vis-à-vis des craintes dépressives des participants, au seuil de leur deuil terminal.

L'interprétation proposée par D. Anzieu et A. Missenard met l'accent sur la menace de scission et de clivage qui planait sur l'équipe. S'agglutiner, c'était se montrer aux uns et aux autres et devant les participants, unis, soudés : c'était démentir le désaccord sur le lieu même, la réunion plénière, qui en était l'objet. Il est possible de proposer une autre perspective : le

désaccord entre les moniteurs vis-à-vis de la conduite des séances plénières est la conséquence introjectée de leur angoisse de se partager le groupe large, imago maternelle. L'embrochement fusionnel est la mise en scène d'une représentation imaginaire (spéculaire) à fonction unifiante. Cette représentation permet de lutter contre les angoisses psychotiques de démembrement et de séparation qu'actualise la situation de groupe, et notamment de groupe large. Nous notons ici la fonction narcissique et identificatoire de cette représentation. Elle se double de la mise en scène, relayée par le rêve du choix entre les deux femmes, émergence œdipienne d'un fantasme de scène primitive (dans le rêve le moniteur coïte avec l'une des deux femmes derrière un rideau, l'autre étant la mariée s'appêtant pour la cérémonie). L'impact de ce rêve porte sur la crainte que le moniteur ne coïte avec le groupe large, plutôt que de se « marier » avec l'équipe, assignée et s'assignant à la place du témoin. L'embrochement réalise l'unification de ces deux scènes en une seule : par l'embrochement est actualisé un fantasme de scène primitive combinée, protogroupale, où les participants du groupe large sont assignés à la place du témoin.

Cet exemple illustre la conjonction d'un fantasme originaire organisateur du processus groupal et intergroupal avec trois structures de représentation inconsciente : avec un fantasme personnel (celui du moniteur qui le cristallise), avec un fantasme archaïque (de morcellement) et avec une représentation imaginaire du groupe-objet (le protogroupe soudé, dont l'embrochement et l'agglutinement signalent le caractère fusionnel et agressif).

Troisième observation : « les médecins en brochette »

Ce fantasme apparaît lors des réunions régulières de l'ensemble du personnel d'une institution thérapeutique ; y travaillent des médecins (des hommes en majorité), des assistantes sociales, des éducateurs et des psychologues (des femmes pour la plupart). Les médecins cumulent des caractéristiques qui les désignent aux yeux des autres comme une minorité dominante : ils sont médecins, ce sont des hommes, ils sont mieux payés ; la plupart d'entre eux exercent ou ont exercé des fonctions directoriales dans l'institution même ou dans des établissements analogues.

Dans la salle où se tiennent les réunions plénières, les médecins ont pris l'habitude de se grouper les uns à côté des autres, sur une seule rangée, dans les meilleurs fauteuils, contre le mur du fond. Là, ils ne communiquent généralement qu'entre eux – ce que les femmes supportent mal –, ou bien s'ils parlent, ils s'expriment les uns après les autres, sans communiquer directement entre eux. Certains médecins disent souhaiter que soit partagé avec l'ensemble de l'équipe le pouvoir qu'ils détiennent « contre leur gré » ; mais lorsqu'ils sont interpellés (par les femmes) dans leur rôle ou dans leurs fonctions, ils ne répondent pas. « Ces hommes-en-brochette, disent-elles, on les dirait châtrés et terrorisés dans leur petit coin. » Si une femme fait appel à eux

(non sans les provoquer : « on demande des hommes ! »), par exemple pour effectuer un travail de force, personne ne bouge, mais ils plaisantent volontiers, en s'encourageant les uns les autres et en ricanant, sur les tendances viriles de certaines « femmes-aux-gros-bras », sur le matriarcat ambiant, dont quelquefois ils s'effraient. Il en est ainsi lorsque, pour conjurer leur crainte, ils proposent à une femme de « prendre les choses en main », en lui offrant par exemple de s'asseoir sur la chaise régulièrement laissée vacante à chaque début de réunion. Personne d'ailleurs ne consent à combler ce vide, à occuper ce siège : quiconque prend le siège et le pouvoir « se fait descendre ».

Ce pouvoir ardemment convoité, personne n'en veut, ni pour l'occuper et l'exercer (il est dangereux, insoutenable) ni pour le subir (il est manipulateur, persécuteur). L'agressivité des membres du groupe s'acharne contre ces « médecins-en-brochette », qui exercent un « pouvoir creux, vide et menaçant » et qui sont tout « remplis de leur suffisance, de leur autosuffisance homosexuelle ».

Quatrième observation : « la brochette d'animateurs silencieux »

Ce dernier cas m'est rapporté au cours des séances de travail qui réunissent l'équipe d'animation d'un séminaire de formation de travailleurs sociaux. J'ai la tâche d'analyser le fonctionnement de cette équipe et de contribuer à la formation de ses membres.

Lors d'une de ces réunions, les animateurs rapportent ce que des participants dirent à leur propos au cours de la première séance du séminaire qu'ils viennent tout juste d'effectuer : « Cette brochette d'animateurs silencieux ne nous facilite guère la tâche d'avoir à nous jeter à l'eau. » La scène m'est rapportée de manière allusive, gênée : un long silence suit cette évocation ; je l'interromps en redisant la phrase même qui vient d'être prononcée. Puis les animateurs me font part de leur perplexité au sujet des mises en question personnelles dans lesquelles chacun risque d'être entraîné au cours de ces séances de travail. Je précise que ces séances se déroulent dans un climat de confiance et que le travail qui s'y effectue est plutôt considéré comme satisfaisant. Je leur propose alors que l'une des craintes éprouvées par les stagiaires à leur égard est peut-être celle-là même qu'ils éprouvent en ce moment : celle d'avoir à se jeter à l'eau et de risquer de se noyer s'ils ne disposent pas de planche de salut.

L'évocation du fantasme et de l'angoisse dans lesquels les animateurs se sont trouvés pris lors du stage, leur silence après m'avoir rapporté ce qui leur a été dit, puis l'hypothèse que je leur formule du transfert sur moi de ce même fantasme, les conduisent à chercher quelque satisfaction narcissique pour consolider l'équipe : la réussite du séminaire précédent est rappelée et commémorée sur un mode triomphant.

Au cours de la séance qui réunit à nouveau l'équipe, l'évocation de l'avant-dernier séminaire « réussi » se poursuit. Quelqu'un rappelle que

l'équipe d'animateurs avait tenu à ne pas se présenter en séance plénière « comme un groupe compact, formant bloc ». Leur idée était qu'un seul animateur devait suffire à représenter l'équipe et à prendre la responsabilité (« écrasante » mais « glorifiante ») des séances plénières : un seul était délégué pour affronter la « bête indomptable », en « pénétrer le sens » et en triompher. Ce héros devait se tenir face aux stagiaires, ses coéquipiers étant derrière lui, le soutenant, bien que parsemés dans la salle. Au contraire, lors du séminaire le plus récent, chacun s'était rassemblé autour de l'animateur central. On commente : « C'est la disposition spatiale qui a créé la brochette ; en constituant la brochette devant eux, nous avons empêché les participants de parler, davantage encore que lorsque nous étions dispersés... nous avons eu très peur du vide, du trou... »

Je fais remarquer qu'au cours du séminaire précédent la plupart des animateurs avaient été angoissés par leur propre dispersion et par l'angoisse de la séparation chez les participants ; que la plupart d'entre eux avaient intensément regretté (et s'étaient sentis coupables) de ne rien pouvoir « donner » aux participants pour surmonter ces angoisses, qui étaient alors aussi bien celles de l'équipe que celles des participants. Certains animateurs estiment que depuis, l'équipe s'est trop préoccupée d'elle-même, que de ce fait elle n'a pas été suffisamment attentive aux autres, et qu'elle aurait dû proposer au groupe large « une tâche qui aurait fait parler, enfin quelque chose de bon... de bon » – « en fait de bonbon, dit un animateur, nous avons refusé de le nourrir..., ou bien alors c'était indigeste, il n'y avait pas de contenu, c'était le vide... » – « le contenu c'était nous... et c'était empoisonnant... J'ai eu l'impression, un moment, que le groupe était comme de la viande morte... » – « et puis de se sentir embrochés les uns derrière les autres, c'était insupportable, on ne savait plus au juste qui était qui... » – « oui, mais ça nous a servi à avoir moins peur... je me demande qui a craint le plus le grand groupe ; les stagiaires ou nous ! » – « Et puis nous avons eu peur de B... (une femme invitée à animer deux séances de psychodrame en groupe large), elle venait là avec sa technique et j'ai eu peur que ça ne détruise tout... ».

Après ces associations, je raconte et commente le conte des Sept Souabes. Puis il sera possible d'interpréter :

- la fantasmagorie de l'équipe des animateurs silencieux et embrochés, culpabilisés de former une brochette mortifère ;
- la position homosexuelle défensive par rapport à la menace de destruction qu'inspirent les participants et la psychodramatiste ;
- le transfert de l'équipe sur moi et l'intertransfert dans l'équipe par rapport au séminaire.

L'effet du récit du conte et de l'interprétation est de dissiper l'angoisse et la culpabilité d'exercer leur activité formatrice. Cette activité est fantasmée comme un coït oral sadique par les uns, comme une pénétration homosexuelle par les autres. L'analyse dévoile en outre le rêve commun d'accom-

plir un exploit collectif en tenant la position d'animateurs, c'est-à-dire de « donneurs de vie ».

Commentaires d'ensemble sur le conte et sur les observations cliniques

Les observations cliniques rapportées développent toutes une variation particulière de la structure dégagée par l'analyse du conte. Elles en développent trois dimensions essentielles : la première est un fantasme originaire principal (la scène primitive) autour duquel gravitent d'autres fantasmes originaires (la castration, la séduction, la vie intra-utérine) ; la seconde est un fantasme archaïque d'éclatement, de persécution, et de morcellement, et la troisième est un fantasme d'objet unificateur et identificatoire dont le groupe est la scène et le moyen.

Le fantasme d'embrochement est fait de la condensation de ces fantasmes et de cette représentation imaginaire ; le contenu et la forme du fantasme coïncident dans la soudure fascinante et terrifiante que réalise l'embrochement. Il en résulte une structure close, propre à empêcher l'irruption d'une pluralité de fantasmes personnels, et particulièrement favorable à soutenir la position idéologique, anti-interprétative par hyper-interprétation.

La séquence idéologique est la suivante : un seul fantasme - un seul corps - un seul groupe - une seule idée - un seul idéal. Réduit à ce point le fantasme n'est plus un scénario : le groupe s'organise et se représente alors comme un seul personnage (ou bien, ce qui revient au même, tous sont identiques). La scène primitive se condense dans un protogroupe embrochant-embroché : le spectateur de la scène est lui-même inclus dans ce « rapport » indifférencié. La soudure, en liant, cache la disjonction et la faille.

Les membres soudés du corps groupal phallique

Tels sont les liens de soudure qui unissent le bloc des moniteurs embrochés, des animateurs et des médecins « en brochette », tout comme les sept héros de l'alliance souabe, membres d'un même corps érigé et par là menacé de destruction. La toute-puissance du corps groupal phallique qu'ils forment par leur réunion et par leur relation spéculaire ne suffit pas à les garantir contre la menace mortelle que représente pour eux l'imgo de la mère archaïque mauvaise et phallique figurée par le groupe large réuni en réunion « plénière ». Ce « corps maternel » doté du phallus envié et dangereux suscite la quête et la crainte d'être détruit par lui. Les membres de l'équipe soudée ne trouveront l'objet dont ils sont en quête, et dont la quête se fonde sur le déni de la castration maternelle, qu'en réintégrant le phallus détaché et fétichisé dans le corps de la mère. Ainsi se trouve reconstituées l'intégrité androgyne et l'unité imaginaire, par la reconstitution de l'imgo de la mère phallique au ventre rempli d'enfants-pénis. C'est de cette crainte de la collusion et de

l'indifférenciation qu'ont à se défendre corrélativement les moniteurs et les participants des séminaires, les médecins et les membres de l'institution. Le conte dévoile la relation entre le destin légal du groupe fasciné par la pénétration destructrice dans la mère et laisse sans réponse la question de l'absence de toutes ces scènes : le Père, principe de différenciation et d'articulation entre les sexes et les générations.

L'utilisation du conte comme matériel interprétatif dans le cas de l'équipe des animateurs silencieux a fait émerger comment le groupe soudé cherche à se protéger contre une scène primitive sadique, où le père est castré : pour s'en défendre, ils imaginent une scène primitive fusionnelle où le père est incorporé dans la fusion avec la mère et les enfants, l'ensemble formant une masse indifférenciée dans laquelle pointe toujours, par l'embrochement, le sadisme.

C'est précisément cette puissance protectrice et mortifère du groupe soudé que j'ai désignée comme celle de l'Archigroupe. Au corps phallique idéalisé de la mère interdite est substitué le « corps » groupal ou institutionnel dont les éléments constitutifs, c'est-à-dire les « membres » sont voués à l'inexistence subjective. Dans une telle structure groupale, les « éléments » fonctionnent dans la permutable absolue, le maintien et le contrôle de la structure du corps-groupal primant le placement des membres qui sont ainsi « assignés à résidence » dans un espace clos : aucun jeu ne permet la prise en compte d'un destin personnel, la réalisation singulière d'un désir, l'avènement d'un sujet et d'un « je ».

La collusion imaginaire et l'absence de destin personnel

Dans une telle alliance, il n'y a pas de destin personnel ni d'individuation, mais bloc et indifférenciation. Tous les membres élémentaires sont interchangeables : seul compte le maintien de l'intégrité du corps-phallus, jusqu'à son intégration dans la mort. Ainsi le sacrifice de l'un implique le sacrifice de tous. Aucun ordre symbolique ne peut s'établir qui instituerait la différenciation et l'échange : l'imaginaire et le réel collusionnent. L'exemple de la première observation, « le bloc psychologique », confirme cette interprétation : l'énoncé de la règle assure et différencie, permet un dégagement individuant. Un autre exemple apporte une vérification à cette observation : une des difficultés majeures de l'équipe des « animateurs-silencieux-en-brochette » a tenu à son incapacité de formuler, d'énoncer et d'assumer les règles qui constituent le garant symbolique du dispositif de formation et qui permettent l'interprétation du transfert et de l'imaginaire groupal.

L'alliance phallique est dans tous les cas, comme dans le conte des Souabes, ce qui lie, non ce qui permet, à la lettre, d'associer, c'est-à-dire de laisser libre le jeu du fonctionnement mental et relationnel : d'où le silence de mort. L'alliance soudée dans le corps groupal traversé par le phallus idéalisé n'est pas un pacte symbolique. Elle est scellée et précaire, elle assure l'unification

vitale d'un Moi très primitif, la défense contre les angoisses psychotiques du non-être (le silence), de la dévoration (le sadisme oral de la broche, du morcellement, l'éclatement, la dissection), de la pénétration du persécuteur dans tous les trous (pores, bouche, anus).

L'homosexualité comme défense contre l'imgo maternelle prégénitale

Dans cette alliance qui veut garantir ses sujets contre la castration et la mort, et qui sûrement y conduit, l'homosexualité vient comme défense contre la mère prégénitale et contre le danger de la persécution phallique dont elle menace l'enfant. L'appui sur le petit groupe de semblables, comme à la période de latence, constitue aussi un recours homosexuel contre la différenciation œdipienne. Pour les sept alliés de l'alliance souabe, – pour les moniteurs, les animateurs, les médecins-en-brochette –, il s'agit de se défendre de la pénétration passive par la pénétration active, de l'angoisse de castration par le fantasme du phallus maternel, de la dévoration par la mutité et le silence, de l'indifférenciation par la fusion dans la mort. Face à ces désirs et à ces dangers que réveille la figure du groupe large comme imgo maternelle, l'intrication fantasmatique est telle que chacun des termes de la relation transférentielle, les analystes, les moniteurs et les participants, fait peur et réassure l'autre. La fascination et la peur de la femme, la crainte d'être pénétré par elle et d'y pénétrer, suscitent le recours défensif homosexuel chez les médecins embrochés, ou « en brochette », comme disent les femmes de l'institution, pour pointer le caractère castré-féminin de leur rapport. Corrélativement les femmes, en les représentant comme des êtres castrés pour autant qu'ils sont fantasmés dépourvus de pénis, maintiennent la croyance selon laquelle elles en sont nanties. Dès lors, leur tentative sera de former à leur tour entre elles une « brochette » de « non médecins », déniait du même coup le sexe qui fait peur aux hommes pour affirmer le pénis que les hommes leur attribuent.

L'initiation dérisoire

Le lecteur du conte aura été sensible au ton de bouffonnerie qu'ont donné les frères Grimm à l'aventure des Sept Souabes. Le tragique affleure sans cesse sous la farce. Référé à la situation formative qui caractérise trois de nos observations, le conte illustre parfaitement la fantasmatique de l'initiation ratée et dérisoire dans le projet de « voyager à travers le monde ». Au lieu que l'initiation aboutisse à la différenciation et à l'individuation des membres du groupe, elle conduit à la fusion et à la mort, avant de confronter les héros à l'échec comique de leur capacité de combattre, de comprendre et de savoir (mal-entendu, mal-vu), et de se protéger avec leur pique-phallus.

Ce voyage initiatique est un voyage sans retour, sans renaissance possible. Les mêmes thèmes sont présents dans le « bloc psychologique » (l'accouchement n'aura pas lieu), dans « la brochette d'animateurs silencieux » (le groupe est de la viande morte, bloquée et confondue dans le ventre maternel). Le conte prolonge et développe le fantasme, fréquent dans les groupes de formation, d'une radicale régression vers la mort, vers le silence, dans une enceinte maternelle mortifère : l'eau amniotique de la Moselle (comme celle du groupe large) engloutit les voyageurs.

Dans la mesure où le projet de former un groupe au lieu de former par le groupe est celui des formateurs, il ne peut que maintenir « la croyance en l'existence d'un groupe comme réalité transcendant les individus » (Pontalis, 1963) et aboutir à une initiation « dérisoire » : à moins que le fantasme qui organise le groupe dans les rapports de chacun à chacun ne soit rendu, par sa mise au jour et à son interprétation au jeu psychique et groupal.

POUVOIRS DE L'IMAGO : L'ARCHIGROUPE

Depuis que les civilisations, les cultures et les institutions – Dieu, l'Homme, la Famille – se découvrent mortelles, les « petits groupes » connaissent une vitalité étonnante¹. Le succès des groupes informels, des groupes de rencontre et de formation, des communautés de base, des « groupuscules » et autres commandos tient sans doute autant à la puissance qui leur est attribuée – ou qu'ils se reconnaissent – de menacer les institutions établies qu'au pouvoir fascinant de s'y substituer, d'en prendre comme le contre-pied et le relais, mais dans un ordre qui est celui d'un commencement, d'un retour et d'un recours à l'origine et à l'archaïque.

À ce retour, à ce recours se trouve indissociablement liée la représentation d'une réalisation enfin plénière du désir, d'une omnipotence et d'une immortalité de chacun et de tous, par le moyen de ces nouveaux corps groupaux. S'y trouvent également associés le projet d'instaurer les modalités d'une reconnaissance mutuelle qui serait « désaliénée », de renouveler le sens des rapports intersubjectifs et des relations sociales. Ce retour mythique à l'origine implique une finalité anthropologique que proclame l'idéologie groupale.

Le petit groupe détient sa puissance imaginaire de la reprise sur lui des investissements pulsionnels et des figurations de sens que supportaient les anciennes institutions et qui se sont déliées d'elles, ou que d'anciennes formes de groupalité supportent encore plus ou moins en dépit de leur impuissance et de leur non-sens apparents ou réels. Le pouvoir du groupe est de rassembler et d'organiser ces investissements et ces représentations dans le projet d'un nouveau commencement du sujet et de la socialité, de l'histoire et du sens. De par la mobilisation des figures du commencement et du sens ultime qu'il confère à l'existence, le groupe, comme le mythe, est à la fois origine, lieu et espace d'un sens. Archaïsme du commencement et comman-

1. Une première version de ce chapitre a été publiée dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1973, 8.

dement du sens, la puissance et le pouvoir du groupe prennent consistance et corps dans les représentations mythiques et idéologiques, mais d'abord dans les fantasmes, les imagos, et les idéaux qui les préfigurent et en ordonnent le sens.

Le groupe n'est donc pas seulement un article de foi, le lieu promis à de nouvelles formes d'existence, il en est l'origine même. Le mythe et l'idéologie groupale ne sont que les tentatives secondes, et rétroactivement fondatrices, pour justifier l'existence du groupe et signifier son mode d'existence.

Dire que le groupe est générateur d'existence, c'est dire un mythe, c'est dire ce dont il est investi : de la puissance sacrée de la « hiérarchie », commencement voilé et commandement terrifiant. C'est aussi supposer qu'il fonctionne et se construit selon cet investissement et les représentations qu'il suscite.

Le terme d'Archigroupe (*arché*groupe serait aussi possible) désigne cette puissance fantasmatique et idéale du groupe comme origine et comme fin, dont le temps, l'espace et le sens sont figurés à travers la translation sur lui de la puissance initiatique et sacrée de l'objet primordial auquel est soumis, à l'origine, le tout-petit : celle de la mère prégénitale. Le retour et le recours à l'Archigroupe peuvent dès lors être l'équivalent d'une quête régressive vers l'expérience et le sens originels « perdus », et dont les retrouvailles seraient susceptibles de procurer, d'enclencher le processus de construction d'un nouveau projet d'existence, d'un devenir et d'un à-venir.

L'Archigroupe suppose donc un « télégroupe ». Le télégroupe est ce que nous pouvons décrire comme une figuration du sens de l'expérience groupale : il détient sa puissance des pouvoirs qui s'y instaurent : le leadership, le système des normes, la distribution des positions et des rôles, les représentations mythico-idéologiques.

PUISSANCE DU GROUPE

Puissance du groupe, celle du commencement absolu, indicible : « on » l'éprouve. Au commencement est le groupe, la masse, le cercle, la croupe et le ventre contenant les éléments germinatifs d'une possible existence. « On » est dans sa peau, son contenant et son contenu, protégé par elle des froidures extérieures (première et fondamentale différenciation : dedans/dehors), englué et nourri-nourrissant de sa chair chaude, attaché dans son sein, emblématisé de sa marque (seconde différenciation : l'appartenance/l'étranger). En ce temps-là, il n'existe encore ni chef ni membre, ni dieu ni maître, mais d'abord un corps partiel qui s'éprouve comme un tout, qui ne suppose pas encore le corps différencié, organiquement ou mécaniquement ordonné : le groupe-corps archaïque se confond avec le sacré, le sacrum : utopie paradisiaque, terre vierge, vierge-mère : une anarchie heureuse, en deçà de la rupture et de la projection (expulsion) dans l'histoire.

Cette puissance du groupe est celle d'un nouveau possible. Elle se constitue par les investissements qu'elle mobilise pour la réalisation, non d'un possible rationalisé et administrable, mais d'un possible que seules la puissance du fantasme, la toute-puissance infantile confondue avec l'omnipotence maternelle, la fascination du commencement rendent vraisemblable. Le groupe détient ce pouvoir de figurer la cause première et l'objet de l'origine : « ce groupe est mon origine, car je suis par lui désiré comme son unique ». En deçà de toute différenciation, la puissance du groupe inspire le rêve d'un effacement plausible d'une origine devenue inacceptable, trop limitative ou stérile, n'origine plus rien de vital. Mais surtout elle accrédite le rêve d'une autogénération : « on se formera, on renaîtra ensemble ». C'est le « on » du fantasme assurément que nous retrouvons ici, mais c'est aussi celui de l'indétermination du sujet qui ne peut plus « s'assumer » comme Je dans la pesantier de l'histoire, le poids des générations et de l'héritage. La puissance enivrante de l'Archigroupe est liée à ce fantasme d'autogénération, où s'affirme la toute-puissance de la parfaite circularité et de l'autarcie (cf. les figures mythiques du Phénix et d'Ouroboros), dans le refus ou le déni de la génération, historique, contingente, hétérodéterminée.

Les institutions peuvent s'en ressentir menacées : elles n'ont plus d'histoire à faire, d'héritage à transmettre, de descendance à reproduire. Elles n'ont rien à faire avec ce qui est urgent et caché, sacré et mystique. Elles en ont obscurci la transparence de l'origine. L'Archigroupe s'enfante et s'élève de lui-même. Il tient sa puissance du déni de son origine et de ses limites. Ainsi Bénin, dans le roman de Jules Romains, *Les Copains* : « Je nous trouve puissants. Où sont nos limites ? On ne sait pas. Mais elles sont sûrement très loin ; je n'ai peur d'aucun événement, d'aucun instant futur... » Cette déclamation est un écho déjà atténué de l'omnipotence du « on » groupal. L'ennemi extérieur a déjà constitué le groupe en « nous ».

La puissance du groupe est celle que lui procure un corps imaginaire, immortel, total, abstrait de la contingence et de la limitation, lisse et parfait. Le groupe comme totalité est la préfiguration de la complétude et du comblement du corps : « Quelle superbe jouissance ! écrit J. Romains, lorsqu'un fils de l'homme connaît un seul jour cette plénitude, il n'a rien à dire contre son destin ! » Le corps individuel défaillant est transfiguré par le corps groupal inaltérable et triomphant. Son pouvoir sera de fournir une tête, des membres, une bouche, un sein, un ventre indéfaillible dans la jouissance, mais aussi dans la terreur. Pur phallus, tout se tient, se lie et se ligue dans une unité organique : orgasmique. Le groupe, c'est la « bande » ; tout à la fois lien, étendard, érection. Le corps perdu de chaque-un (selon l'heureuse formulation d'A. Missenard) dans un corps fusionné plénier, tout et rien, à l'acmé de la jouissance : « Bénin existait avec plénitude. Tous les copains faisaient partie de son corps. » Le corps d'un seul figure celui du groupe. Le groupe est le corps invincible, le Graal inaltérable. La quête d'Archigroupe est celle du corps sacré (hiérarchie), caché (mystique), total (phallique), de la mère.

La puissance du groupe est celle qu'il détient de fournir une réalisation immédiate aux désirs de ses constituants. Le groupe *est et n'est pas* un rêve. Le désir, comme la défense y sont exaucés et accomplis immédiatement, par l'immédiateté de l'autre qui devient plastique comme objet de rêve dans la figuration et la satisfaction du désir. La puissance du groupe est dans cet effacement de la butée du désir singulier de l'autre, désir qui tend à s'abolir dans un désir « groupal », abstrait, celui de l'« on » du fantasme. Le groupe n'est plus un rêve dès lors que cette réalisation est une *réification de la scène du désir* selon un scénario où chacun doit occuper une place ordonnée à une fin qui lui échappe, mais dont il doit se satisfaire et satisfaire les autres. Cette satisfaction s'effectue au prix des placements et des déplacements réglés et aliénés par le pouvoir dévolu à l'Archigroupe. Il en résulte que cette sorte de réalisation du désir, réifiée par cette puissance de figuration réelle que le groupe trouve dans ses « éléments », comporte le revers d'une impuissance du sujet à se dégager des emplacements requis par la « réalisation » agie du rêve : pour cette réalisation, chaque-un est une pièce nécessaire. La puissance de l'Archigroupe est celle de sa tyrannie et des certitudes primaires qu'elle apporte en contrepartie au sujet chancelant. C'est sur cet échange et ces commutations que se fondent la base psychotique du lien groupal et la puissance conférée à l'Archigroupe.

Puissance de l'objet idéalisé

Cette puissance du groupe procède de son statut d'objet partiel. Il se donne pour la totalité primordiale qui origine l'existence, l'inaltérabilité du corps, la réalisation omnipotente du désir sans entrave et sans butée.

Le groupe est d'abord éprouvé dans l'expérience comme une puissance, bonne ou mauvaise, à laquelle s'associent les qualités de l'objet maternel partiel et de ses pouvoirs. Les organisateurs du groupe sont des fantasmes originaires qui concernent le corps de la mère : fantasmes intra-utérins et fantasmes de scène primitive.

Toutefois, l'investissement de la puissance de l'Archigroupe le voue à l'idéalisation et au clivage. Cette puissance se forme contre la projection des objets mauvais et mortifères. Nous observons ainsi deux dimensions de l'Archigroupe : l'imgo de l'Archigroupe idéalisé face à l'Archigroupe destructeur. L'Archigroupe idéalisé légitime l'attaque contre l'ennemi commun. Une des fonctions du pouvoir dans le groupe est d'entretenir et de maintenir la mobilisation contre l'objet-ennemi.

Le roman de Jules Romains est ici encore une bonne illustration de ce mouvement où la puissance de l'Archigroupe des copains est toute entière dirigée vers l'attaque contre les institutions : l'Armée, l'Église et les « Corps constitués » civils. Que deux « yeux » sur la carte de France narguent les copains, et voilà Ambert et Issoire promu au rôle d'ennemis à abattre (à ridiculiser) parce qu'ils représentent l'ordre honni : un ordre répressif, persécuté.

teur. L'œil attaque. Les copains se constituent en bande soudée contre ces objets persécuteurs qui dotent leur groupe de toute-puissance et leur permettent de réaliser leur rêve d'unité. Le pouvoir, dans le groupe, aura pour finalité de mettre à leur disposition les moyens de cette puissance, en vertu du serment et de la règle qui les lient les uns aux autres. Leurs exploits se nourrissent de cette puissance récréative. On connaît la laudation terminale de Bénin qui célèbre et récapitule la geste héroïque du groupe : « Je veux louer en vous la puissance créatrice et la puissance destructrice, qui s'équilibrent et se complètent... Vous vous êtes égalés aux hommes les plus grands, à ceux qui ont établi et qui ont renversé les empires. [...] Vous avez restauré à l'Acte Pur [...]. Comme la création du monde perd chaque jour de sa vraisemblance, je me demande si, non contents de renouer la tradition, ce n'est pas vous brusquement qui l'inaugurez [...]. Vous avez établi entre les choses les rapports qui vous agréaient. À la nature vous avez donné des lois, et si provisoires ! [...] Mais je n'ai pas fini d'énumérer vos attributs. Vous possédez encore, depuis ce soir, l'Unité Suprême. Elle s'est constituée lentement. J'en ai suivi la gestation. Ce soir vous êtes un dieu unique en sept personnes, inutile de le cacher ! »

L'antigroupe

Bon groupe, mauvais groupe : le clivage hypertrophie chacun de ces objets idéalisés. Mais il arrive que l'insuffisance du clivage et de la projection laisse réapparaître le refoulé, qui fait retour en dépit de cette mesure défensive. L'antigroupisme est sans doute la forme idéologique contemporaine que revêt l'attaque réglée contre le « mauvais » groupe, contre la « mauvaise » institution. Il peut difficilement en être autrement lorsque le groupe est l'objet chargé d'une telle puissance : son idéalisation protège contre la persécution à laquelle il est lié dans le clivage même.

Le groupe, c'est alors une mafia, un groupuscule, une bande, dont le pouvoir manipule, pénètre, attaque, « traverse », et finalement prive le sujet de sa subjectivité et de son identité. Le groupe, c'est un « on persécuteur » : « qu'est-ce qu'"on" va me faire ? qu'est-ce qu'"on" va faire de moi ? » Les métaphores cannibaliques surabondent dans les groupes, elles sont particulièrement audibles dans les groupes thérapeutiques et dans les groupes de formation : ce sont toujours les angoisses paranoïdes de dévoration et de pénétration qui sous-tendent les fantasmes de l'institution mauvaise-mère¹. Les attaques contre le « pouvoir », dans le groupe et dans les institutions, ne sont pas seulement (ou toujours) des mesures défensives contre la puissance

1. Il arrive évidemment que lorsque l'institution se comporte comme une mère persécutrice, elle suscite et entretient de tels fantasmes. L'élaboration de ce qui est éprouvé se heurte à ces causalités circulaires inextricables (Kaës, 1999)

létale imaginaire du groupe ; il arrive que le groupe soit attaqué parce qu'il s'est effectivement constitué selon cet imaginaire. Il en est ainsi des attaques menées par l'antipsychiatrie et, plus récemment, par l'antipsychologie et par l'antipédagogie : détruire l'institution transformée en idole meurtrière, la terroriser par la terreur, avec le risque de lui en substituer une autre, dont la puissance sera la même, dans le miroir inversé des apparentes révolutions. Avec ce risque en effet, tant que n'advient pas le deuil de l'illusion groupiste, qui ouvre les yeux et l'entendement sur la reconnaissance des limites de la puissance attribuée à l'Archigroupe. Mais à quel sein alors se vouer ?

POUVOIR(S) DANS LE GROUPE

Le processus psychique qui instaure la puissance de l'Archigroupe est l'idéalisation, qui porte à la perfection l'objet, ses qualités et ses valeurs. Freud insiste surtout (1914, 1921) sur le fait que l'identification à l'objet idéalisé constitue les instances idéales de l'appareil psychique. L'objet idéalisé reçoit le débordement de la libido narcissique et de la libido du moi. Melanie Klein a pris en considération la fonction défensive de l'idéalisation contre les pulsions destructrices. L'introjection de l'objet idéalisé assure la défense contre les angoisses de la position schizoparanoïde (attaque de l'objet) et de la position dépressive (perte de l'objet).

La fonction du pouvoir dans le groupe est d'assurer la protection du groupe en maintenant la puissance idéale dont il est investi, et de mettre cette puissance au service de la réalisation des objectifs communs. Le pouvoir doit administrer les conflits inévitables entre les désirs des sujets et celui supposé de l'Archigroupe.

Le pouvoir comme différenciation et contrôle de la puissance du groupe

L'observation de groupes de formation et de psychothérapie, tout comme celle des institutions, nous suggère que les appareils du pouvoir dans les groupes se constituent à travers la différenciation de la puissance de l'Archigroupe et sous l'effet de l'appropriation de cette puissance par des parties de l'ensemble groupal. La différenciation de la puissance en pouvoirs dans les groupes permet de maintenir et d'organiser la capacité d'originer (c'est la fonction du héros), d'instaurer et d'instituer les tâches et les moyens de les réaliser ; la capacité de donner des ordres et de les faire exécuter, celle de contraindre et de soumettre aux règles, aux normes et aux lois ; celle de distribuer les fonctions, les rôles et les places de ses membres de telle sorte qu'ils soient en correspondance suffisante avec la structure psychique (fantasmatique) du groupe, mais aussi avec les nécessités de la tâche, du développement et de la protection (défendre le groupe contre l'attaque des ennemis internes et externes).

Une des fonctions essentielles du pouvoir est de justifier le sens (direction et intelligibilité) de tous ces pouvoirs partiels et d'en légitimer l'origine : tels sont les pouvoirs du mythe, de l'idéologie et du rite. En définitive, tous ces pouvoirs sont mis en œuvre et organisés pour maintenir le lien groupal dans les termes d'un contrat, sous l'effet d'une loi et d'un consensus qui tient chacun dans un rapport d'obligation¹. Cette loi, ce contrat et ce consensus sont nécessaires pour maintenir l'adhésion des participants au pouvoir qui les délivre de leur impuissance individuelle, mais aussi pour définir la limite des contraintes exercées par l'exercice des différents pouvoirs.

Cette obligation est scellée par le sacrifice inaugural qui constitue le lien groupal. Dans les groupes de formation et de psychothérapie, les règles fondamentales énoncées par le moniteur sont d'abord vécues comme le sacrifice, exigé par lui et par l'Archigroupe qu'il représente, des désirs inconscients non satisfaits. Avec les tentatives de meurtre des imagos omnipotentes (du moniteur et de l'Archigroupe) s'instaure le processus d'appropriation des règles reconnues comme garantissant la possibilité du travail de formation ou de psychothérapie et, en conséquence, le processus d'individuation des participants.

Les règles appartiennent à l'ordre symbolique. Elles relèvent non du pouvoir, mais de l'autorité qui garantit la recherche et la construction du sens. La question du pouvoir du psychanalyste dans les groupes doit donc être posée sous trois aspects : celui de la puissance et des pouvoirs dont il est investi, celui de sa manière d'y répondre ou d'y faire face, celui de son désir en tant que psychanalyste en groupe. Cette analyse mériterait un développement. Disons seulement que si le pouvoir est le moyen de la réalisation du désir du psychanalyste dans le groupe, le psychanalyste se substitue comme fin au lieu d'utiliser son pouvoir comme un moyen mis au service du travail psychanalytique. En fait, le psychanalyste ne saurait tenir sa position qu'en « traitant analytiquement le pouvoir, c'est-à-dire en renonçant à son exercice », selon la formulation de J.-P. Valabrega (1969). Son seul pouvoir possible, celui qu'il interroge sans cesse par son exercice même, c'est son pouvoir d'analyser. Un tel pouvoir se fonde dans l'expérience à laquelle le psychanalyste s'est lui-même soumis. Dans cette expérience, il aura pu éprouver qu'une connaissance de la vérité du désir est possible, pour autant que sont reconnaissables ses masques, ses écrans et ses boucliers. Cette expérience lui aura appris que cette connaissance est possible, non pas en déni de l'impuissance à tout pouvoir-savoir, mais en dépit de cette limitation du pouvoir et du savoir – à cause de cette limite même.

L'organisation du pouvoir dans un groupe procède, avons-nous suggéré, de l'effort pour introduire une différenciation dans l'Archigroupe. Cette différenciation comporte une dimension défensive et une dimension constructive.

1. Ces propositions ont défini une première approche de la notion de sujet du groupe (Kaës, 1999).

La personnification du groupe est sans doute une première tentative pour distinguer dans l'Archigroupe ce qu'il figure de ce qui le constitue : lorsque les participants d'un groupe disent que « le groupe pense que... veut que..., décide que... », ils ont opéré une double différenciation : groupe/non-groupe et moi/groupe. Dans cette transformation, quelque chose de soi a été sacrifié au profit d'un objet qui en retour fournit à chacun une partie des satisfactions attendues. Cette première différenciation permet de localiser et de contrôler l'omnipotence de l'Archigroupe dans le pouvoir d'un « sujet »-groupe. Le groupe dont chacun est membre est devenu le support de la puissance de l'idéal, il a été transformé en une figure tutélaire et nourricière, en un « sujet » doté d'un désir, d'un savoir et d'un pouvoir quant à chacun. Le pouvoir du groupe est de lier les morceaux épars de soi dans une totalité qui les contient, d'assigner place et sens, d'articuler commencement et avenir.

Une série de différenciations en dérivent : l'allégeance de chacun au lien groupal s'exprime dans les systèmes de règles, de rôles, d'obligation et de représentation. Les fonctions de ce pouvoir sont accomplies par le leadership et par le système idéologico-mythique. En même temps que l'instauration du lien groupal se met en place la fonction répressive contre tout ce qui tendrait à le distendre.

La personnification du groupe est une tentative de contrôle de la puissance de l'Archigroupe. Cette affectation d'une subjectivité au groupe est une instrumentalisation efficace des pressions exercées par l'idéal pour que chacun se conforme à l'Archigroupe et s'y intègre. Le revers de cette conformité est la menace de rétorsion et d'exclusion (de mort) pour tout ce qui, étant hors la norme, apparaît comme une menace vis-à-vis de la soudure de chacun à l'idéal. L'intégration est totale lorsque tout élément de l'ensemble est en mesure de permuter, sans porter atteinte à l'idéal, avec tout autre. L'interchangeabilité bloque tout changement possible des rapports réels ou symboliques.

POUVOIR CAPITAL ET POUVOIR IDÉOLOGIQUE

La figure du leader est une seconde différenciation dans l'Archigroupe. Pour figurer, incarner et représenter l'objet idéalisé personnifié, pour réaliser le rêve de corporéisation du groupe, une tête-chef s'en dégage : d'autres participants fonctionneront comme membres et l'ensemble formera un corps. Cette seconde différenciation a pour effet de rendre possibles les identifications à un objet incarné, partageable et, à travers cet objet commun, les identifications mutuelles latérales ; elle a aussi pour effet de distribuer et de différencier des rôles et des fonctions groupales (nourrir, produire, défendre, protéger, savoir, connaître), et en conséquence d'instaurer une polyarchie interdépendante et solidaire ; elle a pour conséquence de figurer une organisation du groupe dont les éléments sont repérables dans cette figuration du groupe comme corps.

Il s'en suit une consolidation des différenciations entre l'intérieur et l'extérieur, le bon et le mauvais, l'introjectable et le profitable.

L'avènement du chef marque à la fois une continuité et une rupture par rapport au flux fantasmatique dans lequel est pris l'Archigroupe. C'est pourquoi, dans les dispositifs psychanalytiques de groupe, A. Béjarano (1972) a pu fort justement considérer le leader comme l'incarnation de la résistance, alors que les psychosociologues le reconnaissent comme un agent de la structuration du groupe.

Qui est le chef ? Nul autre que celui ou celle qui, héritier de l'idéal groupal, en assure l'incarnation et la mise en scène dans une histoire et des relations où chacun trouve à satisfaire, par le moyen de l'autre et de soi, son propre désir et celui de l'autre. Celui-là est le chef qui est l'inducteur de rôles instanciers (de Ça, de Moi, de Surmoi) et de positions fantasmatiques corrélatives, celui qui par conséquent suggère, suggestionne, s'offre à l'identification mutuelle et à l'échange des idéaux. Le meneur introduit un ordre, un sens. S'il hérite de l'idéal déposé dans l'Archigroupe, et s'il doit en justifier le bien-fondé lorsque celui-ci vacille, il assure aussi la défense contre le péril fusionnel en le faisant hiérarchie, à la fois puissance sacrée dont procède la différenciation des pouvoirs. De ce point de vue, le chef est suscité par l'Archigroupe comme premier organisateur, une sorte de « non » proféré contre son omnipotence diffuse. Le soulagement qu'apporte le chef, c'est celui-là même que les participants éprouvent d'être assurés d'échapper aux dangers qu'il a, lui, « un pour tous, tous pour un », affrontés héroïquement. Car le chef est le héros du groupe contre les excès de l'Archigroupe, qu'il combat et qu'il vainc et dont il a revêtu la toison.

Mais à héros, demi- ou anti-héros. Il n'est pas de groupe qui n'invente ce contre-rôle, pour représenter le mauvais, « encaisser la merde », comme le second du navire que décrit E. Jaques. : des contremaîtres, des boucs émissaires du peuple traînent toujours dans le magasin des nécessaires accessoires du théâtre groupal. Ils participent du leadership, ils forment l'autre moitié de la fonction, et les alliances sont nécessaires entre elles.

Dans un troisième moment se forme l'idéologie. L'idéologie est l'idée « capitale » qui tient lieu du chef. Elle s'instaure pour le prolonger, l'établir dans sa généralité, le conforter en le justifiant, l'abstraire de son incarnation éphémère pour lui donner toute la puissance de l'Idée. La proposition freudienne (1921) selon laquelle une idée peut, dans les foules (dans les groupes et les institutions) tenir lieu de chef, incarnation de l'idéal collectif, implique l'existence d'une relation dialectique entre le leadership et l'idéologie.

Le cas du groupe du « Paradis perdu »

Un exemple clinique va nous fournir les bases d'une analyse du pouvoir du chef et du pouvoir idéologique, et de leurs articulations. Il s'agit d'un groupe de formation, le groupe du Paradis perdu, dont j'ai déjà présenté la fantasma-

tique au chapitre précédent. Au cours de la première séance de ce groupe se mettent en place ces deux pouvoirs différenciés mais l'un et l'autre soumis à la puissance de l'Archigroupe. Les participants de ce groupe – des « psychistes » pour la plupart – sont venus y chercher un savoir sur les autres et sur le fonctionnement des groupes, une expérience de restauration personnelle à la suite de leurs échecs, de leurs blessures et de leurs « malformations » psychiques. Ils souhaitent vivre une renaissance personnelle, connaître des relations interpersonnelles et groupales pleinement satisfaisantes, dans la mesure où elles seraient égalitaires et assureraient à chacun la même part à la connaissance, à la puissance et à la jouissance. Ils rêvent de ce groupe homogène, nivelé et solidaire dont ils se sentent privés dans leur vie sociale et professionnelle. Cependant, l'assurance que ce groupe-providence pourvoira à tous leurs désirs, qu'il sera tout, est assez vite entamée par la crainte d'être privé de cette connaissance qu'ils envient. Ils sont minés par la peur que la possession de tout ce qu'il recèle de bon ne soit retenu et détourné, transformé en mauvaises choses par quelques-uns, par le moniteur et ses observateurs.

L'Archigroupe, c'est le groupe idéal rêvé par chacun, un groupe paradisiaque, celui de l'omnipotence infantile et maternelle, mais dont l'autre face est infernale et destructrice. La retrouvaille de ce groupe-providence perdu est d'emblée promise par une femme, Léonore. Femme-orchestre du fait de la variété de son expérience de psychothérapeute, formatrice, animatrice de groupe, psychanalysée, experte sur toutes les questions concernant la sexualité et la naissance, Léonore entretient la curiosité qu'elle suscite chez les participants par son silence énigmatique. Elle promet ou laisse espérer une expérience de comblement mutuel, éternel, dans l'harmonie et l'amour sans déception. L'évocation du possible fait écho au fantasme de l'Archigroupe. Léonore figure pour les participants la mère providence de ce groupe-sein inépuisable et elle se propose elle-même comme ce sein, en défense contre leurs craintes d'en être privés. Corrélativement, leurs angoisses paranoïdes sont projetées sur le moniteur, sur les observateurs et sur un participant, Nicolas.

Léonore fournit ainsi un scénario groupal et une place, un rôle à chacun, y compris au moniteur : il s'agit de renaître ensemble dans le jardin de l'Edengroupe et y demeurer à jamais, non mutilés, sans différences de sexe et de génération, tout-puissants, unis dans l'égalité et dans l'amour universels.

Le discours idéologique qui s'instaure et donne à ces idées une toute-puissance inaltérable (l'Unité, l'Égalité, l'Amour inconditionnel) a pour fonction de dénier les différences qui ont été repérées entre les participants par certains d'entre eux. Ce repérage se s'effectue pas sans crainte.

Certains évoquent l'antériorité d'une expérience de groupe d'où celui-ci tient son origine. Cette antériorité, qui introduit la dimension de l'histoire dans le groupe, est à la fois affirmée et déniée (ce groupe est le premier à faire une expérience de ce type). Puis les participants entreprennent de se rassem-

bler dans une même appartenance, celle de ce groupe exceptionnel : ils cherchent à joindre toutes les parties d'un corps unifié. Mais ils éprouvent quelque difficulté à intégrer les positions, le moniteur et les observateurs, et cela leur est à la fois intolérable et nécessaire pour que le groupe-corps se forme. Ils tentent alors d'intégrer cette partie inassimilable, pour la contrôler sans pour autant l'absorber, en la figure d'un participant, Nicolas. Celui-ci va représenter, à l'intérieur du groupe, la partie à exclure. Cette position est nécessaire pour renforcer l'idée que face à l'ennemi extérieur, le groupe est un, chacune des parties du corps est équivalente à l'autre, car toutes sont vitales au même titre.

La fonction de cette idéologie unitaire et égalitaire est de sécréter des antigènes (Nicolas), afin de sauvegarder le corps (le groupe) et rejeter les corps étrangers (le moniteur et les observateurs). Toute l'entreprise des participants consistera à maintenir et à retrouver l'unité primitive de l'Archigroupe. Leur tentative de résorber les différences des statuts professionnels dans une unité commune évoque précisément le « corporatisme ».

L'idéologie se développe à partir d'un retournement du fantasme : le groupe comme corps morcelé, menacé de division entre ses membres. L'idéologie est une couverture narcissique contre l'attaque fantasmée et projetée sur les figures du moniteur et des observateurs. Elle en prend leur place, elle en acquiert les attributs : puissance enviée et idéal inaccessible que chacun cherche à incorporer sans pouvoir l'assimiler. Dans le même mouvement, l'idéologie unitaire et égalitaire assure la défense des participants contre les aspects redoutables et menaçants de l'idéal. Elle assure chacun et le groupe tout entier d'une contre-puissance, solidaire et obligatoire, de la possession d'un esprit de corps inaltérable.

L'idéologie fonctionne comme suppléance et permanence de l'idéal incarné par le chef. Dans le groupe du Paradis perdu, elle supplée (et supplante) l'idéal incarné corrélativement par le moniteur et par Léonore, elle permet aux participants de se l'approprier en l'incorporant et en se tenant sous son allégeance. Tout ce que Léonore avait promis et tout ce dont les participants avaient rêvé devient ainsi à la fois possible et hors d'atteinte, hors de portée. Enfin, l'idéologie fonctionne comme écran de protection contre le danger inhérent au fantasme de scène primitive sadique qui paralyse les relations entre les participants. En imposant une forte contrainte égalitaire et unitaire, l'idéologie renforce l'interdit d'explorer et de posséder l'intérieur du ventre groupal dont Léonore, médecin et « interne », est tantôt la métonymie et tantôt la métaphore.

Inductrice du fantasme organisateur du groupe, Léonore est aussi incarnation de la résistance de transfert sur le moniteur et sur les aspects négatifs de l'Archigroupe. Son pouvoir est aussi de figurer la puissance de l'Archigroupe, dont elle procède et qu'elle consolide ; son pouvoir est de rendre figurable le sens qui s'y fait. Sa position de leader réunit différents aspects du pouvoir :

- celui, *topique*, de représenter l'Idéal du Moi des participants et d'incarner le Moi Idéal de l'Archigroupe. Ce pouvoir de représentation assure le partage d'un signifiant commun, base des identifications latérales à partir des identifications centrales à la figure capitale. Corrélativement, le pouvoir définit et localise les pouvoirs du Ça et du Moi, représentés dans le groupe par les rôles instanciels correspondants des participants ;
- le pouvoir, *dynamique*, d'être à la fois l'incarnation des désirs des participants, leur *porte-parole*, et celle de la résistance contre leurs désirs inconscients. Ce pouvoir a la structure du symptôme, il est une formation de compromis. Léonore scelle la défense contre le savoir interdit et en maintient le désir de savoir. Elle accomplit la principale fonction résistancielle contre l'interprétation du moniteur, à la parole duquel elle substitue sa propre parole. Celle-ci sera relayée par le discours idéologique dont elle fournit l'amorce (unité, égalité, promesse d'éternité) et qui sera reprise, orchestrée et amplifiée par les participants ;
- le pouvoir, *économique*, de faire circuler ou de fixer les investissements pulsionnels libidinaux et létaux, narcissiques et objectales ; de garantir ces investissements sur les divers objets du transfert (le groupe, les participants, le moniteur, l'extérieur). Son pouvoir de représentance est aussi d'ordre économique, puisqu'il fait faire aux participants l'économie de ce dont ils craignent de manquer : la puissance de l'Archigroupe, c'est-à-dire du phallus ;
- le pouvoir, *distributif*, de mettre en scène les désirs et les défenses des participants, ou de susciter des mises en acte dans des scénarios où chaque élément est ordonné à l'ensemble groupal. Elle-même est la tête (le chef) du corps groupal, elle assure la construction et la survivance du groupe. Elle le représente en même temps que d'autres « organes » lui sont corrélativement suscités : le groupe-corps n'existe pas sans des membres, un sein, un ventre, un phallus, sans une enveloppe qui le délimite.

Au cours des premières séances, Léonore contiendra en elle tous les pouvoirs principaux : savoir, représenter, nourrir, produire et reproduire, défendre et attaquer. Une telle concentration de pouvoirs fondamentaux renforce l'omnipotence du groupe unitaire face aux potentialités destructrices du non-groupe et de l'Archigroupe. Mais cette concentration contient en elle-même, en germe, la crainte d'être manipulé et capté par cette imago toute-puissante. L'histoire de ce groupe sera celle des étapes de la différenciation de ces pouvoirs, et des conflits consécutifs qui surgiront à propos des places que chacun occupera ou voudra occuper dans le groupe.

L'analyse du groupe du Paradis Perdu montre que l'idéologie est bien l'idée capitale que le chef doit incarner. Cette idée doit devenir abstraite et indestructible, elle a alors ce pouvoir de lui soumettre tous ses adhérents, chef compris, en vertu de l'idéal dont l'idéologie tient le discours justificatif. L'idéologie justifie l'idéal et le préserve. Ce qui menace tout groupe, toute institution *a fortiori*, c'est que le chef passe, ou qu'il trahisse, et que les

membres perdent la tête, comme l'indique Freud (1921) à propos des soldats du général Holopherne, une fois sa tête tranchée par Judith. Il importe que si les chefs passent, la hiérarchie et les principes originants demeurent. C'est ce que l'idéologie doit justifier en dotant tout événement d'une cause et d'une finalité réglée sur l'Idée et sur l'Idéal.

Pouvoirs, violence et procès

L'idéologie est donc une fonction nécessaire du groupe (Kaës, 1971, 1980a). Elle traverse, maintient et contrôle l'organisation et les fonctions groupales et, par-delà la rupture que constitue l'émergence du pouvoir du chef contre la puissance de l'Archigroupe, elle assure la continuité et la permanence de celui-ci. En elle se résorbent les contraires et les antagonismes, jusqu'à l'impossible cohésion de tous les éléments contradictoires dans une totalité unifiante et clôturante¹.

Lorsque les antinomies et les contradictions ne peuvent pas être intégrées à l'intérieur du groupe, elles sont projetées à l'extérieur. Toutefois une partie de celles-ci sont fixées et contrôlées à l'intérieur ; la fonction des « purges » et des procès est inhérente à ce noyau dogmatique (soit manichéen, soit syncrétique) de l'idéologie. Le dogme préserve du doute, qui ruine du pouvoir.

L'existence groupale implique, pour subsister, des règles, des contraintes et des obligations. Elle implique donc la violence, ce que précisément l'idéologie groupiste des bonnes relations humaines a eu pour fonction de masquer et de nier, la violence s'exerçant alors de manière certaine soit à l'extérieur du groupe, soit sur un de ses membres qui, comme bouc émissaire, a pour fonction de recevoir, de porter et d'expié les péchés de la tribu. J'en ai démontré le mécanisme à propos de Nicolas dans le groupe du Paradis Perdu.

Cette violence qui procède des règles nécessaires à l'existence groupale est irréductible. Lorsqu'elle émerge à la conscience des membres d'un groupe, elle définit la dimension politique du désir de vivre en groupe, elle interroge le pouvoir et le sens des relations humaines, ce qui les fonde dans une puissance originante, et leurs diverses modalités d'exercice : la propriété des biens, l'économie des échanges, la légitimité des instances normatives, idéales, cognitives, défensives. Le sens peut s'aliéner dans ces expressions des pouvoirs nécessaires à l'existence groupale. C'est que le désir est indissociable de la perversion. De ce point de vue, la politique n'est rien d'autre que l'incessante réappropriation du sens et des points où s'articule l'aliénation du sens pour chacun. Lorsque cette fonction d'appropriation et de reconstruction

1. Dans le groupe du Paradis perdu : « L'amour c'est la peste. » Voir les antinomies résorbées par l'idéologie dans le roman de G. Orwell, 1984 : « La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force. » L'idéologie groupiste résorbe ainsi les antinomies individu-groupe : « L'individu c'est le groupe, et réciproquement. »

incessante fait défaut, le groupe se ruine, ou il se fige en secte, séparée de l'ensemble social, et pourtant réunie à lui par le lien paranoïde du Procès.

L'Archigroupe refoulé s'affirme alors comme idéal omnipotent. La représentation tragique du Procès, comme scène de la vie politique et religieuse, accomplit cette fonction mythique de répéter, pour l'édification d'un peuple incertain, le commencement du groupe, l'unité de nouveau conquise sur le chaos, l'origine du sens commun et de l'existence partagée. Le procès réinvente l'Archigroupe sous l'effet de la nécessité de lutter contre un dangereux éclatement qui menacerait le pouvoir de ses gardes tutélaires et de ses héritiers. Il enseigne qu'un ennemi du pouvoir est nécessaire pour consolider le pouvoir.

Prendre ou exercer le pouvoir dans un groupe, y exercer une influence peut en effet signifier ou bien « sauver les restes » de la toute-puissance infantile dont le deuil n'est jamais fait (Gloor, 1971), rechercher avidement les réparations et les récupérations narcissiques, ou bien fonder et assumer les bases nécessaires à l'existence commune, en garantir la possibilité, sans rendre identique l'avenir, à l'archaïque.

COMMENTAIRES DE LA DEUXIÈME PARTIE

J'avais fondé les analyses de cette seconde partie sur la proposition suivante : le groupe n'est intelligible comme forme remarquable du lien intersubjectif que s'il est conçu simultanément comme une organisation intrapsychique : les « groupes internes » en représentent la forme, la fonction et le processus dans l'espace de la réalité psychique de chaque sujet.

Je demeure largement en accord avec l'orientation de ces propositions : les processus de la construction du groupe sont en appui sur la fonction organisatrice des groupes internes ; la réalité psychique qui se forme dans les groupes en dérive et s'y modèle, mais elle n'en est pas la simple reproduction¹. Les groupes internes sont transformés au cours du travail d'appareillage des psychés dans les liens de groupe. C'est ce que j'avais tenté de mettre à l'épreuve à propos de la structure groupale de l'image du corps, des fantasmes originaires et de l'imagos et de leurs fonctions organisatrices du processus groupal².

LA GROUPELITÉ PSYCHIQUE ET LA DIFFRACTION DES GROUPES INTERNES

De 1975 à 1985, j'ai repris la notion de groupe interne en lui donnant une portée plus générale, précisée par le concept de groupalité psychique. J'entends par ce concept davantage que l'ensemble des groupes internes. La groupalité psychique est une propriété de l'appareil psychique de former un système de liaison et de transformation de ses éléments, à partir des constituants intrapsychiques que sont les groupes internes. D'une manière générale, ce sont les instances et les systèmes de l'appareil psychique qui sont à conce-

1. Sur la reprise de la notion d'organisateur, voir Kaës, 1986*b* et 1987*h*.

2. Plusieurs recherches ont été l'occasion de donner des contenus plus précis aux identifications, aux imagos et aux complexes fraternels (1978*a* et 1986*d* et 1992*c*).

voir comme des groupes psychiques à l'intérieur desquels s'opèrent des dédoublements, des diffractions ou des condensations, des permutations de places et de sens : ainsi les identifications multiples ou multifaces du Moi et les personnes-conglomérat (Kaës, 1982g).

Cette perspective m'a conduit à repérer dans le processus de la diffraction une modalité fondamentale de l'articulation des groupes internes, du lien groupal et de l'espace de figuration que le groupe met à la disposition de ses sujets (1987d). Freud donne une brève indication du processus primaire de la diffraction dans l'analyse du rêve. Il montre que le Moi du rêveur se diffracte dans une figuration groupale « en multiple » de ses objets, de lui-même et de ses pensées, à côté de la dramatisation de leurs rapports en une mise en scène intrapsychique, de la répétition ou de la multiplication du semblable.

Ultérieurement mes recherches sur les modalités du transfert en situation de groupe ont mis en évidence le processus de diffraction, soit la répartition des charges d'investissement sur plusieurs objets plus ou moins corrélés entre eux. Freud a l'intuition de cette hypothèse lorsqu'il propose dans l'analyse de Dora la conception des transferts comme reproduction successive ou simultanée sur le psychanalyste des *connexions* entre les objets et les personnes du désir infantile inconscient. La notion de diffraction du transfert fournit une figuration des connexions d'objets transférés, ou groupes internes. La diffraction du transfert n'est pas seulement le résultat d'une répartition économique des charges pulsionnelles ; elle décrit les lieux probables d'une topique intersubjective, dans la mesure où elle est un des processus responsables des dépôts dans la psyché d'un autre et que ces mouvements sont repérables dans les transferts et des contre-transferts habituels en situation de groupe, et généralement décrits comme des transferts latéraux (résistanciels ou dilués) dans le processus de la cure individuelle.

LA NOTION D'EXIGENCE DE TRAVAIL PSYCHIQUE IMPOSÉE PAR LE LIEN

Le travail psychanalytique en situation de groupe montre que pour faire lien, nous devons nous soumettre à certaines « exigences de travail psychique »¹ imposées par la rencontre avec l'autre, avec plus-d'un-autre, avec un ensemble intersubjectif (Kaës, 1995b). Cette notion d'une exigence de travail psychique imposée par le lien s'inscrit dans un débat central de la psychanalyse, débat longtemps occulté, mais remis à jour par les travaux contemporains sur les rapports du sujet à l'ensemble plurisubjectif dont il procède et qui, pour une part, le constitue comme sujet de l'Inconscient. Dès ses premières représentations théoriques de l'appareil psychique, Freud inter-

1. La notion d'exigence de travail psychique est proposée par Freud à propos de la pulsion : la pulsion comme travail se définit par les opérations de liaison ou de transformation exigées de la psyché pour réaliser son but de satisfaction ou de suppression de l'état de tension.

roge la fonction de l'autre dans la psyché du sujet et l'inscription de celui-ci dans une chaîne intersubjective et intergénérationnelle dont il est tout à la fois le maillon, le serviteur, l'héritier et le bénéficiaire. Ce débat est au cœur des recherches contemporaines sur la transmission de la vie psychique entre les générations. Il oblige à réévaluer les thèses classiques sur la relation d'objet : elles ne soulignent pas toujours suffisamment les conséquences de l'introjection du lien à un objet animé de vie psychique propre, elles ne prennent pas assez en considération l'expérience de la relation du sujet avec les qualités et les relations qui appartiennent à cet objet et qui sont introjectées avec l'objet.

Les prémisses de la notion de subjectivité de l'objet nous sont données à travers les concepts de fonction *alpha* (W.R. Bion), de capacité de rêverie (D.W. Winnicott) ou de porte-parole (P. Aulagnier). Ces concepts ont permis de mettre en évidence les déformations de l'appareil psychique lorsque se produit un défaut ou une défaillance graves de la présence de l'autre dans l'objet : les psychoses, les troubles psychosomatiques, les états-limite et les perversions sont des maladies des conjonctions de subjectivité.

L'expérience du groupe nous oblige à ne pas assimiler la consistance du lien intersubjectif à une série de relations d'objets ni à un pur système d'interactions qui nous conduirait à perdre de vue les modalités de la présence de la subjectivité de l'autre dans l'objet.

J'ai distingué six principales exigences de travail psychique imposées par le lien :

- La première dérive de la corrélation de la psyché avec l'investissement narcissique de l'*infans* par les parents et par l'ensemble intersubjectif dans lequel le nouveau-né vient au monde. Je propose de considérer les contrats et les pactes narcissiques comme la mesure de ce travail : sur eux s'étaient les représentants du narcissisme primaire.
- La seconde procède de sa corrélation avec les processus producteurs de l'inconscient en ce qu'ils sont tributaires de l'ensemble intersubjectif dont l'*infans* est partie prenante et partie constituante. Les alliances inconscientes produits par les opérations de corefoulement ou de déni en commun sont la mesure de ce travail.
- La troisième exigence s'articule à la seconde et découle de sa corrélation avec les dispositifs représentant les Interdits fondamentaux. La mesure de ce travail consiste dans les renoncements nécessaires pour établir la communauté de droit.
- La quatrième exigence est sous l'effet de la corrélation de la psyché avec la formation du sens et de l'activité représentationnelle. Je propose de considérer l'interprétation comme la mesure de ce travail.
- La cinquième est la conséquence de la corrélation de la psyché avec la formation du lien. La mesure de ce travail est l'identification.
- Enfin, une sixième exigence imposée par les corrélations de subjectivité à la psyché est une exigence de non-travail psychique : ce sont des exigences de méconnaissance, de non pensée ou d'abandon de pensée.

J'ai souvent rappelé que la formation de la pulsion orale et l'introjection du sein constituent le paradigme de la plupart de ces exigences : avec le « sein » *l'infans* introjecte du représentant du narcissisme primaire, du sens et du lien, du refoulement et du renoncement. Le « sein » est animé de la subjectivité de l'objet. Chacune de ces exigences de travail psychique n'implique pas seulement et l'autre *de* l'objet (A. Green), mais encore l'autre *dans* l'objet. Il importe de distinguer l'autre et l'objet, car en définitive, l'autre, présent dans l'objet, est irréductible à son intériorisation comme objet.

RECHERCHES SUR L'ÉTAYAGE, LA PULSIONALITÉ ET LE GROUPE COMME SITUATION TRAUMATIQUE

Dans cette perspective, un développement important à mes yeux a porté sur la reprise du concept d'étayage pour en exprimer toutes les dimensions à l'œuvre dans la structuration du psychisme. Si la référence paradigmatique du concept d'étayage demeure la formation de la pulsion, l'extension du concept, telle que la donne à lire le texte de Freud, implique quelques conséquences, jusque dans les conditions intersubjectives qui président à la formation de la pulsion. Une telle lecture permet de comprendre l'articulation entre l'exigence de travail psychique comme mesure de la pulsion et l'exigence du lien comme exigence de l'identification à l'objet. La mise en position favorable de l'objet, la capacité de s'identifier à l'objet comme source de plaisir, les formes embryonnaires de l'appareil à interpréter et à signifier, les processus d'anticipation imaginaire qui permettent à l'objet de se constituer sont des dimensions coactives dans la formation de la pulsion.

L'article que j'ai publié en 1984 (Kaës, 1984*b*) sur l'étayage m'a permis de mettre en place une série de recherches sur les formes élémentaires de la sexualité dans les groupes, sur les rapports entre pulsion, sexualité et traumatisme. La déssexualisation partielle de la libido dans le lien de groupe soutient le nécessaire renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels, elle oriente le Je vers les valeurs collectives de la civilisation : la conservation de l'espèce et la sublimation impliquent l'une et l'autre une certaine déssexualisation et une transformation du narcissisme. Mais d'un autre côté le lien de groupe réactive la sexualité dans toutes ses modalités, et notamment les plus primitives dans l'organisation pulsionnelles et dans les fantasmes de séduction.

Ces recherches sur la pulsionalité et sur l'excitation qui l'accompagne dans les groupes se sont organisées autour de la notion de traumatisme : l'idée que j'ai soutenue est que la situation de rencontre groupale est traumatogène, en ce qu'elle suscite précisément une coexcitation interne et mutuelle dont les sujets sont démunis tant que ne sont pas mis en œuvre et en place des dispositifs de contenance, de transformation et de symbolisation. La construction du groupe, de l'enveloppe groupale et de l'appareillage des psychés pour former le groupe constituent un de ces dispositifs.

3

CONSTRUCTIONS POUR UNE THÉORIE DES GROUPES

Le problème n'est pas de répéter ce qu'a trouvé Freud face à la crise de l'ère victorienne. Il est de trouver une réponse psychanalytique au malaise de l'homme dans notre civilisation présente... Un travail de type psychanalytique a à se faire là où surgit l'inconscient : debout, assis ou allongé ; individuellement, en groupe ou dans une famille..., partout où un sujet peut laisser parler ses angoisses et ses fantasmes à quelqu'un supposé les entendre et apte à lui en rendre compte.

Didier Anzieu (1975), « La Psychanalyse encore », *Revue française de psychanalyse*, 1-2, pp. 135-146.

L'APPAREIL PSYCHIQUE GROUPAL, CONSTRUCTION TRANSITIONNELLE

L'hypothèse dont j'ai formulé l'esquisse en 1970 concerne l'articulation entre le groupe, en tant qu'objet psychique élaboré dans la culture en modèle de groupalité, et le processus groupal, élaboré dans le psychisme sous la forme d'organisations de systèmes d'objets internes. Cette hypothèse repose sur le postulat d'une psychologie groupale et d'une groupalité psychique. En ce sens, elle peut servir de base à une théorie psychanalytique des groupes et de la personnalité, dans leurs relations analogiques et réciproques. Elle implique une théorie du travail psychanalytique dont j'ai tenté d'explorer les modalités en ce qui concerne les groupes de formation et de psychothérapie, notamment dans le jeu et l'analyse du transfert, du contre-transfert et de ce que j'ai nommé l'inter-transfert (Kaës, 1976), c'est-à-dire dans la dimension spécifique de l'échange des places et des objets dans la relation de groupe.

L'appareil psychique groupal est la construction commune des membres d'un groupe pour constituer un groupe. Il s'agit là d'une fiction efficace, dont le caractère principal est d'assurer la médiation et l'échange de différences entre la réalité psychique dans ses composantes groupales, et la réalité groupale dans ses aspects sociétaux et matériels.

DU GROUPE REPRÉSENTÉ À L'ANALYSE DU FONCTIONNEMENT GROUPAL

L'orientation générale de l'hypothèse de l'appareil psychique groupal est de considérer qu'il n'est pas de groupe humain qui ne se construit si deux conditions psychologiques ne sont pas réunies :

- les relations entre les individus qui le constituent doivent être mobilisées et organisées par au moins une représentation-but inconsciente de l'objet-groupe : cette représentation oriente les rapports de chacun avec chacun et certains de ces rapports avec l'environnement, par référence à cet objet ;

- ces relations internes et externes doivent s'inscrire dans une représentation socioculturelle fonctionnant comme modèle de l'objet-groupe. La double référence requise, endopsychique et culturelle, rend possible le processus de construction d'un groupe, du point de vue des énergies qui s'y trouvent centralisées, transformées et transmises, du point de vue du système d'échange interne et externe, du point de vue des conflits et des différenciations qui s'y produisent.

Les organisateurs psychiques groupaux

L'analyse des représentations du groupe en tant qu'objet m'a conduit à distinguer deux systèmes d'organisation de celles-ci : le premier est constitué par des formations inconscientes de caractère groupal, soit des organisateurs psychiques groupaux, définissant des relations d'objet scénarisées et articulées entre elles de manière cohérente par un but de satisfaction pulsionnelle. Ces organisateurs sont, selon mes recherches, au nombre de quatre : l'image du corps, la fantasmagorie originaire, les complexes familiaux et imagoïques, l'image de l'appareil psychique subjectif. Le second système est constitué par des organisateurs socioculturels. Leur fonction est d'encoder de manière normative la réalité groupale (psychique, sociale et culturelle) à travers l'élaboration de représentations (idéologiques, utopiques, mythiques ou scientifiques) fonctionnant comme des modèles de groupalité : le groupe des Douze Apôtres, l'équipée des Argonautes et des Chevaliers de la table ronde, l'Atelier phalanstérien, le commando guerrier, représentent des formes sociales idéalisées de groupement fonctionnant selon différents ordres (hiérarchique, égalitaire, démocratique) et selon différentes fonctions spécialisées (religieuse, laborieuse, militaire, héroïque) ; ces formes sociales encodent des représentations inconscientes relatives à l'image du corps (les Douze), à la quête de l'objet perdu (les Argonautes, les Chevaliers de la Table Ronde), au travail de production des êtres humains (l'Atelier), etc.

Le modèle socioculturel de la groupalité vient doter d'un sceau de vraisemblance et de légitimité le modèle psychique inconscient de l'objet-groupe. Cette condition psychologique d'une double référence pose le problème de la compatibilité et des conflits entre les organisateurs. Une certaine tension existe dans les groupes entre, d'une part, la série des organisateurs psychiques et celle des organisateurs socioculturels, et d'autre part, à l'intérieur de chacune de ces séries, entre des organisateurs principaux et des organisateurs secondaires. Une congruence minimale est requise pour que le processus groupal s'établisse et se développe.

La seconde condition requise pour que le processus groupal se développe est qu'une configuration adéquate de la base matérielle de groupement rende possible l'exercice des fonctions majeures de production et de reproduction, de défense, d'échange, de cognition et de religion qui incombent à tout groupe. Pour s'organiser, c'est-à-dire pour prendre possession de l'espace et

du temps, tout groupe se localise en un espace d'établissement, un lieu de séance, un dispositif de communication et de transformation. Tous les utopistes ont proclamé ce rapport fondamental entre le lien et le lieu que représente la nécessaire écologie groupale.

Le problème posé par cette condition matérielle du groupement est celui d'une relation entre l'écologie groupale et les systèmes de représentation de l'objet-groupe. La tendance générale des groupes est de chercher, par-delà les contingences matérielles qui peuvent déterminer le groupement, un lieu imaginaire de réalisation. L'espérance de cette adéquation est portée à son acmé dans l'utopie ; elle est mobilisatrice des énergies nécessaires pour qu'un nouveau groupe advienne pour un nouveau monde, contre un ancien monde, et s'organise pour la longue Marche, l'Exil, la Quête et le Voyage.

L'énoncé principal de l'hypothèse de l'appareil psychique groupal est qu'aucun groupe n'est en mesure d'exister et de fonctionner si ne s'établit pas une tension entre un rapport d'*isomorphie*¹ concernant les formes groupales du psychisme et les formes sociales et matérielles de la groupalité, et un rapport d'*homomorphie* entre celles-ci. C'est sur ce jeu, cet écart et cette tension, tour à tour maintenus et réduits, entre l'isomorphie et l'homomorphie que s'établit et se transforme le processus groupal. Celui-ci est tributaire

1. Le choix de termes empruntés à la théorie mathématique des groupes signale les relations logiques de correspondance entre deux ensembles structurés par des lois de composition interne, entre l'appareil psychique subjectif et l'appareil groupal. Une relation est dite isomorphe lorsqu'elle caractérise une correspondance bi-univoque entre deux ensembles structurés. Il s'agit là du lien le plus fort qui puisse exister entre ces deux ensembles identiques du point de vue de leur structure. Il en résulte que lorsque l'une d'elles est connue elle n'apprend rien sur la seconde. La relation homomorphie caractérise un lien moins étroit que l'isomorphie entre deux ensembles structurés ; elle n'établit pas une relation d'identité ou de symétrie entre ces deux structures. L'application d'un ensemble sur un autre respecte les structures sans pour autant être bijective, mettant toutefois en évidence des sous-groupes invariants. L'isomorphie apparaît alors comme un cas particulier d'homomorphie. La distinction freudienne entre l'identité des perceptions et l'identité des pensées recouvre cette différence entre isomorphie (soit la correspondance entre deux ensembles apparentés par l'existence d'un même système de relations) et homomorphie (soit la correspondance d'éléments à l'intérieur d'ensembles différents liés par une relation). En effet, l'identité des perceptions et l'identité des pensées indiquent ce vers quoi tendent respectivement le processus primaire et le processus secondaire. Le premier vise à retrouver une perception identique à l'image de l'objet (résultant de l'expérience de satisfaction) ; il établit une équivalence entre les représentations ou encore une relation d'identité entre deux images (identification). Le second vise à établir une identité des pensées entre elles ; ceci implique un ajournement (ou un détour) de la satisfaction. Freud insiste sur le fait que dans ce cas, la pensée s'intéresse « aux voies de liaison entre les représentations sans se laisser tromper par leur intensité ». La référence que nous faisons à des notions de la théorie mathématique des ensembles permet de lier l'aspect économique des processus primaires et secondaires à des structures logiques. Appliquée à la théorie psychologique des groupes humains, cette distinction permet d'associer le processus primaire, l'identité des perceptions et l'isomorphie au groupe de base défini par Bion, tandis que le groupe de travail pourrait être caractérisé par le processus secondaire, l'identité des pensées et l'homomorphie entre l'appareil psychique subjectif et l'appareil groupal.

des formes psychiques de la groupalité (soit la structure groupale de certaines formations psychiques) cherchant à coïncider avec des formes, structures et figurations sociales concrètes de la groupalité.

L'analyse du processus groupal met donc en jeu trois éléments fondamentaux dont l'articulation est liée au sort de la construction particulière qu'est l'appareil psychique groupal. Ces trois éléments consistent dans :

- une composante psychique (l'objet-groupe) et sociale (le modèle de groupalité), imaginaire en ce qu'elle vise la coïncidence de l'objet et du modèle dans une unité insécable individuogrupale ;
- une détermination réelle, soit la base écologique du groupe et le contexte social de son émergence, ces deux facteurs constituant à la fois une condition d'existence historique et une entrave à la réalisation imaginaire, une butée et un ressort de l'existence groupale singulière ;
- une référence opérant comme ordonnancement des rapports de différence et de similitude entre la réalité psychique construite (subjective et groupale) et les données préalables ou concomitantes de l'environnement historique et social. Cette référence est fournie par l'ordre sociétal symbolique qui assure la rupture, la continuité et la distinction des modes d'être subjectifs, groupaux et sociaux.

Pour conduire cette analyse, il importe de distinguer quatre acceptions du mot groupe :

- le groupe en tant qu'objet (représentant de la pulsion, figuré à travers une organisation fantasmatique et imaginaire de rapports, de tensions, de places, d'actions et d'instances). Les organisateurs psychiques groupaux régissent la représentation de l'objet-groupe ;
- le groupe comme structure sociale concrète, ou organisation relationnelle et expressive, matérielle et historique, d'une forme sociale de groupement ;
- le groupe comme appareil psychique groupal, c'est-à-dire construction du groupe en tant qu'elle est régie par la construction du groupe-objet dans une forme intersubjective de groupement,
- le groupe comme construction théorique susceptible de rendre compte des transformations psychiques et sociales dont les groupes sociaux sont les instruments, les supports et les résultats. Ma contribution vise une théorie psychanalytique du groupe fondée sur l'analyse des relations entre les formations groupales du psychisme et le groupe comme ensemble intersubjectif, ces relations déterminant le concept de l'appareil psychique groupal.

Le concept d'appareil psychique groupal permet de discerner, dans l'analyse du processus groupal, la construction spécifique produite par la recherche d'une isomorphie entre les organisateurs psychiques groupaux et le groupe comme forme concrète de groupement. La connaissance du processus groupal résulte d'une connaissance des organisateurs groupaux du psychisme, de leurs effets. Le modèle premier de la connaissance des groupes nous est fourni par les organisateurs groupaux du psychisme.

L'appareil psychique et ses métaphores

Il n'existe pas, dans la théorie psychanalytique, une définition univoque de l'appareil psychique. Les théories elles-mêmes se différencient sur la base de la conception qui est proposée de cet appareil. Dans la pensée freudienne, de 1895 à 1923, la théorie de l'appareil psychique a varié non seulement avec l'évolution des découvertes et des concepts, mais aussi avec celle de la fantasmagorie de Freud. J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1967) ont dégagé ce qui, par ce terme, est souligné de certains des caractères que la théorie psychanalytique attribue au psychisme : sa capacité de transformer et de transmettre une énergie déterminée et sa différenciation en systèmes ou instances. Ce terme comprend les différents points de vue métapsychologiques :

- *topique et structural*, avec l'idée d'un arrangement, d'une disposition interne des différentes parties constitutives de l'appareil, d'un ordre des différents lieux psychiques, d'une coexistence articulée de différents systèmes ou instances. Le concept d'appareil psychique rend compréhensible la complexité du fonctionnement psychique en distinguant ses composantes et en attribuant chaque fonction particulière à une partie constitutive de l'appareil ;
- *dynamique*, il s'agit de rendre compte de la transformation et de la transmission d'énergie pulsionnelle ; ce concept implique l'idée d'une tâche, d'un travail, et – ajoutons-nous –, l'existence de mouvements d'insistance et de résistance ;
- *économique* : la fonction de l'appareil psychique est de maintenir au plus bas niveau possible l'énergie interne d'un organisme. Sa différenciation en substructures aide à concevoir les transformations de l'énergie (de l'état libre à l'état lié) et le jeu des investissements, surinvestissements, contre-investissements ;
- *génétique*, car il implique un ordre de génération des lieux psychiques, une succession temporelle déterminée des différents constituants, un processus de transformation.

Pour concevoir et décrire le concept d'appareil psychique, dont Freud dira qu'il a la valeur d'une « fiction », différents modèles sont successivement mis à profit : neuronique (1895), optique (1900), biologique (1920), physique (1938). Mais il semble bien que le modèle anthropomorphique (1920-1921) utilisé pour représenter sa seconde topique, sa théorie des identifications et sa psychologie collective soit déjà présent dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*. Dès 1899, Freud personnifie les systèmes Ics, Pcs et Cs comme les protagonistes d'un théâtre intime jouant une scène à trois personnages dont deux sont nommés comme un gardien (Pcs) et une dame (Cs). Les instances sont aussi décrites sur le modèle du corps ou de parties du corps, ou encore de la maison (l'antichambre et le salon).

Cette oscillation entre un appareil psychique corporéisé et un appareil psychique groupalisé atteste de la force déterminante du fantasme et, comme l'a fort bien relevé E. Pons (1975), du fantasme de scène primitive dans l'élaboration de la théorie freudienne de l'appareil psychique. Il existe une structure analogique constante entre la représentation de l'appareil psychique subjectif, le fantasme de scène primitive, l'image du corps¹, le scénario groupal. Lorsque Freud écrit que « les tendances psychiques se pressent telles des êtres vivants » (1915-1917) et qu'il en établit les relations, il élabore dans la théorie un fantasme archaïque. À sa propre découverte s'applique l'idée soutenue en 1901, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* que la « connaissance vraie », la psychologie de l'inconscient, est le résultat d'une traduction et d'une transformation de cette « obscure connaissance endopsychique des faits et des facteurs de l'inconscient ». Freud développe jusqu'à sa conversion en fiction scientifique la fiction mythique de l'âme humaine telle que la propose Empédocle (l'être est la réunion des membres chéris) ou Platon (l'âme est une cité en miniature) : soit une conception groupale de la psyché. La théorie de l'appareil psychique subjectif est une théorie du groupe primordial internalisé qu'est le fantasme originaire, l'image du corps ou leurs substituts (l'intuition imagée de la structure de l'appareil psychique).

Il n'est pas étonnant, dès lors, que la connaissance « obscure » du groupe, mais plus encore la réalité des processus psychiques qui s'y déploient soient tributaires du modèle groupal endopsychique, doublement arrimé à une représentation inconsciente (un fantasme) et à un mythe philosophique. Le renversement qui se produit dans l'idéologie groupiste (le groupe est un individu) est significatif du mouvement de réduction métonymique qui substitue un terme à un autre et inverse le rapport de détermination. Car c'est bien l'inconscient qui est structuré comme un groupe. Le questionnement de cette « donnée immédiate de l'inconscient » fait surgir, par l'analyse, la différence entre la connaissance endopsychique du groupe de l'inconscient et la construction d'un savoir sur le groupe ; savoir qui s'en sépare, après s'en être inspiré. Ce qui apparaît alors, par le passage du deuil d'une illusion féconde, ce sont les rapports de différence entre l'objet fantasmé, l'objet perdu et l'objet construit.

LE CONCEPT D'APPAREIL PSYCHIQUE GROUPAL

Je vais maintenant tenter de décrire ce concept et de préciser son intérêt théorique pour la conception psychanalytique des groupes.

Il nous faut admettre d'abord que tout groupe social est le résultat d'un travail de construction et la construction même d'une organisation relationnelle (sociabilité) et expressive (culture) telle que soient obtenues des satis-

1. D. Anzieu (1974b) en propose un exemple à propos du concept de Moi-peau.

factions de besoins et des accomplissements de désirs spécifiques ; que soient assurées les différenciations fonctionnelles correspondant aux nécessités de la survie individuelle et collective (maintenance de la constance et de l'intégrité du groupe) ; que soit prise en considération la réalité interne et externe par transformation interne et/ou modification du milieu ; que soient assignées à chacun une place et une fonction, et produits les outillages nécessaires à ces objectifs.

Il convient alors de fournir une explication sur la façon dont s'effectue ce travail de rassemblement, de transformation et de transmission de l'énergie nécessaire à la construction du groupe. Il nous semble que ce travail s'opère par le moyen d'une fiction efficace, celle de l'appareil psychique groupal, qui rend possible la réunion et la mise en œuvre des énergies individuelles liées à l'objet-groupe représenté selon un des organisateurs groupaux du psychisme. L'énergie disponible est alors distribuée sous quatre rubriques ou fonctions fondamentales ; elle est utilisée pour une part à l'entretien de l'appareil psychique groupal et pour une autre à celui du groupe social :

- une fonction d'assignation de places et de lieux ;
- une fonction de cognition et de représentation ;
- une fonction de défense et de protection ;
- une fonction de production et de reproduction¹.

L'ensemble de ces fonctions, leurs rapports et leur lien dans l'appareil psychique groupal et dans le groupe social sont régis par cette « instance » unificatrice, « gardienne » de *l'appareil psychique groupal*, que nous nommons idéologique et qui est, en raison de sa nécessaire allégeance à l'objet groupe idéal, coextensive à l'existence même de tout groupe social.

La construction narcissique commune des membres du groupe est garantie par l'instance idéologique et par son représentant assigné à la place du chef. Dans un groupe, un sous-ensemble peut assumer une seule des fonctions prescrites par l'appareil psychique groupal, ou encore plusieurs fonctions peuvent être condensées dans un sous-ensemble : il en est ainsi pour l'idéologie ou pour le leadership. Dans les cas de condensation extrême et d'indifférenciation, cette fonction est dévolue à la figure indivise de l'Archigroupe. Cette image devient alors isomorphe avec le groupe lui-même, la référence à la singularité des psychismes subjectifs étant abolie. L'Archigroupe récapitule tout et ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même, il est à lui-même sa propre Loi, sa propre origine et sa propre fin.

1. Un rapprochement peut être fait entre ces trois dernières fonctions et la typologie élaborée par G. Dumézil dès 1938 à propos des trois figurations mythiques qui régissent les fonctions des institutions ; ainsi dans les institutions indo-européennes, Jupiter, Mars et Quirinus. Toute société est un composé de trois éléments fondamentaux : la souveraineté, la force, la fécondité. Par exemple dans l'Ancien Régime : le Clergé, la Noblesse et le Tiers-État.

Un tel mode de fonctionnement dévoile une structure archaïque de la sociabilité et certains noyaux psychotiques du psychisme. Nous les découvrons invariablement dans les systèmes sociaux totalitaires que sont, par exemple, les utopies et les contre-utopies du type de celles inventées par Huxley ou par Orwell.

La construction d'un groupe met en œuvre des mécanismes psychiques variables : depuis ceux qui caractérisent l'effort psychique de faire coïncider le système groupal des objets internes de chacun avec la fiction de l'appareil psychique groupal et, surtout, avec le groupe social réel externe, jusqu'à ceux qui admettent, non sans conflits, la réalité psychique subjective singulière et le rapport de précession, d'allégeance et de différence qu'organise l'ordre social externe (le sociétal). Il en résulte que le degré de différenciation fonctionnelle et de mobilité des places réelles varie considérablement en fonction de la structure particulière (psychotique ou névrotique) de l'appareil psychique groupal.

Nous avons précédemment affirmé que, d'une manière générale, la construction d'un groupe doit concilier les exigences des quatre termes suivants : les appareils psychiques individués, l'appareil psychique groupal, le groupe intersubjectif et le groupe social. Le groupe social est la résultante spécifique de déterminismes sociaux, il est régi par la logique sociale. L'analyse que je propose met au contraire l'accent sur les déterminations et les constructions psychiques de la groupalité, à partir du postulat que l'appareil psychique groupal se construit selon le modèle des formations groupales du psychisme.

L'hypothèse de formations groupales du psychisme : le système groupal des objets internes

L'hypothèse de l'appareil psychique groupal a pour corollaire que certains éléments de l'appareil psychique individuel possèdent des propriétés groupales ou sont formés de substructures groupales. Ces configurations de relations entre des objets internes sont régies par des processus qui règlent leurs positions et leurs changements de position d'une manière corrélative, dans le cadre d'un ensemble solidaire et défini.

Les propriétés groupales de l'appareil psychique individuel sont particulièrement représentées par l'image du corps et par les systèmes et les instances anthropomorphiques de la topique, celui des réseaux d'identifications, celui des formations fantasmatiques, des imagos et des complexes familiaux. Selon cette perspective, la personnalité se construit par internalisation des objets et de leurs relations dans des formations groupales intrapsychiques, selon un arrangement individuante. La construction groupale interne met en cause, dès l'origine, des facteurs extra-psychiques, notamment intersubjectifs et sociaux. Dans le cadre de cette analyse, il convient d'accorder une place de choix à la seconde topique freudienne (1920-1921) : elle s'élabore explicitement sur un modèle anthropomorphique groupal de l'appareil psychique

subjectif. Le Ça, et le Moi, le Surmoi et l'Idéal du Moi sont d'abord figurés par Freud comme des personnages avant d'être conceptualisés comme des systèmes ou des instances en corrélation les unes avec les autres. L'idée que je développe reprend celle de plusieurs commentateurs de Freud, qui ont pensé que la seconde théorie de l'appareil psychique concevait les conflits inter- et intrasystémiques par analogie avec les tensions interindividuelles au sein d'un groupe. L'appareil psychique s'expliquerait par l'intériorisation d'un modèle groupal (Anzieu, 1966, à propos de *Psychologie collective et Analyse du Moi*). Laplanche et Pontalis (1967) estiment que la seconde topique freudienne se rapproche de la façon fantasmatique dont le sujet se conçoit et peut-être même se construit. Ces deux approches rendent compte du mouvement même de la recherche chez Freud : dans le même temps que Freud élabore sa seconde topique, il propose une hypothèse majeure sur la structure libidinale des foules et des organisations collectives. En mettant au premier plan le rôle des processus d'identification et d'introjection dans la construction de la personnalité et lien de groupe, il établit un double rapprochement entre l'hypnose et la foule, entre l'ambivalence envers l'imgo paternelle et la psychologie collective. Dès les premières lignes de *Psychologie des masses et Analyse du Moi* Freud avertit qu'« autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire et (que) la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale ».

Un autre cas de figure de groupe interne est la structure groupale de certaines formations fantasmatiques, et particulièrement les fantasmes originaires. Les réponses que ceux-ci proposent aux énigmes infantiles à propos de l'origine du sujet, de la différence des sexes et du désir sont figurées selon une mise en scène inconsciente des relations entre des personnages qui représentent des objets, des imagos et des actions dont procède et dépend le sujet. Cet agencement groupal obéit à la « dramaturgie interne » (Pontalis, 1968) que le fantasme originaire met en scène.

À côté d'une groupalité interne de la topique et des identifications, il y a donc lieu de considérer une groupalité du fantasme, qui constitue l'un des modèles d'organisation du groupe, des positions et des relations entre les membres du groupe et des représentations communes qui s'y développent. Il est légitime de parler de fantasmatique groupale pour cette raison : la groupalité du fantasme affecte des places, définit des relations, assignée à des positions corrélatives et régit les modalités d'accomplissement du désir. Tout comme la topique groupale interne, la fantasmatique organise l'appareil psychique groupal commun aux membres d'un groupe.

Ce que je propose est proche, mais différent de la notion de « résonance fantasmatique inconsciente » décrite par Ezriel. Il ne s'agit pas seulement d'établir que le contenu d'un fantasme commun entraîne des correspondances et des résonances affectives et représentationnelles chez les différents

individus qui composent un groupe, sur le mode où ils seraient essentiellement réunis par un rapport de participation.

Ma conception du fantasme et de son principe organisateur dans le groupe met l'accent sur les propriétés scénariques, distributrices, permutatives et corrélatives du fantasme : ces propriétés dérivent de sa groupalité.

Chaque élément d'un organisateur psychique groupal affecte ainsi des positions ou des emplacements à prendre dans le groupe intersubjectif. Ces positions ou ces emplacements sont requis par la construction de l'appareil psychique groupal, construction qui résulte d'un compromis efficace entre deux nécessités : d'un côté les exigences de réalisation des désirs individuels dans le groupe, de l'autre les exigences du groupement de transformer certaines formations psychiques de ses membres pour les ordonner à ses propres fins.

Par exemple la prédominance de tel fantasme dans l'appareil psychique groupal d'un groupe est définie par une certaine correspondance entre le fantasme inducteur d'un membre du groupe (c'est le cas du leader) et les fantasmes des membres du groupe, qui se trouvent donc à la fois agis et acteurs dans l'organisateur psychique du groupe. La qualité de cet assemblage des psychés (ou de cet appareillage psychique groupal) définit la capacité du groupe de traiter la réalité psychique qui se développe en son sein, de gérer l'angoisse des membres du groupe, de proposer des issues à la réalisation de leurs désirs et de leurs défenses. La prévalence de telle organisation fantasmatique détermine les positions subjectives et intersubjectives dans le groupe, elle accepte ou réprime tel autre fantasme.

Ces propriétés distributives, permutatives et associatives du fantasme caractérisent, avec l'image du corps, les imagos, l'image de l'appareil psychique subjectif et les complexes familiaux, une des structures groupales du psychisme. Il est probable que les recherches actuellement en cours sur la groupalité interne conduiront à discuter l'hypothèse formulée par W.R. Bion selon laquelle les présupposés de base ont pour paradigme la fantasmatique de la scène primitive¹.

L'hypothèse centrale que je propose postule qu'entre des formations groupales du psychisme individuel et le groupe intersubjectif il existe une relation oscillant de l'isomorphie à l'homomorphie².

La relation d'isomorphie construit l'appareil psychique groupal sur le modèle d'une identité de perception entre le groupe et les formations groupales de l'appareil psychique : il s'agit là, à mon avis, d'une visée pour ainsi dire permanente et naturelle de l'appareillage, elle est observable dans la

1. Cette hypothèse a trouvé un développement dans le récent travail d'E. Pons (1974-1975).

2. En 1974, j'avais suggéré qu'il existe aussi une relation d'endomorphie entre les structures groupales de l'appareil psychique et l'appareil psychique lui-même, mais je n'ai pas développé cette hypothèse (Kaës, 1999).

phase initiale de tous les groupes. Elle est réactivée chaque fois que fait défaut dans un groupe la capacité de métaboliser l'angoisse de non-assignation¹, sous l'effet d'un changement psychique ou social brutal et intense, par exemple l'affaissement ou la perte d'une fonction fondamentale pour la vie du groupe. Les groupes construits selon cette visée isomorphique, et fixés dans un tel appareillage, évoquent les liens caractéristiques des structures familiales régies par la psychose. Le concept théorique d'appareil groupal permet ainsi de distinguer comment les modes isomorphiques et homomorphiques président à l'organisation de groupes concrets.

J'ai formulé naguère (1972) l'hypothèse que les groupes tendent à fonctionner selon une double figuration métaphorique et métonymique de l'individu et de l'espèce. Je fondais ma remarque sur l'observation des phénomènes engendrés par la pluralité et la discontinuité des éléments individuels dans le groupe : autant d'obstacles à la réalisation narcissique de chacun et à l'identification imaginaire dans une figure unifiante. J'observais que la pluralité et la discontinuité peuvent être réduites et résorbées dans la représentation d'un ensemble continu et unifié, que le terme même de groupe désigne *comme* un corps ou un « individu » (une masse indivise), ou encore comme une totalité récapitulante (*pars pro toto*) l'intégralité de l'espèce. Unité et totalité assurent l'arrimage narcissique devant le danger de l'éclatement mortel.

Je compléterai aujourd'hui cette dérivation métaphorique du concept de groupe par ce qui en assure l'ancrage métonymique : celle-ci rend compte de la croyance inconsciente selon laquelle l'individu et le groupe peuvent se représenter et se contenir mutuellement. La tendance à l'isomorphie construit le groupe selon l'investissement et la représentation de l'objet-groupe, et réciproquement : la partie est le tout, le tout est la partie, le contenant et le contenu sont équivalents et permutables².

1. Littéralement : absence de contrainte, d'assujettissement. Le mot *Zwang* exprime nettement l'obligation coercitive et la violence qui lui est attachée.

2. C'est la réalisation dans un groupe de toxicomanes de ses fantasmes intra-utérins et d'incorporation orale que cherche Madeleine et ses « semblables ». Le récit commenté qu'elle fait d'un de ses rêves est significatif : « Nous étions bien tous ensemble, garçons et filles dans un grand lit, un lit familial en quelque sorte ; on ne pensait même pas à faire l'amour, c'était exclu. On était là ensemble à se tenir chaud, on communiquait dans la chaleur. L'essentiel c'est de se toucher et de se sentir solidaires... la drogue... c'est comme une nourriture qu'on avait tous ensemble avalée, on se sentait une seule bouche, ça donnait une impression quelquefois d'être encastés les uns dans les autres comme des poupées russes... solidaires, solitaires, ça c'est terrible, après... Le philtre s'épuise à rompre le charme... Un lit où toute la famille serait réunie sous les draps... ce vers d'Éluard me revient : "... dans mon lit coquille vide..." c'est "Liberté", non ? » Le groupe est un rêve, certes : mais un rêve groupal élaboré sur un des organisateurs groupaux du psychisme. À la suite des recherches de D. Anzieu (1966a, le groupe est un rêve) et de J.-B. Pontalis (1972, Les rêves dans les groupes), une étude reste à faire sur les rêves individuels de groupe. Note de 1999 : c'est ce que j'entends depuis quelques années dans des recherches sur la polyphonie du rêve.

La tension entre la tendance isomorphique (imaginaire) et la tendance homomorphique (symbolique) parcourt l'ensemble de la dynamique des groupes. Je l'ai proposé plus haut, la clinique nous suggère que la dérivation métonymique (isomorphique) caractérise le groupe et la famille psychotiques. J'avancerai donc l'hypothèse que la construction de l'appareil psychique groupal actualise toujours la dimension psychotique du psychisme notamment au cours de la phase initiale des groupes, sous l'empire des angoisses et des fantasmes de la position paranoïde-schizoïde.

La tendance à l'isomorphie dans la construction de l'appareil psychique groupal est qualifiable de psychotique dans la mesure où elle concerne le maintien de l'identité de perception entre les objets endopsychiques et les objets groupaux. Cette tendance occulte la loi de composition propre à chacun de ces ensembles. Le mode de pensée dominant, l'analogie, établit une identité entre des objets différents, essentiellement pour dénier la perte ou le défaut irrémédiable d'un de ces objets. Il s'agit de transformer le rapport au monde selon la logique du fantasme, plutôt que de porter atteinte au narcissisme du sujet (N. Abraham et M. Torok, 1972, p. 111).

La tendance isomorphique est à considérer enfin comme la manifestation de défense contre l'angoisse de non-assignation (*Zwanglosigkeit*) provoquée par la difficulté de construire l'appareil psychique groupal sur une base suffisamment structurante. Le vécu chaotique des objets internes et la carence (ou l'inefficience) des systèmes de d'assignation de places sont caractéristique de l'expérience de la sérialité (Sartre, 1960, Lapassade, 1970), c'est-à-dire d'un ensemble humain sans unité interne. De la même façon que le fantasme produit l'unification imaginaire du psychisme, le groupe est un dépassement de la sérialité. La création d'un groupe suppose ou exige à la fois l'émergence du fantasme de l'objet-groupe et la mise en œuvre du processus qui aboutira (par introjection et projection) à la construction d'un ensemble intersubjectif doté d'une unité interne. Le moment inaugural de cette construction passe par l'illusion isomorphique d'une correspondance biunivoque entre l'objet-groupe et le groupe comme ensemble intersubjectif. Mais pour que le processus de construction du groupe s'installe et se différencie, il faut que le fantasme n'occupe plus toute la scène.

C'est dire que la construction d'un groupe dépend non seulement de « la croyance en l'existence du groupe comme réalité transcendant les individus » (J.-B. Pontalis, 1963), mais aussi des assignations de place qui définissent chacun de ses membres comme le terme d'une relation intersubjective au sein de l'ensemble. L'angoisse de n'être assigné nulle part s'accompagne du sentiment intense que l'existence même du sujet est en péril. En témoigne la fréquence et l'intensité, dans la phase initiale des groupes, des fantasmes de destruction (souvent retournés en attaque défensive contre l'extérieur – et c'est là une assignation) et les fantasmes d'union et de réunion : il s'agit là de conséquences de l'angoisse de désobjectivisation provoquées par la non-assignation.

L'ensemble de ces hypothèses sera maintenant examiné sous trois aspects : la prédisposition à entrer dans le lien groupal, la nature du lien groupal et la construction du groupe.

La prédisposition groupale

L'existence de formations psychiques groupales entraîne, à des degrés variables, une prédisposition à participer à la construction d'un appareil psychique groupal, à y tenir et à y faire tenir à autrui la place d'un ou de plusieurs des éléments constituant ces groupes psychiques. Les investissements pulsionnels et les représentations de l'objet-groupe, en état d'attente chez ses membres, sont tout prêts à se mobiliser sur l'appareil psychique groupal. Autrement dit, la configuration groupale intersubjective fonctionne comme le support des représentations-but inconscientes de l'objet-groupe, qui trouve alors une condition pour sa figurabilité.

Deux considérations viennent à l'appui de cette proposition :

- les recherches que j'ai effectuées sur les représentations du groupe comme objet montrent que, en dehors de toute situation groupale effective, le groupe est la figuration privilégiée des investissements et des objets organisés à travers l'image du corps, les fantasmes originaires, les systèmes de relation d'objet, les structures d'identifications ;
- la clinique des groupes de formation et de thérapie montre que des manifestations régressives sont préalables à toute situation groupale effective. Au cours de cette phase de *prélaboration*, les représentations de l'objet-groupe et les formes de la groupalité psychique sont activées.

Ces montages préétablis fonctionnent comme des modèles de référence pour embrayer le processus groupal ultérieur ; ces « programmes » assignent d'emblée des places et des fonctions et induisent des processus de liaison intersubjective dans le groupe. La phase de confusion qui prévaut dans la période initiale d'un groupe s'apaise lorsqu'un membre du groupe induit l'organisateur psychique groupal qui va permettre d'assembler (et plus tard de penser) les objets mobilisés chez chacun et disponibles pour construire le groupe. Toutefois cette mobilisation ne suffit pas : pour que la construction du groupe se poursuive, un opérateur adéquat est nécessaire pour transformer et lier les investissements et les représentations de ses membres, de telle sorte qu'ils soient ordonnés les uns par rapport aux autres selon des places et des fonctions nécessaires au groupe. Les modèles socioculturels du groupe fournissent un repère identificatoire et organisent le groupe en tant que forme de relation différente de la famille, du couple, du clan ou de la horde. Ces prédispositions sociales fonctionnent comme modèles normatifs du processus groupal.

Cette double condition nécessaire à la construction de l'appareil psychique groupal attire l'attention sur la part des conflits et de la dynamique groupale

qui résulte des discordances entre les modèles psychiques groupaux et les modèles sociaux de la groupalité.

De cette double condition, nous retiendrons que l'appareil psychique groupal se construit :

- comme système de transformation de l'énergie psychique individuelle en une énergie disponible pour la construction du groupe ;
- comme figuration transitionnelle de la groupologie intrapsychique dans une groupologie psychique externalisée ;
- comme schéma d'orientation des conduites subjectives en fonction des modèles internes et des modèles sociaux.

Le pôle psychique de l'appareil psychique groupal doit pour ainsi dire composer avec la réalité intrapsychique de ses sujets, les exigences des liens groupaux et les modèles (formes, normes) sociaux. Bien qu'elles soient irréductibles les unes aux autres, ces réalités tendent à se fondre dans la tendance isomorphique fondamentale de l'appareil psychique groupal.

L'assise bio-écologique groupale : le « corps » du groupe

L'assise bio-écologique groupale désigne la base matérielle de l'organisation groupale : la corporéité de ses sujets, l'espace physique du groupe, ses canaux et moyens d'échange, de production, de défense, les ressources physiques du milieu.

À la différence de l'appareil psychique individuel, dont le substrat biologique est constant, continu et persistant jusqu'à la mort, l'appareil psychique groupal est dans un rapport discontinu et hétérogène à la corporéité de ses membres. Cette différence radicale du statut de la corporéité est essentielle. L'appareil psychique groupal n'a de « corps » que fantasmatique, et l'une des fonctions de l'appareil psychique groupal est précisément de fournir la représentation d'un corps de prothèse, d'un corps-simulacre. Le « corps » groupal est précisément ce qui ne saurait exister comme unité réelle biologique, continue, intriquée dans le psychisme singulier. Ce corps manque, il ne peut qu'être re-présenté, comme unité imaginaire¹.

C'est sur cette différence que D. Napolitani (1972) a articulé l'opposition fondamentale entre ce qu'il appelle la structure psychologique du groupe et la structure psychologique individuelle : « La dynamique intra-subjective se déroule, écrit-il, dans les limites précises de la corporéité (image du corps)

1. D'où le succès des techniques groupales du corps, l'expérience recherchée d'un « supplément de corporéité » dans un corps groupal dilaté, où circule intensément le « fluide animal » ou « cosmique ». Les doctrines héraclitéennes de la réincarnation (de la transmigration, chez Platon) sont une élaboration philosophique du fantasme du groupe comme corps : l'âme qui peut animer successivement plusieurs corps d'hommes est le principe de liaison entre les groupes d'humains, hors du temps et de la limitation spatiale ; elle est l'esprit d'un corps sans cesse renouvelé.

individuelle qui se constitue comme donnée première, objectivement identifiable grâce à sa continuité dans le temps et dans l'espace, et à la fondamentale indivisibilité de ses parties. La dynamique intersubjective se déroule au contraire dans une structure relationnelle qui tend à assumer sa propre homogénéité, sur le plan fantasmatique de l'image du corps individuelle (...) sans en avoir pour autant les mêmes caractéristiques de matérialité et de ferme identité ».

Un tel point de vue, que nous partageons, doit être complété par ceci : l'image du corps se construit initialement dans le rapport intersubjectif, comme l'ont montré P. Guillaume, H. Wallon, R. Zazzo, J. Lacan et G. Pankow notamment. Le Moi, la réalité extérieure, l'image du corps et la construction de l'espace sont construits ensemble et corrélativement. C'est ainsi que nous comprenons que l'image du corps tient son pouvoir d'organiser l'appareil psychique groupal : de sa structure d'emblée groupalisée. Le statut de la corporéité dans l'appareil psychique groupal permet de rendre compte de plusieurs caractéristiques du mode d'existence du groupe et en groupe : ainsi, les angoisses relatives au corps propre des membres d'un groupe sont la conséquence de l'absence du corps groupal, et des projections faites sur l'objet fantasmatique qui en tient lieu.

Pour se constituer, le groupe requiert que la pulsion, le fantasme ou l'imaginaire « prennent corps » : dans le « corps » imaginaire du groupe, ou dans le corps propre d'un participant au point qu'il en est le symptôme et la marque pour les autres « membres »¹. Cette perspective ouvre de nouvelles voies aux recherches sur les pathologies psycho-somato-groupales : l'analyse des familles de structure psychotique, et celle des phénomènes de possession, de sorcellerie ou de stigmatisés nous en fournissent les premiers éléments. Les techniques de relaxation en groupe pourraient préciser cette hypothèse.

« Faire corps » dans le groupe, c'est aussi faire du corps de chacun un objet partiel, c'est nier le corps propre, contingent et limité en affirmant, par la métaphore ou la métonymie, son illimitation et sa plénitude. Le groupe prend corps de cette négation du corps singulier, et c'est ce qui permet d'incorporer celui-ci comme partie d'une unité imaginaire dotée de fonctions isomorphes à celles du corps singulier. Tout groupe naît de cette aliénation première : celle-là même de l'identification narcissique. C'est dans la tendance à l'isomorphie du corps singulier et du corps groupal que s'exprime la pulsion narcissique : l'une et l'autre ont pour objet le corps. Le plaisir fondamental de l'existence groupale est cette « incorporation » de chacun dans le corps fantasmatique maternel ; une telle « incorporation » comporte sa face cachée de terreur et de terrorisme, celle que suscite l'Archigroupe.

1. Bénin, leader du groupe des *Copains* « existait avec plénitude. Tous les copains faisaient partie de son corps » écrit J. Romains.

Cette face cachée doit rester enfouie dans les fondations du groupe, pour que le groupe fonctionne et fasse vivre ses membres.

Cette identification narcissique est aliénante, mais elle est aussi structurante. Le narcissisme ayant fait prendre « corps » au groupe, il dote celui-ci d'une existence « subjective » partagée, indivise et personnifiée, il en fait un « sujet » doté de la capacité d'éprouver des désirs, de parler, de décider, de penser.

L'idéologie est ici au service du narcissisme¹ en se constituant comme l'esprit de ce corps idéal mais impensable, c'est-à-dire manquant et défaillant. En ce qu'elle est la représentation dénégatrice de ce qui manque et la construction d'un substitut à ce qui fait défaut, l'idéologie est une production fondamentale et nécessaire de l'appareil psychique groupal. Elle a pour fonction de constituer et de maintenir le groupe sur la base d'une corporéité imaginaire, permanente, inaltérable, par-delà les défaillances de la corporéité singulière.

L'homme-groupe : l'horizontalité de l'appareil psychique groupal

Dans son essai sur la phénoménologie de l'homme archaïque, C. Ramnoux expose comment la doctrine empédocléenne présente une conception mythique de l'homme-groupe : pour Empédocle, l'homme est une collectivité de membres. L'Amour est la force qui rassemble « les membres chéris », et la chose divine n'est donnée que dans leur rassemblement. Le combat fondamental entre les forces de dispersion et les forces de rassemblement caractérise la structure de l'homme.

Cette structure de l'homme-groupe est celle qui organise l'appareil psychique groupal. À la suite des travaux de Bion, D. Napolitani (1972) a montré comment le recours à la technique groupale de psychothérapie se justifie par la nécessité pour le psychotique de vivre, par le moyen du groupe, cette tension entre la dispersion et le rassemblement, entre l'éclatement interne et l'introjection unifiante des parties projetées sur les membres du groupe, c'est-à-dire sur des objets et des rôles instanciels groupaux.

Selon la perspective que je propose, je dirai que l'articulation de l'histoire personnelle de chacun avec celle du groupe s'effectue à travers un double processus : d'une part, la participation de chacun à la construction projective de l'appareil psychique groupal et, d'autre part, la transformation de cette expérience par les introjections consécutive à cette participation. C'est dans ces termes que nous envisageons le changement personnel dans le dispositif groupal. L'expérience psychotique tient à la cristallisation réifiante de l'appareillage, à la rupture des rapports transitionnels entre la configuration grou-

1. L'idéologie, en tant qu'idéalogie (A. Green), c'est-à-dire discours de l'Idéal du Moi, est la projection du narcissisme ; sur l'idéologie, voir Kaës, 1980.

pale des organisations groupales du psychisme (l'image du corps, les fantasmes originaires, les complexes et les imagos, les réseaux d'identifications et les instances de l'appareil psychique) et le processus groupal qui ordonne les échanges interpsychiques et sociaux.

La justification théorique de l'efficacité thérapeutique ou formative du groupe tient au fait que l'appareil psychique groupal dispose les formations de la groupalité psychique dans leur horizontalité et dans leur synchronie : elles sont disponibles à tous les sujets pour un échange ici et maintenant. C'est sur ce canevas horizontal et synchronique que s'articulent les dimensions diachroniques de l'histoire singulière de chacun avec l'histoire du groupe, comme l'indique Foulkes (1964). Le leader d'un groupe figure et récapitule l'histoire des relations synchroniques et diachroniques, telles qu'elles se sont tramées dans le processus groupal.

Cette structure horizontale, lorsqu'elle ne se résout pas en une isomorphie, supporte la différence et l'autonomie relative des éléments reconnus dans leur singularité de sujets. On a souvent retenu de l'Épître de Saint-Paul aux Corinthiens (Actes, 12, 5) la parabole du corps que l'apôtre utilise pour exprimer la nature des relations d'identification incorporatives des disciples au Christ. La singularité des sujets s'articule précisément sur cette horizontalité de l'image du groupe-corps : « nous sommes tous membres les uns des autres, nous avons toutefois des dons différents » écrit Saint-Paul. Le rassemblement des membres chéris, pour reprendre le mythe empédocléen, n'exclut pas ici la différence des dons, c'est-à-dire ce qui singularise l'être sans l'exposer à la mort incorporative, en fait, au démembrement¹.

Pour l'individu, soumis à la division, la prothèse groupale est d'abord une réponse de déni de la mort. La quête d'un groupe éternel et continu prend son départ dans cette discontinuité matérielle, temporelle et corporelle de l'assise bio-écologique du groupe.

1. Voir aussi Pentecôte (Actes, 2, 3) et son inverse, Babel (Genèse, 11, 1-9). Dans ces deux figurations mythiques se joue l'alternative entre, d'une part, le groupe identifié à son prototype inconscient (phallique-narcissique et légal : l'érection omnipotente précède le démembrement babélien) et, d'autre part, le groupe qui à la suite d'un travail de deuil opère la distinction entre son objet imaginaire et l'altérité de ses sujets constituants. Cette coupure dans l'appareil psychique groupal origine chacun dans un esprit capable à la fois d'unifier et de reconnaître les différences : sur chaque disciple descend l'Esprit qui assure l'unité du groupe, la singularité de chacun (des langues de feu séparées se posent sur chacun des disciples), et l'ouverture du groupe vers les autres (la mission) qui cessent d'être représentés comme des persécuteurs. C'est par un retour vers la prévalence de l'isomorphie dans l'appareil psychique groupal, et par restriction idéologique que l'Église, comme toutes les institutions omnipotentes ou menacées dans leur omnipotence se clôturera en un corps « mort », mortifère et idéalisé, une enceinte « hors de laquelle, pas de salut ».

Le lien groupal : l'appareil psychique groupal comme échangeur entre le psychique et le social

L'appareil psychique groupal ne limite pas sa fonction à la transformation et à la transmission des formations intrapsychiques provenant de ses membres. Ses déterminations multiples (physique, psychique, sociale, culturelle) le conduisent à transformer ce qu'il reçoit des autres déterminants, des autres groupes et de la société dont il reçoit des modèles de sociabilité et de culture ; il doit les « naturaliser » dans sa propre organisation. Le concept théorique d'appareil psychique groupal doit intégrer ce double système d'échange, interne et externe. Nous ne pouvons pas concevoir celui-ci seulement comme une organisation déterminée par la psyché des individus qui le constituent ; il est déterminé par l'ordre symbolique externe, sociétal, tout comme le social précède le psychique.

Ces propositions me conduisent à préciser comment je comprends la nature du lien dans les groupes. Je définis le lien groupal par la structure des échanges entre les appareils psychiques individuels, à travers cet échangeur qu'est l'appareil psychique groupal. Freud a établi que la structure libidinale d'une foule organisée (ou d'un groupe) réside dans les identifications mutuelles consécutives à l'identification au chef commun (Idéal du Moi).

Cette proposition est paradigmatique : elle postule que l'Idéal du Moi qu'incarne le leader est une fonction de l'appareil psychique groupal. Je définis le lien groupal comme la structure des échanges autorisés par l'appareil psychique groupal en ce qui concerne les identifications, les instances topiques, les places fantasmatiques, les formes de l'image du corps.

Dans cet échange, à la fois de similitudes et de différences, chacun donne à imaginer à l'autre qu'il lui apporte ce qui lui manque, à moins qu'il ne soit assigné à le lui fournir, pour construire un corps groupal commun, réaliser un fantasme partagé, etc.

Si la structure sociale est fondée sur l'échange des femmes (C. Lévi-Strauss), nous admettrons analogiquement que le lien groupal est fondé sur l'échange des objets psychiques, des idéaux, des fantasmes, des parties du corps imaginaire.

L'attachement des membres d'un groupe à celui-ci est en raison directe de la capacité de l'appareil psychique groupal à satisfaire, dans les limites des conflits qu'il est en mesure de contenir ou de résoudre, les exigences psychiques propres à chacun, insolubles dans toute autre organisation. Cet attachement est fonction du coût psychique de l'abandon d'une partie de soi au profit de l'appareil psychique groupal. Cette perte est diversement acceptable par chacun, selon la nature des bénéfices et des compensations (narcissiques, objectales) escomptées et obtenues. L'attachement groupal n'est pas seulement fonction des possibilités d'y trouver des issues pour la satisfaction du désir inconscient sur le mode onirique, mais aussi d'y effectuer des accomplissements de désirs dans la réalité, à travers le lien groupal.

L'adhésion à un groupe repose sur l'aptitude de l'appareil psychique groupal (et de l'objet qui le figure) à représenter une promesse de satisfaction et à fonctionner comme instrument d'accomplissement du désir : les emblèmes, les images de marque, les objets de séduction que le groupe exhibe ont pour finalité de capter ou de rejeter la demande d'adhésion de ses postulants.

Pour maintenir sa séduction et le lien d'attachement, pour assurer sa constance et son intégrité, l'appareil psychique groupal met en œuvre des formations spécifiques : la création d'une enveloppe de peau groupale, sur laquelle est apposée la marque du groupe, le « corps » de ses représentants, ses constructions mythiques et idéologiques, constituent autant de repères identificatoires et de principes normatifs. La cohésion du groupe est fonction de la congruence entre tous ces éléments de l'ensemble groupal.

Le lien groupal se forme à travers les identifications et les repères identificatoires. Mais il dépend aussi de la capacité de l'appareil psychique groupal de doter chacun de ses membres d'une identité partageable avec un nombre limité d'individus et différenciatrice par rapport à ceux-ci et à d'autres ensembles groupaux. La formation dispensée par l'ensemble social aux membres d'un groupe accomplit cette fonction¹.

L'appareil psychique groupal fonctionne comme un opérateur dans la constitution des identifications et dans le repérage de l'identité. Il confirme ou remanie les identifications et les identités qui se sont formées dans le premier appareil psychique groupal, c'est-à-dire dans le groupe familial. Dans le groupe familial, l'enfant ne trouve sa place de sujet qu'en rompant avec celle à laquelle il s'est d'abord identifié et qui lui a été assignée dans les fantasmes de ses parents. Il ne découvre le sens de son désir que par la butée contre le désir de l'autre, et c'est seulement lorsqu'il peut se reconnaître dans sa filiation qu'il peut prendre sa place dans un ensemble intersubjectif. Il découvre que cet ensemble est régi par l'interdit de l'inceste, la différence des sexes et des générations et la différenciation des rôles parentaux. C'est à partir de cette expérience que le lien conclu dans tout autre groupe est caractérisé par la répétition ou par le dégageant des identifications tissées dans le groupe familial.

L'appareil psychique groupal assure ces fonctions d'échange et d'identification, de suppléance et de continuité nécessaires à la stabilité du groupe. Lorsqu'une relation d'homomorphie caractérise l'appareil psychique groupal, le groupe peut survivre à la disparition de certains de ses membres ; ceux-ci le réaménagent pour s'adapter à la situation nouvelle. De même, dans

1. Ainsi, chez les Songhay du Niger, le possédé pris en charge par le maître de cérémonies initiatiques (le Zima) est par lui « arrangé » c'est-à-dire canalisé, contrôlé, formé et intégré dans le groupe. Dans la mesure où sa « folie » présente un caractère congruent avec celle du groupe des possédés, il peut y être conformé et admis. Cette idée d'un arrangement analogique est capitale pour justifier l'adhésion du groupe. Celle-ci est marquée par l'adjonction (adorcisme) d'une âme nouvelle dont la valeur est groupale.

ces cas, les individus survivent lorsque se modifient ou disparaissent certaines fonctions assurées par l'appareil psychique groupal.

Lorsque prévaut au contraire la relation isomorphique, les effets sont différents : ils aboutissent à la mort ou à la mise à mort de l'individu écarté de son groupe, à la disparition du groupe quand disparaît l'un de ses membres. La relation de dépendance vitale entre les sujets et le groupe se réifie dans les assignations intangibles de chacun à des places imaginaires, caractéristiques de la structure du groupe « psychotique ».

Quelques formulations métapsychologiques concernant le concept théorique d'appareil groupal

Avant de proposer quelques éléments pour une théorie psychanalytique des groupes, je vais résumer les principales propositions que j'ai avancées à propos de l'hypothèse de l'appareil psychique groupal.

- L'appareil psychique « individuel » comporte des formations groupales : image du corps, fantasmes originaires, système des objets internes, structure de identifications, imagos et complexes, instances de l'appareil psychique. Ces formations sont animées par les processus de l'appareil psychique.
- Ces formations psychiques groupales sont représentées par l'objet-groupe.
- Le groupe et le lien groupal s'organisent à travers la fiction efficace d'un appareil psychique groupal, dont la fonction est de transformer et de lier les formations psychiques des membres du groupe, en mobilisant un organisateur structural inconscient tel que les groupes psychiques.
- L'appareil psychique groupal fonctionne selon deux modalités d'appareillage ou d'assemblage : l'une est isomorphique, l'autre homomorphique. La modalité isomorphique, construction narcissique de nature psychotique, abolit toute différence entre la psyché et le groupe.

Le concept théorique d'appareil psychique groupal occupe une place centrale dans le cadre de la théorie psychanalytique du groupe que je propose. C'est pourquoi il convient d'en préciser les perspectives métapsychologiques.

ESQUISSES POUR UNE THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DU GROUPE : L'APPAREIL GROUPAL

L'exposé que je voudrais entreprendre maintenant a pour objectif d'énoncer quelques conséquences impliquées dans les propositions qui précèdent et de préciser la cohérence d'une hypothèse que je voudrais laisser ouverte. Mon propos est d'introduire l'hypothèse de l'appareil psychique groupal dans une théorie psychanalytique du groupe, ou de l'appareil groupal. J'entends par théorie psychanalytique de l'appareil groupal la construction

théorique qui devrait rendre compte des différentes dimensions de la structure et du processus groupal : le groupe-objet, l'appareil psychique groupal, le groupe comme ensemble intersubjectif.

Perspectives génétiques-structurales

La formation d'un groupe requiert la construction d'un appareil psychique groupal, cette construction est la première manifestation commune de la créativité des membres d'un groupe. Elle résulte de deux mouvements antagonistes et complémentaires : de la lutte contre la pulsion de mort et contre l'angoisse primaire d'être dépourvu d'assignation dans un ensemble ; de la construction de la libido qui assure la liaison entre les objets des groupes psychiques des participants. L'appareil psychique groupal en devient le dépositaire commun. Lors de cette phase initiale, la relation isomorphique entre un organisateur inconscient et l'appareil psychique groupal caractérise le lien entre chaque individu, les autres et le groupe-objet ; y prédominent les relations d'objet partiel, les processus de la position paranoïde-schizoïde : le groupe est une peau, un sein, une bouche, un ventre, un cloaque.

Pendant cette phase isomorphique, les rapports à ces objets sont excitants et violents, ils s'accompagnent d'expérience de dépersonnalisation, de vide ou de néantisation. Cependant, au cours de cette phase initiale, le mouvement des identifications projectives et introjectives apporte des modifications dans le rapport des organisations psychiques individuelles et de l'appareil psychique groupal. L'appareil psychique groupal reçoit par identification projective les parties bonnes des objets internes des participants qui ainsi les mettent à l'abri de leur propre destructivité ; mais il reçoit aussi une partie des déflexions létales. Il s'organise selon un scénario de conflits entre les différents objets, de valeur contraire, qui s'y trouvent déposés. Dans la mesure où les éléments bons externalisés dans l'appareil psychique groupal, et incarnés dans un rôle instanciel, objectal ou imagoïque, sont suffisamment solides, ils assurent une fonction analogue à la capacité *alpha* de la mère¹. Les participants pourront alors élaborer, par la réintrojection de ces parties bonnes, leur propre fonction *alpha* : ils pourront donner libre cours à leur capacité de rêver, de fantasmer, de penser, et de développer un appareil psychique groupal différencié dans le processus groupal.

Au contraire, si l'appareil psychique groupal n'est pas construit sur une base libidinale solide, et s'il ne comporte pas le minimum d'organisation interne fourni par un organisateur psychique groupal suffisamment prégnant, les tendances destructrices des participants suivent un sort très différent.

1. Capacité définie par Bion (1962) comme la tolérance de la mère aux projections destructrices de l'enfant, et comme sa capacité de contenir, de métaboliser et d'élaborer ses projections douloureuses.

Chacun retrouve en soi la charge destructrice et l'angoisse corrélative, auxquelles s'ajoutent celles des autres participants. L'incapacité de construire un appareil psychique groupal paralyse le processus de construction du groupe. Cette incapacité est quelquefois liée à la prédominance pathologique d'un leader destructeur, choisi comme tel par les participants en raison de la prévalence de leurs propres pulsions sadomasochistes.

L'impossibilité d'établir la fonction *alpha* aboutit à la non-construction du groupe, ou à sa destruction ou à sa fixation défensive dans une position idéologique qui soutient la projection itérative des objets endommagés (éléments bêta de Bion) sur un objet externe ou sur un bouc-émissaire à l'intérieur du groupe. Dans ce dernier cas, il arrive que l'appareil psychique groupal soit en mesure de fonctionner avec une bonne fonction alpha, capable de contenir et de métaboliser en cette dernière les éléments bêta des participants et de leur trouver une issue symbolisante : par exemple dans la création d'une utopie.

À ces différents mouvements correspondent des fluctuations remarquables dans l'étiage narcissique des participants. Lors de la phase initiale, l'étiage narcissique est compromis momentanément par la construction de l'appareil psychique groupal, forte consommatrice d'investissements déplacés sur cette création. Le niveau narcissique optimal est rétabli lorsque la construction de l'appareil psychique groupal permet à chacun de faire certaines expériences décisives : la réduction de l'anxiété primaire de non-assignation et de non-existence, l'incorporation psychique dans un objet protecteur plus vaste mais coïncidant avec le moi-corporel de chacun, soit le « corps » imaginaire du groupe.

Cette série d'expériences restaure le narcissisme et, en conséquence, la fonction *alpha* : c'est de celle-ci que dépend en définitive la capacité d'inventer (trouver-crée) des rôles instanciels, objectaux et imagoïques dont les participants ont besoin pour être en groupe. La réintrojection partielle des bons objets déposés dans l'appareil psychique groupal et corrélativement la projection des objets persécutoires à l'extérieur facilitent les identifications mutuelles des membres du groupe. Le sentiment d'être un groupe est nécessaire pour que se forme l'espace imaginaire interne et externe du groupe, et notamment l'inclusion d'un bon objet idéalisé dans son espace interne. Cette inclusion constitue la mesure la plus solide pour protéger chacun contre les angoisses de démembrement, de la confusion et de la perte d'identité.

On voit ainsi se structurer les catégories primitives de l'espace groupal : l'intérieur et l'extérieur, la limite et la frontière. La projection des objets investis par les composantes destructrices de la pulsion de mort hors de la limite du groupe constitue l'ennemi commun extérieur. Sa fonction sera non seulement de fixer et de réduire l'angoisse, mais aussi d'inaugurer des relations d'échange avec les objets périphériques pour autant que les objets projetés pourront être réintrojetés, par l'intermédiaire de certains membres du groupe, à l'intérieur de celui-ci, sans le menacer. De nouveaux rôles instan-

ciels, objectaux ou imagoïques seront inventés, ainsi que de nouveaux processus d'intégration, de différenciation et de rejet.

Toutefois, le maintien permanent à l'extérieur du groupe d'un rôle instanciel ou d'un objet non tolérables dans l'appareil psychique groupal est particulièrement problématique : il installe la permanence de la base psychotique de l'appareil groupal, et avec elle la réification des objets, des imagos et des rôles instanciels en les enkystant à l'intérieur du groupe. Une telle situation maintient l'illusion isomorphique, entrave le fonctionnement de la fonction alpha, et établit la position idéologique sur sa base paranoïde-schizoïde.

Quatre moments dans la construction de l'appareil psychique groupal

J'ai distingué quatre moments dans la construction de l'appareil psychique groupal. Ces moments sont caractérisés par la nature des processus psychiques et des productions groupales correspondantes :

- *Le moment fantasmatique* : les futurs membres d'un groupe doivent réduire l'écart entre leurs objets groupaux internes et leur externalisation dans le groupe, de telle sorte que soit assignée à chacun et aux autres une place cohérente entre elles et avec leurs propres scénarios. Ils doivent donc lutter contre l'angoisse de non assignation et contre le danger d'une parfaite coïncidence. Ces deux nécessités mobilisent une activité fantasmatique spécifique. Celle-ci s'organise selon un scénario ajusté sur les propriétés groupales du fantasme d'un participant. Cet organisateur accomplit l'assemblage, et donc le lien entre les fantasmes des membres du groupe.

Au cours de cette première étape, l'appareil psychique groupal fonctionne comme un objet transitionnel. Il est un médiateur entre la réalité intrapsychique confuse des participants et l'altérité inquiétante, excitante et paralysante, de chacun des participants pour chacun des autres. Une première expérience de coïncidence psychique et groupale est vécue grâce à l'effet d'organisation et d'assignation. Une première satisfaction narcissique est du même coup obtenue : elle résulte de la fonction unificatrice du fantasme transformé en une ébauche d'appareil psychique commun. C'est en ce sens que l'appareil psychique groupal est la construction narcissique commune des membres du groupe. Cette première expérience de coïncidence et de satisfaction servira de matrice pour lutter contre toute nouvelle irruption des tendances destructrices, mais aussi contre toute manifestation d'un autre organisateur fantasmatique.

Un nouvel organisateur en effet mettrait en péril plusieurs acquisitions : l'assignation des « places » dans le scénario fantasmatique, la stabilité de la balance narcissique, la mise en cause des défenses acquises, la relation isomorphique. Dans la mesure où ces premières expériences ne peuvent perdurer indéfiniment, le processus inauguré par la phase créatrice de l'appareil psychique groupal se fige et elle ouvre un second moment :

• *Le moment idéologique* : la tâche qui occupe les participants est de maintenir de force les assignations du premier appareillage. Il faut alors ou systématiser l'isomorphie ou risquer de mourir avec la destruction de l'appareil psychique groupal. Le moment idéologique correspond à une activité de réduction de l'activité fantasmatique et d'écrasement des places différentielles assignées à chacun. Lorsque l'isomorphie prédomine, ce qui arrive à chacun arrive également dans le groupe, ou vient du groupe, et réciproquement. Si le groupe est menacé, chacun est fondamentalement menacé. Un renversement métonymique (la partie pour le tout) succède à la construction métaphorique de l'appareil psychique groupal.

Le groupe étant assimilé à l'espace corporel, le « corps » groupal et le corps « individuel » sont donc identiquement menacés, et chacun vit cette menace comme angoisse de démembrement, de désintégration ou de castration. Le statut du corps et de la corporéité est central dans la position idéologique. Le corps menacé est « subtilisé » en un substitut abstrait : l'idée. En conséquence, les différences et les inégalités qui s'y inscrivent sont magiquement supprimées.

Lorsque le fantasme organisateur initial est « attaqué » par une autre organisation de l'appareil psychique groupal, les participants s'éprouvent menacés par ce changement et notamment par le retour massif des objets persécuteurs. Les participants ne disposent plus de l'organisation solide et stable qui assurait leur capacité de rêverie et leur fonction *alpha*. La lutte contre les représentations dangereuses s'effectue par leur projection massive vers l'extérieur et par le traquage à l'intérieur du groupe de toute manifestation persécutoire.

Le moment idéologique se caractérise par la mise en place de défenses de différents types. La projection, le déni, le clivage, le mécanisme de défense paranoïaque qu'est l'*undoing* sont mis à contribution pour sauvegarder la cohérence et l'intégrité du Moi et, corrélativement, celle de l'appareil psychique groupal, celles du corps et du système de pensée érotisé à la place du corps. Les défenses obsessionnelles permettent de manipuler des objets abstraits, des idées. Vis-à-vis de la réalité inconsciente comme vis-à-vis des perceptions venant de l'extérieur, le système Pcs est réduit à sa stricte fonction de censure et de surveillance. À cette tâche sont affectés le leader et l'idéologique, qui tiennent le rôle instancier du Pcs dans l'appareil psychique groupal. Ils agissent par le contrôle de la norme officielle du groupe, l'exercice des pressions conformistes¹ et, éventuellement, par la terreur. Au service de celles-ci, la pulsion de mort trouve un emploi dans l'attaque de ce qui viendrait mettre en péril la cohérence et la cohésion : celles du groupe à

1. Nous rejoindrions ici l'idée émise par Jackson d'une homéostasie du groupe familial qui, afin de préserver son unité et son équilibre, opère une régulation des conduites dans les relations familiales.

conserver comme unité aconflictuelle, celles de la pensée unifiante, de l'objet idéal¹. Toutefois, notons que dans le moment idéologique, les pulsions destructrices doivent toujours être méconnues, ou alors elles doivent être éradiquées, car elles se sont pas pensables.

Plus les formations psychiques qui servent de base à l'organisation de l'appareil psychique groupal sont archaïques, plus elles sont l'objet du travail idéologique.

Au moment fantasmatique, caractérisé par l'ébauche d'un premier objet transitionnel, succède donc un moment idéologique, régi par le rapport à l'omnipotence de l'Idée, de l'Idéal et de l'Idole (le fétiche). Ces transformations réifiantes figent le groupe dans les défenses en faux-soi. Ce moment est nécessaire pour que le groupe prenne corps, affermisse ses limites et affirme son identité ; il s'accompagne d'un repli narcissique intense. Ce moment est transitoire, et lorsqu'une nouvelle assurance interne sera établie en chacun, un troisième moment s'ouvrira.

- *Le moment figuratif transitionnel* : la modification entraînée par le repli narcissique et la réapparition d'une fonction *alpha* dans l'appareil psychique groupal rendent possible l'introjection stable des bons objets, l'aménagement d'un environnement suffisamment bon, la capacité du Moi de tolérer le retour des représentations refoulées. Ce moment est souvent caractérisé par la construction d'un système utopique, mais ce système de représentation est encore marqué par la position idéologique. L'analyse de la mentalité utopienne montre que le contrôle omnipotent exercé sur les objets abstraits est toujours très strict, mais elle révèle aussi un réinvestissement des conflits sexuels infantiles au plus près de leur figuration symbolique. La relance de la fantasmatisme, mais aussi le recours aux œuvres culturelles entraîne la formation d'un espace transitionnel. Cette référence trouvée, créée à une œuvre de culture (roman, conte, mythe, utopie, tableau, théâtre...) facilite la double transformation des formes expressives et relationnelles dans le groupe : la transformation des représentations abstraites, dévitalisées, tenues et maintenues à distance, dans des représentations figuratives plus proches du vécu corporel et psychique, d'un côté ; de l'autre, la transformation des vécus infraverbaux, souvent chaotiques dans des représentation de mots et de paroles partageables. Il en résulte un désir de différenciation de l'appareil psychique groupal, le rêve d'un autre lieu, utopique, pour les relations groupales et intrasubjectives. Un nouveau moment s'enchaîne sur ce moment de la transition utopique.

- *Le moment mythopoétique* : il se caractérise par une triple transformation : l'espace psychique interne se distingue et se différencie de la topique

1. H.E. Richter (1971) a décrit l'existence d'une idéologie forte dans la névrose familiale de caractère. Son rôle est de réduire le conflit, pour unifier le lien menacé entre les protagonistes. Je dirais que cette unité renforcée est celle de l'appareil psychique groupal familial.

groupale ; les représentations se détachent des choses et se diversifient en acquérant de la polysémie ; les relations entre le Ça, le Surmoi et le Moi se symbolisent dans les relations intersubjectives. Le groupe se construit comme un agencement de relations de différences entre des sujets. Une modification très notable se produit dans le système de pensée du groupe et dans la structure de l'appareil psychique groupal. D'une part, les objets ne sont plus traités selon des modalités omnipotentes sadiques : ils deviennent des objets perdus non haïs, c'est-à-dire qu'ils ont leur destin propre et qu'il devient possible de les questionner dans l'ambivalence. D'autre part, le sentiment d'être aimé et de s'aimer assez a permis de renoncer à la position idéologique et a entraîné, corrélativement avec l'abaissement de la menace interne et externe, une activité créatrice de symbolisation¹. Le passage à ce quatrième moment suppose que chacun trouve en l'autre et dans le groupe une relation équivalente à celle de la mère « suffisamment bonne ».

Le deuil de l'objet-groupe omnipotent (de l'Archigroupe) ouvre la voie à la construction du groupe comme système de relations symboliques. C'est sur cette transformation que se fonde le moment mythopoétique. Il ne s'agit pas là d'un achèvement du groupe, d'une étape ultime de son développement, mais d'un moment dans la structuration de l'appareil psychique groupal et dans le processus de subjectivation des membres du groupe. Ce processus correspond à une transformation des fonctions de l'appareil psychique groupal, elles passent à l'arrière-plan et laissent place à l'expression singulière des sujets. L'investissement libidinal fait retour sur les membres du groupe et il peut en résulter une nouvelle crise dans le groupe, dans la mesure où le retrait corrélatif des investissements sur le groupe peut l'affaiblir. Une issue de cette crise de croissance peut résider dans l'idéalisation des personnalités créatrices : le poète devient héros groupal, ou dans l'amorce d'une nouvelle position idéologique.

Ce quatrième moment dans l'évolution du processus groupal constitue une phase d'intense créativité.

On se souvient que le premier moment de la construction de l'appareil psychique groupal avait consisté dans un mouvement d'externalisation de formations psychiques groupales dans une mise en scène (et en ordre) d'objets, d'imagos, d'instances et de conflits internes. L'aboutissement de ce moment a été une assignation de places dans un scénario dramatique, la création de modalités collectives de contrôle contre les angoisses archaïques, les identifications narcissiques communes à l'objet-groupe. Dans la phase mythopoétique, ces premiers mouvements font retour sur les personnes en développant une créativité dont D. Anzieu (1971) et E. Jaques (1963) ont précisé les conditions.

1. Précisons : il s'agit ici de la symbolisation secondaire (celle des équivalences symboliques) et non de la symbolisation primaire (celle des équations symboliques).

Dans la perspective freudienne, le principal obstacle à la créativité est l'angoisse de castration. La créativité requiert le dégagement de cette menace, la révolte contre l'interdit paralysant, la transgression et la réalisation symbolique d'un fantasme archaïque. Dans le moment idéologique du processus groupal, la paralysie de la créativité est liée aux mesures de défenses contre l'angoisse de castration par l'omnipotence et la réification des idées. La menace d'être exclu est vécue comme une mutilation du « corps » groupal et du corps propre. L'expérience mythopoétique constitue une réparation de cette atteinte corporelle.

La perspective kleinienne insiste sur la relation au sein : la difficulté à aborder le moment mythopoétique tient à l'envie destructrice vis-à-vis du groupe perdu, haï et dévorant, et à l'angoisse suscitée par l'imgo terrorisante de l'Archigroupe. La créativité est relancée lorsqu'il est possible d'introjecter des représentants « du sein maternel donné avec générosité et reçu avec gratitude » (Anzieu, *op. cit.*). Ceci signifie que la fonction *alpha* est rétablie chez les participants.

En suivant Winnicott, le moment mythopoétique apparaît dans le processus groupal lorsque l'appareil psychique groupal s'est transformé en objet transitionnel, en objet de culture. Il y a désormais suffisamment de jeu dans l'assignation des places, y compris dans celle qu'occupe l'objet-groupe.

Quelques points de vues classiques pour établir une métapsychologie du groupe

Quatre énoncés fournissent les bases d'une métapsychologie du groupe. Le premier revient à Freud lorsqu'il a caractérisé en 1921 la structure libidinale du lien groupal par le jeu des identifications à une figure centrale, d'où dérivent les identifications mutuelles. Le second fut proposé par Bion en 1955 lorsqu'il a établi que les groupes sont régis par des schèmes inconscients qui organisent les processus et le développement du groupe, et orientent les comportements de ses membres. Bion distingue ainsi les groupes régis par le processus primaire (le groupe de base régi par un présupposé de base) et les groupes régis par le processus secondaire (le groupe de travail). Le troisième énoncé concerne l'importance déterminante du groupe comme objet dans le développement du processus groupal et de la connaissance de celui-ci : J.-B. Pontalis est l'auteur de cette idée, formulée dès 1958-1959 et développée en 1963. Le quatrième est dû à D. Anzieu (1966a) lorsqu'il a proposé d'établir un parallèle entre le groupe et le rêve.

Arrêtons-nous sur la thèse d'Anzieu : le groupe est un rêve. On peut entendre ceci d'au moins deux manières : premièrement, que le groupe est pour chacun d'entre nous un objet de rêve, une figuration et un moyen d'accomplissement du désir des rêveurs que nous sommes, c'est l'essentiel de la thèse de D. Anzieu. Mais, deuxièmement, nous entendons aussi que ce qui se trame, se noue et se dénoue dans un groupe, c'est la conjonction des rêves de

plusieurs rêveurs. Les choses se compliquent ici, car le rêve de l'un n'est pas nécessairement le rêve de l'autre.

La question intéressante est dès lors de comprendre comment le processus groupal est constitué par le travail d'élaboration des rêves de plusieurs rêveurs en un rêve partagé, commun, où chacun peut trouver sa place et sa fonction. La dynamique d'un groupe se présente alors comme l'élaboration des conflits défensifs et des oppositions entre les rêves de chaque membre du groupe. Cette élaboration suppose l'instauration de mécanismes structuraux de régulation et de création d'instances et de systèmes analogues mais non identiques à ceux qui organisent l'appareil psychique individuelle. En précisant ces instances, nous serions en mesure de définir une topique groupale.

Propositions pour établir le point de vue topique

Le point de vue topique décrit plusieurs lieux de l'appareil psychique groupal. Il décrit comment et quelles places sont définies et assignées aux acteurs de la dramaturgie groupale. Il décrit aussi comment se forment, dans cet appareil, des équivalents d'instances et de systèmes analogues à ceux de l'appareil psychique. L'idée que j'ai proposée est que la création d'une topique groupale est la conséquence directe de la nécessité de lutter contre l'angoisse de non-assignation. Le fantasme est le principal organisateur d'une scène définissant un premier lieu du groupe. La construction de la topique groupale correspond à la nécessité d'organiser les espaces du groupe, de le constituer comme contenant et comme limite, d'affecter des emplacements subjectifs, d'assurer un dispositif d'accomplissement des désirs et des mécanismes de défense, de figurer les idéaux communs et les repères identificatoires.

J'ai rappelé (chapitre 1) que la scène intrapsychique a été conçue par Freud dès la première topique, et plus explicitement encore lors de la seconde, sur le modèle des relations intersubjectives. J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1967) ont noté que la mise au point de la seconde topique est rendue nécessaire par la découverte du rôle joué par les identifications dans la construction de la personne et par les formations qu'elles y déposent : les idéaux, les instances critiques, l'image de soi. La seconde topique est une groupologie, et c'est sur le renversement fécond de cette proposition que D. Anzieu (1966a) a considéré le groupe comme une topique projetée.

D'une manière plus générale, je dirai que l'appareil psychique groupal est une *application* de l'appareil psychique, et notamment des formations groupales de l'inconscient, mais il n'en est pas l'extrapolation. J'ai proposé le concept de l'appareil psychique groupal pour décrire la construction commune des membres d'un groupe pour faire un groupe. Mais l'appareil psychique groupal est d'abord ce que je propose comme un modèle d'intelligibilité des rapports entre l'intrapsychique et l'intersubjectif dans le groupe. Il ne saurait y avoir dans l'appareil psychique groupal que des instances

analogiques, non identiques, à celles qui organisent la topique de l'appareil psychique individuel. Les participants et le groupe lui-même, en tant qu'objet et configuration, en sont les représentations plus ou moins personnifiées de rôles instanciels, non les instances elles-mêmes.

L'appareil psychique groupal ne peut être décrit que par les rôles porteurs des fonctions analogiques du Moi, du Ça de l'Idéal du Moi, du Surmoi. Ces rôles sont plus ou moins coordonnés et intégrés dans l'appareil psychique groupal. Certains sont localisés dans le groupe, d'autres à sa périphérie ou à l'extérieur.

L'assimilation de certains aspects du leadership au « Moi groupal » est source d'ambiguïté. Assurément le « Moi groupal » possède certains attributs du Moi « psychique » : mécanismes de défense, élaboration d'arbitrage et de compromis entre le Ça, le Surmoi et la réalité externe, cognition et méconnaissance, évitement du danger, gestion de l'angoisse, recherche du plaisir, intégration des données perceptives, etc. Mais ce « Moi groupal » en diffère radicalement, dans la mesure où il n'est pas connecté à un support biologique corporel réel, mais seulement à une image du corps.

Cette analyse en termes de rôles instanciels met en relief l'insuffisance de l'hypothèse naturaliste ou mécaniste en psychologie sociale : comme l'a bien vu D. Napolitani (1972) cette hypothèse définit le groupe en termes de rôles techniques. Elle ne rend pas compte de la discontinuité foncière qui caractérise l'expérience groupale : entre l'intrapsychique et l'interpsychique, et que seule la nécessaire fiction d'un appareil psychique groupal permet de surmonter. Ce modèle prend en considération la tension essentielle qui traverse le fonctionnement de l'appareil groupal : entre une isomorphie réificatrice des rôles instanciels et qui reproduit une coïncidence psychique imaginaire, et une homomorphie qui fait place à l'altérité, qui laisse à l'autre un statut non identique à la fonction qu'il occupe dans le groupe. En définitive, nous devons admettre que si le groupe est une application des formations groupales du psychisme, ces formations ne subissent pas le même destin et elles ne produisent pas les mêmes formations que les instances et les systèmes de la topique de l'appareil psychique individuel.

La notion d'« inconscient groupal » ne peut désigner, dans cette perspective, que ceci : d'une part, le mode spécifique d'émergence et de développement des formations groupales de l'inconscient ; d'autre part, la mise en œuvre de mécanismes de répression ou de censure vis-à-vis des organisateurs psychiques groupaux qui menaceraient l'organisateur actuel de l'appareil psychique groupal (par exemple dans le moment idéologique). La construction de l'appareil psychique groupal est coextensive de celle de l'inconscient groupal dans un groupe.

Le système Préconscient-Conscient groupal désigne les caractéristiques et les fonctions des processus et des contenus groupaux analogiquement rattachés aux processus et aux contenus du Moi et du Surmoi. Ce système s'élabore lui aussi dans la construction de l'appareil psychique groupal. Son

rôle est d'assurer les transformations nécessaires pour que se constituent les systèmes de représentations partagés et symbolisables. Le leadership, l'idéologie et le mythe sont des formations Pcs/Cs d'origine et de fonction groupales¹.

Propositions pour établir le point de vue dynamique

Le point de vue dynamique décrit la capacité de l'appareil psychique groupal d'élaborer des formations expressives et relationnelles telles que puissent être satisfaites la réalisation du désir inconscient et les exigences défensives des membres du groupe. La *dynamique* des groupes est celle des conflits et des rapports de force entre les tendances et les protagonistes qui composent l'appareil psychique groupal. Elle est aussi celle des formations de compromis.

Le point de vue dynamique dans l'appareil psychique groupal se définit par trois propositions :

- La construction de l'appareil psychique groupal met en tension plusieurs couples de termes : l'appareil psychique individuel dans ses aspects groupaux et non groupaux ; les formations de la groupalité psychique et l'appareil psychique groupal des membres du groupe ; l'appareil psychique groupal et ce qui lui est extérieur, principalement le contexte social et matériel du groupe, ou ce qui lui est concurrent, par exemple tout autre groupe en voie de constitution sur une base différente. La dynamique groupale dégage trois types de solutions pour résoudre ces conflits : l'exclusion, l'inclusion assimilatrice ou enkystée, la formation de compromis.
- L'appareil psychique groupal est lui-même une formation de compromis entre les exigences de la subjectivité individuelle, celles du groupe et celles de la réalité sociale. Un groupe ne se constitue, n'évolue et ne survit que si son organisation permet que soient satisfaits à la fois certains désirs inconscients et les exigences défensives correspondantes de ses membres, les exigences de cohésion propres à l'appareil psychique groupal, et les exigences de la réalité sociale. La dynamique de l'appareil groupal consiste dans le jeu et le résultat des conflits qui surgissent entre les réalités psychiques subjectives, la réalité sociale, et la réalité originale de l'appareil psychique groupal. L'absence de compromis correspond à la structure isomorphe de l'appareil psychique groupal : dans ce cas, les autres exigences, sociales ou individuelles sont niées.
- En conséquence, les productions spécifiques des groupes sont elles-mêmes des formations de compromis. L'appareil psychique groupal est un lieu où

1. Dans cette même perspective, le parallèle que fait K. Abraham (1909) entre le rêve et le mythe ne peut rendre compte que des applications psychiques dans la formation sociale qu'est le mythe. Ce parallèle ne renseigne pas sur la spécificité de sa construction et de sa fonction sociale.

s'élaborent des formations originales, où sont intégrées, naturalisées et métabolisées des formations en provenance des subjectivités individuelles et du milieu social, culturel et physique qui constitue sa base écologique. Aucun groupe, rappelons-le, ne se construit sans une double référence (imaginaire et symbolique) et dans deux ordres distincts : psychologique et social. Cette perspective permet de traiter d'un point de vue psychanalytique les processus de développement et de conservation des groupes : idéologie, leadership, pressions conformistes, rites, coutumes, normes, croyances collectives, systèmes de formation.

Les productions idéologiques et mythopoétiques sont à la fois des productions d'origine, de structure et de fonction psychique et des productions d'origine, de structure et de fonction sociale. Le groupe les naturalise en les intégrant à ses autres productions et il les utilise à des fins spécifiques. Le groupe fournit des moyens d'élaboration supplémentaires, nouveaux ou renforcés, à ceux dont disposent les sujets considérés isolément. La culture groupale doit se faire poreuse, comme le système Pcs et la fonction *alpha*, aux expressions intrapsychiques subjectives originales.

Les formations de compromis produites dans les groupes forment deux catégories distinctes : les premières sont caractérisées par la prévalence du désir inconscient de ses membres pour un objet commun qui le représentera, directement ou dans une série substitutive, ainsi le remplacement du groupe par le chef, et celui-ci par l'Idée idéalisée. Dans les secondes prévalent les organisations défensives : un élément sera contre-investi, de force égale, mais de direction opposée à l'élément inconscient, par exemple le contre-leader.

L'importance des formations de compromis dans les groupes organisés pour un travail formatif ou thérapeutique : par exemple la procédure d'auto-présentation successive des participants grâce au « tour de table » est une des premières manifestations d'une norme de groupe. Admise et adoptée par la plupart des participants, la présentation de soi à autrui est généralement ordonnée par un canon social. Elle est souvent proposée par un participant qui, à ce moment-là, fonctionne comme leader ou, analogiquement comme le « Moi » de l'appareil psychique groupal qui se construit. Nous analysons et traitons ce phénomène comme un symptôme dans lequel est satisfait le désir de se présenter (de parler, de se montrer, d'entendre et de voir les autres...) et certaines exigences défensives (ne pas dire autre chose, se cacher en se présentant, créer un écran en respectant formellement la norme et le stéréotype social). L'appareil psychique groupal se construit dans le conflit développé par cette double exigence, conflit qui restera latent puisqu'il obtiendra le secours de la rationalisation sociale ou opératoire que l'on entend dans le discours des participants : « la nécessité de se présenter pour faire connaissance, la recherche légitime d'un intérêt partagé pour définir un objectif commun, pour être un groupe ». Ce type de formation de compromis laisse le plus souvent les participants sur une insatisfaction, car il se heurte à la demande des sujets qui ont désiré participer à ce type de groupe.

Toutefois, nous pouvons généraliser nos observations : un groupe ne fonctionne que s'il s'est construit sur un système de relation et d'expression aptes à constituer un moyen de réalisation des fantasmes de désirs de chacun des membres du groupe. Le groupe et les sujets dans le groupe sont ces moyens de réalisation : ils doivent donc pouvoir être partagés par eux. Mais un groupe ne fonctionne que s'il ménage une organisation défensive contre les angoisses suscitées par la réalisation de ces désirs, et s'il parvient à prendre en considération certains aspects de la réalité extérieure. Le désir, les défenses ou la prise en considération de la réalité peuvent prédominer tant que ne sont pas menacées l'intégrité et la constance des appareils psychiques, individuels et groupal. L'appareil psychique groupal fonctionne à travers ces équilibres transitoires entre les systèmes subjectifs, les instances groupales et la réalité externe.

Comment définir l'épreuve de réalité dans l'appareil psychique groupal ? Il me semble que l'un des critères décisifs est le sort réservé à l'altérité, ce qui implique la capacité de recevoir le démenti à la toute-puissance du désir qu'inflige l'existence des autres. Un autre critère est l'aptitude à percevoir les exigences sociales, et à intégrer les interdits fondamentaux.

Si le destin des groupes dépend de la façon dont peuvent être élaborées des formations de compromis, ceci suppose l'existence d'un dispositif de symbolisation. Dans les groupes inaptes à résoudre les conflits qui les traversent, on peut faire l'hypothèse qu'ils ne disposent pas d'un système de symbolisation ; ce sont des groupes imaginaires ou isomorphiques : un groupe isomorphe anéantit la capacité d'accéder à l'épreuve de réalité ; il s'y substitue un délire de groupe. Mais il peut arriver aussi que le repérage des termes du conflit et de l'ambivalence mobilise encore l'essentiel de l'énergie dont ils disposent : c'est le cas des groupes homomorphiques dans leur phase initiale.

Propositions pour établir le point de vue économique

La nature et l'intensité des investissements dans l'appareil psychique groupal définissent l'économie du lien groupal. J'ai proposé que l'objet-groupe et les premiers organisateurs captent les investissements des membres du groupe.

La transformation du scénario inconscient du fantasme individuel en un fantasme partagé, puis sa mise en scène dans les liens intersubjectifs, ces passages rendent possibles les investissements de chacun dans l'appareil psychique groupal, les placements et les déplacements des valeurs et de l'énergie pulsionnelles sur les différents objets constituant du groupe : tout ceci caractérise la dimension des échanges économiques dans le groupe.

On peut dire ceci d'une autre manière : pour fonctionner, l'appareil psychique groupal doit pouvoir disposer d'une certaine quantité d'énergie pulsionnelle investie sur lui par ses membres. Une partie importante de cette énergie est attachée aux organisateurs groupaux du psychisme. Le transfert et la

transformation de ces énergies (ou d'une partie seulement de celles-ci) dans l'appareil psychique groupal s'effectue selon une série de répartitions, sur le groupe-objet, sur les membres du groupes, sur les idéaux, sur les limites du groupe, etc. Une balance énergétique groupale exprime ces mouvements de placements et de déplacements d'énergie, les investissements, les surinvestissements et les désinvestissements qui accompagnent les moments de régression et d'élaboration.

La fonction économique dans le groupe peut être récapitulée dans trois principales propositions :

- la production d'un appareil psychique groupal mobilise l'énergie psychique de ses membres ; il l'utilise et la transforme dans ses propres formations ;
- le maintien de l'énergie qui y circule au niveau le plus bas possible a pour but de maintenir la constance des excitations et la stabilité de l'appareil psychique groupal ;
- l'appareil psychique groupal assure une protection contre de tout ce qui viendrait menacer la balance des échanges économiques entre le groupe et les membres du groupe.

DÉVELOPPEMENTS

Je voudrais dans cet ultime chapitre proposer quelques développements sur la position théorique de l'appareil psychique groupal, en élargissant son champ d'application aux groupes réels, à la famille et à l'institution.

Une première proposition concerne le déplacement de la subjectivité personnelle sur le groupe, l'équipe ou l'institution, transformés en entité personnifiée. Ce déplacement est toujours l'indice d'une tendance régressive psychotisante ; elle est en rapport étroit avec la fonction attribuée au groupe ou à l'institution de constituer un système de relations dont dépend de manière vitale chacun des sujets qui en est membre.

Le second développement a trait à la clinique de la famille psychotique : nous y découvrirons une étroite convergence avec les processus observés dans des groupes de formation ou de thérapie et dans certaines institutions thérapeutiques.

En troisième lieu, j'essaierai de caractériser, sur ces bases, ce qui me paraît être la dimension du travail psychanalytique dans les groupes.

LA « PERSONNIFICATION » DU GROUPE

Cette dénomination si fréquente du « groupe » comme sujet, doté d'une « psyché » assez imaginative pour l'ancrer dans un « corps » collectif, est à considérer avec attention. C'est dans les groupes où le processus d'individualisation est le plus inhibé que de telles représentations sont les plus fréquentes et les plus contraignantes. Prenons un exemple : dans un groupe de formation le « moniteur » et la « monitrice » qui conduisent ce groupe s'assignent eux-mêmes, pour des raisons intertransférentielles et contre-transférentielles, à des places d'homme et de femme formant « un couple ». Les participants s'assignent à des places corrélatives d'enfants, et il arrive qu'ils s'éprouvent angoissés de détruire le « couple » ainsi menacé. Sur le groupe est transférée une imago parentale capable d'offrir la sécurité que leur refuse le « couple » des moniteurs, qui de son côté s'est lui-même organisé selon le fantasme

qu'ils formaient un couple. Ils sont angoissés par le transfert négatif des participants et par les projections qui sont faites sur eux. La conséquence en est que la dépendance à l'imgo de l'Archigroupe s'accroît : protectrice, c'est elle que l'on implore, qui ordonne, qui doit penser et agir à la place de chacun. Dans cet exemple, la personnification du groupe ne s'instaure que dans la mesure où la subjectivité de chacun n'est pas en mesure d'être reconnue par les moniteurs eux-mêmes. Elle se déplace sur le groupe : c'est toujours le cas lorsque le maintien du fantasme originaire, structure anonyme et désobjectivée, est mis au service de la défense contre le fantasme secondaire, personnel.

La personnification du groupe ou de l'institution peut se vérifier dans d'autres situations. Il est possible d'en dégager les traits à partir de l'étude que M. Thaon (1974), après J. Durand-Dassier (1970), a consacré à Daytop. En ce lieu thérapeutique pour toxicomanes, toutes les méthodes vont dans le même sens : celui de la défense contre le fantasme. La « réussite » de Daytop est pourtant célébrée ; mais cette réussite se paie, selon M. Thaon, d'une réification de l'individu drogué, mauvais sujet à conformer à la matrice « reformatrice » qu'est l'institution Daytop, qui ne saurait fonctionner de cette manière si elle ne représentait pas des traits fondamentaux de l'idéal social de répression des toxicomanes. Et ceci s'atteste dans la dénégation du plaisir et du désir, ce qui précisément caractérise la démarche du toxicomane.

L'institution crée une situation où cette dénégation peut constamment être mise en œuvre : la vie sexuelle est inexistante, toute incartade (flirt par exemple) est sévèrement punie. Penser autrement que ce que prescrit la collectivité est inconvenant, chacun devant à celle-ci chaque minute de sa vie, chacun étant préposé à la surveillance de chacun pour l'application de la règle. Chacun, pour assurer le salut de l'autre, fonctionne comme son Surmoi archaïque, note M. Thaon, qui met en évidence les caractéristiques paranoïdes d'une telle situation : les mécanismes d'identification projective y sont constamment sollicités. À Daytop, chaque individu est interchangeable, personne n'est sûr de sa place, chacun est à la place que lui assigne l'institution hégémonique, entité archaïque et omnipotente. Chacun est l'équivalent de l'autre, partie d'un rôle partagé en autant de parts égales qu'il y a d'individus dans le groupe (Durand-Dassier, p. 78, cité par Thaon). Dans cet univers, le passé est aussi dénié, la relation sexuelle refusée, la différence entre les sexes « oubliée » : chacun est livré à la vue de ses égaux : « alors, à eux tous, et tous ensemble, les toxicomanes s'imbriquent pour former un organisme collectif qui s'auto-produit » (Thaon, p. 13). Objet parfaitement clos et autarcique, Daytop élimine pendant la cure toute présence du monde extérieur. Rien ne s'origine qu'à Daytop, mais toute l'agressivité y demeure enclose et reportée sur ses contenus. Seule l'institution est bonne et chacun vit pour s'y incorporer et la protéger. Elle s'érige en sujet idéal à la condition de réduire chacun à un objet partiel : ce qui est conforme à la relation du toxicomane à la drogue. Tout l'appareil psychique groupal de l'institution vise au maintien

de ce rapport. Cette analyse vérifie ce qu'écrivait J.-B. Pontalis en 1963 : que la croyance en l'existence d'un groupe comme réalité transcendant les individus, avec les comportements et les attitudes qu'elle engendre en chacun, est un fantasme capable d'entraîner, au niveau de l'individu, quelque chose comme une dépersonnalisation. Personnaliser le groupe ou l'institution, c'est une façon de faire parler l'objet pour faire taire le sujet : déplacement, subterfuge ou couverture, il y a là, dans cette délégation du pouvoir à l'Archigroupe, une certaine façon pour chacun de ne pas l'exercer, de ne pouvoir être, puisque chacun est réduit à une partie de l'équipe, du groupe, ou de l'institution. Partie nécessaire dans le groupe ou l'institution « psychotiques », comme dans la « famille » intériorisée qui prévaut dans la famille psychotique analysée par R.D. Laing (1972). Dans les institutions totalitaires, et partout où fonctionne l'idéologie de l'Archigroupe ou de l'Archi-équipe, nous avons toujours affaire à une organisation de liens qui spécifie la famille psychotique.

LA « FAMILLE » SELON R.D. LAING

Laing parle de la « famille » en tant que système intériorisé de relations et d'opérations entre éléments (les membres de la famille) et ensemble d'éléments (la famille). Les membres de la famille réelle peuvent se sentir plus ou moins inclus dans ou exclus de chaque partie ou de l'ensemble de la « famille », selon qu'ils ont le sentiment de porter la « famille » en eux, et de se trouver à l'intérieur de l'ensemble des rapports qui caractérisent la « famille » interne des autres membres du groupe familial.

La « famille » n'est pas un simple objet social, partagé par ses membres ; elle n'est pas pour chacun de ceux-ci un ensemble objectif de rapports ; elle existe en chacun de ses éléments et nulle part ailleurs (1972, pp. 14-15). Se référant à Sartre (1960) Laing estime que le groupe familial est uni par l'intériorisation réciproque effectuée par chacun de l'intériorisation de chacun des autres : l'appartenance au groupe est signifiée par cette « famille » intériorisée. Laing donne comme exemple de cette unification par *co-inhérence* l'expérience chrétienne (tous les chrétiens ne font qu'un en Jésus-Christ) et la mystique nazie de la Patrie et du Parti.

Le sentiment de ne faire qu'un résulte de l'expérience de porter en soi une présence commune à tous ses frères et sœurs en Jésus, au sein du Parti ou de la famille. Une telle structure fantasmatique (la « famille ») entraîne entre les membres du groupe familial un type de rapports différents de ceux qui existent entre les individus qui n'ont pas en commun cette « famille » intériorisée. Laing précise que ce qui est intériorisé, ce ne sont pas des objets en tant que tels, mais des schémas de relation sur lesquels une structure de groupe incarnée peut être fondée (p. 19). Ma thèse est sur ce point en accord avec les vues de Laing, qui insiste sur le fait que le groupe intérieur peut conditionner les rapports d'un individu avec lui-même : certains semblent à ce point

dépendre de telles opérations de transformation de leur Moi par le groupe intériorisé, par exemple pour structurer leur espace et leur temps, que sans ces opérations ils se sentiraient incapables de rester cohérents. Chez des individus très perturbés, écrit Laing (p. 21), on découvre des structures fantasmatiques manifestement liées à des situations familiales. La re-projection de la « famille » est alors une superposition d'un ensemble de relations à un autre (le groupe familial), les deux ensembles coïncidant plus ou moins. C'est cette coïncidence imaginaire (que je dirais isomorphe) que j'ai considérée comme formant le noyau psychotique de la groupalité. Laing précise que l'opération de re-projection de la « famille » sur l'ensemble familial n'est pas considérée comme psychotique en soi, mais seulement lorsque les deux ensembles sont suffisamment discordants aux yeux des autres.

Fonctions défensives de la « famille » et de l'appareil psychique groupal

Une autre originalité de l'analyse de Laing est de mettre l'accent sur la fonction défensive de la « famille ». Il remarque d'abord que la plupart des défenses décrites par la psychanalyse sont des défenses intrapsychiques et non des actions sur le monde extérieur, sur les autres ou sur le monde des autres. Les défenses transpersonnelles sont celles par lesquelles le Moi tente d'agir sur les mondes « intérieurs » des autres et de diriger leur vie pour protéger son propre monde intérieur. Si en effet, écrit Laing, le Moi dépend de l'intégrité de la « famille », l'intégrité et donc la sécurité du Moi dépend du sentiment que cette intégrité de la structure « familiale » commune est aussi entière chez les autres. Chacun des membres de la famille-en-commun porte en lui cette présence partagée. Chaque membre de la famille exige des autres qu'ils aient et conservent la même image de la « famille ». Laing souligne : « l'identité de chaque personne s'appuie alors sur une « famille » partagée que les autres ont en eux, attestant ainsi qu'ils sont de la même famille. Faire partie de la même famille, c'est sentir l'existence, en soi, de la même « famille » (p. 25).

Cette *co-inhérence* caractérise les fantasmes de la famille psychotique, mais nous observons qu'elle fonctionne aussi dans les groupes thérapeutiques ou de formation, dans les équipes de travail ou dans les institutions : je l'ai décrite comme isomorphie. Les membres d'un groupe organisé par la co-inhérence ne peuvent détruire « le groupe » en eux sans du même coup détruire le groupe et des aspects du Moi de chacun identifié au « groupe » dont dépend leur intégrité.

Laing note que pour l'enfant, la « famille » peut constituer une structure intérieure plus importante que le « sein », le « pénis », le père ou la mère. Il précise que tant que la « famille » est conçue comme une chose permanente, beaucoup d'autres peuvent ne pas l'être. Une crise surviendra si l'un quelconque des membres de la famille souhaite s'en libérer en excluant la « famille »

de son système ou en détruisant en lui la « famille ». La destruction de la « famille » est pire qu'un crime ou plus égoïste qu'un suicide : « ce serait détruire le monde de nos parents » (Laing, 1972, p. 26).

Formé à l'école de Palo-Alto, Laing est sensible aux dilemmes qui écartèlent chacun dans ce type de famille. Les questions qu'il se pose sont du type : si je ne détruis pas la « famille », c'est elle qui me détruira. Ou bien : je ne peux détruire la « famille » en moi sans la détruire en eux. Ou encore : s'ils se sentent en danger, me détruiront-ils ? Des actes qui ne se veulent pas destructeurs sont considérés comme tels par les autres parce qu'ils entraînent la dissolution de leur « famille ». Chacun doit se sacrifier pour protéger la « famille » contre un effondrement total, contre la désintégration, le vide, le désespoir, le sentiment de culpabilité et d'autres terreurs.

Les observations de O. Masson (1974) au sujet des enfants psychotiques confirment ces propositions : des enfants qui, dans le tête-à-tête avec le thérapeute, exprimaient individuellement une demande de traitement et qui l'acceptaient, la déniaient ensuite devant la famille réunie, comme si leur demande avait été une sorte de trahison vis-à-vis du groupe familial, en même temps qu'une source d'angoisse pour eux-mêmes.

Dans le groupe du Paradis perdu, j'ai montré comment la co-inhérence et la participation partagée au « groupe » définissent le lien groupal sur le mode de l'isomorphie. Tout le problème, pour ces participants, qui à l'évidence ne sont pas psychotiques, est de se défendre contre les angoisses d'anéantissement suscitées par le fantasme de la destruction de l'objet-groupe. La destruction est la version catastrophique de la perte de l'Archigroupe. Dans ce groupe, comme dans d'autres groupes constitués de sujets non psychotiques, c'est le deuil impossible qui exige la préservation du « groupe ».

Le deuil terminal auquel sont confrontés les participants à la fin d'un groupe thérapeutique ou de formation est un deuil relatif au « groupe ». Ce travail du deuil n'est pas sans rappeler celui de l'adolescent qui, pour s'engager dans d'autres liens sociaux et intersubjectifs, est confronté avec la perte de ses adhérences à la « famille » (Kaës, 1973*b*). De cette difficulté à faire le deuil, il résulte plusieurs conséquences, communes à la famille dont parle Laing et au groupe.

Laing écrit : « la préservation, la transformation ou la dissolution de la "famille" ne saurait être considérée comme une affaire proprement personnelle dès lors que la "famille" est conçue comme devant être protégée par tous ses membres. La perte d'un membre de la famille peut être moins dangereuse que l'apparition d'un nouveau membre, si cette nouvelle recrue introduit une "famille" dans la "famille". Il en résulte que la préservation de la « famille » est assimilée à la préservation de soi et du monde, et que la dissolution de la "famille" à l'intérieur d'une autre est assimilée à la mort de soi et à l'effondrement du monde [...]. L'ombre de la "famille" obscurcit la vision de l'individu. Tant qu'on ne peut voir la "famille" en soi-même, on ne peut se voir clairement ni voir clairement une famille quelconque » (*ibid.*, p. 27).

Ces remarques s'appliquent exactement à ce que j'ai décrit dans le fantasme du groupe embroché et dans l'imgo de l'archigroupe. Elles rendent compte de la violence nécessaire et de la haine vis-à-vis de l'institution, versions modernes de l'anathème gidien contre la famille : « Institutions, je vous hais ! » Lorsque l'identification primaire ou narcissique à « l'institution » réalise une incorporation vitale dans l'objet, elle implique aussi la haine et la destruction des objets (individus, groupes, idées) susceptibles de porter atteinte à l'intégrité narcissique.

L'institution comme « famille » : un exemple

Il s'agit d'un institut médico-pédagogique qui reçoit une soixantaine de filles de 6 à 14 ans. Étiquetées débiles légères, plusieurs d'entre elles présentent divers troubles du comportement. Les enfants et les adolescentes sont répartis dans différents groupes : de pension, de classe et d'activités organisées. Ce dernier type de groupe, appelé précisément *la famille*, est placé sous la responsabilité d'une éducatrice. L'institution est dirigée par des religieuses et l'équipe (directrice, éducatrices, psychologues, psychiatre, orthophoniste, kinésithérapeute) est composée en majorité de personnel féminin. Les seuls hommes sont un psychomotricien, qui vient rarement, un jardinier-chauffeur-homme d'entretien, et un prêtre âgé. Les relations entre les membres de l'équipe sont quasi inexistantes ou, en tout cas, peu organisées.

Le pouvoir de direction est aux mains de deux religieuses vêtues de manière strictement identique. La directrice, qui se vit comme la gardienne de l'institution commune, centralise l'ensemble des décisions à prendre. Elle les prend de manière autoritaire, ce qui déclenche chez des membres de l'équipe une crainte et une agressivité constante à son égard. Pour éviter tout conflit, ils sont dépendants et soumis, mais constamment exposés à des angoisses d'éclatement. L'autre religieuse est assignée à la place et à la fonction de « second du navire » : sur elle s'exerce directement l'agressivité de l'équipe. Éducatrice-chef, elle supervise l'enseignement et les temps « familiaux ». Elle joue un rôle de tampon et d'intermédiaire entre la sœur directrice et l'équipe. L'une et l'autre forment le couple leader de l'institution, la première est l'énonciatrice et la garante des règles, la seconde en est l'exécutrice.

L'analyse de cet IMP s'organise sur la base de trois fonctions fondamentales de l'institution : la fonction de production et de reproduction, la fonction de protection et de défense, la fonction de cognition et de représentation.

Production et reproduction de l'institution : le contrôle des issues

La sélection du personnel à l'arrivée dans l'IMP est effectuée par le couple leader. Le choix d'une stagiaire, par exemple, se fait sur la base de l'apparte-

nance à la même formation religieuse et idéologique que le couple leader : ainsi toute l'équipe est issue de la même « famille ». La formation du personnel est assurée par l'éducatrice-chef qui lui est désignée comme le modèle à imiter.

Les enfants viennent d'abord passer un mois à l'essai au cours de l'été. Durant cette période, l'observation aura à déterminer si le profil des filles est conforme à ce que l'on attend d'elles dans l'institution : « une telle est faite ou n'est pas faite pour nous » disent les religieuses : si l'enfant ne se laisse pas « faire », il n'est pas accepté à la rentrée. Un moment est particulièrement significatif de ce qui est en jeu dans la période d'observation qui précède l'arrivée : c'est le départ de l'institution. Chaque départ d'un enfant ou d'un membre du personnel est ressenti comme une menace de désintégration et une atteinte à l'unité du « groupe », de l'« institution » et de la « famille ». Il faut donc s'en défendre en le niant ou en le neutralisant, mais aussi en transformant ses aspects douloureux en leur contraire.

Il y a deux sortes de départs : ceux qui sont provoqués par l'institution, et ceux qui sont décidés par les partants eux-mêmes. Les seconds sont vécus comme des abandons ou des attaques, ils signifient que le groupe est « mauvais » et qu'il est sécable et, en cela, ils éveillent chez ceux qui restent des angoisses de morcellement et le sentiment insupportable que quelque chose s'effondre ou se perd. Les défenses qui viennent réduire ces dégâts sont échelonnées ; d'abord le départ ne se fait pas à l'improviste, il est régi par une mise en scène rituelle :

- le départ est toujours annoncé le plus tard possible, au dernier moment, comme s'il fallait mettre l'équipe devant un fait accompli ou imminent, devant une fatalité ;
- la raison invoquée pour le départ est toujours étrangère à l'institution (famille, santé, formation). De cette manière le départ du groupe est présenté comme une nécessité externe, et le « groupe », la « famille » et l'« institution » ne sont pas menacés ;
- le départ est toujours annoncé officiellement devant toute l'équipe réunie. Cette annonce donne lieu à une cérémonie où l'on boit à la santé du partant et de l'équipe ; celle-ci assure le partant de ses regrets unanimes et, pour « l'aider » à se séparer et à s'intégrer ailleurs, l'équipe lui promet ses pensées constantes et ses prières intenses accompagnées d'un cadeau-viatique.

Le travail de deuil qu'implique le départ est ainsi neutralisé. Mais surtout il est contrôlé et manipulé à l'avantage de « l'équipe » toute-puissante : son image et celle que chacun porte en soi n'en sont pas affectées. La fatalité du départ ne compromet pas la solidité de l'équipe ; mieux, tel un missionnaire, le partant va porter l'esprit de l'équipe ailleurs et, peut-être, va-t-il reproduire une équipe identique à celle qu'il quitte. C'est pourquoi les adolescentes qui quittent l'établissement à 14 ans s'entendent dire, elles aussi, qu'en les voyant les étrangers doivent pouvoir identifier leur provenance de l'IMP. Le départ n'est plus une perte, mais un gain, un nouvelle naissance.

Protection et défense de l'institution : le maintien de l'isomorphie

Tels sont les moyens mis en œuvre par l'équipe pour se défendre de toute atteinte à l'intégrité de son appareil psychique groupal : l'ensemble des rites est ordonné au déni de la perte ; leur but est d'assurer chacun de ses membres de l'indestructibilité de « l'institution » : s'ils s'en détachent, ils sont encore davantage assignés à travailler à son maintien.

Un autre moyen de défense, classique, est le rejet : tous ceux qui ne s'intègrent pas à la place qui leur est assignée dans l'organisation fantasmatique de l'institution, ou qui en perturbent le fonctionnement, sont rejetés. Chacun doit suivre à la lettre non seulement le règlement intérieur, mais aussi la règle implicite qui se dégage naturellement de l'esprit de l'institution. Toutes les règles font référence à la cohésion de l'équipe, à l'unité de l'institution, à la similarité de ses membres. Toute innovation est proscrite, si minime soit-elle, si elle ne reçoit pas l'agrément du couple gemellé des religieuses, seule autorité instituante. Tout différent, toute différence de point de vue est évité, car il pourrait entraîner ce qui est redouté le plus par les religieuses : une scission, une faille dans l'institution entraînerait une rupture catastrophique dans leur univers. Toutes les lois locales, qui se donnent pour universelles, tous les règlements implicites et explicites ont pour fonction de maintenir, par le déni, l'isomorphie parfaite entre les sujets, le « groupe », la « famille » et « l'institution ».

Représentation et cognition : le lien religieux

L'appartenance à l'institution est marquée par le vocabulaire commun à tous ses membres : par exemple, toutes les éducatrices et les institutrices sont appelées « M'oiselle » par les enfants et les adolescentes. Les nouvelles venues se repèrent très vite par leur vocabulaire : elles disent encore « Mademoiselle », elles tutoient les membres de l'équipe et les appellent par leur prénom.

La fonction de représentation est assurée pour l'essentiel par la référence religieuse commune. Le rassemblement de toute l'institution se fait presque toujours à partir d'un prétexte religieux, et même lorsque le motif ne l'est pas, la réunion du groupe commence et se termine toujours par un cantique ou une prière. À cette occasion, tous n'éprouvent ne faire qu'une seule voix. Les discours qui se tiennent sont toujours organisés par le thème suivant : « nous sommes un seul corps, un seul esprit, celui de Jésus ; en lui nous ne faisons qu'un ». La référence religieuse, ici mise au service de la co-inhérence de chacun à « l'institution », est l'occasion de proclamer et de ritualiser le besoin d'union de tous les participants en un seul « corps ». Elle fournit les arguments nécessaires pour neutraliser les angoisses de perte et de morcelle-

ment ravivées par chaque départ : « nous prierons pour elle, nous nous retrouverons tous au ciel », concluent les religieuses.

Les membres de l'institution se reconnaissent comme groupe à travers la référence religieuse. Dans ce cas, c'est cette référence qui étaye la position idéologique dans l'institution : la religion est mise au service du lien « sacré » entre tous les sujets et « l'institution ». La médaille miraculeuse distribuée par l'une des religieuses à tous les membres de l'équipe et aux enfants a pour fonction de maintenir de manière impérative le lien d'appartenance au groupe. Ce signe de reconnaissance, cet emblème qui marque le corps de chacun, se transforme en signe du corps « groupal »¹.

La fonction de leadership qu'assurent les deux religieuses est fondée sur le fantasme d'incorporation sur lequel se modèle de manière isomorphe l'organisation institutionnelle : elles en sont les gardiennes. Les membres de l'institution, y compris les enfants doivent abandonner leurs identifications personnelles au profit de l'idéal. Ils assurent leur étiage narcissique en prenant comme objet d'amour un « groupe » identique à eux, qui les aimera s'ils l'aiment.

Pour le couple-leader, le contrôle de « l'institution » maintient leur position de toute-puissance. Dès lors que tous s'attachent, dans leur propre intérêt, à préserver « l'institution » des tensions et des conflits qui mettraient en péril la co-inhérence, chacun est protégé dans son intégrité par tous les autres. Quiconque y porte atteinte déclenche un mouvement d'intense pression pour que se maintiennent la croyance dans l'intégrité de l'objet et la toute-puissance des deux religieuses. Tout conflit, l'expression même d'une tension ou d'une divergence équivaut à une attaque contre le couple directeur, contre sa fonction instituante.

Les tensions et les conflits sont en effet des tentatives dangereuses de différenciation et de changement : pour reprendre l'opposition pertinente de N. Abraham et M. Torok, le fantasme (de l'unité et de la co-inhérence) vient ici en défense contre le processus (de différenciation). Défense, donc, contre la séparation : si le groupe est un « corps », la séparation signifie une blessure, un morcellement, une perte insoutenable. L'équipe se protège de ces dangers en préservant le fantasme du couple et en le maintenant dans sa fonction de gardien de l'institution.

Qu'une autre fantasmagie émerge, et c'est mettre en péril toute l'institution. C'est pourquoi chacun est ici le gardien du fantasme de son frère comme du sien propre. Dans la mesure où le « groupe », l'« équipe », la « famille » et l'« institution » sont les seuls objets d'amour qui assurent leur possibilité d'existence, chacun doit impérativement refouler ses fantasmes agressifs et réprimer ses pulsions destructrices.

1. À rapprocher de l'anneau distribué par Freud aux membres du Comité (voir sur cette question R. Kaës, 1994a et 2000).

La psychotisation des enfants

Ces fausses liaisons sont l'effet de la communication paradoxale qui s'instaure dans toute l'institution.

Dans une institution comme celle-ci, chacun est pris dans l'engrenage qui le maintient dans un statut d'objet partiel. Ce statut est maintenu par les exigences de l'appareil psychique groupal qu'il co-fabrique. Le « groupe » ou « l'institution » acquiert leur caractère de co-inhérence en assurant la défense contre l'angoisse de n'être pas assigné à une place ou assujetti (*Zwangslos*, sans contrainte) dans le désir d'un autre.

Dans l'IMP, les enfants sont maintenus comme *infans* : leur parole propre est intolérable, et d'abord leurs fantasmes et leurs affects. Cette relation d'extrême dépendance vitale est dangereuse pour eux ; elle ne fait que les maintenir dans leurs difficultés, en les aggravant. La plupart du temps, ce sont des difficultés qu'ils ont déjà rencontrées dans leurs relations familiales ou dans une autre institution.

Il est fréquent d'observer, surtout chez les enfants psychotiques, que l'expression d'un souhait ou d'un désir de leur part va aboutir à la division des parents. Aussi s'en tiennent-ils strictement aux conditions fixées par les parents (la mère) ou par celles qu'exige sa « famille ». O. Masson (1974) a rapporté le cas d'un pré-adolescent qui, par ses symptômes, collaborait au maintien de l'union familiale et prenait un soin très particulier du mariage de ses parents. Les parents lui assignaient, et lui même s'assignait à des rôles qui leur paraissaient absolument nécessaires pour dissiper les menaces de divorce. Cette situation est assez proche de celle que nous rencontrons dans l'IMP : les fillettes et les adolescentes ne peuvent rien exprimer en leur nom propre, mais seulement en conformité avec le discours de l'« institution » qui leur tient lieu de parents combinés.

L'utilité fonctionnelle de cette organisation n'est pas seulement au service de l'unité narcissique mortifère de l'institution. Elle doit aussi protéger les membres de l'équipe des pulsions agressives des enfants et maintenir leur autorité sur eux. Les membres de l'équipe n'ont le sentiment de leur existence que si l'incorporation des enfants au « groupe » n'est pas défailante ou démentie. D'où sans doute, l'importance que prennent les rapports de séduction où, tour à tour ou simultanément, les membres de l'équipe sont séduits par le couple des religieuses et deviennent séducteurs des enfants.

Ce processus de psychotisation des enfants et de l'institution reproduit certaines conditions de la formation de la famille psychotique. O. Masson a décrit les caractères des familles de jeunes schizophrènes qu'elle a traités à Lausanne : il s'agit de familles symbiotiques où, comme le dit Searles (1965), les enfants ne peuvent « pas plus s'individuer ou émettre un avis divergent qu'ils ne peuvent se couper la main droite. Quand les processus d'individuation se dessinent, on note l'apparition d'angoisses de mort et de meurtre ». Les membres de ces familles symbiotiques, où les limites du Moi sont

confondues, nient leurs propres besoins individuels, mais les reconnaissent chez un autre membre de la famille grâce à un mécanisme d'externalisation mutuelle des parties rejetées des Self respectifs. Ceci s'accompagne d'une incapacité pour chacun des sujets de parler en son nom propre, de se positionner comme Je.

O. Masson note que les membres de ces familles font des efforts communs pour écarter toute reconnaissance des divergences qui existent entre eux. Ils se protègent ainsi contre les risques de fragmentation du Moi et la terreur qui accompagne le processus d'individuation. Tout se passe comme si le sujet ne pouvait se sentir suffisamment en sécurité qu'en présence des autres membres de sa famille, porteurs de certaines parties externalisées qui lui appartiennent, de la même façon qu'il complète les autres membres de la famille. O. Masson s'accorde ici avec ce que Laing a repéré à propos de la famille, et avec ce que j'ai tenté de mettre en évidence dans les groupes et les institutions, en décrivant une organisation du lien où chaque sujet est l'objet partiel des autres, et où la « famille », le « groupe » et « l'institution » sont aussi des objets partiels pour chacun.

O. Masson note encore ceci à propos de ce type de famille, qui éclaire la nature du lien dans les groupes et les institutions : les personnes de la famille dont un membre est schizophrène développent des comportements déviants qui sont à comprendre par rapport à la situation dans laquelle ils ont à vivre. L'inceste ou les comportements d'allure incestueuse ne sont pas rares dans ces familles, mais ils ne peuvent pas être appréhendés selon la même approche que celle de l'inceste commun : « c'est bien plutôt la peur de renoncer à l'attachement symbiotique sous-jacent à la personne avec qui cette relation est vécue qui conditionne cette rencontre où le sexe n'est qu'un prétexte. Ceci fait barrière bien évidemment sur le chemin d'une évolution génitalisée pour les enfants [...] l'inceste dans une famille indique une absence de barrières entre les générations et des limites du Moi pour tous les membres de la famille. L'inceste, en effet, est un pseudo-secret pour la fratrie et nécessite la collusion du conjoint » écrit O. Masson. Elle remarque que dans toutes les familles auxquelles elle a eu affaire, elle a trouvé un trouble de l'investissement imagoïque des enfants par leurs parents. Les parents n'ont pas de représentation des enfants en tant que personne individuées ; ils les vivent soit comme des prolongations narcissiques d'eux-mêmes, soit comme des substituts de leurs propres parents (ce que signale parfois le choix des prénoms).

Nous avons ici encore un exemple de l'effet organisateur du fantasme originaire dans l'ordonnement permutatif des places et des positions entre les membres du groupe. Ce qui est en cause dans les groupes familiaux de ce type, c'est l'inversion circulaire des générations. Ici l'enfant est contraint de s'identifier à la place des parents en s'y fixant, ce qui n'est pas le cas dans une famille « normale ». Le maintien de la sécurité du groupe familial dépend de cette nécessité pour les enfants de s'assigner d'une façon plus ou moins permanente dans cette place pseudo-parentale. Dans les groupes thérapeuti-

ques ou de formation, un fonctionnement de ce type se met en œuvre lorsque, par exemple, les participants s'imaginent générés par le « groupe » et qu'ils sont générés par lui, lorsque la permutation des places entre les générations s'affole dans un cycle paradoxal d'auto-engendrement réciproque, comme dans les mythes du Phénix et d'Ouroboros.

L'institution et le groupe éclatés

Les analyses de la famille psychotique nous ont apporté une perspective intéressante pour la compréhension de la structure psychotisante de l'IMP. Nous percevons plus précisément comment l'institution ne permet pas le détachement de ses membres de ce corps groupal auquel ils sont incorporés, la mort en est le prix. Tant que l'« institution », le « groupe » et l'« équipe » ne sont pas « tués » et élaborés comme objets perdus dans la position dépressive, il n'y a pas de place pour le surgissement du fantasme personnel du sujet.

L'arrivée d'une stagiaire dans l'institution est un exemple intéressant. Cette arrivée est toujours ressentie comme menaçante pour la co-inhérence de chacun à « l'institution ». À cette occasion, les enfants peuvent faire l'expérience d'une autre relation et mettre en question « l'institution ». À cette relation avec des étrangers, les membres de l'équipe réagissent violemment, ils la vivent comme le danger d'une trahison. En réalité, la trahison est ici l'expression de l'angoisse contre le danger que s'instaure un processus d'individuation. Tout changement doit alors être réduit vers le *statu quo*, ce qui ne manque pas d'ajouter au désarroi des enfants, surtout si celui ou celle qui amorce ce processus est rejeté.

Ces analyses sont inspirées par le modèle théorique de l'appareil psychique groupal. Je les ai complétées par celles de Laing, de Napolitani et d'O. Masson. Elles me paraissent fournir une compréhension théorique à la pratique de la thérapie de groupe de psychotiques, et peut-être à la notion d'institution éclatée mise en œuvre et élaborée par M. Mannoni (1973) dans son expérience de Bonneuil¹. Cette institution est diamétralement opposée à celle que j'ai décrite à propos de l'IMP. Mais nous pouvons dégager de l'analyse de celle-ci quelques propositions qui éclairent celle-là.

Si la structure de la personnalité psychotique repose sur une relation isomorphique du groupe et du sujet, au point que toute dissolution du « groupe » est équivalente à un effondrement du sujet et du monde, il est

1. Deux lois impératives, structurent les relations internes à Bonneuil : la loi de « non-parasitage », qui assure l'existence autonome de chacun (chacun a le droit de vivre) ; cette loi nous paraît exprimer sous cette forme la loi de non-homicide. La seconde est explicite : celle de la prohibition de l'inceste : tous les membres de l'institution sont symboliquement frères et sœurs. Ces deux lois fondent l'institution comme système socialisé (symbolique) des échanges.

nécessaire de transformer cette relation dans des conditions qui favorisent des remaniements internes de ce « groupe » ou cette « famille » : un dispositif capable de contenir, de métaboliser et de transformer les projections de ce « groupe » ou cette « famille » devra respecter certaines défenses et mettre en place une bonne fonction *alpha*. L'institution éclatée est un dispositif de symbolisation de l'écart entre la « famille » ou le « groupe » isomorphe, le sujet et l'institution garante de l'ordre symbolique qui articule des différences intrapsychiques, intersubjectives et sociétales. Ce que D. Napolitani (1972) désigne après Bion comme *l'homme-groupe* qui habite le psychotique n'est pas autre chose que l'intériorisation du « groupe-familial » préservant le sujet de l'éclatement interne du soi. Établir cet éclatement dans l'ordre symbolique, c'est réintroduire l'articulation symbolique à l'intérieur du sujet et dans le monde.

BRÈVES CONSIDÉRATIONS TERMINALES SUR L'EXPÉRIENCE GROUPALE

La spécificité de l'expérience groupale tient aux propriétés de la relation entre les organisateurs groupaux du psychisme et l'appareil psychique groupal. La construction de cet appareil est nécessaire pour l'accomplissement d'un certain nombre de fonctions psychiques et sociales que le groupe rend possibles.

L'existence groupale permet de vivre des réalisations du désir inconscient selon des modalités originales, inaccessibles autrement. Le caractère pluriel des subjectivités qui constituent le groupe, l'émergence des formations groupales de l'inconscient selon un axe synchronique, la possibilité d'y articuler une histoire subjective selon des temps et des espaces différents et complémentaires, définissent des échanges, des placements, des expériences au cours desquelles sont mobilisés les tout premiers rapports à autrui.

Le groupe, la pluralité et la réalité de l'autre constituent des figurations inédites de ces rapports. Les mouvements régressifs et élaboratifs qui s'y produisent réactivent les mécanismes fondamentaux de la construction du sujet et de son identité. L'expérience groupale fournit ainsi la mesure de l'écart entre soi et sa propre image, soi et autrui, les autres, la réalité externe. L'appareil psychique groupal est le résultat et le moyen d'un travail psychique original qui crée de nouveaux systèmes de représentation, de relation, d'expression et d'action.

Ce qui distingue un groupe d'un autre tient, de ce point de vue, à l'aptitude de l'appareil psychique groupal à élaborer des réponses aux questions que chacun se pose sur l'origine et la fin, la sexualité et la mort, le désir et l'interdit, la différence et la similitude, les rapports entre les générations. L'expérience groupale propose non seulement une réponse partageable à ces questions, elle en propose une expérience.

La spécificité de l'expérience groupale tient à la fonction transitionnelle ou médiatrice de l'appareil psychique groupal : à sa capacité de recevoir et de transformer, selon ses exigences propres et celles de ses membres, des énergies et des représentations provenant de l'intérieur du groupe, de l'extérieur et de l'antérieur. L'expérience groupale instaure des modalités particulières d'échange entre la réalité subjective et la réalité sociale.

J'ai distingué deux principaux types de groupalité. Le premier est caractérisé par une relation isomorphique de l'appareil psychique individuel et de l'appareil psychique groupal. Cette relation informe le modèle imaginaire du groupe-individu. Dans ce type de groupe prédominent les mécanismes psychotiques, l'illusion groupale, la position idéologique. Le groupe est une paraphrase de l'individu, il ne renvoie que du même au même et l'autre y est réduit à une contremarque d'une partie de chacun. Corrélativement le sujet est aliéné dans l'identification narcissique à l'imgo de l'Archigroupe. La différence, la discontinuité, l'hétérogénéité, aussi bien celles du sujet que celles du groupe, sont niées et désavouées au profit d'une prothèse ou d'un fétiche. La réalité sociétale subit le même destin : elle n'existe que dans la limite du groupe, figure de sa miniaturisation.

Le second type de groupalité est organisé selon une relation homomorphique : le deuil de l'isomorphie et le dégagement de l'Archigroupe ont pu être effectués. Dans ce type de groupe, l'écart et la tension entre les appareils psychiques subjectifs et groupal, la discontinuité, l'ambivalence sont bien tolérés. La pensée qui s'y développe est de nature hypothétique et mythopoétique. Au lieu d'être organisé comme personnification imaginaire, le groupe est un processus de la personnalisation (Schindler, 1971). Les échanges avec l'ensemble social laissent transparaître sa spécificité, tout comme avec le groupe lui-même et les personnes qui s'y trouvent réunies. Les relations se dégagent de l'incessant jeu spéculaire où l'individu, le groupe et la société se mirent pour tenter de coïncider et de s'absorber l'un l'autre.

À propos du travail psychanalytique dans les groupes

Je terminerai sur deux remarques qui engagent la pertinence de l'hypothèse de l'appareil psychique groupal pour le travail psychanalytique dans les groupes de formation ou de psychothérapie.

Comme dispositif approprié à la manifestation des formations groupales de l'inconscient dans un dispositif *ad hoc*, le groupe est le support de l'externalisation de ces formations et de leur réaménagement. La règle fondamentale rend possible que ces formations soient reproduites, ou transférées dans le groupe, qu'elles se lient et se transforment selon des modalités diverses, qu'elles soient symbolisées et interprétées, et en définitive restituées à l'histoire subjective de chacun. Chacun, dans cette expérience, se découvre être autre, être un autre pour un autre. Cette perspective pose le problème du

changement, aussi bien pour l'individu que pour le groupe : il n'y a de changement que si s'opère une rupture dans la tendance répétitive à reproduire l'isomorphie individuogroupale.

Le groupe est un expérience de changement, de thérapie et de formation, pour autant que son dispositif se prête à accueillir, à répéter et à intégrer la pulsion isomorphique. Le travail de l'interprétation porte d'abord sur le repérage de la répétition isomorphique. Il articule ensuite la relation imaginaire et réifiante entre l'ordre subjectif personnel et l'ordre subjectif groupal, en repérant à quels fantasmes, à quelles angoisses, à quels désir omnipotents ou à quels effets de la pulsion de mort cette relation prétend apporter une réponse.

L'interprétation centrée sur les processus et les fonctions de l'appareil psychique groupal analyse essentiellement la tendance des membres d'un groupe à s'appareiller¹ sur la base d'un organisateur psychique groupal.

La formation de l'analyste à l'écoute et à l'interprétation dans les groupes pourrait être mise en œuvre à partir de ces propositions. Cette formation devrait lui permettre de découvrir et d'apprendre à traiter le fonctionnement de l'appareil psychique groupal et des organisateurs groupaux du psychisme. La formation de l'analyste par le groupe et par la cure classique sont complémentaires. La formation par le groupe rend l'analyste qui ne travaille que dans la cure-type sensible aux conditions intersubjectives d'élaboration des identifications projectives à caractère destructeur. En en faisant l'expérience, il participe directement et activement à la transformation des éléments *bêta* en éléments *alpha*, ceux-là même qui, à un moment ou à un autre, ont fait défaut dans l'environnement du sujet, dans la névrose comme dans la psychose. J'ai insisté, après Bion, sur l'importance de la fonction *alpha* dans les processus d'élaboration de l'expérience. C'est cette fonction qui permet la pensée, la rêverie, le travail du Préconscient et les transformations entre les systèmes Cs et Ics, entre les objets internes et les objets de la culture. Cette fonction se constitue avec le travail psychique de la mère : lorsqu'elle a été déficiente ou défailante, elle est reconstruite avec le psychanalyste ou le groupe mythopoétique.

La paralysie de la fonction *alpha* chez l'analyste en groupe, sa difficulté de tolérer et de métaboliser les composantes destructrices de l'identification projective, favorise l'acting-out, l'appauvrissement de l'appareil psychique groupal qui se fige dans la position idéologique. Cette paralysie peut être un effet de l'intertransfert qui se forme lorsque deux ou plusieurs analystes travaillent ensemble dans un groupe : ce fut le cas de l'équipe embrochée. Toutefois, nous pouvons considérer que même lorsqu'il travaille dans la situation de la cure, l'analyste est relié à la place qu'il occupe par rapport à

1. Ou à s'*organiser*, si par ce mot on veut suivre au plus près le rapport du corps au fantasme et à l'appareil psychique.

d'autres psychanalystes, à son ou ses propres analystes, à certains de ses patients, aux groupes et institutions dont il est membre.

La boutade de R. Devos : « on se croit quelqu'un, et l'on s'aperçoit que l'on est plusieurs » résumerait assez bien cette situation.

C'est pourquoi il n'est pas sans intérêt que l'analyste élabore, à travers l'expérience de groupe et sa participation au travail d'une équipe interprétante, sa position vis-à-vis des tous les groupes dont il est partie prenante et partie constituante.

COMMENTAIRES DE LA TROISIÈME PARTIE

J'ai décrit dans cette troisième partie les bases structurales de l'appareil psychique groupal, c'était l'objectif principal de cet ouvrage. Ici encore, je souscris à l'essentiel des propositions d'alors. J'ai depuis réaffirmé plus nettement la notion de travail psychique pour en préciser les effets dans le processus de l'appareillage.

L'APPAREILLAGE PSYCHIQUE GROUPAL ET LA NOTION DE TRAVAIL PSYCHIQUE

Cette notion se comprend par référence à la conception freudienne d'un processus d'élaboration accompli par l'appareil psychique pour maîtriser les excitations dont l'accumulation risque d'être pathogène, en les dérivant, en les liant et en les transformant. Le travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre elles des connexions associatives. La notion de travail psychique s'applique à diverses formations psychiques : le rêve, le deuil, la mémoire, par exemple.

Pour Freud, c'est la psyché elle-même qui est représentée comme un appareil, il la définit comme un dispositif de travail de liaison et de transformation ordonné à un but. C'est en ce sens et dans cette mesure que l'appareil psychique groupal est un « appareil ». Mais il ne fonctionne que par les apports de ses sujets et il constitue un dispositif irréductible à l'appareil psychique individuel : il n'en est pas l'extrapolation. Il accomplit un travail psychique particulier : produire et traiter la réalité psychique de *et* dans le groupe. Il est un dispositif de liaison et de transformation des éléments psychiques.

Je maintiens ce que j'ai écrit sur les groupes internes comme organisateurs de l'appareillage : ils en assurent la structure de base, par projection, par identification projective et introjective, par identification adhésive ou incorporation, par déplacement, condensation et diffraction. J'ai précisé ce point à partir des recherches sur l'étayage (1984*b*) : l'appareil psychique groupal est

étayé en appui multiple et réciproque sur les formations groupales indifférenciées et différenciées du psychisme de chacun des participants.

Je maintiens aussi, en la précisant, l'idée que l'appareil psychique groupal se développe dans la tension dialectique entre les deux pôles, isomorphique et homomorphique : le pôle *isomorphique* est le pôle imaginaire, narcissique, indifférencié, qui réduit ou nie l'écart entre l'appareil psychique groupal et l'espace psychique subjectif. Sous ce régime, chacun des participants ne peut exister que comme membre d'un « corps » doté d'une immuable indivision. Cette coïncidence assujettit chacun à tenir la place qui lui est assignée et à laquelle chacun en outre s'auto-assigne *motu proprio* dans le groupe : tout ce qui advient du « dehors » advient alors aussi du « dedans », et réciproquement. Il n'y a pas d'espace intermédiaire, d'étayage, de dérive ou de passage. J'avais décrit ainsi la famille psychotique en précisant qu'il s'agissait là aussi du fondement psychotique de la groupalité. Lorsqu'un groupe est confronté à une situation de crise ou de danger grave, il tend à s'appareiller en liant ses « membres » dans l'unité sans faille d'un « esprit de corps ». Une telle modalité d'appareillage est nécessaire à la survie du groupe, au maintien de l'idéal commun, à l'intégrité de son espace psychique, social ou territorial. Nous sommes ici dans une des figures du cercle, dans lequel tous les éléments convergent et coïncident avec le centre unique de l'ensemble. Au contraire, le pôle *homomorphique* s'organise sur la différenciation de l'espace de l'appareil psychique groupal et de l'espace subjectif ; il se constitue dans l'accès au symbolique : le jeu des assignations est réglé par la référence à la loi, et non par l'omnipotence ou par l'extrême détresse. Avec cette perspective, nous pouvons nous représenter le groupe comme un espace pluricentrique, elliptique.

LE GROUPE COMME STRUCTURE D'APPEL ET D'EMPLACEMENTS PSYCHIQUES IMPOSÉS

Nous concevons mieux aujourd'hui en quoi le groupe est une structure d'appel, de définition et de détermination d'emplacements psychiques nécessaires à son fonctionnement et à son maintien ; dans ces emplacements viennent se représenter des objets, des figures imagoïques, des instances et des signifiants dont les fonctions et le sens sont imposés par l'organisation du groupe : nous y repérons notamment les fonctions de l'Idéal commun, les figures de l'Ancêtre, de l'Enfant Roi, du Mort, du Héros, du groupe originaire (l'Archigroupe), du chef, des médiateurs, de la victime émissaire ; du porte-parole, du porte-symptôme, du porte-rêve, etc.

Ces emplacements sont définis par la loi de composition qui régit l'ensemble : ils sont corrélatifs, complémentaires ou dans des rapports d'opposition. Ils y fonctionnent sur le mode de l'objet partiel, condition du régime des échanges, des équivalences et des permutations. En créant ces emplacements, le groupe impose à ses sujets un certain nombre de contraintes

psychiques : elles concernent les renoncements, les abandons ou les effacements d'une partie de la réalité psychique : renoncement pulsionnel, abandon des idéaux personnels, effacement des limites du Moi ou de la singularité des pensées. Le groupe impose, à leur lieu et place, des contraintes de réalisation pulsionnelle, et il en prescrit les voies d'accomplissement : des contraintes de croyance, de représentation, de normes perceptives, d'adhésion aux idéaux et aux sentiments communs ; il infléchit la fonction refoulante, exige une coopération au service de l'ensemble ; il prescrit les lois qui régissent les contrats, les pactes et les alliances inconscientes, préconscientes et conscientes. En échange, le groupe assume un certain nombre de services au bénéfice de ses sujets, services auxquels ils collaborent, par exemple par l'édification de mécanismes de défense collectifs ou par la participation aux fonctions de l'Idéal.

En effet, tous les emplacements subjectifs que l'organisation groupale détermine, toutes les contraintes et tous les contrats psychiques qu'elle impose, toutes les formations de la réalité psychique qu'elle génère et qu'elle gère selon son ordre, sa logique et sa finalité propres, sont dans des rapports de correspondance, de coïncidence, de complémentarité ou d'opposition chez chacun des sujets du groupe.

Les emplacements et les fonctions inhérentes à l'accomplissement des formations et des processus du groupe et auxquels sont assignés certains de ses membres ne sont pas des emplacements et des fonctions que le sujet reçoit nécessairement comme ce qui s'imposerait à lui de l'extérieur sans sa volonté : même s'il s'y place passivement et à son insu, le sujet y est encore présent sur le mode où il désire s'en absenter, n'en rien savoir ou s'en effacer : c'est ce qui se produit lorsqu'il renonce à devenir Je pensant sa place de sujet et lorsqu'il ne veut rien savoir de son désir de s'en dessaisir au profit du groupe.

Si ces propositions principales du modèle de l'appareil psychique groupal ont été maintenues et précisées, je dois reconnaître que je n'en avais pas suffisamment analysé les processus, les formations, les principes de fonctionnement et les fonctions. Je n'avais pas non plus fait suffisamment de place aux conditions méthodologiques de mon analyse. Ce sont ces questions qui ont soutenu mon intérêt pour la théorie psychanalytique du groupe au cours des années suivantes. Chemin faisant se précisait l'idée que cette approche était une voie d'accès à une théorie psychanalytique des liens intersubjectifs et du sujet du lien.

LES CONDITIONS MÉTHODOLOGIQUES DE LA RECHERCHE PSYCHANALYTIQUE SUR LES GROUPES

Les développements théoriques de ces dernières années sont étroitement liés aux recherches sur la méthode. Trois concepts directement issus de la

pratique clinique ont fait avancer l'investigation : le concept d'intertransfert et d'analyse intertransférentielle, le concept de processus associatifs groupaux, l'analyse des destins de la répétition ou de l'élaboration des traumatismes dans la transmission psychique.

J'ai souligné à plusieurs reprises que mes recherches sur le groupe n'auraient pas pu aboutir si parallèlement je n'avais pu, avec mes coéquipiers du Ceffrap, continuer à dégager les dimensions du contre-transfert et du transfert dans le travail que nous mettons en œuvre dans les groupes d'orientation psychanalytique. Avec D. Anzieu, A. Missenard et A. Béjarano nous avons entrepris de rendre compte de nos recherches dès 1972. J'avais pour ma part le souci de qualifier les critères méthodologiques propres au travail de l'analyste en situation de groupe : les concepts d'intertransfert et d'analyse intertransférentielle (1976) sont nés de cette élaboration.

L'intertransfert est l'état de la réalité psychique produite par les psychanalystes en ce qu'elle est induite par le champ transféro-contretransférentiel dans la situation de groupe. L'intertransfert ne peut pas être considéré et traité indépendamment des *différentes modalités du transfert* que les psychanalystes reçoivent en situation de groupe et des contre-transferts qu'ils y éprouvent. L'analyse intertransférentielle est la pratique originale et spécifique d'élaboration, par un couple ou une équipe de psychanalystes, de la résistance à la fonction psychanalytique dans un dispositif de groupe. Elle a pour objet l'analyse des effets transférentiels induits entre eux par le transfert des participants et par leur propre contre-transfert. Elle porte essentiellement sur l'analyse des alliances inconscientes et des formations narcissiques et idéales communes.

Le travail sur les processus associatifs dans les groupes a été le second chantier des recherches méthodologiques¹. La quasi absence de travaux cliniques sur ses processus allait de pair avec l'insuffisance des élaborations portant sur les principes méthodologiques de la psychanalyse en situation de groupe, c'est-à-dire sur la spécificité de la règle fondamentale articulée aux modalités particulières des transferts. Il a donc fallu examiner de manière critique l'adéquation de la situation de groupe avec les réquisits de la méthode analytique.

En situation de groupe, nous avons affaire à une pluralité de discours intriqués les uns dans les autres : comment entendre ces discours, leurs principes organisateurs et comment qualifier le travail psychique qui s'effectue en chaque sujet par le moyen du groupe ?

Pour répondre à ces questions, il faut tout d'abord poser que l'analyse des processus associatifs groupaux n'est possible que dans un dispositif structuré par la règle fondamentale, et que cette analyse doit rendre compte des carac-

1. Entreprises à partir de 1980, ces recherches sur les processus associatifs dans les groupes ont été synthétisées dans un ouvrage de 1994, *La Parole et le Lien*.

téristiques morphologiques de la situation de groupe (pluralité, face à face, pluridiscursivité). Sur cette base, j'ai décrit la chaîne associative groupale comme constituée de deux processus noués entre eux à partir des opérations de refoulement ou de déni effectuées par les membres d'un groupe dès la phase initiale de leur rencontre. Ces opérations sont agencées en alliances inconscientes. Ce sont ces formations actuelles de l'inconscient qui font retour dans les transferts et qui entraînent les contenus refoulés de l'enfance ou de la veille dans une double série associative : la première est celle de chaque sujet, elle est déterminée par les caractéristiques de sa structure et de son histoire psychique propre, par ses modalités d'être en groupe dans le lien. La seconde série est constituée par les associations de l'ensemble de sujets réunis en groupe, liés entre eux par les alliances inconscientes qu'ils ont contractées et par les mouvements transférentiels qui les animent dans le groupe. Le point crucial est la corrélation entre ces deux séries qui, pour chaque sujet, forment un point de nouage et attestent de sa participation à la réalité psychique de groupe. À partir de ces propositions, nous obtenons une conception nouvelle des contenus et des formations de l'inconscient qui font retour dans le processus associatif groupal. Les refoulés singuliers sont entraînés à franchir la censure et l'espace du préconscient en prenant appui sur le travail associatif qui se déploie dans le lien de groupe.

Une série de conséquences théoriques et cliniques est étroitement articulée à cette recherche méthodologique. D'une part, l'analyse des processus et des formations psychiques repérables dans la situation psychanalytique de groupe permettent de faire un sort très précis aux hypothèses spéculatives de Freud sur la psyché de groupe et sur les fondements de la seconde topique. D'un autre côté, l'analyse des processus associatifs, de ses effets de refoulement et de frayage du retour du refoulé nous apporte des informations précieuses sur le mode de formation du sujet de l'inconscient, du sujet de la parole et du sujet du groupe. Une telle analyse permet d'articuler plus précisément le statut de l'inconscient dans l'espace intrapsychique, dans l'espace intersubjectif et dans l'espace groupal.

Les recherches sur la transmission de la vie psychique entre générations s'engagent vers le milieu des années 1980 : le travail sur les formations intermédiaires en avait constitué un maillon décisif. Ces recherches sont un développement direct du modèle de l'appareil psychique groupal et elles ont eu une incidence importante sur la méthodologie de son étude. J'avais observé que le groupe fournissait pour certains de ses membres l'espace synchronique des représentations et des transferts qui engageaient les modalités diachroniques de la transmission. Le dispositif de groupe devenait ainsi un instrument d'analyse et d'élaboration des nœuds intergénérationnels demeurés en souffrance, sous le signe de l'énigme et de l'impensé. Les recherches publiées à partir de 1985 sur la filiation et l'affiliation décrivaient certains aspects de la réélaboration du roman familial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions, les objets, les fantasmes et les processus de la transmission.

Parallèlement se précisait la notion d'un *sujet du groupe*, sujet serviteur, héritier et bénéficiaire de la chaîne synchronique et intergénérationnelle dont il est simultanément membre constituant et sujet constitué¹.

SUR LES PROCESSUS ET LES FORMATIONS PSYCHIQUES DE GROUPE

Les recherches sur les processus et les formations psychiques de groupe ont été tributaires de ces recherches méthodologiques. Elles se sont distribuées dans six chantiers : les systèmes de représentations construits par les membres du groupe, la transitionalité et l'analyse transitionnelle, la question de l'inconscient dans les groupes et des alliances inconscientes, les formations intermédiaires et les fonctions phoriques, la question du préconscient, et la notion de travail psychique de l'intersubjectivité. J'en évoquerai brièvement quelques aspects, renvoyant le lecteur à trois ouvrages récents².

J'avais esquissé dès 1971 quelques propositions sur la formation de systèmes de représentations construits par les membres du groupe pour se donner une autoreprésentation de leur groupe et assurer, en eux mêmes et dans le groupe, la permanence des fonctions de l'idée, des idéaux et des représentations totémisées, plus ou moins fétichisées. Au moment où D. Anzieu travaillait sur l'illusion groupale, mon attention se portait sur les formations de l'idéologie dans les groupes. J'ai donc développé les recherches sur les formes de pensée produites par le lien de groupe : sur l'idéologie, les mentalités de l'idéal et l'esprit de corps (1980, 1981), sur l'utopie (1978*b*) et les contes (1984*c*). Ces recherches me confrontaient régulièrement à des situations de détresse et de chaos, auxquelles les formes groupales de pensée semblaient apporter une réponse, souvent rigide, de telle sorte que les élaborations butaient sur de telles pensées non pensées.

La confrontation avec les situations de crise et de réveil traumatique en situation de groupe a été le moteur de ma réflexion sur la transitionalité à partir de 1976. À cette époque, j'ai proposé à D. Anzieu les premiers éléments du concept de l'analyse transitionnelle pour rendre compte de quelques principes de traitement des crises et des articulations pathologiques entre l'espace intrapsychique et l'espace intersubjectif. L'idée lui a semblé suffisamment utile et nous avons publié ensemble en 1979 un ouvrage sur cette notion. Dans le prolongement de ces recherches, je me suis mis à travailler sur la catégorie de l'intermédiaire dans la pensée de Freud, puis de Winnicott et de Róheim (1983, 1984*e*), le propos étant toujours de préciser

1. Voir *La Transmission de la vie psychique entre générations* (1993) et *Le Groupe et le Sujet du groupe* (1993).

2. *Le Groupe et le Sujet du groupe* (1993), *La Parole et le Lien* (1994), *Les Théories psychanalytiques du groupe* (1999).

comment s'effectue l'agencement de cette double articulation entre l'espace interne et l'espace intersubjectif.

Toutes ces recherches préparent une nouvelle période d'investigation, ancrée dans la clinique de l'hystérie dans les groupes. Un article de 1985 est l'occasion de mettre à l'épreuve une nouvelle fois la pertinence du modèle de l'appareillage entre les groupes internes dans le lien particulier qui se noue dans l'espace transféro-contretransférentiel de la cure : la structure des identifications de l'hystérique, la pluralité des personnes psychiques sollicitées sur la scène du transfert, l'effet organisateur des configurations œdipiennes. Dans cette étude, je commençais à percevoir plus précisément comment ces organisateurs inconscients font « appel » d'emplacements corrélatifs vers les protagonistes de l'espace analytique, et je dégageais, avec la notion d'un « groupe-Dora », les positions corrélatives de Dora, de ses familiers, de Monsieur et Madame K, de la gouvernante et de Freud lui-même. Si le symptôme était tenu des deux « côtés » dont parle Freud : du côté du somatique et du côté du « revêtement psychique », il m'apparaissait nettement qu'il était aussi tenu du côté de Freud et du côté du groupe, chacun « tenant » Dora, consentante à son insu, dans une alliance demeurée à chacun inconsciente. De cette alliance chacun des membres du groupe « Dora » a besoin, Freud y compris, pour réaliser une certaine « économie » psychique : représenter le bénéfice du symptôme leur est épargné. Le même scénario se produira encore entre Freud, Fliess et Emma Eckstein. C'est dans cette étude que se précise la notion d'une alliance inconsciente entre les membres d'un groupe pour soutenir le bénéfice partageable du symptôme produit par l'un ou l'autre d'entre eux.

LA QUESTION DE L'INCONSCIENT DANS LES GROUPES ET LES ALLIANCES INCONSCIENTES

C'est sur ces bases que j'ai réexaminé la question de l'inconscient dans les groupes. Freud et après lui Bion, Foulkes et la plupart des psychanalystes qui ont opté pour une pratique de groupe ont supposé que l'hypothèse de l'inconscient demeure valide dans les groupes. Toutefois, la notion trop vague d'un « inconscient groupal » ne semble pas avoir eu d'autre intérêt que de former écran à la question même de l'inconscient, de ses effets et de ses formations dans l'agencement des liens de groupe. Le problème demeurait entier : quelle métapsychologie est en mesure de rendre compte de l'inconscient dans les groupes ? Comment qualifier le refoulement et les contenus refoulés, comment comprendre les conditions du retour du refoulé et de la formation de symptômes par ou sous l'effet du groupe ? Si de la réalité psychique passe en continu et de manière réversible du sujet au groupe et du groupe au sujet, dans ce passage elle change de contenu et de régime logique. Nous devons établir et admettre que la logique et les contenus intrapsychiques ne sont pas identiques à la logique et aux contenus psychiques groupaux, qui diffèrent encore des contenus et de la logique de la vie sociale.

C'est pour préciser ces topiques et ces logiques processuelles que j'ai introduit en 1986 les notions d'alliance inconsciente et de pacte dénégatif : j'en ai développé les enjeux jusqu'à ces dernières années. L'introduction de la catégorie du négatif a marqué un tournant dans ces recherches : le groupe n'était plus pensé comme le lieu de réalisation de désirs inconscients, mais d'abord comme le lieu de la satisfaction « de rêves de désirs irréalisés », comme le dit Freud à propos de l'étayage du narcissisme de « Sa Majesté le Bébé » sur le négatif parental. C'est sur le barrage à faire à ce négatif que le groupe s'agence. Le négatif n'est pas seulement ce qui fait défaut et qui, par là, marque le lien du sceau de l'impossible, c'est ce qui doit être rejeté, effacé, *a minima* refoulé. Pour réaliser cette opération, le concours de l'autre, de plus d'un autre, est nécessaire.

La portée de ce concept dépasse la situation de groupe, elle s'applique à toute forme de lien. Elle permet d'interroger la fonction de l'analyste, je l'ai rappelé avec la position de Freud dans la cure de Dora et dans celle d'Emma. Ce par quoi l'analyste est mobilisé dans toute situation psychanalytique, c'est par la façon dont *l'autre (et plus d'un autre)* en lui-même fait ou ne fait pas alliance avec un autre ou avec plus d'un autre. L'enjeu en est que l'inconscient demeure inconscient, ou que se frayent les voies du retour du refoulé dans des conditions où le sujet puisse se penser comme sujet de l'inconscient et, corrélativement comme sujet du lien. Les alliances inconscientes nous éclairent ainsi sur l'archéologie du groupe et sur l'archéologie du sujet de l'inconscient.

Les alliances inconscientes sont au cœur d'autres processus : nous les retrouvons dans l'analyse des formes et des modalités de la transmission intrapsychique parce qu'elles sont au principe des passages et des liens entre les espaces psychiques. Elles sont également impliquées dans la compréhension moderne de la formation et du travail du Préconscient.

LE TRAVAIL DU PRÉCONSCIENT DANS LE LIEN INTERSUBJECTIF ET LES FONCTIONS PHORIQUES

Mon intérêt pour le Préconscient a été déterminé par plusieurs questions. De nombreuses psychopathologies et souffrances intenses de la vie psychique font apparaître soit des défaillances dans l'activité du préconscient, soit la non-constitution de cette instance. Ces pathologies ne peuvent être traitées et comprises que dans la mesure où le travail du préconscient de l'autre, c'est-à-dire essentiellement son activité de mise en mots et en paroles adressée à un autre lui procure les conditions d'une relance de l'activité de symbolisation.

Or, dans le processus associatif et spécialement dans les modalités groupales de son développement, l'activité du préconscient accomplit une fonction majeure, et tout d'abord celle des analystes et de certains membres du groupe. Cette observation n'est pas isolée : elle donne à penser que la forma-

tion ou le rétablissement du Préconscient s'effectue pour une part non négligeable au contact de l'activité psychique préconsciente de l'autre.

Le groupe est l'occasion de la rencontre pulsionnelle et intempestive avec plus-d'un-autre, rencontre dangereuse en raison de la multiplicité des sollicitations auxquelles le Moi des membres d'un groupe doit faire un sort : sa capacité de lier des représentations est mise à l'épreuve de la qualité de sa vie fantasmatique. La fonction pare-excitatrice est une fonction majeure du préconscient ; il l'accomplit en utilisant les prédispositions significantes et les représentations de mots qui lui sont disponibles. Cette fonction est primitivement soutenue par la mère lorsqu'elle se constitue comme porte-parole vis-à-vis des stimulations internes et externes de l'enfant. C'est de cette manière et sur ce modèle que j'essaie de lier la formation du préconscient au travail de l'intersubjectivité et à la fonction des alliances inconscientes dans les groupes.

Dans *La Parole et le Lien*, je donne un exemple où le groupe fonctionne comme un appareil de transformation de l'expérience traumatique. Je fonde ma position sur le régime particulier des processus associatifs dans le groupe : nous avons vu que les signifiants apportés par chacun sont doublement déterminés par les représentations-but associées à l'organisateur groupal et par les représentations buts qui sont propres au sujet : de tels signifiants peuvent devenir soudain utilisables par un autre sujet, qui retrouve alors le fraying de ses représentations inconscientes vers le préconscient.

Les recherches qui articulent les processus associatifs et le travail du Préconscient m'ont conduit à dégager ce que j'appelle les *fonctions phoriques*, c'est-à-dire les fonctions intermédiaires qu'accomplissent certains sujets ou qui leur sont assignées : pour des raisons qui leur sont propres, ces sujets viennent occuper dans le groupe une certaine place : de porte-parole, de porte-symptôme, de porte-rêve, etc. Dans *La Parole et le Lien*, je donne un exemple de cette fonction : quelqu'un demande à une autre personne d'être sa « porte-parole » auprès du groupe. La « porte-parole » éprouve soudain que la parole qu'elle profère au nom d'une autre la concerne au plus vif de son histoire. La porte-parole parle à la place d'une autre, pour une autre, mais il parle aussi pour l'autre qui est en elle : elle trouve dans la parole de l'autre une représentation qui ne lui était pas disponible. Porter la parole d'une autre ouvre la voie au retour du refoulé au « porte-parole ».

Les fonctions phoriques ne s'apparentent pas à la fonction du patient désigné ou du porteur du symptôme familial : selon cette conception systémique, le patient est considéré comme un élément d'un système, non comme un sujet de l'inconscient. Ma démarche tente de conjoindre la part qui lui revient en propre au sujet dans sa fonction phorique, sa façon de se servir du groupe, et le sort qui est fait à cette fonction dans le processus du lien groupal. Il s'agit ici encore de comprendre les phénomènes qui se manifestent dans le champ du groupe selon un double niveau logique, et de privilégier dans l'analyse les points de nouage de ces niveaux dans des formations intermédiaires.

Des recherches récentes ont mis en relief la spécificité du jeu, du rêve et de la parole dans le psychodrame psychanalytique de groupe ; elles ont permis de mieux qualifier les modalités de la figuration requises par le travail du Préconscient (1998*d*, 1999*d*).

LA NOTION DE TRAVAIL PSYCHIQUE DE L'INTERSUBJECTIVITÉ

Les résultats de ces recherches peuvent être assumés par la notion de travail psychique de l'intersubjectivité. J'appelle ainsi le travail psychique de l'Autre ou de plus-d'un-autre dans la psyché du sujet de l'inconscient. Nous retrouvons ici le corollaire de cette proposition : la constitution intersubjective du sujet impose à la psyché certaines exigences de travail psychique : elle imprime à la formation, aux systèmes, instances et processus de l'appareil psychique, et par conséquent à l'inconscient, des contenus et des modes de fonctionnement spécifiques.

La notion de travail psychique de l'intersubjectivité ne suppose pas seulement une détermination extra-individuelle dans la formation et le fonctionnement de certains contenus de l'appareil psychique : elle concerne les conditions dans lesquelles le sujet de l'inconscient se constitue. Elle admet comme une hypothèse fondamentale que chaque sujet dans sa singularité acquiert à des degrés divers l'aptitude de signifier et d'interpréter, de recevoir, contenir ou rejeter, lier et délier, transformer et (se) représenter, de jouer avec – ou de détruire – des objets et des représentations, des émotions et des pensées qui appartiennent à un autre sujet, qui transitent à travers son propre appareil psychique ou en deviennent, par incorporation ou introjection, parties enkystées ou intégrantantes et réutilisables.

LES FONCTIONS DE L'APPAREIL PSYCHIQUE GROUPAL ET LES PRINCIPES DU FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE DANS LES GROUPES

L'ensemble de ces recherches m'a conduit récemment (1999) à décrire sept principes fondamentaux du fonctionnement psychique dans les groupes, principes organisés en couples complémentaires et antagonistes :

- Le principe de plaisir/déplaisir : le groupe se constitue et se maintient en fournissant à ses membres l'évitement du déplaisir (l'excitation interne et mutuelle excessives, les blessures narcissiques, l'angoisse d'être abandonné ou rejeté, d'être sans assignation dans l'espace groupal...) et en leur fournissant des expériences de plaisir, c'est-à-dire la satisfaction des besoins et des pulsions par l'interliaison pulsionnelle : le plaisir d'être en groupe, de former un tout, d'être protégé, de recevoir une stimulation de pensée régulée... Ce principe économique concourt à mettre en œuvre tous les autres.
- Le principe d'indifférenciation/différenciation : le groupe se forme sur un fond d'indifférenciation des psychés, dont la matière première se différencie progressivement et par crises pour laisser place à des différenciations néces-

saires au développement de la vie psychique de l'ensemble et des individus. Ce principe peut être décrit à partir du protomentale et des Présupposés de base, des pôles isomorphiques et homomorphiques de l'appareil psychique groupal, du co-soi et du soi groupal originaire. Ce principe régit la topique et la genèse psychiques.

- Le principe de délimitation dedans/dehors : sous l'effet du principe de plaisir/déplaisir, et en synergie avec le principe de différenciation/indifférenciation, le groupe se forme en sécrétant une frontière entre le dedans et le dehors, une première différenciation contenant/contenu à partir d'un premier contenant, ou encore une enveloppe qui sépare et articule de manière plus ou moins fluide, poreuse et malléable les limites entre l'espace groupal et les espaces subjectifs singuliers. Il s'agit d'un principe concernant la topique.
- Le principe d'autosuffisance/interdépendance : ce couple antagoniste gère la formation de la spécificité de la réalité psychique groupale par rapport à la réalité individuelle et sociale ; il préside à l'organisation interne du groupe, sous l'effet des présupposés de base, des organisateurs psychiques inconscients (fantasmes partagés, signifiants communs, métadéfenses, alliances inconscientes, narcissisme commun...). Le pôle de l'autosuffisance s'appuie sur l'illusion groupale, les fantasmes d'auto-engendrement, les rêveries utopiques et les idéologies autarciques. Le pôle de l'interdépendance est organisé par les effets de distinction sexuelle et générationnels du complexe d'Œdipe. Ce principe accomplit une fonction de différenciation entre la réalité imaginaire et la réalité symbolique.
- Le principe de constance/transformation : ce principe organise un antagonisme et une complémentarité entre la tendance du groupe à maintenir une tension minimale (optimale) dans les excitations et les conflits intragroupe, et la tendance à promouvoir la réalisation des composantes dynamiques des autres principes, notamment la capacité transformatrice du et dans le groupe. Ce principe économique et dynamique est en synergie avec tous les autres.
- Le principe de répétition/sublimation est étroitement associé à l'hypothèse de la pulsion de mort : il gère donc la dimension économique des automatismes mis en place dans les groupes pour surmonter les expériences traumatiques qui traversent l'expérience collective. *Totem et Tabou* en propose un modèle : le passage de la Horde soumise à la répétition du meurtre au Groupe qui en trouve les modalités de dégagement par l'interdit du meurtre du Père, par le renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels qu'il instaure, mais aussi par les voies d'accomplissement symboliques qu'il ouvre à la sublimation.
- Le principe de réalité s'oppose au couple plaisir/déplaisir : dans le groupe, il est défini par ce que Bion appelle le groupe de travail ; mais ce principe possède une caractéristique qui tient à ce que le principe de réalité comporte précisément la dimension d'être construit par la croyance, le discours et les formations du Moi de groupe. Le principe de réalité dans sa forme la plus radicale ne peut se construire que dans les rapports intergroupes, dans

lesquels la dimension de la loi sociale est un principe organisateur. Dans les groupes organisés par la méthode psychanalytique, la règle fondamentale participe à la mise en œuvre du principe de réalité.

À ces principes correspondent six principales fonctions de l'appareil psychique groupal :

- la fonction de *liaison* des formations et des processus des appareils psychiques individuels, spécialement entre les groupes internes qui en sont les organisateurs structuraux. Cette liaison intersubjective tient ensemble les effets de l'inconscient dans une logique d'implication réciproque (pas l'un sans l'autre) ;
- la fonction de *transmission* et l'échange entre les différentes instances, structures et processus qui le composent, entre les sujets du groupe ;
- la fonction de *différenciation* de lieux, d'instances et de fonctions psychiques dans l'espace du sujet singulier et dans l'espace groupal ;
- la fonction de *transformation* des formations et des processus psychiques de ses sujets, de ses propres complexes psychiques ;
- la fonction de *contention* de la réalité psychique de ses sujets et de celle qui génère leur groupement ;
- la fonction de *représentation* du groupe en tant qu'objet et en tant qu'ensemble (représentation de son origine, de son identité et de sa finalité) des sujets en tant que sujets du groupe (de leur origine, de leur identité, de leur place dans le groupe, de leurs relations avec ce qui n'est pas le groupe).

LE CONCEPT DE SUJET DU GROUPE

J'ai introduit le concept de sujet du groupe pour préciser comment le sujet de l'inconscient se forme dans l'intersubjectivité. Le sujet de l'inconscient est inéluctablement assujéti à un ensemble intersubjectif de sujets de l'inconscient : cette situation impose à la psyché *une exigence de travail psychique, du fait même de sa liaison avec le groupe*. Cette exigence de travail double en parallèle ou en interférence, celle qu'impose à la psyché sa nécessaire liaison avec le corporel.

Le concept de sujet du groupe émerge ainsi comme la reprise de la question du groupe dans l'espace intrapsychique. L'idée centrale est que le sujet de l'inconscient est assujéti aux formations et aux processus inconscients intrapsychiques, mais aussi et pour une part décisive, aux processus inconscients qui lui préexistent dans le groupe et qui contribuent à le diviser sur l'axe de sa double « existence » : en tant qu'il est « à lui-même sa propre fin », et en tant qu'il est « maillon de cette chaîne dont il procède », héritier des désirs qui ont anticipé sur son existence et qui ont organisé son propre désir, serviteur de l'ensemble et bénéficiaire des investissements, des représentations et des emplacements qu'il reçoit du groupe. C'est ainsi que des formations de l'inconscient se transmettent par la chaîne des générations et par celle des contemporains.

Les notions de contrat narcissique, de pacte dénégatif et d'alliance inconscientes ont permis de donner à ce concept une nouvelle pertinence dans le modèle de l'appareillage psychique groupal, à l'articulation des espaces intrapsychique et intersubjectif. Il me semble que cette façon de comprendre le sujet dans son assujettissement au groupe s'inscrit dans le fil de la pensée de Freud lorsqu'il esquisse la dynamique épigénétique propre au sujet : l'héritier est un acteur.

Le concept de sujet du groupe définit une aire, une dynamique et une économie de la conflictualité psychique dans lesquelles s'inscrivent toutes les composantes de la division propre au sujet de l'inconscient.

DÉVELOPPEMENTS ET APPLICATIONS DU MODÈLE DE L'APPAREIL PSYCHIQUE GROUPAL

Le modèle de l'appareil psychique groupal s'est développé en se généralisant et en se spécifiant. Plusieurs chercheurs en ont utilisé le principe : A. Ruffiot en 1979 décrit un appareil psychique familial, D. Mellier analyse en 1995 les équipes soignantes et les équipes d'accueil avec ce modèle, R. Jaitin avance en 1996 l'idée d'un appareil psychique de la fratrie. D'autres chercheurs l'ont mis à l'épreuve à propos de l'analyse des institutions, du couple, des processus de transmission de la vie psychique entre les générations. Cette extension permet de qualifier ce modèle comme celui d'un appareil psychique du lien intersubjectif (1998*a*), plus ample que celui dont l'appareil psychique groupal en avait fourni le paradigme.

Mes propres recherches ont mis à l'épreuve le modèle dans l'analyse de groupes réels : j'ai analysé certaines modalités de l'appareillage dans le fonctionnement des équipes soignantes (1987*b*, 1987*c*, 1996*e*). J'explore l'importance des organisateurs de la représentation de l'origine dans ces groupes, la nature des alliances, des pactes et des contrats qui lient les membres des équipes dans leurs relations entre eux, avec les malades et avec l'institution. Ces recherches ont permis de préciser la notion de souffrance et de psychopathologie des liens institués. Elles suscitent des recherches nouvelles sur l'émergence du politique au cœur des processus archaïques de l'institutionnalisation. Toutes ces recherches ont une base clinique constituée par le travail d'écoute des équipes soignantes dans différents types d'institution.

Ce que j'ai acquis dans ces analyses m'a servi de base à une approche des groupes dont l'observation ne peut être faite directement, mais seulement à partir de récits et de documents d'archives. Un des champs privilégiés de cette investigation a été le groupe des premiers psychanalystes réunis par Freud autour de lui, matrice des sociétés de psychanalyse et de l'invention de la psychanalyse, lieu d'une mise en jeu souvent dramatique des effets de groupe à la fois connus et méconnus, ou paradoxalement rejetés hors du champ du travail analytique par les analystes eux-mêmes (Kaës, 1982*f*, 1994*a*, 2000).

Ces recherches posent à leur tour un problème méthodologique et un problème épistémologique. Le concept d'appareil psychique groupal est un essai de traitement métapsychologique des fonctionnements et des formations psychiques repérées dans une situation méthodologique précise, réglée par des dispositifs qui ont pour objectif de ne retenir que les formations psychiques et de les connaître et transformer en tant que telles. L'appareil psychique groupal lie, transforme, contient et organise de la réalité psychique spécifiquement produite dans les appareillages intersubjectifs.

Le problème est de savoir s'il s'applique à tout processus de groupement, plus généralement à tout processus de lien et selon quelles modalités méthodologique d'accès. Est-il possible de passer sans transformation du modèle théorique de l'appareil psychique groupal à l'analyse des groupes réels : famille, équipes de travail, institutions ? Ces formations sont déterminées par plusieurs ordres de logiques : économique, politique, sociale, culturelle, et bien entendu psychologique. Comment les distinguer et les ordonner ?

Je voudrais rappeler, pour terminer, que l'ensemble de ces recherches ont été suscitées par une triple nécessité : celle de comprendre la nature des processus et des formations psychiques qui se nouent entre le sujet et le groupe, celle de rendre compte de la souffrance psychique et de la pathologie de ces nœuds, et celle d'assurer au mieux la conduite clinique du travail psychanalytique en situation de groupe. Au fur et à mesure que se poursuivait ma recherche, il me semblait possible d'assigner un objectif à ce travail : au lieu d'évacuer la question qui porte sur ces nouages, l'analyse a lieu lorsqu'elle permet de remonter le trajet qui aboutit à de tels imbroglios produit par l'inconscient et demeurés inconscients : elle est alors en mesure de délier les nœuds intersubjectifs et intrapsychiques dans lesquels le sujet s'est constitué.

L'analyse doit rendre possible de faire l'expérience de ces nouages et, par le travail du transfert, du processus associatif et de l'interprétation de démonter de ce qui, dans ces nouages, revient à la structure et à l'histoire de chacun et ce qui tient à la structure du lien, à la logique de son fonctionnement.

Cette perspective pratique n'est pas sans conséquence sur une critique épistémologique de la psychanalyse. Je l'ai écrit plus d'une fois et je le souligne de nouveau : la question du groupe, comme pratique et comme lieu d'une réalité psychique inaccessible autrement, comme paradigme méthodologique de l'analyse des liens intersubjectifs, ne peut plus être pensée au mieux comme une application de la psychanalyse. Elle est en mesure de se déployer comme un problème consistant dans la psychanalyse, sur toutes les dimensions où celle-ci s'est constituée : comme méthode de recherche, procédé de traitement des troubles psychiques, connaissance théorisable et communicable de l'inconscient et de ses effets de subjectivité. La question du groupe interroge les savoirs de la psychanalyse, la façon dont elle les a construits, et les limites de leur validité.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM K. (1909), « Rêve et mythe », in *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Payot, 1965.
- ABRAHAM K. (1922), « L'araignée, symbole onirique », in *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Payot, 1966.
- ABRAHAM N., TOROK M. (1972), « Introjecter-Incorporer. Deuil ou mélancolie », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 6, pp. 111-122.
- AFAP (Association française pour l'accroissement de la productivité) (1961), *Évaluation des résultats de la formation*, « III : Les représentations sociales du groupe » (polycopié).
- ANZIEU D. (1960), *Les Méthodes projectives*, Paris, PUF, 1966.
- ANZIEU D. (1964), « Introduction à la dynamique des groupes », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 7, pp. 393-426.
- ANZIEU D. (1966a), « Étude psychanalytique des groupes réels », *Les Temps modernes*, 242, pp. 56-73.
- ANZIEU D. (1966b), « L'imaginaire dans les groupes », *Cahiers de psychologie*, 1, pp. 7-10.
- ANZIEU D. (1970), « Éléments d'une théorie de l'interprétation », *Revue française de psychanalyse*, XXXIV, 5-6, pp. 3-67.
- ANZIEU D. (1971), « L'illusion groupale », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 4, pp. 73-93.
- ANZIEU D. (1972), « La fantasmagorie orale dans le groupe », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 6, pp. 203-213.
- ANZIEU D. (1973), « Le système des règles du groupe de diagnostic : structure, dynamique interne, fondement », *Perspectives psychiatriques*, 41, pp. 7-24.
- ANZIEU D. (1974a), « Vers une métapsychologie de la création », in Anzieu D., Mathieu M. et al., *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod.
- ANZIEU D. (1974b), « Le moi-peau », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 9, pp. 195-208.
- ANZIEU D. (1975a), *Le Groupe et l'Inconscient*, Paris, Dunod, rééd. 1999.
- ANZIEU D. (1975b), « La psychanalyse encore », *Revue française de psychanalyse*, 39, 1-2, 135-146.
- ANZIEU D., BÉJARANO A., KAËS R., MISSENARD A., PONTALIS J.B.

- (1972), *Le Travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- ANZIEU D., BÉJARANO A., KAËS R., MISSENARD A. (1974), « Thèses du Ceffrap sur le travail psychanalytique dans les séminaires de formation », *Bulletin de Psychologie*, numéro spécial, « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », pp. 16-22.
- ARLOW J.A. (1969), « Unconscious fantasy and disturbances of conscious experience », *Psychoanalytic Quarterly*, 38, pp. 1-27.
- AULAGNIER P. (1975), *La Violence de l'interprétation (du pictogramme à l'énoncé)*, Paris, PUF.
- BARANDE I. et R., DAVID C., MAC DOUGALL J., MAJOR R., DE M'UZAN M., STEWART S. (1972), *La Sexualité perverse*, Paris, Payot.
- BARTHES R. (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, 4, pp. 40-51.
- BÉJARANO A. (1972), « Résistance et transfert dans les groupes », in Anzieu D., Béjarano A. et al., *Le Travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- BÉJARANO A. (1974a), « Essai d'étude d'un "groupe large" », *Bulletin de Psychologie*, n° spécial, « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », pp. 98-122.
- BÉJARANO A. (1974b), « Le contre-transfert dans les groupes de formation », in Kaës R., Anzieu D. et al., *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod, 1976.
- BENVENISTE E. (1956), « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, 1, pp. 3-16.
- BION W.R. (1955), « Group dynamics : a review », in Klein M., Heimann P., Money-Kyrle R.E., *New directions in Psychoanalysis*, London, Tavistock Publications.
- BION W.R. (1961), *Recherches sur les petits groupes*, Paris, PUF, 1965.
- BION W.R. (1962), *Learning from Experience*, Londres, P. Heineman.
- Bulletin de psychologie* (1974), « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », n° spécial.
- CHEVALIER J., GHEERBRANT A. (1969), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont.
- CODOL J.P. (1970), « La représentation du groupe : son impact sur les comportements des membres d'un groupe et leurs représentations de la tâche, d'autrui et de soi-même », *Bulletin de psychologie*, 288, pp. 111-122.
- COÏN J., GOMILA J. (1953), « Le dessin de la famille chez l'enfant. Critères de classification », *Annales médico-psychologiques*, pp. 502-506.
- CORMAN L. (1964), *Le Test du dessin de famille dans la pratique médico-pédagogique*, Paris, PUF.
- DEMANGEAT M., BARGUES J.F. (1972), *Les Conditions familiales du développement de la schizophrénie*, Paris, Masson.
- DOREY R. (1971), « La question du fantasme dans les groupes », *Perspectives psychiatriques*, 33, pp. 23-26.
- DUMEZIL G. (1938), « La préhistoire des flamines majeurs », in *Idées romaines*, Paris, Gallimard, 1963.
- DURAND-DASSIER J. (1970), *Psychothérapies sans psychothérapeutes*, Paris, Épi.
- ÉCO U. (1965), *L'Œuvre ouverte*, Paris, Seuil.

- EZRIEL H. (1950), « A psychoanalytic approach to group treatment », *British Journal of Medical Psychology*, 23, pp. 59-75.
- FLAMENT C. (1965), *Réseaux de communication et structures de groupe*, Paris, Dunod.
- FLAMENT C. (1971), « Image des relations amicales dans les groupes hiérarchisés », *L'Année psychologique*, 71, pp. 117-125.
- FONAGY I. (1970), « Les bases pulsionnelles de la phonation », *Revue française de psychanalyse*, XXXIV, 1, pp. 101-136 et 4, pp. 542-591.
- FORNARI F. (1964), *Psychanalyse de la situation atomique*, Paris, Gallimard, 1969.
- FOULKES S.H. (1964), *Psychothérapie et analyse de groupe*, Paris, Payot, 1970.
- FREUD S. (1900), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.
- FREUD S. (1912), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1923-1971.
- FREUD S. (1913), « Marchenstoffe in Traümen », *G.W.*, X, 2-9, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.
- FREUD S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- FREUD S. (1915), « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952.
- FREUD S. (1916), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1962.
- FREUD S. (1917), « Complément métapsychologique à la doctrine des rêves », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952.
- FREUD S. (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.
- FREUD S. (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi », in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1964.
- FREUD S. (1938), *Abrégé de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1951.
- GEAR M.C., LIENDO E.C. (1973), *Psychanalyse, sémiologie et communication familiale* (inédit).
- GLOOR P.A. (1971), « Réflexions sur le pouvoir politique », *Médecine et hygiène*, 975, pp. 1-7.
- GORI R. (1972-1973), « L'objet-parole dans les groupes de formation », *Bulletin de psychologie*, 26, pp. 634-648.
- GORI R. (1974), « Parler dans les groupes », *Bulletin de psychologie*, numéro spécial sur les groupes, pp. 204-226.
- GUIRAUD P. (1964), *L'Étymologie*, Paris, PUF.
- HALL E.T. (1966), *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil, 1971.
- HARE A.R., HARE R.T. (1956), « The draw a group test », *Journal of genetic psychology*, 89, pp. 51-59.
- ISAACS S. (1952), « Nature et fonction du phantasme », in Klein M., Heimann P. et al., *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.
- JAQUES E. (1955), « Social system as a defense against persecutory and depressive anxiety » in *New direction in Psychoanalysis*, London, Tavistock, pp. 478-498, trad. fr. in Lévy A., *Psychologie sociale*, Paris, Dunod.
- JAQUES E. (1963), « Mort et crise du milieu de la vie », in Anzieu D., Mathieu M. et al., *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, 1974.
- KAËS R. (1968), *Les Ouvriers français et la Culture*, Paris, Cujas.

- KAËS R., ANZIEU D. *et al.* (1973), *Fantasme et formation*, Paris, Dunod.
- KAËS R., ANZIEU D. *et al.* (1976), *Chronique d'un groupe. Le groupe du Paradis perdu*, Paris, Dunod.
- KAËS R., ANZIEU D., BÉJARANO A., GORI R., SCAGLIA H. (1976), *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod.
- KLEIN M. (1921-1945), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968.
- KLEIN M. (1930), « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1967.
- KLEIN M. (1957), *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968.
- KLEIN M., ISAACS S. *et al.* (1952), *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1970.
- LACAN J. (1938), « Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale », *Encyclopédie française*, t. VIII, 840, pp. 3-16.
- LACAN J. (1956), « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *La Psychanalyse*, 1, pp. 81-166.
- LAING R.D. (1972), *La Politique de la famille*, Paris, Stock.
- LAING R.D., ESTERTON A. (1964), *L'Équilibre mental, la Famille et la Folie*, Paris, Maspero, 1971.
- LAPASSADE G. (1970), *Groupes, organisations, institutions*, Paris, Gauthier-Villars.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B. (1964), « Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme », *Les Temps modernes*, 215, pp. 1833-1868.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B. (1967), *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF.
- LEWIN K. (1939), « Field theory and experimental in social psychology : concepts and methods », *American Journal of Sociology*, 44, pp. 868-896.
- LEWIN K. (1959), *Psychologie dynamique. Les Relations humaines*, Paris, PUF.
- MAC DOUGALL J. (1972), « Scène primitive et scénario pervers », in Barande I. et R., David C. *et al.*, *La Sexualité perverse*, Paris, Payot.
- MAGNY C. (1971), « Quelques éléments théoriques et techniques pour l'analyse de groupe », *L'Évolution psychiatrique*, XXXVI, 2, pp. 399-411.
- MAJOR R. (1969), « L'économie de la représentation », *Revue française de psychanalyse*, XXXIII, pp. 79-102.
- MANNONI M. (1973), *Éducation impossible*, Paris, Le Seuil.
- MASSON O. (1974), *Réflexions sur les possibilités d'approches thérapeutiques et préventives chez les enfants de mères schizo-phrènes*, communication, 17 p.
- MATHIEU P. (1967), « Essai d'interprétation de quelques pages du rêve celtique », *Interprétation*, 2, pp. 32-59.
- MEILLET A. (1938), *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Klincksieck.
- MERLEAU-PONTY M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MISSENARD A. (1970), *Note sur le fantasme dans les groupes* (inédit).
- MISSENARD A. (1971), « Dépression et petit groupe, dépression en petit groupe, groupe déprimé ? », *Pers-*

- pectives psychiatriques*, 33, pp. 59-68.
- MISSENARD A. (1972), « Identification et processus groupal », in Anzieu D., Béjarano A. *et al.*, *Le Travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- MORENO J.L. (1965), *Psychothérapie de groupe et psychodrame. Introduction théorique et clinique de la socio-analyse*, Paris, PUF.
- MORGENSTERN S. (1937), *Psychanalyse infantile, symbolisme et valeur clinique des créations imaginatives chez l'enfant*, Paris, Denoël.
- MOSCOVICI S. (1961), *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF.
- MOSCOVICI C., PLON M. (1966), « Les situations-colloques : observations théoriques et expérimentales », *Bulletin de psychologie*, XIX, 247, pp. 702-722.
- MOUNIN G. (1971), *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers.
- NAPOLITANI D. (1972), « Signification, fonctions et organisation des groupes dans les institutions psychiatriques », *Mouvement psychiatrique*, 12, pp. 16-32.
- OSGOOD C.E., SUCI G.J., TANNEBAUM P.H. (1957), *The Measurement of Meaning*, Urbana, University of Illinois Press.
- PAGES M. (1968), *La Vie affective des groupes. Esquisse d'une théorie de la relation humaine*, Paris, Dunod.
- PANKOW G. (1969), *L'Homme et sa psychose*, Paris, Aubier-Montaigne.
- PANKOW G. (1972), « La dynamique de l'espace et le temps vécu », *Critique*, 297, pp. 163-182.
- PONS E. (1974), « L'effet organisateur du fantasme de scène primitive dans les groupes institutionnels », *Bulletin de psychologie*, n° spécial, « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », pp. 314-323.
- PONS E., TCHAKRIAN A.M., THAON M. (1972), *Scène primitive et loi d'organisation des échanges. L'effet organisateur du fantasme de scène primitive dans les groupes*, mémoire pour le diplôme de psycho-pathologie, université de Provence, 68 p.
- PONTALIS J.B. (1958-1959), « Des techniques de groupe : de l'idéologie aux phénomènes », in *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1968.
- PONTALIS J.B. (1963), « Le petit groupe comme objet », *Les Temps modernes*, 211, pp. 1057-1069.
- PONTALIS J.B. (1971), « L'illusion maintenue », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 4, pp. 3-11.
- PONTALIS J.B. (1972), « Rêves dans un groupe », in Anzieu D., Béjarano A. *et al.*, *Le Travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- RICHTER H.E. (1971), *Psychanalyse de la famille*, Paris, Mercure de France.
- RICHTER H.E. (1974), *Le Groupe*, Paris, Mercure de France.
- RIVIERE J. (1952), « Sur la genèse du conflit psychique dans la toute première enfance », in Klein M., Heimann P., Isaacs S., Riviere J., *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.
- RÓHEIM G. (1943), *Origine et fonction de la culture*, Paris, Gallimard, 1972.
- RÓHEIM G. (1950), *Psychanalyse et anthropologie*, Paris, Gallimard, 1967.
- RÓHEIM G. (1969), *Magie et schizophrénie*, Paris, Anthropos.
- ROSOLATO G. (1963), « Paranoïa et scène primitive », in *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard, 1969.

- ROSOLATO G. (1969), *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard.
- ROSOLATO G. (1971), « Recension du corps », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 3, pp. 5-28.
- ROSOLATO G. (1974), « L'oscillation métaphoro-métonymique », *Topique*, 13, 75-99.
- SALAMON A. (1971-1972), « Le dessin de l'intérieur du corps, chez des enfants bien portants et des enfants atteints de maladies rénales », *Bulletin de psychologie*, XXX, 301, pp. 897-909.
- SAMI-ALI (1970), *De la projection. Une étude psychanalytique*, Paris, Payot.
- SARTRE J.P. (1960), *Critique de la raison dialectique I : Théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard.
- SCAGLIA (1974), « La période initiale », *Bulletin de psychologie*, n° spécial, « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », pp. 227-244.
- SCAGLIA (1976), « La position fantasmatique de l'observateur d'un groupe », in Kaës R., Anzieu D. et al., *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod.
- SCHEIDLINGER S. (1964), « Identification, the sense of belonging and of identity in small Group », *International Journal of Group Psychotherapy*, 14, pp. 291-306.
- SCHINDLER R. (1971), « Personnalisation du groupe », in Edelweiss L., Tanco-Duque, *Personnalisation. Études sur la psychologie d'Igor Caruso*, Paris-Bruxelles, Desclée de Brouwer, pp. 91-107.
- SCHINDLER W. (1951), « Family pattern in group formation and therapy », *International Journal of Group Psychotherapy*, 1, pp. 101-105.
- SCHLANGER J.E. (1971), *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin.
- SCHNEIDER P.B. (1963), « Contribution à l'étude du transfert et du contre-transfert en psychanalyse de groupe », *Revue française de psychanalyse*, 27, pp. 641-674.
- SCHNEIDER P.B. (1965) (sous la direction de), *Pratique de la psychothérapie de groupe*, Paris, PUF.
- SCHNEIDER P.B. (1968) (sous la direction de), *Pratique de la psychothérapie de groupe, II. Les techniques*, Paris, PUF.
- SCHNEIDER P.B. (1973) (sous la direction de), *Pratique de la psychothérapie de groupe. Problèmes actuels de la psychothérapie de groupe analytique et de groupes de formation*, Paris, PUF.
- SEARLES H.F. (1965), *Collected papers on schizophrenia and related subjects*, London, The Hogarth Press.
- SEGAL H. (1970), « Notes sur la formation du Symbole », *Revue française de psychanalyse*, 4, pp. 685-696.
- SERRAF G. (1965), « Dépouillement, analyse et interprétation des tests projectifs de phrases à compléter », *Bulletin de psychologie*, 225, pp. 370-377.
- SLAVSON S.R. (1953), *Psychothérapie analytique de groupe*, Paris, PUF.
- SLOCHOVER H. (1970), « Psychoanalytic distinction between myth and mythopoesis », *Journal of American Psychoanalytic Association*, 18.
- SLOCHOVER H. (1972), « L'approche psychanalytique de la littérature : quelques pièges et promesses », *Revue française de psychanalyse*, XXXVI, 4, pp. 629-635.
- SPITZ R. (1967), *Le Non et le Oui*, Paris, PUF.

- THAON M. (1974), « Philip K. Dick, écrivain de science-fiction et la toxicomanie », *Mouvement psychiatrique*, 26, pp. 5-15.
- TURQUET P.M. (1965), « Menaces à l'identité personnelle dans le grand groupe. Étude phénoménologique de l'expérience individuelle dans les groupes », *Bulletin de psychologie*, 1974, numéro spécial, « Groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse », pp. 133-158.
- VALABREGA J.P. (1969), « Les voies de la formation psychanalytique », *Topique*, 1, pp. 47-70.
- VENDRYÈS J. (1950), *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel.
- WIDLÖCHER D. (1965), *L'Interprétation des dessins d'enfants*, Bruxelles, Dessart.
- WINNICOTT D.W. (1951), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT D.W. (1967), « La localisation de l'expérience culturelle », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 4, pp. 15-23, 1971.
- WINNICOTT D.W. (1971), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
- WINNICOTT D.W. (1974), « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1975, 11, pp. 35-44.
- ZAZZO R. et coll. (1973), *Genèse de la connaissance de soi chez l'enfant, communication à la XV^e session d'étude de l'Association de psychologie scientifique de langue française*, Paris, septembre.

INDEX

A

- ABRAHAM K., 25, 48, 149, 150, 214
ABRAHAM N., 196, 227
activité cognitive du Moi, 32
affiliation, 107
ALDRICH R., 84
alliance
– homosexuelle des frères, 147
– inconsciente, 8, 239, 241, 242
– phallique, 161
analyse
– intertransférentielle, 19, 238
– transitionnelle, 240
angoisse, 205
– de non-assignation, 196, 228
antigroupe, 169
ANZIEU D., 2, 6, 8, 10, 11, 16, 18, 22, 29,
47, 48, 54, 57, 67, 88, 90, 135, 136,
156, 183, 190, 193, 195, 210, 211,
212, 238, 240
appareil psychique groupal, 18, 19, 20,
185 *sq.*, 235, 236
Archigroupe, 161, 165 *sq.*, 211, 221, 223
Argonautes, 91
ARLOW J., 131
attachement groupal, 202
AULAGNIER P., 103, 181

B

- BALLARD J.-G., 69
BARTHES R., 42
BÉJARANO A., 136, 137, 173, 238
BENVENISTE E., 51, 53

BETTELHEIM B., 67

- BION W.R., 1, 4, 6, 9, 16, 73, 122, 132,
142, 187, 194, 200, 205, 206, 211,
231, 233, 241
BLEGER J., 7, 8
BLYTON E., 84
BORMAN J., 85
BRAY J. de, 45
BUÑUEL L., 65, 70, 87

C

- CABET, 92
CALDER, 68
CAMPANELLA T., 70, 92
CHABOT J., 76
chaîne associative groupale, 239
champ
– de la psychanalyse, 10
– sémantique, 58
CHARLES C., 37
CHEVALIER J., 148, 150
Chevaliers de la table ronde, 91
clivage de la scène primitive, 143
cohésion, 203
COÏN J., 35
co-inhérence, 221, 222, 226, 228, 230
complexe d'Édipe, 76, 77, 106, 107
complexes familiaux, 75, 77
concept théorique d'appareil groupal,
204
construction transitionnelle, 20, 185
continuité narcissique, 104
contrat narcissique, 103

COPERNIC N., 4, 102

COQUERY C., 37

CORMAN L., 35

corps

– groupal, 198, 227

– imaginaire du groupe, 167, 199

– maternel, 64, 67

– vécu, 121

culture, 38

D

DARWIN Ch., 102

DAUMEZON G., 6

DAUMIER H., 46

Daytop, 220

décentration, 8

démarche étymologique, 51

départ du groupe, 225

dessin, 33, 34, 35, 77, 78

deuil de l'objet-groupe, 210

DEVOS R., 234

DICK P.K., 116

différenciateur sémantique, 37

diffraction, 179, 180

discours, 101

DOREY R., 131, 132, 133

Douze Apôtres, 90

DUBUFFET J., 45

DUHAMEL G., 61, 69, 70, 87, 124

DUMÉZIL G., 191

DURAND P., 145

DURAND-DASSIER J., 220

DUVIVIER J., 84

E

ECO U., 42

effet organisateur du fantasme
originaire, 229

effroi, 116

élaboration

– du fantasme, 49

– des traumatismes dans la
transmission psychique, 238

ÉLUARD P., 195

EMPÉDOCLE, 200

emplacements, 236, 237

énergie pulsionnelle, 216

entretien non directif, 37

épreuve de réalité, 216

espace

– groupal, 113 *sq*, 206

– intrapsychique, 9

– psychique partagé, 124

– transitionnel, 125

ESTERSON A., 16

étayage, 1, 182, 235

exigence de travail psychique, 180, 181,
182

expérience groupale, 231

EZRIEL H., 131, 193

F

famille, 107, 222, 223, 225, 227, 228,
229, 231

– intériorisée, 221

– psychotique, 230

– symbiotique, 228

fantasmatique originaire 68

fantasme

– d'auto-engendrement, 230

– de la casse, 80

– de castration, 74

– commun, 131

– de l'embrochement, 120, 144

– du groupe, 129 *sq*

– inconscient partagé, 140

– intra-utérin, 69, 78

– originaire, 132 *sq*, 193

– de la scène primitive, 71, 78, 135,
136, 138, 141, 144

– de séduction, 73

figuration iconique, 96

figure du cercle et du centre, 4

filiation, 107

FLAMENT C., 17

FLIESS W., 241

FONAGY I., 51

fonction

– alpha, 205, 206, 233

– identificatoire, 47

– phorique, 242, 243
 fonctionnement groupal, 185, 244, 246
 FORD J., 84

formation
 – de l'analyste par le groupe, 233
 – de compromis, 214, 215
 – groupale du psychisme, 192
 FOULKES S.H., 4, 6, 8, 9, 201, 241
 FOURIER J., 92
 FREUD S., 4, 8, 16, 19, 25, 27, 28, 29,
 31, 39, 49, 50, 52, 62, 63, 83, 95,
 102, 105, 106, 107, 129, 150, 170,
 177, 180, 189, 190, 193, 202, 212,
 227, 235, 240, 241, 242, 247, 248

G

GALILÉE, 4
 GÉRICAULT Th., 69
 geste héroïque du groupe, 76
 GHEERBRANT A., 148, 150
 GIONO J., 76
 GLOOR P.A., 178
 GOLDING W., 62, 83, 87, 124
 GOMILA J., 35
 GORI R., 51
 GOYA F., 46
 GREEN A., 182, 200
 GRIMM, 49, 63, 144, 162
 groupalité
 – du fantasme, 129 *sq*
 – psychique, 179
 groupe
 – comme appareil psychique, 83
 – corps machinal, 67
 – Dora, 241
 – héroïque, 84, 85, 87, 88, 89
 – interne, 179, 180, 193, 235
 – large, 115, 118, 121, 123, 124
 – Mère, 65
 – objet, 14, 15, 16, 17, 25
 – du « Paradis perdu », 136, 173, 223
 – de psychotiques, 230
 – comme situation traumatique, 182
 groupologie psychique, 18
 GUILLAUME P., 199

GUIRAUD P., 51

H

haine du groupe, 105
 HALL E.T., 113
 HALS F., 45, 46
 HARE A.R. et R.T., 35
 HESSE H., 118, 124
 HEYERDAHL T., 89
 HOBBS Th., 92
 homme-groupe, 200, 231
 homomorphie, 187, 194, 203
 HUGO V., 125
 HUXLEY A., 92, 192
 hypothèse de base, 142
 hystérie, 241

I

Idéal du Moi, 202
 identification, 104, 132, 203
 – héroïque, 90
 – narcissique, 200
 – pellique, 122
 idéologie, 20, 175, 176, 177, 200, 240
 – égalitariste, 139
 image, 30
 – du corps, 57, 59, 113 *sq*, 199
 – publicitaire, 42, 43, 44, 62
 imago, 75, 77, 81, 165 *sq*
 – maternelle, 105
 inceste, 229
 inconscient groupal, 16, 213, 241
 induction, 132
 institution comme « famille », 224
 intersubjectivité, 244
 intertransfert, 233, 238
 investigation étymologique, 51
 investissement, 101, 102, 216
 ISAACS S., 130
 isomorphie, 140, 187, 194, 196, 201,
 223, 226

J-K

JAITIN R., 247
 JAKUES E., 173, 210

KAËS F., 37
 KAËS R., 1, 2 19, 20, 21, 36, 37, 39, 43,
 47, 58, 87, 100, 102, 111, 112, 114,
 136, 148, 177, 179, 180, 185, 223,
 227, 248
 KEPLER J., 4
 KEYSER de, 45
 Kibboutz, 91
 KLEIN M., 58, 130, 142, 170

L

LACAN J., 50, 61, 75, 199
 LAFFARGUE P., 64
 LAING R.D., 16, 221, 222, 223, 230
 LAPASSADE G., 196
 LAPLANCHE J., 27, 31, 75, 129, 130,
 133, 189, 193, 212
 LE BON G., 95, 125
 LE LORRAIN C., 45
 LE NAIN L., 45
 LECLAIRE S., 20
 LÉGER F., 67
 LEM S., 67
Les Sept Souabes, 145
 LÉVI-STRAUSS C., 202
 LEWIN K., 1, 13, 20, 67, 114
 lien d'attachement, 203
 lien groupal, 202, 203
 limites, 4
 – du corps, 119, 120, 121
 – du groupe, 120
 – du Moi, 237

M

MAC DOUGALL J., 135, 137
 MAGNY C., 16
 MAJOR R., 29
 MALDINEY H., 119
 MANNONI M., 230
 marques identifiantes, 65
 MASSON O., 223, 228, 229, 230
 MATHIEU P., 47, 48, 49
 MAURIAC C., 85
 MEILLET A., 52
 MELLIER D., 247

mère archaïque, 148
 MERLE R., 65, 69, 76
 MERLEAU-PONTY M., 119
 métapsychologie du groupe, 211
 méthodologie, 21, 54, 99, 237
 – projective, 35
 miroir, 117, 118
 MISSENARD A., 131, 156, 167, 238
 modalités du transfert, 180
 modèle de l'appareil psychique groupal,
 5, 6, 8, 11, 247
 Moi, 29
 – groupal, 213
 moment
 – fantasmatique, 207
 – figuratif transitionnel, 209
 – idéologique, 208, 209, 211
 – mythopoétique, 209, 211
 MORE Th., 92
 MORENO J.L., 1, 20
 MORGENSTERN S., 34
 MOSCOVICI S., 39, 96, 113
 mythe, 47, 48

N

NAPOLITANI D., 198, 200, 213, 230, 231
 narcissisme, 102, 104, 105, 200, 206
 NETTER M., 37
 nouveaux paradigmes, 5

O

objet
 – idéalisé, 168
 – transitionnel, 55
 organisateurs, 75, 235
 – psychiques groupaux, 25 *sq*, 57,
 186, 194
 – psychiques de la représentation, 26
 – sociaux, 55
 – socioculturels, 38 *sq*, 90
 ORTIGUES E., 48
 ORWELL G., 97, 177, 192
 OSGOOD C.E., 37
 OURY J., 6
 OWEN R., 92

P

pacte, 75
 – dénégatif, 242
 PAGÈS M., 47
 PANKOW G., 115, 117, 119, 120, 121, 124, 199
 passion unifiante, 105
 PAUMELLE P.H., 6
 peau du groupe, 122, 123
 PERGAUD L., 62, 69, 80
 perlaboration, 197
 personnification du groupe, 219, 220
 photographies de groupe, 40, 41, 42, 61
 PIAGET J., 114
 PICHON-RIVIÈRE E., 4, 7, 8, 11
 pictogramme, 100
 PLATON, 198
 PLON M., 113
 polytope, 122
 PONS E., 114, 140, 141, 142, 143, 147, 190, 194
 PONS M., 64, 69, 135
 PONTALIS J.-B., 5, 6, 15, 16, 18, 23, 27, 31, 75, 129, 130, 133, 163, 189, 193, 195, 196, 211, 212, 221
 porte-parole, 243
 PORTER K.A., 69
 portraits de groupe, 45, 46, 47
 position
 – dépressive, 124
 – idéologique, 134, 137
 – mythopoétique, 134
 – paranoïde-schizoïde, 122
 pouvoir, 170, 172
 Préconscient, 243
 PRÉVERT J., 47
 procès, 177, 178
 processus
 – associatif, 238, 243
 – cognitif, 30
 – groupal, 55
 projection, 27, 28, 31, 32
 Protogroupe, 135
 psyché de groupe, 9
 psychologie sociale, 13

PUGET J., 11
 pulsion, 130
 – groupale, 26
 – de mort, 205
 pulsionalité, 182

Q-R

QUIROGA A. de, 11
 RACAMIER P.-C., 6, 7
 RACINE J., 58
 RAMNOUX C., 200
 RANK O., 85
 récit mythique, 48, 49
 relation d'objet, 181
 REMBRANDT, 45
 repas totémique, 89
 repères identificatoires, 40, 203
 représentation-but, 49, 95
 représentations
 – de choses, 28
 – iconiques, 97
 – de mot, 29, 30
 – de l'objet-groupe, 26 *sq.*, 55
 – sociales, 39, 96
 résistances épistémologiques, 14, 15
 résonance, 132
 – fantasmatique inconsciente, 193
 rêve de groupe, 34, 69, 84, 154
 RICHTER H.E., 209
 RIVIÈRE J., 130
 ROGERS C., 1
 RÓHEIM G., 48, 144, 240
 ROMAINS J., 61, 69, 86, 124, 167, 168, 199
 roman familial du groupe, 65, 90
 ROSOLATO G., 118, 135, 137, 139
 ROUSSEAU J.-J., 66
 RUFFIOT A., 247

S

SAINT-EXUPÉRY A., 84
 SAINT-PAUL, 201
 SAINT-PHALLE N. de, 45, 58, 64
 SALAMON A., 121
 SARRAUTE N., 85

SARTRE J.-P., 69, 196, 221
 scénario pervers, 137
 scène, 130, 131, 210, 212, 216
 – primitive paranoïaque, 138
 – primitive sadique, 142
 SCHEIDLINGER S., 61
 SCHINDLER W., 61, 135, 232
 SCHENDÖRFER P., 84
 SEARLES H., 228
 SEGAL H., 95
 SERRAF G., 36
 SIMONDON G., 40
 situations projectives, 33
 SLAVSON S.R., 26
 SLOCHOVER H., 48
 SOLJÉNITSYNE A., 117
 souffrance
 – narcissique, 103
 – psychique, 3
 SPITZ R., 25, 118
Stein Sentence Completion, 36
 subjectivité de l'objet, 181
 sujet du groupe, 246
 symbolisme linguistique, 53

T

TAUSK V., 67
 TCHAKRIAN A.M., 133, 140
 test projectif, 36
 THAON M., 132, 140, 220

théâtre interne, 101
 théorie psychanalytique des groupes, 21
 TOLKIEN J.R.R., 87, 149, 151
 TOROK M., 196, 227
 TOSQUELLES F., 6
 transitionnalité, 240
 transmission, 202, 239
 travail
 – du deuil, 62
 – du préconscient, 242
 – psychanalytique dans les groupes,
 232 *sq*
 TURCAT A., 37
 TURQUET P.-M., 122

V

VALABREGA J.-P., 171
 VAN DEN BUSSCHE J., 45, 58, 59, 83
 VASSE D., 8
 VENDRYÈS J., 52
 vexation narcissique, 102
 VIAN B., 116
 violence, 177

W-Z

WALLON H., 199
 WATTEAU A., 69
 WIDLÖCHER D., 34, 75
 WINNICOTT D.W., 34, 55, 105, 181, 240
 ZAZZO R., 117, 199
 ZULLIGER H., 36